













OEUVRES INÉDITES

DE



J.-B. BOSSUET

Tiré à 100 exemplaires  
sur grand papier de Hollande.

N<sup>o</sup> 41



# ŒUVRES INÉDITES

DE

# J.-B. BOSSUET

DÉCOUVERTES ET PUBLIÉES SUR LES MANUSCRITS  
DU CABINET DU ROI, ETC.

PAR

AUGUSTE-LOUIS MENARD,

HONORÉES D'UNE SOUSCRIPTION

Du Ministère de l'Instruction publique.

## TOME II

JUVÉNAL EN VERS — PERSE EN  
PROSE ET EN VERS  
PLATON — TÉRENCE — XÉNOPHON  
LUCRÈCE ; ETC.  
INSTRUCTION AU PRINCE  
POUR BIEN RÉGNER.

PARIS,

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET C<sup>o</sup>,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56.

—  
1883

Tous droits réservés

PQ  
1726  
M40  
58  
= 2



LES  
SIX SATIRES DE PERSE

LUES AU FILS DE LOUIS XIV

PAR CORDEMOY, SON LECTEUR,

COMMENTÉES ET APPLIQUÉES AUX MOEURS DU SIÈCLE  
PAR BOSSUET, SON PRÉCEPTEUR.

AVEC LA TABLE DES MATIÈRES, LE VOCABULAIRE DES  
MOTS DIFFICILES, ETC.

PAR HUET, SON SOUS-PRÉCEPTEUR.

---

LA  
SATIRE X DE JUVÉNAL

ET LES

SIX SATIRES DE PERSE

TRADUITES EN VERS POUR L'INSTRUCTION DU DAUPHIN

PAR LE DUC DE MONTAUSIER, SON GOUVERNEUR

D'après le manuscrit Conrart autographe  
de l' Arsenal.

---

FRAGMENTS INÉDITS  
DE PLATON, DE XÉNOPHON, DE LUCRECE  
ET DE TÉRENCE

---

INSTRUCTION AU PRINCE POUR BIEN RÉGNER

HARANGUE SCOLAIRE DE BOSSUET AU DAUPHIN,

Tirée de la Cyropédie de Xénophon.



# INTRODUCTION

## I.

Depuis six ans, le monde lettré est en éveil à propos du *Cours Royal* inédit fait par Bossuet et ses illustres collègues aux Dauphins de France. Aussitôt ma découverte signalée, la plus vive polémique s'éleva sur certaines questions de détail ; mais unanimement son authenticité fut reconnue. Après cinq années d'investigations de toutes sortes, j'ai publié le tome I ; il fut, comme on va le voir par les Opinions de la Presse, littéralement acclamé ; trois professeurs seulement, déroutés par la nouveauté tout à fait inattendue de son enseignement oral exceptionnel, crurent devoir restreindre ou combattre l'approbation générale. Il est donc de mon devoir de leur montrer comment et pourquoi ils ont fait erreur.

L'un des trois, le P. Lallemand, qui paraît moins partial que les deux autres, s'est déjà amendé dans un second article : dans le *Correspondant* (mars 1882).

il ne sentait guère le vol de l'Aigle, la griffe du Lion; dans le *Polybiblion* (septembre 1882), il s'avoue enfin emporté par le souffle intermittent du Génie : je suis donc persuadé que l'examen approfondi de ce tome II lui fera partager l'avis de la majorité des lettrés.

Son scrupule portait sur deux points : « 1° Je n'y reconnais point, dit-il, la grande manière de Bossuet; 2° il y a bien des petites locutions inusitées chez lui. » Je lui réponds : 1° Une explication d'auteur n'admet que par exception, et comme par bouffées, le grand style; l'infaillible tact de Bossuet lui défendait donc de commenter devant son élève, dans la solitaire salle d'études du Louvre, avec ce ton de majesté qui commandait à l'auditoire royal lorsqu'il pérorait du haut de la chaire de Notre-Dame, ou qui subjuguait un Thurenne lorsqu'en des pages cent fois méditées il foudroyait les hérétiques; 2° il faut tenir compte des sources latines de notre cours; de la sténographie, alors dans son enfance; de sa première mise au net, avec renvois aux *Miscellanea* (p. 153); de sa transcription sur les copies que je possède, etc. Que de petites altérations n'a-t-il pas dû subir par ces trois transmissions connues? 3° Il serait bon de lire mon Avertissement, page 243, et de suivre sur le manuscrit de la Bibliothèque Nationale, n° 12830, en partie autographe, un certain nombre de fautes dont la plupart viennent, certainement, des scribes; il serait même nécessaire, en attendant que je donne d'après un manuscrit, à la fin du *Cours Royal*, son *Lexique* et *Dictionnaire étymologique*, de consulter la liste,

quoique bien incomplète des mots singuliers de la langue de Bossuet, dressée en thèse par l'abbé Vailant; surtout il est indispensable d'écouter Gaume, le grand éditeur catholique, t. V, p. 483 : « Bossuet, même dans ses chefs-d'œuvre, ne domine pas toujours la langue; il ne la maîtrise que partout où le goût lui défend de mettre du génie.... Il y a les repentirs de sa plume, et, d'abord, son canevas n'est qu'une toile préparée sur laquelle son pinceau aurait ensuite appliqué ses couleurs... » Voltaire aussi a trouvé, dans le *Temple du Goût* : « l'éloquent » Bossuet qui voulait bien rayer *quelques familiarités échappées....* » Et je signale, entre autres, le manuscrit original de l'*Exposition de la doctrine de l'Église catholique*, qui, dit une note, « est d'autant plus intéressant qu'il montre les » changements faits, non seulement dans le texte » postérieur (1671), mais encore *dans le style et » l'agencement des phrases.* »

Après ces lectures, et quelques autres volumes du *Cours Royal*, cette boîte à surprises (que l'on me pardonne ce terme vulgaire qui peint), je ne doute pas qu'un chercheur comme le P. Lallemand ne salue en Juvénal la gloire toute neuve du Bossuet professeur, et prochainement, dans « *L'Art de gouverner*, » dans les « *Réflexions chrétiennes et politiques de Monseigneur (sic) de Montausier*, » les deux grands éducateurs politiques qu'annonce ici, p. 305, leur « *Instruction au Prince pour bien régner.* »

Mon second adversaire, M. Gazier (*Revue critique*, janvier 1882), ne nie pas toute l'authenticité du Juvé-

nal, mais il la restreint à une centaine de lignes et aux modèles d'écriture ; pour le reste, Bossuet se serait borné à corriger un scholiaste insuffisant ou à améliorer de quelques beaux passages un long fatras de pédant. Outre qu'un tel ravaulage serait bien indigne et incroyable de la part du génie si entier, si primesautier de Bossuet, cette argumentation tombe d'elle-même sous la note de l'irrécusable Baillet ! C'est en latin que les scholiastes dauphins ont tous travaillé (1), comme le prouvent, d'ailleurs, encore plus irréfutablement, s'il est possible, leurs propres travaux sur Juvénal et Perse : les *Miscellanæa*, auxquels nos scribes ont appliqué maints renvois.

J'espère donc aussi que, dépouillant toute aigreur au sujet des justes et élémentes reparties qui, à l'occasion, vont suivre. M. Gazier, grand admirateur de Bossuet, qui a consommé, paraît-il, un long temps à chercher sous des ratures les premiers jets de ses sermons, avouera qu'en matière de manuscrit et d'inconnu, on ne peut hériter de la vérité, mais qu'il faut la conquérir pour soi et la faire triompher aux autres par l'évidence.

Mon troisième contradicteur est M. Boissier, de l'Académie française ; comme il est le seul, oui, le seul qui ait rejeté toute ma découverte, niant même que ce cours fût fait à l'usage du Dauphin, je lui répondrai de point en point.

(1) Voir *Jugemens des Scavans*, 1685, t. III, p. 588. « désignés pour le Juvénal et Perse, ils y sont déjà défendus contre les censeurs difficiles à cause de leur choix par Bossuet et Montausier sur l'ordre de Louis XIV »



Je dois commencer par le remercier d'avoir consacré plus de huit grandes pages du *Journal des Savants* (Juin 1882), à me discuter : un débutant n'ayant que la passion de la science et la religion de la vérité, ne reçoit pas d'ordinaire un si grand honneur ; aussi répliquerai-je avec la facile sérénité des bonnes causes et l'extrême courtoisie que commande la haute situation de mon contradicteur.

D'abord, il me fait dire en exorde ce que je ne dis pas du tout. Ce n'est point, après avoir *seulement* parcouru quelques pages d'un manuscrit que l'on vient de m'apporter, que je m'écrie : « Voilà du Bossuet inédit ! » C'est quand j'eus retrouvé en mon Juvénal, manuscrit de 1684, des membres de phrase de l'oraison funèbre de Condé (1687), qu'une idée me traversa l'esprit : « C'est du Bossuet inédit ! » Et voyez comme, au contraire, je me suis défié de ma sensation, quoique fondée. Vous, qui dites avoir grand souci de tout ce qui concerne Bossuet, vous avez parcouru trop vite ma notice « *Bossuet inconnu*, » gr. in-4°, avec 6 fac-simile, publié chez Didot en 1877, et qui a fait le tour du monde lettré sans rencontrer de contradicteur ; j'y ai pourtant bien au long détaillé les sages lenteurs de deux années d'examens minutieux. Écoutez-donc : « J'étudie à fond la question des filigranes pour juger de ceux de mes manuscrits ; je parcours même tous les *autographes* et fac-simile de la Bibliothèque nationale de 1670 à 1690 ; » je vais consulter le marquis d'Hierville, qui, pour vérifier notre dire, m'adresse à deux de ses amis des *Chartes* ; cela fait, je scrute toutes les traductions et

commentaires de Juvénal et de Perse; enfin je vais tout seul, sans aucun patronage, moi, le plus humble des inconnus, faire déguster sur leur splendide vélin nos improvisations scolaires à deux des plus célèbres anciens élèves de l'École normale, MM. About et Sarcey, à M<sup>gr</sup> Dupanloup, directeur en chef des *Écoles libres*; et simultanément, évêque ultramontain et philosophes *universitaires*, ravis soudain par les premières pages ouvertes au hasard, embouchent les trompettes des admirations, et, après tant de précautions de ma part, après toutes les consécérations des suffrages aussi divers que désintéressés, vous venez me dire, Monsieur, que je me suis emporté sur un simple flair, « sauf à trouver après *de bonnes raisons* pour le justifier. » Vous ajoutez : « Les premières preuves matérielles d'authenticité que donne M. Ménard seraient suffisantes si elles étaient présentées avec une rigueur scientifique, » et vous en citez deux exemples : 1<sup>o</sup> Mon argument de la ressemblance de mon papier avec celui des mémoires de Louis XIV, portant en leur filigrane une *Fortune en Folie*; « pour qu'il fût bon, dites-vous, il faudrait prouver que tout papier de ce filigrane était réservé à la maison du Roi. » Pardon, j'allègue; c'est aux contradicteurs de réfuter. Exigez-vous l'inventaire de milliers de manuscrits où cette *Fortune* n'est pas? Citez-m'en, vous, un seul en dehors de la maison du Roi où elle soit avec blason et contre-blason royal, tel que je l'ai, dans les moindres détails, dépeint dans ma *Notice* : j'attends! 2<sup>o</sup> La signature assez probante et *énigmatique* de B. Com-

paing devrait être accompagnée des documents textuels de M. d'Hierville ; j'ai dit deux fois et je redis que l'auteur compétent du *Chartrier français* a contrôlé, sanctionné, autorisé ma note : ce savant collectionneur possède plus de vingt mille fiches sur toute la noblesse de France ; il serait ridicule de lui demander qu'il ait justifié, seulement par renvois paginés, chaque qualificatif social de tant de personnages.

La fin de cette objection se couronne d'un scrupule puéril : on se demande s'il est possible que des scribes fussent attachés à la maison du Dauphin, si cet art d'écrire aussi vite que la parole, nouvellement inventé, a pu être utilisé pour le fils de Louis XIV (avouant que, si cela était possible, mes manuscrits seraient un vrai trésor) ; pour la sténographie, je suis heureux de constater qu'une fois au moins vous en remontez à M. Gazier, qui s'est écrié avec décision : « On sait qu'elle était inconnue ! » Pour l'existence des scribes du Louvre, elle est admise des moindres familiers des manuscrits royaux ; mais pour leur vie particulière, très curieuse, veuillez patienter jusqu'au volume que j'achève sur l'*Histoire scolaire du Louvre* : vous y apprendrez, Monsieur, tout à loisir, leurs traitements, leurs livrées, leurs menus. Je ne m'arrêterai pas à l'idée que l'héritier du trône ne pouvait guère profiter des inventions pour son service scolaire ; car le moindre liseur sait que tous les perfectionnements s'essayaient pour le Roi, que tout progrès venait offrir sa primeur au Louvre ; emporté par cette vue grandiose, j'ajouterai que c'est même

à l'ombre du trône absolu, d'après Aimé Martin, et il a bien raison, que sont écloses les idées nouvelles qui « devaient sauver le monde, » en le rajeunissant par une métamorphose politique, ce secret de l'histoire universelle, qui toujours vieille, se rend aussi toujours nouvelle. J'oubliais de vous mentionner les scribes calligraphes qui écrivaient parfois *en lettres d'or*, et j'ai à ce sujet l'honneur d'annoncer mon *Livre de lecture du Grand Dauphin*, d'après leurs luxueuses copies, toutes soie et vélin, toutes or et couleurs, et frangées de couronnes d'or, etc.! Je note, pour édifier M. Gazier, railleur de ce que l'*Histoire de France* n'ait pas été écrite par des scribes, que je montrerai à qui voudra le plus beau passage de cette histoire, « la vie de saint Louis, » admirablement copiée par un de nos scribes calligraphes. J'ajouterai qu'un exemplaire de Tachygraphie, sur parchemin, fut, en 1651, déposé à la *Bibliothèque du Roi* (Michaud, xxxv, p. 158).

On insinue que je ne permets pas de vérifier mes assertions, mais, pourtant, je les ai assez promenées dans mille mains frémissantes de joie légitime, ces reliques précieuses, et entre autres mes deux inestimables in-4°. Je puis dire inestimables, car ils m'ont fait découvrir et me permettront de restituer tout le *Cours Royal*, dont l'ensemble est absolument vierge.

Mes imprimeurs, qui sont gens dignes de foi, les ont certifiés conformes diplomatiquement, sauf l'illisible, les oublis et les *errata* (encore ont-ils été signalés le plus possible), inévitables en une copie de 896 pages in-4° pleines d'annotations marginales.

Le lecteur en a donc, pour ainsi dire, une photographie; de plus, j'ai donné 6 fac-simile de quatre sortes d'écritures de mes scribes. Que demande-t-on? Voir de ses yeux! Eh bien, qu'on aille à la Bibliothèque nationale, qu'on demande le n° 12831 : p. 23, dans le *Plutarque* (que j'ai eu le regret d'ajourner à un autre volume), qu'on regarde l'écriture du scribe, corrigée de la propre main de Bossuet; qu'on fasse mieux : pour investigations solennelles, qu'on prenne un expert, et qu'on le mette devant le n° 12830, p. 28. L'écriture du scribe succède à celle de Bossuet comme pour l'achèvement de la phrase latine que sur la dictée du maître il achève en français; p. 29, c'est-à-dire tout à côté, le scribe à son tour cède la plume à Bossuet, qui continue pendant trois pages, puis le scribe reprend; p. 43, le même manège se reproduit et en maints endroits. Je crois qu'après cette démonstration, tout lettré sérieux et de bonne foi admettra l'authenticité. Pourtant, je ne garantis pas que quelque excentrique, pour se donner de l'importance, ne soutienne un jour que c'est à Bossuet que le scribe a dicté! Ce n'est pas tout : « Vous avez d'abord, me dit-on, trouvé des corrections autographes, puis cela se réduit à une seule. » La page d'un fac-simile n'ayant qu'une correction autographe, la photogravure ne peut guère, même sur le désir d'un académicien, en donner deux; les autres existent en d'autres pages; mais il fallait deviner cela, ce qui était pourtant assez simple. A propos de correction, voyez votre parti pris de reprendre : « Autographiquement, dites-vous, ce mot ne se distingue en

*rien* des autres. » Ainsi, mes amis et moi les dilettantes lettrés de Touraine, nous tous, nous n'y voyons pas clair, même physiquement ! Si vous disiez, Monsieur, que ce n'est pas la marque graphique de Bossuet, votre assertion serait fort contestable, mais elle se comprendrait ; qui veut trop prouver ne prouve rien, disent les sentencieux sophistes que nous avons le bonheur d'ignorer.

Vous vous êtes, bien qu'émérites, Messieurs les pédagogues, beaucoup trop pressés de marquer à Bossuet de mauvais points. Mon édition diplomatique vous avertissait que je maintenais même les grosses fautes d'inadvertance des copistes, les fréquentes erreurs par homophonie (ce qui avère un cours oral), et jusqu'aux lacunes des scribes qui, n'étant pas sûrs d'avoir bien entendu certains mots tombés des lèvres de l'improvisateur, les ont fait suivre d'un point d'interrogation ; néanmoins, vous vous êtes précipités pour prendre en flagrant délit le faux sens et le contre-sens.

A propos du mot *Ovile*, satire VI, v. 529, tome I, p. 175, que Bossuet explique ainsi : « *Bergerie de Romulus*, où il avait accoutumé de tenir des troupeaux du temps qu'il était berger. Cela peut encore signifier son palais, que le poète appelle *Ovile*, parce que Romulus était berger. »

*Ovile*, s'écrie-t-on solennellement, quel contre-sens ! « Les écoliers savent que l'on appelait de ce nom, *non pas la bergerie ou palais de Romulus*, mais l'endroit du Champ-de-Mars où se faisaient les élections, parce que les tribus y étaient parquées

comme des troupeaux entre deux claies. » J'oublie que cette explication est fort insultante pour la majesté du peuple romain, du peuple-roi, qui se serait ainsi comparé lui-même (c'est fort invraisemblable) à un troupeau de moutons volants; et pour reconnaître, à ma confusion, sur la foi d'un professeur de l'École normale, d'un académicien, le contre-sens de Bossuet, j'ouvre la collection des *Auteurs latins* de Nisard (Didot), à la p. 235, je lis, à ma stupéfaction : « le sanctuaire d'Isis, voisin de l'*antique bercail de Romulus*; » mais c'est précisément ce que dit Bossuet. — Il fallait que vous, réputé justement si docte, vous fussiez aveuglé, obsédé par l'idée de démolir mon authenticité, pour avoir fait savoir aux écoliers ce que condamnent les professeurs des classiques latins Didot, et repris le grand Bossuet d'avoir devancé splendidement leur juste version. Et voyez comme Bossuet dépasse, même dans le moindre détail, le Prince de nos maîtres; *bergerie* dit plus que *bercail* et, dès lors qu'il y a *Romulus*, *antique* est de trop... La même chose pour : *Magister conducendus*; je renvoie donc à la même collection, p. 207 : « Personnage à citer comme un *modèle* rare; » il n'y a encore là rien de *ce digne d'être choisi pour faire la charge de maître de cérémonie* qu'a raturé Bossuet et que M. Boissier regrette; c'est sans doute le Dauphin qui, imbu de l'étiquette, avait fait cette faute maintenue par les scribes et que Bossuet, quand on lui apporta cette mise au net, corrigea si bien par « *maître digne d'être imité.* »

Consolez-vous d'ailleurs; M. Gazier, professeur à la Sorbonne, a commis un contre-sens aussi fort, sans doute surexcité par la même fébrile envie de régenter. Le voici, dans notre magnifique apostrophe à Annibal : « Ce grand et illustre capitaine (*cliens!*) » est réduit à faire la cour à un roi barbare. » (*Revue critique.*) Voyez, semble dire M. Gazier par sa parenthèse railleuse et son point d'exclamation, Bossuet, ou plutôt son scholiaste, traduit *cliens* par grand et illustre capitaine; et il déclare « qu'avec une » pareille version on serait refusé sans pitié au baccalaureat. » Ah! Monsieur l'examineur, vous faites trembler!... Bossuet a compris *cliens* dans *réduit à faire sa cour*; comme Montausier dans : « Du Roy » de Bythinie *illustre suppliant.* »

Tous deux, vous faites une même erreur au même endroit en interprétant *ironicè* (c'est votre mot, M. Gazier), « le *borgne conquérant*; » M. Boissier dit lestement : « Il n'a pas compris *la plaisanterie.* » Ah! Monsieur, un homme comme vous, faire du stoïcien Juvénal un plaisant, lui faire interrompre une période sublime par un *lazzi* de mauvais goût! et pourtant, vous devez avoir l'oreille de cette longue phrase musicale d'une si belle venue qui jaillit, une de pensée comme de rythme, en ces vingt vers pompeux : Pesez *maintenant* Annibal; pesez-le moralement. Celui qui était tout autrefois... aujourd'hui, le sujet d'un discours français ou latin pour la rhétorique! Il le grandit, il l'exalte jusqu'au dernier vers; même ses difformités lui paraissent superbes à voir dans la splendeur de son triomphe. Oui, ce *borgne*



Annibal était aussi beau à voir que Henri de Guise le *balafré*; mais plus il l'élève sans réserve, plus il la précipite de haut, pour la mettre en poudre, cette idole de gloire. C'est la même progression ascendante qui, éclore spontanément sur les lèvres de Bossuet en 1679, s'épanouira si magnifiquement, en 1687, dans la chaire de Notre-Dame, assiégée par le plus brillant auditoire de l'univers, en cette péroraison : « Venez, *maintenant*, voir dans tant de gloires » accumulées le témoignage de notre néant. Que » reste-t-il de Condé? — Des titres, des inscriptions! — » D'Annibal? — Le sujet d'un livre! »

Le collègue de Bossuet, Montausier, n'a pas non plus pris de travers et sous votre jour ce trait pittoresque qui aurait gâté tout l'éloquent tableau :

Dieu ! quel plaisir de voir et mesmes en peinture  
Ce borgne conquérant sur sa grande monture !

Cette année-là, Bossuet lui-même a admirablement développé dans le *Livre de lecture du grand Dauphin* sur l'*Art de gouverner*, cette version, lorsqu'il chanta « ces blessures, caractères d'honneur et semences d'immortalité qui donnent aux héros place dans l'histoire, dont les cicatrices sont vénérables aux yeux du Prince et aux yeux des peuples et les parent mieux que tous leurs insignes et toutes leurs pierreries. » Par un hasard curieux, son collaborateur illustre, le gouverneur du Dauphin, semble prophétiser, lorsqu'il s'écrie à cet immortel portrait d'Annibal :

Et tous les Professeurs de la pédanterie  
Te prendront pour sujet de leur criaillerie !

Avec toute la douceur du monde, on est presque tenté de faire une actualité de cette apostrophe judicieuse, lorsqu'on voit remarquer dans les plus superbes passages, non pas traduits, mais, appliqués, c'est-à-dire devenus siens de fond et de forme, « ces véritables contre-sens... *trepidare* veut dire *trembler*, et non pas n'être jamais en seureté, de même que *judicare* ne veut pas dire *discerner les coupables*... il y en a comme cela beaucoup dans ce que M. M... appelle, on ne sait trop pourquoi, les *applications* » (*mais c'est mon texte manuscrit*), « et ces contre-sens sont tels qu'on ne les pardonnerait pas à un enfant de troisième...! »

Mais laissons cet argot de rhéteur et ces misères de collègue pour en venir au point capital, le seul qui ait exigé réponse tout au long; oui, l'incrimination de complaisance lubrique faite à l'auteur de mes manuscrits m'a seule remué; sans quoi, poursuivant bien tranquillement la publication de mon *Cours royal*, je me serais contenté de dire en moi-même avec Boileau : « C'est l'essence d'un bon livre d'avoir des censeurs. » On prétend donc que « la complaisance des explications ajoute à l'indécence du texte. » En admettant un instant, pour disculper notre critique que Bossuet ne soit pas l'auteur de ce *Cours*, on m'avouera que c'est là une accusation de la plus haute gravité. Cet anonyme aurait donc enseigné la débauche et tenu école d'immoralité, car vous dites pertinemment qu'il y a « *complaisance d'explications*, » et que ces explications « *ajoutent à l'indécence du texte* : » pour ainsi

flétrir, il faut les plus graves raisons ; je les attends donc, car, en les cherchant, je n'ai trouvé que d'excellents motifs de purger cet infamant reproche, et les voici :

1<sup>o</sup> Cette satire VI sur les femmes qui, en latin, est de beaucoup la plus longue de toutes (661 vers), porte un commentaire de 24 pages seulement, tandis que la I<sup>re</sup>, par exemple, qui n'a que 171 vers, porte un commentaire de 32 pages. Ce ne peut donc être qu'en intensité de complaisance lubrique qu'a pu s'avilir notre auteur, mais il n'en est rien ; au contraire, nous voyons que l'épithète la plus vigoureuse flétrit constamment tout désordre, toute perversité. Que dis-je ? dans le raffinement de son sens moral, dans la délicatesse de sa pudeur, il se déclare, sans forfanterie mais fort énergiquement, contre les *indécences du texte* : « *Il serait à désirer*, dit-il, p. 47, *que cette satire ne fût point salie par des expressions trop deshonnêtes*. Ce n'est pas pourtant pour inspirer la débauche que Juvénal l'a nommée quelquefois, puisqu'il la reprend toujours avec beaucoup d'aigreur. »

2<sup>o</sup> Du temps de Bossuet, la sincérité de notre langue, organe vibrant de la vieille franchise gauloise, n'avait pas encore fondu sa concise verdure, sa virilité large en notre douceuse phraséologie et sénile susceptibilité. Marie-Thérèse, écrasée par La Vallière, cette maîtresse presque légitimée, s'il était possible, par l'amour fidèle, s'écriait en pleine cour : « Cette *pute* me fera mourir ! » L'inattaquable Sévigné se faisait lire tout Rabelais par son jeune

fils et je ne sache pas qu'on en eut alors ces éditions expurgées, inventées, préconisées par les petits-fils de Tartufe qui, d'ailleurs, n'en usent pas. A ce sujet, M. Gazier affirme que Bossuet a dû se servir *ad usum Delphini* d'une édition tout à fait chatiée, comme qui dirait *ad usum puellæ*; il n'a donc pas, lui qui dit avoir lu mon livre en entier, vu mon épigraphe du texte latin : « Bossuet » avait acheté EXPRES pour l'*Éducation du Dauphin* » TOUTES LES ÉDITIONS VARIORUM. » Or, leur SEUL frontispice porte *deux faunes*, pas du tout *expurgés, même graphiquement*; à plus forte raison le texte !

Et Bossuet lui-même, dans sa lettre à Innocent XI, condamne d'un trait toute étroitesse de vue : « Nous reprenions en Térence les endroits où il a écrit trop licencieusement; mais en même temps nous nous étonnions que plusieurs de nos auteurs eussent écrit pour le théâtre avec beaucoup moins de retenue et condamnions une façon d'écrire si deshonnête comme pernicieuse aux bonnes mœurs. » Il lui a donc fait connaître par un parallèle familier, les crudités de Molière, la morale lubrique de Quinault et nécessairement pis encore !

3° L'Histoire est aussi contre vous : « L'amour platonique fut alors si peu compris que le Dauphin, fils de Louis XIV, voyant à la cour, au commencement de 1674 (il avait treize ans), la duchesse de Schomberg, demanda tout bas à quelqu'un qui lui contait que son grand-père avait été amoureux d'elle : « Combien en a-t-il eu d'enfants ? » Et M<sup>me</sup> de Sévigné, qui rapporte cette petite anecdote, ajoute que *l'on instruisit le Dauphin des modes de ce temps-là*.

C'était même de tradition. Rien ne prouve mieux la morale d'une époque et d'une cour que la publication des *Amours pastorales de Daphnis et Chloé* par un homme d'Église, précepteur du fils du Roy; une licence de cette sorte, et qui paraît toute simple de la part d'un évêque d'Auxerre, se reproduit dans la *Vie de Henry le Grand* par Péréfixe, cardinal de Paris; j'y reviendrai en publiant les *Mémoires de Henri IV, dauphin, sur la guerre gallique*.

4° Les vers autographes de Montausier vous accablent, p. LXXIII :

Tous ces jeunes garçons par Amyle .....  
 ..... Mes précepteurs ayant l'humeur facile,  
 Me faisaient remarquer les ..... par la ville...

Pourtant toutes ces audaces de forme n'empêchent que le fond ne soit extrêmement moral, puisque Montausier conclut à « *supplier la Bonté souveraine que dans son corps bien sain son âme soit saine...* » p. LXXX.

Quand même le critique n'aurait pas eu toutes ces raisons-là contre lui, il devait, avant d'infliger une flétrissure au tome I, attendre le tome II, où va éclater la perfection du sens moral de l'auteur. Dans notre Perse, p. 189, Bossuet nous dit : « Nous (lui et les préparateurs latins du *Cours*, qui avaient omis dans leurs *Miscellanea* de faire des recherches sur ces dix vers de leur *Variorum*), nous ne touchons point aux six vers suivants, parce qu'ils ne sont pas dignes de la curiosité d'un lecteur (le Dauphin suivait sur le texte) *chrétien, estant tout à fait deshonnêtes, si*

on voulait les expliquer de la manière qu'il le faudrait pour qu'ils fussent entendus dans leur véritable sens; » et il ajoute plus loin, pour montrer qu'il n'est point *ridiculemment scrupuleux* : « Ce vers là peut s'expliquer dans toutes les règles de l'honnêteté. »

5° Dans le domaine de l'inédit, ce n'est pas comme dans une chaire officielle où l'on est sûr d'avoir toujours raison; il faut tâter longtemps l'inexploré avant de le juger. Ainsi, je vous montrerai, quand vous voudrez (un de nos spéculateurs pornographistes en aurait déjà tiré la cent-unième édition) un commentaire manuscrit vraiment indécent de Juvénal, et c'est alors que vous paraîtrait noblement chaste le *Cours* fait par Bossuet; j'ai compté, dans une seule page, jusqu'à *vingt* termes lubriques aussi crument que pittoresquement obscènes. Or, cet effroyable commentaire est tout à fait contemporain du *Cours oral* du Louvre.

Certes, en touchant à la concupiscence, Bossuet est un peintre terrible, parfois même il remue les os, il brûle les veines, il incendie l'âme, témoin ce passage sur la *Comédie* (1) : « Ces yeux ardents ou tendres, ou plongés dans la passion, qui mettent

(1) Remarquons à ce sujet dans Bossuet inconnu, l'opportuniste, car « Boileau et Racine, indignés de voir flagellé un peu trop l'art dramatique, se proposèrent de répondre; Bossuet en fut averti et *il se les concilia*. » Je donnerai tous ces détails, et bien d'autres forts curieux et prouvés, dans *Bossuet et M<sup>lle</sup> de Mauléon* ou le *Cantique des cantiques* en prose et en vers, publié pour la première fois dans son ensemble et diplomatiquement sur le bréviaire spirituel de Sœur de Luynes, avec un acte notarié et des pièces justificatives. Je fais observer que si j'ai communiqué à une publication périodique de littérature courante quelque texte et certaines notes qui ont fait tant de bruit et causé plusieurs méprises, je n'ai encore rien *signé* ni même *prononcé* sur ce chapitre délicat.

en feu le parterre et toutes les loges, » et l'on se souvient avec Patin (*Eloge de Bossuet*) que jamais les séductions de l'art dramatique n'ont été si animées qu'en sa sévère censure, et l'on songe de lui comme l'auteur de ce sonnet, inédit, je crois :

Il peint trop bien l'amour pour ne pas le connaître.

Est-ce à dire pour cela qu'il se complaise en tableaux de lubricité? Au contraire, c'est son sens moral indigné qui lui en allume les pénétrantes couleurs. Boileau a prédit nos Messieurs les pudibonds dans : « Ces mille auteurs pointilleux qui, pièce à pièce, épiluchant les sens et les paroles, soutiennent que NOMMER la luxure est *impudicité*. » C'est le propre terme de Bossuet : « Ce n'est pas pour inspirer la débauche que Juvénal l'a NOMMÉE. » Les délectations infâmes ont de bien autres allures : ou elles se vautrent mercantilement dans la fleur de toutes les fanges, comme certaines personnalités tapageuses dont le nom seul salit une plume ou souille les lèvres, ou elles singent par une hypocrite phraséologie le brusque effarouchement de la pudeur vraie. Ils seraient bien surpris, mes vrais sages du bon vieux temps, verts en parler, que de petits grimaciers tout sucre et miel (ce n'est pas pour vous que je parle, Monsieur Boissier) se soient scandalisés qu'ils n'aient pas, comme Tartufe, toujours le Ciel en bouche. Donc, si Bossuet a été trop grand homme pour n'être pas homme, il n'a jamais défloré, malgré son indépendance de vues, la fragile délicatesse d'une irréprochable morale.

Enfin, pour confirmer ce flux de raisons, voici le diagnostic d'un Père de l'Église qui, traduit en partie, fournira, lui aussi, un beau volume au *Cours Royal* :

« Saint Chrysostome comparait ces écrivains que l'on trouve trop licencieux à ceux qui ne craignent pas de souiller leurs mains à soigner des ulcères. »

Que n'aurait-il pas dit s'il s'était agi de l'apprentissage si large du sacerdoce royal; comme il aurait rudoyé avec sa patriarchale franchise des scrupules bourgeois! Quand il est question de former un pasteur des peuples, il faut, comme Bossuet, ce modèle accompli du bon citoyen national, du royaliste patriote, du parfait évêque français, prévenir toutes les surprises. En 1679, le cas échéant, le Dauphin, aujourd'hui majeur, demain absolu, aurait pu soudain être assailli des plus raffinées sollicitations ou du moins s'effarmer des chuchottements d'un *chevalier de Lorraine*, et comme la majesté royale serait tombée en ridicule si, à quelque allusion saisie par tous, seul, l'élève de Bossuet avait roulé de gros yeux bêtes et interrogateurs, ou si, plus grave indécence, ses lèvres ignares s'étaient ouvertes à d'effroyables questions!

A ce propos, il est plaisant de rappeler le scrupule peu docte d'un autre critique qui voit Bossuet *guetté* par l'évêque Huet, comme si notre évêque galant n'avait pas mis en rimes *le feu violet* de son collègue de Bayeux, et bien d'autres.....

Venons-en (puisqu'il a bien fallu descendre aux détails) à une grosse méprise du professeur absorbé dans la pratique des explications grammaticales.



« Comment Bossuet se serait-il arrêté à certains détails mythologiques rebattus ? » Rebattus pour nous, oui ; mais, en 1679, on n'avait pas encore fait, que je sache, dictionnaire sur dictionnaire ; toute nomenclature, devenue banale, était alors une nouveauté ; l'érudition, une conquête. Comme je l'ai détaillé en mon *Bossuet inconnu*, une section de votre Académie naissante, installée au Louvre, préparait au Dauphin ce lait de la science et de la sagesse, et, pour les premiers intéressants labours de cette auguste assemblée de vos aïeux, je vous ajourne à mon *Histoire scolaire du Louvre*.

Pourtant, si admirateur que je sois de Bossuet, j'avoue qu'il est parfois ignorant. On a cru me terrasser en citant comme une INEPTIE sa remarque sur les Corses, qui étaient extrêmement vigoureux parce qu'ils mangeaient beaucoup de miel. D'abord, cela est dit au figuré et signifie que l'extrême frugalité, si poétiquement représentée par une alimentation dulcifiée, par cette hygiénique et parfumée rosée céleste, à la fois ou tour à tour solide et liquide, est la source d'une athlétique vigueur ; puis, je note dans la *Revue rétrospective*, t. III (avril-juin 1834) que Bossuet peut être surpris en flagrant délit d'ignorance : « Pour guérir de l'ophtalmie, il conseille uniquement l'aspersion de l'eau bénite. » Si cette lettre, ajoute le rédacteur, n'était pas écrite en entier et signée de Bossuet, nous serions tentés de l'attribuer à quelque desservant bien grossièrement fanatique d'un hameau de Bretagne. Enfin, c'est encore un signe du temps : je montrerai à qui voudra un manuscrit fort curieux,

avec portrait de l'auteur, sur l'astrologie professée au Collège de France « par très illustissime messire Jacques Martin, docteur mathématicien de l'Université en la très célèbre chaire Ramée (de Ramus), grand ingénieur du Roy et astrologue respondant en oracle et démontrant l'horoscope... » et, « comme un devoir direct, il lui prédit contentement du côté des femmes..., etc. »

Vous le voyez, mon Bossuet vous échappe même dans ses *parvis maculis quas humana parum cavit natura*. D'ailleurs, et de bien plus grands que nous l'ont noté avec plaisir en votre faveur : dans votre parti pris de tout abattre, la force de la vérité vous arrête et il vous échappe un noble aveu ; pour la première et la seule fois ici, votre conscience de lettré s'est ouverte à la sagesse du doute ; les revues allemandes (1) qui ont parlé du livre en robe de chambre (un schlafrock) de l'inimitable Bossuet, se sentant en pays inconnu, n'ont fait que jeter çà et là des points d'interrogation (2) ; la crainte de se tromper étant un commencement de la sagesse, je vous félicite de cet éclair de bon sens ; rien ne vous honore, Monsieur, comme votre judicieux embarras en face de quelques maîtres de la critique qui ont proclamé l'authenticité que vous teniez à détruire « J'avoue ici, disiez-vous

(1) Même le *Literarisches Centralblatt*, 14 oct. 1882 (*Œuvres inédites de Bossuet*), admet *sans aucune restriction* l'authenticité : « Le Commentaire dont le célèbre évêque enseigna le jeune Dauphin sur les satires de Juvénal en leur intégrité peut avoir un très grand intérêt pour la petite église des adorateurs (*Beherers*) de Bossuet, mais il n'apprend pas grand'chose à la science actuelle. »

(2) Le judicieux et éclairé capitaine Bingham, dans plusieurs articles (*Pall Mall Gazette*), regarde le *Cours royal inédit* comme l'enregistrement de la philosophie de notre histoire.

noblement, que je me sens quelque embarras pour répondre à M. Ménard, car il a pris soin de s'entourer d'autorités si respectables et de si bons juges!... » Malheureusement, battant en brèche cet inexpugnable rempart, vous ajoutez que j'en ai peut-être abusé, mais le moyen, s'il vous plaît, de faire dire à de tels personnages ce qu'ils ne penseraient qu'à demi? D'eux tous, à qui vous dites en réalité : « Vous vous êtes mépris! » il en est un surtout qui aurait dû vous intimider; oui, outre qu'il ne faut jamais vouloir avoir plus d'esprit que tout le monde, cet oracle qui s'est prononcé en ma faveur, si j'en crois l'article : *Bossuet, Juvénal et Dupanloup*, aurait dû vous arrêter. Ah! je m'étonne que vous n'ayez pas reculé devant cette grande ombre; s'il eût vécu, je l'entendrais vous dire : « Collègue très illustre, professeur tout à fait immortel, fut-on des cinq académies, il faut toujours se défier de soi-même. » Je sais par expérience, moi, qui, pour imiter cet inimitable Bossuet, copié, hélas! en vain, par tout prélat académicien, ai vécu avec lui et en lui, je sais, dis-je, que son allure grandiose et simple ne se gagne point; vous nous dites pourtant que cet auteur anonyme du *Juvénal et du Perse*, qui sent parfois si fort son Bossuet, doit cet air de famille au *voisinage* de notre grand homme. Dieu seul dans son infinie libéralité, dans son intarissable magnificence jette dans les berceaux qui lui plaisent le génie, ce talisman qui change tout en or; le *voisinage* n'y fait rien. Non, ce n'est ni par fréquentation, ni par ton de mode, ni par déteinte, ni par rencontre qu'on im-

provisé de ces portraits, tels que la *Femme curieuse*, Juvénal, p. 413, qui, peinte d'abord comme par La Bruyère, atteint le pur, l'inaccessible Bossuet : « .... Je ne sais ce qu'elle conte d'un fleuve qui a inondé de certains peuples, que toute la campagne a été abîmée sous les eaux; que les villes tremblent, que les montagnes s'abaissent, que tout y périt. » C'est biblique et homérique; c'est Bossuet! Et celui de Démosthène, « la merveille d'Athènes, dont *l'éloquence ployait les hommes à son gré*, » et tant d'autres! Un professeur qui applique, en conversant, l'imprenable Juvénal avec de si puissantes et si peu voyantes couleurs, dépasse nativement de toute la hauteur infranchissable du génie, même le traducteur le moins déprécié de ce temps-là, l'abbé de Marolles, « qui met Annibal dans une balance et fait éteindre son âme par des cailloux. » Oui, dans ce Cours oral, un souffle subit m'a fait malgré moi frémir d'admiration quand pour la première fois un pauvre petit diable d'inconnu nous en a donné des fragments. Or, ce n'est point comme un numéro gagnant, et en passant, que tombe d'en haut ce feu sacré qui m'a soudain, moi, défiant, transporté. — « Sans doute, lui répliquerez-vous, très illustre collègue; mais vous n'êtes pas, vous, monté de banc en banc, de rang en rang, aux plus grands grades universitaires; M. Gazier et moi, professeurs officiels, nous sommes seuls justiciers d'un devoir de classe. » — Le *Cours Royal* de 1679 n'a rien de commun avec nos actuelles compilations, confrontations, explications, annotations, etc., faites à grand renfort de diction-

naires, de Gradus, de Thesaurus, etc.; moi, j'aurais attendu la suite de ce Cours jusqu'ici inexploré pour oser me prononcer.

Ce suffrage posthume m'est d'une grande force, vous me l'avouerez, mais il devra, ainsi qu'il l'a été à plusieurs de vos éminents collègues de l'Institut (ils me l'ont dit), devenir pour vous religieusement sacré, lorsque vous aurez daigné parcourir les opinions de la Presse. Je commence par celle de la *Revue des Deux-Mondes*.

« M. Louis Ménard, en des circonstances *qui ne laissent pas de doute sur leur authenticité*, a retrouvé d'importants fragments du Cours d'études *préparé* plutôt que rédigé par Bossuet pour le fils de Louis XIV. »

*Préparé plutôt que rédigé*, voilà le mot parfaitement juste, et j'en félicite l'auteur anonyme trop modeste de cet article; en effet, le tome II va vous révéler, et sur les manuscrits avérés, quoique inédits, de la Bibliothèque nationale, les trois manières de Bossuet *professeur*.

Lisez ici (p. 242-298) le brouillon du Cours oral des Lucrèce, Xénophon, Térence, etc. : style plus que concis, très négligé, fort incorrect, soudainement mais laborieusement illuminé : c'est son tâtonnement, son jalonnage, sa première ébauche.

La seconde manière est révélée par notre *Juvénal et Perse*; en professant, il anime déjà superbement le chaos de son brouillon.

La troisième manière s'exerce aux occasions de hauts enseignements et se manifeste en de spontanés

chefs-d'œuvre, par exemple, dans la *Cyropédie*, le *Discours testamentaire* de Cambyse à son fils Cyrus, p. 305, et là, de concert avec Montausier, qui lui fournit les éléments d'art militaire, il improvise sous forme de harangue scolaire une *Instruction au Prince pour bien régner* et il y concentre, sans trop y penser, en remaniant son jet d'explication d'auteur, l'encyclopédie militaire, morale, politique et administrative qu'il faut à l'héritier, demain majeur, du trône de France : là, nous tenons déjà le lingot d'or frappé de sa marque; en le publiant, il l'aurait lavé du moindre alliage et poinçonné pour l'immortalité, tout comme ses *Oraisons funèbres* et son *Discours sur l'Histoire*. Dans ces trois manières, soit qu'il descende à une érudition de mémoire, soit qu'il abaisse ses hautes ailes au niveau d'un esprit adolescent, on reconnaît de temps en temps ce vol sublime qui emporte toujours avec lui et où il lui plaît toutes les admirations.

La Province, elle aussi, a tout de suite et chaudement applaudi : un critique de talent qui, par sa manière franche, noble, pittoresque, rappelle Sainte-Beuve, M. Delbarre, dans une étude littéraire a fait, entre autres, cette juste réflexion : « M. Louis Ménard établit, dans une Introduction fort bien écrite, fort brillante, l'authenticité du *Juvénal* inédit de Bossuet. Certains esprits élevés pourraient être choqués à première vue de la liberté des commentaires ; mais le premier devoir du maître était de montrer au Prince héritier le mal dans toute sa hideur pour l'en dégouter à jamais. »

Le *Times*, écho d'autant plus parfait qu'il vient des impartiaux spectateurs de la note dominante de toutes les grandes questions à l'ordre du jour, s'est écrié : « Un immense intérêt vient d'être excité par la publication du *Juvénal inédit* de Bossuet, faite par M. Ménard. M. Grévy en a accepté la dédicace à cause du ton libéral et presque moderne de ces débuts du *Cours royal*. Ceux qui ont jusqu'ici regardé Bossuet comme un flatteur outré du despotisme n'ont qu'à lire ses *Œuvres inédites* pour modifier avec raison leur opinion. » — *Times*, 21 novembre, *Correspondance télégraphique*.

« De la part de l'évêque de Meaux, c'est l'indice d'une indépendance et d'une largeur réelle d'esprit que d'avoir expliqué au Dauphin le texte de Juvénal en son intégrité absolue. Une pareille école de morale, un pareil cours de vérité toute nue était capable de former un grand prince. » — *Le Parlement*, 12 décembre.

Bah ! direz-vous, en fait d'érudition, qu'est-ce que le *Parlement* ? Bien que ce ne soit pas la spécialité de cet honorable journal, l'article de M. Le Roy n'en est pas moins très solide et très sensé. Mais voici le suffrage d'une *revue extrêmement sérieuse* en fait de science scolaire ; elle est même dirigée par le célèbre et récent *ministre de l'instruction publique* en Italie, M. Bonghi ; à l'étranger, l'édition Valpy des classiques Dauphins avait orienté les spécialistes à mon *Cours révélateur*. Cette collection anglaise (Londres, 1820), que l'on ne connaît peut-être pas assez dans l'Université de France, ouvrirait singu-

lièrement les yeux des plus incrédules. Aussi l'Allemagne, l'Angleterre et l'Italie ont-ils vivement et tout de suite salué la lumière. « Certainement, dit M. Bonghi, l'intérêt de la publication du *Juvénal inédit* de Bossuet est fort grand, car on y voit d'une façon pratique comment se faisait le *Cours Royal*, même on le touche maintenant des yeux. Quant aux *applications* aux mœurs du xvii<sup>e</sup> siècle des *satires* de Juvénal, il y aurait un réel intérêt (M. Ménard l'a fait beaucoup trop sommairement) à rechercher dans l'esprit de Bossuet les raisons de son choix si remarquable par la liberté et la largeur de vues qui auraient effrayé *comme licencieuses* un prélat timoré. Leur style porte cette merveilleuse vigueur qui fait de l'*Aigle* un des plus grands, sinon le plus grand des prosateurs de l'univers. Nous voudrions en citer; mais lesquelles? *Il faut les lire toutes; elles sont indispensables à l'enseignement*; toujours le français y égale et quelquefois dépasse en énergie le latin. » — BONGHI, *La Cultura* (Roma, 1<sup>er</sup> décembre).

« Sainte-Beuve et Genin avaient deviné le Bossuet profane; l'honneur de l'avoir découvert appartient à M. Louis Ménard, qui est un érudit, un homme de goût et un esprit libéral. Il faut le féliciter de sa fortune et M. Didot a eu la bonne pensée d'éditer ces pages dignes assurément de figurer parmi les œuvres de l'auteur du *Discours sur l'Histoire universelle*. » — ALBERT DE LA BERGE, *le Siècle* (21 décembre).

« La preuve maîtresse d'authenticité du Juvénal découvert par M. Ménard, c'est le style, le style ini-



mitable de Bossuet. Les *remarques* font valoir sa prodigieuse érudition ; les *applications* dégagent pour le Dauphin, avec quelle lumineuse sagacité, avec quel bonheur d'expression, les préceptes de la morale....., avec quel esprit *large* et *sainement libéral* fut comprise l'*Éducation du Prince* !..... Est-il un spectacle plus grandiose, Messieurs, que de voir le grand génie extraire la moelle des auteurs de l'antiquité ! — J'ai fait tous mes efforts pour faire ressortir l'importance de la découverte de M. Ménard, et pour montrer combien Bossuet est un merveilleux éducateur pour la jeunesse. » — *Rapport officiel à l'Académie de Mâcon*, séance du 29 décembre 1881, *Journal de Saône-et-Loire*, certifié conforme.

Le monde catholique lui-même n'a pas tout à fait écouté l'appel aux armes de l'*Univers* : « Bossuet inédit ! Quelle aubaine ! elle est échue à M. Ménard ! Elle consiste dans un commentaire *large et vivant des satires brûlantes de Juvénal* ; mais c'est dans les *applications* qu'il atteint la plus haute éloquence. Dans cette œuvre purement profane, l'évêque traduit et explique les passages les plus scabreux, ceux-là même que Juvency a retranchés et que M. Despois a cru devoir omettre. » — Léon CHARPENTIER, *Bibliographie catholique* (1<sup>er</sup> janvier 1882).

Même l'*Athenæum* (19 août), qu'a légèrement impressionné le *Journal des Savants*, puisqu'il copie ses citations, s'abstient prudemment de trancher la question d'authenticité... Les *applications* lui semblent bien de Bossuet, mais c'est cette date de 1684 qui le tracasse ; je le renvoie donc p. L, pour

l'explication palpable que j'en donne. Enfin le *Litterarisches Centralblatt*, on l'a vu, n'a tenu aucun compte du *Journal des Savants*.

Mieux que des articles, j'ai reçu des lettres; un *bibliothécaire de l'Université* me propose « de rapprocher de mes heureuses découvertes la liste complète de variantes d'un traité célèbre de Bossuet, » qui confirme la distance de la première rédaction et de l'imprimé : ainsi tout ce qui a rapport aux *femmes* et à *l'amour* est biffé dans l'impression!...

Un bibliophile en promenade me supplie de tenir ma promesse de tout le *Cours Royal* inédit et me dit que tous les inventeurs ont été persécutés et, pour me consoler, m'avertit que le Golgotha mène au Capitole.

« Il y a quarante ans que, bibliophile promeneur,  
 » je flâne aux étalages de librairie, lorgnant les  
 » nouveautés, et je n'avais pas encore éprouvé une  
 » série de sensations aussi curieuses que celles que  
 » m'a fournies votre Juvénal de Bossuet. Avant-hier,  
 » j'aperçois à une devanture, dans son *vient de*  
 » *paraître*: les *OEuvres inédites de Bossuet*: pu-  
 » bliées sur les manuscrits du *Cabinet du Roi* et  
 » de la Bibliothèque nationale, par Auguste-Louis  
 » Ménard, chez *Didot*, imprimeur de l'Institut de  
 » France! Que de promesses dans ce titre! Bien  
 » certainement il méritait le sel d'Horace, à l'endroit  
 » des débuts trop pompeux. Je fais donc glisser avec  
 » méfiance la bande de caoutchouc : un portrait  
 » superbe de Bossuet, mais l'expression physiono-

» mique m'est pour ainsi dire un peu inconnue : la  
 » légende : *Bossuet dans son cabinet de travail au*  
 » *Louvre, aujourd'hui salle des Dieux*, confirme  
 » ma suspicion ; mais la réclame était bien faite.  
 » Goupil, le premier des photgraveurs, l'avait  
 » pris directement sur le Rigaud du Musée du  
 » Louvre ; la 2<sup>e</sup> page, contenant une dédicace fort  
 » digne, en vrai style lapidaire, à M. Grévy, président  
 » de la République, me décide à prendre au sérieux  
 » le *Juvénal singulier lu au fils de Louis XIV,*  
 » *par son lecteur, traduit, commenté et appliqué*  
 » *aux mœurs du siècle par son précepteur*  
 » *Bossuet*. Je feuillette, p. 169 : détails sur la tribade ;  
 » j'entr'ouvre 166-167 : détails plus intimes ; ces  
 » notes, inconsciemment et sublimement poivrées  
 » avec leur fleur d'honnêteté parfaite et de candide  
 » bonhomie, me font penser à Messaline ; cherchons  
 » ce tableau, p. 401, dans cette satire appliquée sur  
 » les *femmes*, je trouve une plume faite pour  
 » rivaliser avec Molière et La Bruyère en fait de  
 » peinture des mœurs.

» J'achète le livre, je rentre me disant : « Comment  
 » diable s'y est-on pris pour dédier le cours fait  
 » au fils d'un roi absolu à un Président de République  
 » constitutionnelle ? » Mon scrupule presque méchant  
 » fut bientôt levé. Bossuet, à la fin de la préface,  
 » formule mieux même que la langue politique de  
 » nos jours le rôle idéal d'un Roi qui non seulement  
 » n'a point à lui la France, corps et biens, comme  
 » une terre et une étable ; mais ne jouit pas même  
 » *de ses revenus, n'en est que l'administrateur*

» sous l'œil de Dieu qui lui « en demandera un  
» compte exact et rigoureux. »

» J'enviai alors votre chance, Monsieur Ménard,  
» puis, lisant, je vous plaignais d'avoir entassé tant  
» de preuves d'authenticité, comme si dix pages  
» des applications ne manifestaient pas surabon-  
» damment l'Aigle inimitable et inimité (1).

» Tout en me régaland de grands passages, je  
» cherchai, je vous l'avoue, les morceaux saillants  
» des mœurs intimes. Ah ! quels tableaux noblement  
» indignés de la dépravation ! quel art pour fami-  
» liariser par le mot voilé les attaques, peut-être  
» prochaines (le Dauphin avait 18 ans), des courti-  
» sans et courtisanes qui, pullulants, assiègent tous  
» les trônes !..... Comme il lui donne le frisson  
» d'horreur du vice, pour le sauver du frémis-  
» sement de l'attraction de la volupté, paralysant,  
» tuant, pour ainsi dire, en idée la future convulsion  
» de réalité. Autant les marchands de scandales  
» fortifient de fumier bien nauséabond leurs fleurs  
» malsaines, autant Bossuet savamment drape  
» d'innocence candide les ordures de la décadence  
» latine, par contre-coup française, puisque, par les  
» *applications*, nous sommes pendant plus de cent  
» pages à la cour de Louis XIV.

(1) M. Uzanne, dans sa revue *Le Livre*, m'a fait le même doux reproche. Je répondrai à tous deux en même temps que si *des noms surfaits* ne m'avaient pas forcé à prévenir les attaques ou à descendre à leur rélutation, j'aurais avec plus de plaisir, en une courte préface de vues générales sur l'histoire de l'enseignement, tâché de trouver des ailes pour devancer le vol de l'Aigle ou du moins je me serais ingénié à encadrer, d'accord avec sa note colorée et simple, sa fresque rapide.

» Le lendemain, j'étais au Louvre, admirant,  
 » mon livre en main, la merveilleuse reproduction  
 » faite pour la première fois, je crois, de cette tête  
 » royale si suave, de ce miroir si calme d'un génie  
 » jaillissant, que Drevet lui-même avait trop sculpté  
 » de laborieuse majesté, trop creusé de rides  
 » glorieuses.

» Je vous conjure donc, Monsieur, de donner  
 » le plus promptement possible aux amateurs de  
 » livres et aux amis des lettres tout le Cours Royal  
 » que vous osez promettre. Je crains bien que  
 » vous ne soyez pas en mesure; mais quand même  
 » n'auriez-vous fait qu'en partie cette fantastique  
 » découverte, elle serait, présentée comme il faut,  
 » et cela me semble fort difficile, elle serait,  
 » dis-je, fort utile à notre histoire et à notre  
 » littérature.

» Veuillez agréer, etc.

» *Un Bibliophile en promenade.* »

Mais comment, dira-t-on, après de si éclairés et si nombreux témoignages, peut-on s'acharner après vous? Ne vous étonnez pas. Ces attaques ont commencé *avant* même l'apparition de mon livre. Pour fêter nos idées modernes triomphantes qu'en germe révélait ce Cours tenu secret, presque exclusif, dont l'expression superbe avait même parfois éloquemment vibré sous les lambris du Louvre un siècle avant qu'en éclochant terribles elles fissent tomber les tours de la Bastille, M. le Président de la République avait agréé la dédicace du Cours Royal,

heureux que chaque citoyen, de par son vote aujourd'hui un peu roi, et chaque jeune Français, par instruction selon son rang, actuellement traité comme un Dauphin, pussent enfin connaître au milieu d'immortelles leçons les royales origines d'une démocratie digne de la France. Aussitôt éclata l'indignation des vieux partis qui veulent vivre et faire vivre dans la mort. Ne venait-on pas d'envahir scientifiquement le sanctuaire où, du moins en théorie, se réfugiaient leurs pauvres espérances ?

L'*Univers*, d'après la *Côte-d'Or*, remplit soudain quatre de ses colonnes de sa désolation scandalisée. Quelle abomination, n'est ce pas ? que le successeur nationalement élu de monarques nationalement dechas agréât l'hommage du Recueil monumental d'enseignements toujours profitables, jadis faits par les meilleurs fils de l'ancien Tiers-Etat, par les Amyot, par les Florent Chrestien, par les Fénelon, etc. de ces enseignements de bonne liberté sociale, de juste égalité juridique, de fraternité chrétienne et philosophique, de ces enseignements faits aux héritiers du trône qui ne l'auraient jamais perdu s'ils les avaient tant soit peu suivis. Dans l'effarement de leur désespoir, et comme pour sauver l'honneur de l'arche sainte, on prit le périlleux parti d'en nier l'authenticité. Ah ! si je l'avais présentée, selon la formule servile démodée, au comte de Chambord, qui, sans en rabattre une couleur, rêve d'un pouvoir absolu, condamné même en sa pleine floraison par son opportuniste et homonyme aïeul et par tout le *Cours Royal*, j'aurais pu être employé comme levier de

réaction, et alors j'aurais eu tous les mérites; mais j'ai préféré suivre les lois de l'histoire, cette tisseuse aussi jeune qu'éternelle, qui ne singe jamais sa trame, et montrer comment, au lieu de le vouloir puérilement tarir, on doit murer entre les digues puissantes d'une aristocratie de mérite le fleuve populaire parfois dévastateur. L'antique Royauté n'a réellement fleuri qu'après plusieurs siècles d'existence; notre jeune République en compte un à peine; l'arbre vivace est bien pris, quoi qu'on dise; il pousse fortement, malgré mille secousses anti-patriotiques; gens de bien, nous n'avons plus qu'à tous travailler dans l'espérance à sa croissante prospérité!

La négation de mes adversaires, avec qui je suis au fond bien plus d'accord qu'ils ne le peuvent soupçonner, ne tiendra certainement pas devant le troisième volume du Cours Royal, car l'éclat littéraire, la profondeur philosophique, l'élévation morale (1), la splendeur même matérielle des originaux les raviront, et, dans mon ardent patriotisme, j'espère que, se mettant comme moi, avec une sérénité toute philosophique au dessus des rancunes et des intérêts, nous nous réunirons pour faire des bons débris de la vieille France, la glorieuse France de l'avenir. « *Filia regum respublica*, » dit un de mes manuscrits : « Un grand destin s'achève et un grand destin commence. » Laissons donc la Royauté morte à sa majesté historique et faisons régner cette

(1) Voir entre autres, 15 sept. dernier, *Revue internationale de l'enseignement supérieur*.

sage République à la fois traditionnelle et progressive, héritière légitime, forcée des bons rois.

Mais je m'emporte en l'horizon attirant du Cours Royal; revenons à de petites objections : on me dit que j'ai comparé mon auteur à La Bruyère; je fais remarquer pour la troisième fois que je n'ai pas du tout dit cela; j'ai dit qu'à l'exemple de Bossuet, son protecteur, La Bruyère avait, après traduction d'un ancien, peint nos mœurs sous des masques antiques, c'est-à-dire par *applications*; mais maintenant je dépasserai même ce que l'on m'a fait dire, car Fournier nous apprend que La Bruyère avait prêté son concours à Bossuet lui-même comme maître, professeur et historien auxiliaire : « Si Bossuet le mit chez M. le Prince ce fut pour le récompenser d'une collaboration tacite. » Ce dire me rappelle « *le précepteur à bon marché,* » p. 425, qui, hélas ! s'appliquait trop bien, car Fournier ajoute : « Mal » payé dans cette maison de Condé, où la générosité » n'allait guère avec la grandeur, il garda son office » à Caen pour suppléer à ses gages de Chantilly. »

Forcé par la critique d'approfondir, j'ai trouvé avec Fournier qu'en maints endroits des *Caractères*, il rend des hommages indirects à Bossuet par des inspirations qu'il tire de lui; on voit donc que je n'aurais pas eu tort, même si j'avais comparé mon auteur à La Bruyère.

On me dit aussi qu'il a le ton plat, inférieur; pour la première fois je ne répondrai pas directement, car, pour me défendre, il suffit de l'admiration générale; je noterai seulement le doux reproche



d'une simplicité exquise qu'il adresse lui-même (p. 122) à ces creux et ampoulés auteurs dits *grands* qui surtout de nos jours ont gâté le goût français : « Combien accumulez-vous d'enflures sur un vers » déjà robuste ? Pourquoi n'écrivez-vous pas simplement et sans recherche ? Est-il bien à propos » d'élever une voix qui fasse autant de bruit que » cent autres ? » D'ailleurs, si Bossuet, comme nous l'avons vu, a été parfois ignorant, il n'a pas non plus toujours été sublime. Santeuil, en des vers, inédits je crois, ose le renvoyer « dans l'île de » Pathmos, faire une apocalypse meilleure, la vôtre » étant embrouillée à tel point, que vous-même, » Monsieur, ne la comprenez point. »

Nous voilà aux *applications* : « Quel professeur, » dites-vous, n'en a pas fait cent fois ? » J'envie le sort de vos élèves, Monsieur, car dans nos bonnes classes de province, nos maîtres, mon précepteur même, qui en revanche ne faisaient pas de contresens, ne nous ont jamais parlé d'applications ; plus tard, quoique ayant préféré à toutes les carrières, dussent-elles me faire ministre, la culture héréditaire de mon patrimoine, j'ai suivi les cours supérieurs de Sainte-Barbe, de la Sorbonne ; j'ai, sans viser à vos hauts grades ; j'ai, dis-je, non sans de grandes déceptions, fréquenté les chaires des successeurs des Guizot et des Villemain, et pourtant, ni moi, ni mes camarades de la Licence et du Doctorat, nous n'avons jamais entendu parler d'applications de l'antiquité aux mœurs du siècle.

Et puis nous sommes en 1679, et d'ailleurs vous

m'avouez, un peu malgré vous, ce me semble, et en petite note, qu'il y a *deux* applications directes et indiscutables à Louis XIV. Vous n'avez donc pas réfléchi, avant de signer votre conclusion, que cette furtive concession la détruisait, même pour les fanatiques de votre parti pris; mais il y en a bien d'autres que vous avez voulu ne pas voir. Qui, en 1679, dites-moi, sinon un familier, un intime du Louvre, se serait encore avisé de dire finement et caustiquement : « Il n'y a point de louange qui » ne soit agréable à ceux qui exercent ICI un pouvoir semblable à celui des dieux. » Et autre part : « Il faut ICI de la magnificence dont le prix excède » notre pouvoir, et pour satisfaire à la vanité, il faut » emprunter de toutes parts. »

En quelle autre place qu'à la Cour du grand Roi, je vous le demande, de ce Roi absolu, buriné, célébré, acclamé en Jupiter, se puissent rêver de telles personnalités, et cet autre ICI (p. XLVI), et cet « emprunté de toutes parts, » ne sont-ils pas les propres cris de Bossuet qui mourra avec un million de dettes, je dirai un jour comment et pourquoi, et ce souhait prophétique pour le Dauphin, qui s'alliera dans deux ans avec cette maison d'Autriche qui avait balancé la prépondérance française : « que les plus grands rois souhaitent de l'avoir pour gendre ..... C'est une nation née pour tout ce qui Lui plaît.... etc., etc.??.. » Imaginer, je ne dis pas soutenir, imaginer un instant qu'un autre que le précepteur du Dauphin ait désiré pour un autre que les plus fiers potentats de l'Europe convoitassent sa main, serait de la pure

folie; « la plus fine est la pire de toutes, » a dit Pascal ou La Rochefoucault.

Finalement, vous marquez de guillemets, sans doute pour m'en reprendre, « le morceau le plus beau » que je connaisse en prose française. » Oui, au sujet de cette magnifique apostrophe à Annibal d'où s'inspira la péroraison sublime de Condé, je maintiens mon dire, n'ayant pas cru devoir expliquer ce qui de soi-même se sous-entend, que, s'agissant d'une étude scolaire, mon appréciation ne touchait que les travaux de cette sorte; oui, dans *les remarquables* dissertations de l'enseignement oral, même recueillies, revues et corrigées; dans les doctes cours publiés des Guizot, des Villemain, je ne trouve point de périodes aussi nerveuses et d'aussi majestueuse envergure que celle-ci improvisée.

Pour trouver mieux, dans le genre, il vous faudra recourir à la suite de mon Cours Royal (voyez en attendant votre *Revue de l'enseignement supérieur*, 15 sept. dernier, p. 220-221). C'est encore Annibal qui fera les frais d'une éloquence sublime, et je vous montrerai comment Saint-Simon, ayant travaillé ces immortels Essais sur les mémoires antérieurs des archives royales, a doublé de leurs diverses valeurs sa propre force déjà immense.

Je m'étonne que vous, si minutieux pour découvrir tout ce qui se peut tourner contre moi, vous n'ayez pas abordé le chapitre de mes parallèles entre le Bossuet avéré et le mien nouveau. Un autre critique, en les voulant combattre, leur a rendu certes malgré

lui, et tout à fait à son insu, un éclatant hommage. « On pourrait, dit-il, les rapprocher aussi bien de *Shakespeare* que de Bossuet; » or, n'est-ce rien que d'avoir ce ton souverain, cette touche pittoresque du grand poète anglais? Pour un scholiaste insuffisant, comme vous le faites, c'est assez merveilleux d'avoir un air de famille avec Shakespeare ou avec Bossuet, au choix.

Ai-je laissé passer une seule des objections si ingénieusement amassées en ordre de bataille?... où sont-elles maintenant? qu'est devenu leur siège en règle? Autant, dans l'intérêt de la vérité, j'ai mis d'énergie à me défendre (c'était plus que mon droit, c'était mon devoir), autant j'aurais mis de simplicité à convenir de mes erreurs. Ainsi, M. Delbarre a bien fait de me reprendre quand j'ai dit : « Bossuet *n'est* au fond *qu'un* dilettante de » toute poésie et de toute éloquence. » C'est une erreur matérielle typographique de trois lettres mais dont la portée est grande. Bossuet n'était pas un clérical passionné; mais il était, et avec grande raison, un religieux sincère; il goûtait la vie, mais il jouissait de la foi.

S'il y en a d'autres, et il en échappe toujours trop en deux volumes de mille pages, je prie critiques et lecteurs, renseignés sur ma bonne foi, d'y suppléer, avec précaution toutefois, car ma prétendue erreur chronologique que presque tous, c'est vraiment singulier! ont relevée : « A cette époque (en 1684), Bossuet était précepteur du Dauphin, » à cette époque, ne veut pas dire en cette année 1684, mais bien

vers ce temps-là, environ 1684. Le cours est de 1679; sa *mise au net*, de 1684-86; son impression, de 1876-82; cette différence de dates n'empêche pas, si je ne me trompe, que ce soit le même cours. D'ailleurs, même en 1695, Bossuet et Huet émarquaient, qualifiés comme devant « à la *Bouche* du Dauphin, » et en 1685, l'aumônier de la Dauphine travaillait au portrait de Louis le Grand sous le pseudonyme allégorique de Pierre Vérité, avocat en parlement (1), et de *La Vérité* et de *Vérité Chrétienne*.

Un autre grief qu'on s'est trop hâté de me faire, dont on semble s'être si fort réjoui de me charger, c'est une interpolation; les fragments qu'on a cru que j'avais *ajoutés*, *se trouvent* parfaitement dans le Discours sur l'Histoire universelle, *éd. 1681*, p. 496 : « Celui que les mers, les fleuves, les » montagnes n'étaient pas capables d'arrêter. »

Quand j'aurai commis les erreurs même les plus grandes, je m'empresserai de les avouer et sans rougir, car il faut être bien jeune pour ne pas savoir que les manuscrits sont perfides comme l'onde, que nos meilleurs pilotes, ayant pour boussole leur divination et l'érudition pour gouvernail, ont souvent sombré en cet océan sans bornes. Ce n'est que par pur dilettantisme littéraire, par vrai goût de la vérité scientifique, que je produis mes manuscrits; je consacre le superflu de ma bonne vie de Tourangeau

(1) Comme dans mes *Fables galantes* récemment restituées à La Fontaine (Paris, Charavay), j'ai fait appel aux vrais érudits pour m'éclairer sur un Pamphlet de Molière (qui va bientôt paraître); ici je leur signale ce *Pierre Vérité*.

pantagruéliste à les éditer splendidement ; je n'ai nul intérêt (sauf l'infini plaisir d'une bonne conscience et du devoir accompli) à les accabler de grands noms qui scandalisent la routine ou favorisent l'hostilité ; ce n'est point un parti pris, mais le seul hasard, puis le simple bon sens qui, comme pour la pomme de Newton, m'a ouvert tout un système ; ni la cupidité, ni la vanité ne me portent à ces militantes publications, car, au lieu du *Juvénal* pour tome I, j'aurais pu choisir les *Essais* merveilleux et éblouissants qu'en spécimen j'ai publiés dans la *Revue de l'enseignement supérieur* ; mais je devais, par raison chronologique de mes découvertes, débiter méthodiquement. C'est donc la seule volupté de ressusciter le passé de notre enseignement national qui m'arrache à cette Sirène de Touraine et me fait préférer aux senteurs balsamiques de mes prairies de Nid-au-Lait, cette odeur de tannerie de mes bouquins poudreux et des paperasses non remuées des bibliothèques. Aussi n'attendant de ma colossale entreprise que le charme non décevant que j'éprouve à la réaliser, je la poursuivrai sans défaillance, avec lenteur et impartialité. Comme mon illustre compatriote Courier, et c'est mon seul point de contact avec lui, je n'ai point mon chemin à faire « dans la partie des lettres comme dans le sel ou les tabacs » ; comme lui, j'appartiens à cette classe laborieuse, aisée, patriarcale, de petits propriétaires terriens qui, nés de la France de la Révolution, l'ont défendue par leur sang, l'enrichissent par leur sueur, la conservent par leur vote, tout comme autrefois

les petits barons et seigneurs titrés par Charlemagne appuyèrent, solides arcs-boutants, la monarchie des Capétiens; comme lui, par mes traditions de famille, par l'humeur joyeuse et franche de notre riche pays, je n'ai rien de commun avec les pauvres maîtres sophistes, les besogneux Janotus de Braguemardo, les barbouillés de grec, les accablés de latin, dont le simple sens commun a fait naufrage de bonne heure, englouti sous le poids et la diversité des mille squelettes de la science et de toutes les théories mortes; ou avec les donneurs de répétitions qui, dans l'entr'acte de leur gagne-pain routinier, monnaient précipitamment des articles de similesience; au lieu de me disperser en visites obséquieuses, je me suis, à son exemple et en regrettant amèrement de ne suivre que de bien loin, hélas! l'homéride vigneron, amassé en substantifique moelle, l'absconse quinte essence des seuls chefs-d'œuvre de pur génie, la vivifiant sans cesse par la vie, devant la nature, ces deux grands livres infailibles, et pour contrôle souverain, j'ai remué, scruté, analysé tous ces vieux papiers où dort la vérité; comme lui, j'ose penser d'après moi, étant féodalement indépendant dans mon patrimoine natal, modeste fortune, mais peut-être la seule non corruptrice, sur ce bon sol tourangeau, non plus comme en l'âge d'or monarchique, pittoresquement inculte, mais utilement soigné par nos serviteurs héréditaires; comme lui, dans un petit manoir abbatial dont les anciens, fangeux, pestilants et croassants fossés sont devenus jardins embaumés et chantants, je tiens la plume avec la franchise

indomptable que les vieux Francs, nos aïeux directs, mettaient à manier l'épée ; comme lui, je n'ai rien de cette valetaille de lettres qui va flibuster de journal en journal, gueuser des encens, mendier des articles à des mandarins pontifiants, à des charlatans phénix qui les assomment de louanges pour se faire introniser par eux ; comme lui, j'adore religieusement la vérité, oui, la vérité seule, même contre moi.

Veuille donc le public, à qui je devais tous ces détails intimes pour qu'il soit désormais prévenu des calomnies et des impostures, le public lettré renseigné déjà par de nombreuses voix solennelles et judicieuses qui ont pris hautement ma défense, veuille maintenant le vrai public lettré m'être indulgent, car, pour n'être pas trop indigne d'une si lourde tâche, je rachèterai par les soins, par le temps et la méditation, la faiblesse de mon talent.

N'est-ce pas aussi un devoir pour moi d'informer d'une telle publication l'Académie française qui traditionnellement représente les grands principes littéraires dont on verra l'éclosion, le développement et la floraison dans l'ensemble du Cours Royal ? N'est-ce pas une joie légitime d'avoir à lui présenter, ne fût-ce qu'une perle du splendide écrin de son patrimoine ? J'ose le croire, étant sûr de ne rien épargner, même matériellement, pour remplir de mon mieux cette mission dont m'accabla l'aveugle hasard, en me révélant, au moyen des manuscrits du Cabinet du Roi, la *Collection* nationale des chefs-d'œuvre inédits des *Grands Ecrivains de France*, mis ainsi tout à coup dans leur vrai jour.



## II.

Ce tome II comprend : 1° le Perse en prose ; 2° le Perse en vers ; 3° les brouillons de ce Cours oral, dont une harangue scolaire.

1° Le Perse en prose est commenté et appliqué aux mœurs du siècle, avec mots difficiles, par Bossuet, d'après les *Miscellanea* des trente instituteurs Dauphins ; tout ce que j'ai dit sur ce Cours oral au sujet de Juvénal s'applique à Perse.

2° Le Perse en vers du duc de Montausier : son authenticité est absolument inattaquable, puisqu'il est autographe et olographe. Il dormait à l'Arsenal, mentionné dans le dépouillement du *Cabinet historique* à l'actif du *marquis* de Montausier ; dès que j'eus levé ce beau lièvre, je montrai à M. Paul Lacroix ma superbe trouvaille qui encadre si bien le Perse de Bossuet ; notre excellent bibliophile corrigea lui-même de la meilleure grâce du monde la faute imprimée, remplaçant, de sa propre main, *marquis* par *duc*, différence qui avait dû dérouter bien des chercheurs ; aussi le lendemain, dans le *Journal de Saône-et-Loire*, me suis-je empressé de prendre possession de ma découverte, non sans mentionner l'intelligente aménité du bibliophile Jacob.

J'ajoute, à la suite de cette introduction, la satire X de Juvénal, trouvée au même endroit; de cette manière, les deux tomes réunis contiendront le Cours Royal complet sur Juvénal et sur Perse.

J'en trouve les vers admirables; mais il ne m'appartient pas de le dire, chaque trouveur s'aveuglant toujours un peu quasi paternellement; seulement, comme on pourrait douter que ces poésies, parfois ingénument poivrées, eussent été faites pour l'instruction du Dauphin, je mentionnerai, en attendant mieux, si on l'exige, ce passage du Nicéron sur Perse :

« Le duc de Montausier, charmé d'avoir trouvé un » sujet qu'il pût mettre en œuvre, le fit mettre sur la » liste des interprètes Dauphins. » En effet, Perse est plein de boutades de hautain stoïcisme frisant la misanthropie, qui devaient attirer cet altier prototype du *Misanthrope* de Molière.

3<sup>e</sup> Les fragments inédits de Lucrèce, Térence, Xénophon sont précédés de deux avertissements qui éclairent sur ces précieuses et curieuses reliques; mais il faut que je m'arrête une seconde sur l'*Instruction au Prince pour bien régner*, donnée sous le couvert d'un *Discours français* de Cambyse à son fils Cyrus, instruction où la substance serrée d'un Code politique se drape dans la majesté pompeuse des *Oraisons funèbres*, et où la force du libéralisme moderne s'augmente de toute la sûreté grandiose des absolutismes persans.

Bossuet, dans son *Histoire universelle*, a consacré plusieurs pages à ce Cyrus, son héros de prédilection; en voici certains passages qui semblent avoir inspiré

notre idéal projet de former un grand roi selon le cœur de Dieu, sur le modèle du Roi de Perse. « Le » *Souverain de Perse* s'appelait le grand roi ou le » roi par excellence... Les Perses, adorateurs du » soleil, ne souffraient point les idoles, ni les rois » qu'on avait faits dieux... Cyrus, devenu le maître » de l'Orient, reconnaît dans les Juifs je ne sais » quoi de divin. Ravi des oracles qui avaient prédit » ses victoires, il avoue qu'il doit son empire au » *Dieu du ciel* que les Juifs servaient... Ce héros » fut accoutumé à une vie sobre et militaire... Il se » donna la réputation d'un prince élément... Il » joignit la politique à la valeur... Cyrus ayant con- » quis le royaume des rois de Babylone par les forces » réunies des Mèdes et des Perses dont il est ensuite » devenu le maître *par une succession légitime,* » *comme nous l'avons remarqué* (il s'adresse au » Dauphin) APRÈS XÉNOPHON. »

Voilà en substance notre *souverain de Perse*, et cette remarque qu'*après l'explication de Xénophon* le Dauphin fut enseigné sur la manière d'être, *par succession légitime*, le soutien d'un grand empire et de l'Église, tout comme Cyrus fut choisi de Dieu pour être le libérateur de son peuple et le restaurateur de son temple, nous en déclare manifestement l'auteur.

Reste maintenant à examiner quelle part de collaboration revient à Montausier dans cette instruction, surtout pour la partie militaire. Bossuet a dit à Innocent XI : « Nous tenons à gloire d'avoir *toujours* » *été parfaitement* d'accord avec M. le duc de

» Montausier, illustre dans la guerre et dans les  
 » lettres; il nous a non seulement aidé à exécuter  
 » nos desseins; mais il nous en a inspiré que nous  
 » avons suivis avec succès. . . » Dans l'*Instruction*, la  
 marque directe du style de Montausier apparaît par  
 certains archaïsmes, tels que *l'ire* et *courroux* de  
 l'Éternel, le *guerdon*, *l'ains*. . . employés quatre  
 fois en tout : et encore faut-il tenir compte des  
 vieilles routines des scribes toujours pris parmi des  
 anciens, et noter que, dans le *Livre de Lecture* du  
*grand Dauphin* et dans les *Sentences de César*, où  
 éclate la collaboration constatée plus haut, on les  
 retrouvera comme dans le Perse en vers, mais tou-  
 jours à l'état d'exceptions.

Une autre remarque à faire, c'est qu'on retrouve  
 dans ces trois chefs-d'œuvre d'éducation royale les  
 mêmes sens et portée que dans les modèles d'écriture  
 de Juvénal : oui, déjà les âmes des Princes étaient  
 alimentées des germes de nos dogmes contemporains;  
 voici notre politique exposée en toutes lettres sous  
 les lambris du Louvre : « Ordinairement la voix com-  
 » mune est celle de l'Éternel (p. 324); le salut du  
 » Peuple est la loy souveraine des Etats. . . La seu-  
 » reté des Princes et des Républiques, c'est un  
 » contre poids esgal de puissance des uns et des  
 » autres. . . » Suffrage universel, comité de salut  
 public, monarchie constitutionnelle, république par-  
 lementaire, tout y est distinctement enseigné; que  
 dis-je, Bossuet a prophétisé la Révolution française  
 (p. 354) : « Si ton gouvernement est lasche, effeminé  
 » et sans tenue, ou tes mœurs tellement corrompues

» que tu sois en abomination au monde, tu dois  
 » tenir pour chose toute certaine qu'il y *aura* de la  
 » RÉVOLTE en ton Etat. » En effet, c'est dans le  
 fumier de Louis XV qu'est éclos la Révolution !

Telle vérité, splendidement exposée, on le voit, à la  
 connaissance d'un Prince, revient aujourd'hui en  
 magnifique écho à la conscience des Peuples.

Elle revivra donc, cette salle d'études du vieux  
 Louvre, aujourd'hui musée silencieux ; elle se  
 repeuplera de pensifs et sublimes promeneurs, sa  
 colonnade déserte, digne du Parthénon et du  
 Portique ! On y verra comment Bossuet, ce Pape  
 français, sans aucun faste, même épiscopal, pou-  
 vait dire de Louis XIV : « En politique, il est  
 » mon premier ; en religion, il est mon second, » et  
 l'on ajoutera : « En éducation, il fut tout. » On y  
 verra, comme Sainte-Beuve l'a dit par divination,  
 « Bossuet dominer ce grand règne à son apogée, »  
 et pourtant l'horizon du Cours Royal ne s'absorbera  
 pas dans cette immortelle figure : les Amyot, les  
 Florent Chrestien, les Saint-Simon, etc., y apporte-  
 ront des chefs-d'œuvre impérieux et novateurs,  
 depuis les *Mémoires de César par Henri IV*, jusqu'à  
 l'*Instruction primaire de Louis XIV*, depuis  
 l'*Explication des classiques* jusqu'à l'*Art de gou-  
 verner* ; dans les *Dialogues du jeune roi Charles VI*  
 et dans les *Réflexions de Louis XVI dauphin*. Et  
 le Cours Royal s'adressera à tous, aux enfants comme  
 aux adolescents, aux chefs d'armée comme aux  
 chefs d'État : que dis-je, s'il était présenté comme

LX

il faut, tâche mille fois trop lourde dont je m'excuse encore une fois, il deviendrait un des pivots de notre histoire et de notre littérature.

LOUIS-AUGUSTE MÉNARD.

La Reynerie, à Champigny-sur-Veude (Indre-et-Loire).

---

# JUVENAL

## SATIRE X

TRADUITE PAR LE DUC DE MONTAUSIER

(*Manuscrit autographe, bibliothèque de l' Arsenal.*)

---

Depuis les bords du Gange où le soleil se leue,  
Jusqu'à ceux de Cadis où sa course s'acheue,  
On trouue peu de gens de qui l'esprit moral  
Connoisse la nature et du bien et du mal ;  
De mille et mille erreurs les differents nuages  
Priuent notre raison de ses plus beaux usages,  
Car qui peut parmy nous aujourd'huy se vanter,  
De sçauoir ce qu'il faut ou craindre ou souhaiter ?  
Quelque sage dessein que la Prudence inspire  
Soudain quelque accident nous porte à le maudire,  
Nous nous en repentons et mille deplaisirs  
Suiuent le plus souuent nos plus ardens desirs.  
L'indulgence des Dieux a nos vœux trop faciles,  
A souuent renuersé les maisons et les villes,  
En les laissant tomber dans la confusion,  
Nous demandons au Ciel avec deuotion  
Des choses qu'aussitost nous esprouuons nuisibles.  
L'Eloquence à plusieurs par des succes horribles  
A causé le trespas et tel pour estre fort  
Et robuste de corps n'en est que plus tost mort.

Combien connoissons-nous de gens que l'avarice  
 Tourmente nuit et jour par un triste supplice ?  
 Gens a qui le desir d'amasser des thresors  
 Ravist tous les plaisirs et de l'âme et du corps !  
 Mais que leur reuient il de leur bien dure peine ,  
 De ces soins deourans d'accroistre leur domaine ?  
 Rien que les mesmes maux qu'en ces temps violens  
 Nous auons veu souffrir à tous les opulens :  
 Par l'ordre de Neron un grand nombre de gardes  
 Se saisit de Longin et mille hallebardes  
 Assiegerent Séneque et le mesme tyran  
 Voulut encore auoir les biens de Lateran.  
 Que le pauure est heureux dans son petit ménage !  
 Des gardes insolens il ne craint point la rage ;  
 Au contraire celuy qui porte auecque soy  
 Quelque meuble de prix est tout remply d'effroy ;  
 Il ne fait que trembler et parmy la nuit sombre  
 Du roseau le plus fresle il apprehende l'ombre ,  
 Cependant que d'ailleurs le gaillard voyageur,  
 Léger d'or et d'argent , chante au nez du voleur.  
 Toutes fois dans l'erreur qui transporte les hommes ,  
 Dans la corruption de la ville ou nous sommes ,  
 Les vœux les plus ardens qu'on fasse aux Immortels  
 Et qui font plus fumer d'encens sur leurs autels  
 Ne sont que pour auoir plus de bien par leur grace ,  
 Pour auoir plus d'argent qui profite à la place ,  
 Bien qu'il soit tres constant qu'il n'est de sureté  
 Que celle qui se trouue avec la Paureté ,  
 Que ces mortels poisons qu'un doux breuusage enserre  
 Ne se donnent jamais dans des vaisseaux de terre ;  
 Mais dans ces coupes d'or, où des vins délicats  
 Entre les diamans font trouuer le trespas.

A bien examiner nos sottises mondaines ,  
 Nos biens accompagnés de tant de tristes peines,  
 En peut-on faire estat ? est-il rien de si vain ?



Mesme , si nous croyons le sage Abderitain  
 Qui n'auoist pas plus tost le pied hors de la porte  
 Pour voir les vanités où notre esprit s'emporte ,  
 Qu'un ris continuel le prenoit les voyant ,  
 Cependant qu'Heraclite estoit tout larmoyant .  
 Je comprends bien qu'il est assez aisé de rire ;  
 Mais je ne sçay comment deux yeux pouuoient suffire  
 A fournir tant de pleurs qu'Héraclite epanchoit  
 Dans la compassion qui pour nous le touchoit .  
 Pour le bon Democrite , il rioit sans scrupule ;  
 Il croioit des humains le sort si ridicule  
 Qu'il se mocquoit de tout , encor qu'en son Pays  
 On ne vist point l'esclat de ces pompeux habis  
 Que portent nos Romains , leurs laches meurtrieres ,  
 Leurs tribunaux dorés et leurs molles litieres .  
 Qu'il se rejouiroit dans sa riante humeur ,  
 S'il voioit aujourduy la morgue d'un Préteur ,  
 Dans les festes du Cirque ou la Pompe Romaine  
 Fait d'un luxe esclatant une monstre si vaine .  
 Dans un char triomphal superbement orné ,  
 On voit ce Magistrat de Gloire enuironné ,  
 Briller d'or et de pourpre avec une couronne  
 Dont le poids chargerait la plus forte personne ;  
 Aussi remarquons-nous avec estonnement  
 Un valet qui soutient ce superbe ornement  
 Et qui près du Romain , dedans ce char illustre ,  
 Anointrit de beaucoup son plaisir et son lustre .  
 Mais que pouuons-nous voir au monde de plus vain  
 Que ce Triomphateur avec un sceptre en main  
 Ou nostre Aigle paroist de mesme que la porte  
 Dans les plus fiers combats la romaine cohorte ?  
 Autour de ce Préteur on oyt un son de cors  
 Dont le bruit esclattant reueilleroit les morts ;  
 Des courtisans , vestus d'habits blancs comme neige  
 Font a ce magistrat un seruite cortege  
 Et pour ce qu'il leur donne une mesquie part ,

Ils courent pesle mesle au deuant de son char.  
 Mais, quoyque le Pays de ce grand Philosophe  
 N'eust point de magistrats d'une si haute etoffe ,  
 Si ne laissoit-il pas dans ses déréglemens  
 D'exercer la censure et les beaux sentimens  
 De ce sage mocqueur, dont l'esprit fait connoistre  
 Que dans un air grossier le plus sage peut naistre.  
 Tel estoit Democrite en qui les Cieux amis  
 Du sens le plus parfait le tresor auoient mis.  
 C'est avec ce bon sens que ce puissant génie  
 Meprisoit des mortels la sottise infinie ,  
 Se rioit de leurs soins , leurs plaisirs , leurs regrets ,  
 De la Fortune mesme et de tous ses attraits.

Qui peut doncques douter que nos vœux ordinaires  
 Ne soyent pernicieux , à la raison contraires ,  
 Et qu'encor qu'on les souffre , on feroit beaucoup mieux  
 De moins s'agenouiller dans les temples des Dieux ?  
 Considérons icy comme finit la vie  
 De ces grans fauoris si sujets à l'enuie !  
 Par quels cruels Destins leurs jours sont limités ,  
 Comme on méprise enfin ces grandes qualités ,  
 Ces titres fastueux , ces marques honorables  
 Qui rendoyent autrefois leurs noms si redoutables !  
 Sitost que le Démon qui régit l'uniuers  
 Attaque leur faueur par un triste reuers ,  
 On ruyne à l'enuy leurs plus belles statues ,  
 Le peuple va traissant leurs bustes par les rues  
 Et ces chars triomphaux qu'on leur auoit dressez  
 Sont en pièces rompus , brisez et fracassez.  
 Il me semble de voir encor comme on appreste  
 Les feux et les fourneaux ou cette illustre teste ,  
 Ce bronze de Sejan des Romains adoré ,  
 De cet autre Tibere en tous lieux réuéré ,  
 Se fond aux yeux de tous , et , par un sort estrange ,  
 En cent meubles diuers se transforme et se change .

Je m'imagine encor voir les peuples épars ,  
 Dans ce grand accident , crier de toutes parts :  
 « Que des plus verts lauriers nos maisons soient ornées ,  
 « Qu'on celebre à jamais ces heureuses journées ;  
 « Allons au Capitole , et tres déuotieux  
 « Faisons un sacrifice au souuerain des Dieux  
 « Dont l'éternel decret armant notre furie  
 « Fait qu'on traîne aujourduy Séjan à la voirie. »  
 Remarquez les transports du Citoyen Romain ,  
 Écoutez ce qu'il dit : « Il est mort , le vilain ,  
 « Quelles leures !... Quels yeux ! Quelle horrible prestance !  
 « Jamais je n'eus pour luy la moindre complaisance ! »  
 Mais qu'auoit fait Séjan pour estre ainsi traité ?  
 Ou sont les Délateurs de son iniquité ?  
 Quels témoins produit-on de ses crimes énormes ?  
 A bas ! On ne s'est point soucié d'autres formes :  
 Une longue missiue , apportée en secret  
 De l'isle de Caprée a fait ce bel effet .  
 Eh bien ! désirez-vous en scauoir dauantage ?  
 Ignorez-vous encor du Romain le courage ?  
 Comme il suit la Fortune et hait les malheureux ?...  
 Je tiens , sans offencer ce peuple généreux ,  
 Que si la Dèité qu'à Bolsene on réuere  
 N'eut point abandonné ce mignon de Tibere ,  
 Ou bien si l'attentat de quelqu'Esprit mutin  
 Eust du vieil Empereur auancé le destin ,  
 On auroit veu Séjan , par un sort plus injuste ,  
 Monter impunément sur le trosne d'Auguste ,  
 Car , depuis que ce peuple , infâme en lascheté ,  
 S'est laissé dépouiller de son autorité ,  
 Ceux qu'on voioit jadis départir les prouinces .  
 Créer les Magistrats , les Généraux , les Princes .  
 Renoncent sans regret à ces soins importants ,  
 Contens d'un peu de pain et des sots passe-temps  
 Que les festes du Cirque offrent à leur mollesse ,  
 Au lieu des entretiens de l'antique noblesse !

Mais, dans le triste cours de tant de laschetés ,  
 Nous allons bien encor voir d'autres cruautés ;  
 De plusieurs Innocens la troupe infortunée  
 Va bientôt de Séjan suiure la destinée ;  
 Le courroux du tyran fresmit de toutes parts ;  
 J'ay naguere aperçu , dans le Temple de Mars ,  
 Un de mes bons amis dont le pasle visage  
 Donne de son malheur un sinistre présage !  
 Que j'ay peur des transports de ce fier Empereur ,  
 Des cruels moueuements de sa noire fureur ,  
 Qui , surpassant d'Aïax la brutale manie ,  
 Va nous faire sentir sa dure tyrannie .  
 Taschons donc d'appaiser la rage du tyran ,  
 Dansons dessus le corps du malheureux S'jan ;  
 Cependant qu'on le traïsne encore à la riuere .  
 Il faut que nos valets témoignent nos excès ,  
 Sinon les Délateurs nous feront cent proces !  
 Voilà les beaux discours de ce peuple héroïque ,  
 Lorsqu'il vit de Séjan l'aenture tragique .  
 Après ce grand exemple et si rempli d'horreur .  
 Peut-on des fauoris enuier le bonheur ?  
 Est-il encor quelqu'un dont l'humeur insolente  
 Souhaite de Séjan la Fortune éminente ?  
 Se trouue t'il encor d'assez pauvres esprits  
 Pour vouloir des honneurs et des biens à ce prix ?  
 Pour vouloir disposer des charges de la ville ?  
 Désigner le Consul , le Preteur et l'Edile ?  
 Faire les Généraux ? agir pour l'Empereur ?  
 Cependant qu'offusqué d'une noire vapeur ,  
 Il resue dans Caprée , ou sa ceruelle folle  
 Entend des Caldeans la science friuolle ?

Mais si quelqu'un se plaist dans les commandemens ,  
 D'ordonner à son gré de tous les régimens ,  
 De se voir redouté parmy l'Infanterie ,  
 Et ces beaux escadrons de la Caualerie ,

Pourquoi blasmerons-nous un si noble désir ?  
 A parler franchement , c'est un tres grand plaisir.  
 Que de pouvoir donner et la mort et la vie ,  
 Bien que d'en abuser on n'ayt aucune enuie.  
 Il est vray, ce pouuoir a des attraits puissans ;  
 Mais ce n'est pourtant pas ce qui flatte mes sens ,  
 Cette grande puissance auecque tous ces charmes  
 Me semble trop meslée et de soins et d'alarmes ;  
 Je ne souhaite point de me voir honoré  
 Comme l'estoit Séjan pour estre déchiré ;  
 J'aymerois cent fois mieux sans péril et sans peine .  
 Estre simple bailly dans le bourg de Fidene ,  
 Ou juge de police entre des villageois ,  
 Que de périr ainsi dans les premiers employs !  
 Concluons que Séjan avec sa suffisance  
 Ignoroit du vrai bien la véritable essence ,  
 Que tant plus ses désirs estoyent immodérés ,  
 Tant plus il s'éleuoit aux supresmes degrés ,  
 Plus sa fortune estoit sur les autres sublime ,  
 Plus il deuoit tomber dans un profond abyme  
 Et seruir d'un exemple aux plus ambitieux  
 Des estranges reuers d'un sort capricieux.  
 Je ne veux point toucher les funestes disgraces  
 Les déplorables morts des Pompée et des Crasses  
 Ni de ce Dictateur dont le cœur souuerain  
 A rangé sous ses loix tout le Peuple Romain !  
 Il n'est que trop constant que cette vaine Idole  
 Du pouuoir absolu pour qui tout on viole  
 Et les Dieux , indulgens a tant d'iniques vœux ,  
 Ont fait de ces Héros d'illustres malheureux ;  
 Car enfin nous n'auons que trop d'expérience  
 Que souuent ces tyrans meurent par violence  
 Et que ces puissans Roys dont on fait tant de cas  
 Eprouent rarement un tranquille trespas !

Le throsne n'est donc pas un poste trop aimable ;  
 Mais l'éloquence est un bien plus souhaitable ?  
 Prenez garde à l'humeur de ce jeune garçon ,  
 Qui d'un chetif pedant prend encor la leçon ,  
 Et qu'un valet conduit du logis de son Père ,  
 Dans une basse Escole ou s'apprend la Grammaire ;  
 Lorsqu'il void célébrer la feste des Cinq Jours ,  
 Ou chacun de Minerue implore le secours ,  
 Son vœu le plus ardent , ce que plus il désire  
 Est de pouuoir atteindre aux graces du bien dire ,  
 De pouuoir acquérir le célèbre renom  
 Du fameux Demosthene ou du grand Cicéron ;  
 Mais il deuroit penser que leur rare éloquence ,  
 Auecque ce grand fonds d'esprit et de science ,  
 Les fit périr tous deux et par un triste sort ,  
 Hasta cruellement le terme de leur mort !  
 Ce diuin Cicéron , de qui l'Esprit sublime  
 Auoit acqid a Rome une si haute estime ,  
 Pour estre deuenue trop parfait harangueur ,  
 D'un tragique trespas eprouua la rigueur ;  
 Et , dans le mesme endroit ou son puissant genie  
 Auoit tant déclamé contre la Tyrannie.  
 On vit publiquement et sa teste et ses mains  
 D'un horrible spectacle effrayer les Romains !  
 Malheureux orateur de qui la triste vie  
 Fut d'un sort trop cruel indignement suiue ;  
 Au lieu qu'on ne void point qu'un chétif auocat  
 Ressente les effets du moindre assassinat  
 « O Rome fortunée, en mon consulat née ! »  
 Si le bon Cicéron n'eut eu l'ame adonnée  
 Qu'à composer ainsi de ridicules vers ,  
 Antoine n'auroit pas , par un dessein peruers ,  
 Dechargé sur son chef les traits de sa colere ;  
 Et j'aymerois bien mieux (1) n'auoir jamais scue faire

(1) Ce mouvement, cet hémistiche, ainsi que les archaïsmes d'*ire*, de *guerdon*, etc., dans l'*Instruction au Prince pour bien régner*, p. 259, rappellent le *Misanthrope* dont Montausier a fourni le type.

Que des vers mal polis , que tout ce beau latin  
 (Qui , par sa Philippique , auança son Destin.  
 Et cet illustre Grec , ce sçauant Dèmsthene ,  
 Dont l'éloquence estoit la merueille d'Athene ,  
 Pour auoir dans cet art esté trop excellent  
 N'a t'il pas ressenti le trespas violent?  
 Il falloit que du Ciel la fatale puissance  
 Eust d'un astre malin éclairé sa naissance ,  
 Et que pour luy les Dieux eussent peu de bonté ,  
 Lorsque son pere fut si sottement tenté  
 De luy faire quitter la forge et la boutique  
 Pour apprendre a son dam l'art de la Rhétorique ,  
 Art a la verité digne de nos desirs ,  
 Mais qui cause souuent d'estranges deplaisirs.  
 Puis donc que l'Eloquence est si peu salutaire ,  
 Pour son contentement quel souhait doit-on faire?  
 Chacun semble auouer que ces arcs triomphaux ,  
 Qui marquent les exploits de ces grans généraux ,  
 Tous ces amas confus de troupes renuersées ,  
 Ces casques enfoncés , ces cuirasses percées ,  
 Ces charriots rompus , ces corps estropiez ,  
 Ces tristes prisonniers l'un à l'autre liez ,  
 Tous ces vaisseaux brisés ou coulés dedans l'onde ,  
 Produisent un honneur qui charme tout le monde!  
 C'est pour ce bel Honneur , que tant de grands guerriers  
 Barbares , Grecs , Romains , font les auanturiers!  
 C'est pour ce bel honneur dont on fait tant de festes  
 Qu'aux plus sanglans périls ils exposent leurs testes !  
 Tant il est assuré qu'ils ayment beaucoup mieux  
 Ce Renom qui repaist les fous ambitieux  
 Que la simple vertu qui seroit peu suiuite ,  
 Sans ce fameux guerdon dont leur âme est rauie !  
 Toutes fois on a veu , dans les siecles passés ,  
 Que ces cœurs généreux par la gloire poussés ,  
 Ont rempli leur pays d'horreur et de misere...  
 Et le tout , pour jouir d'un bien imaginaire ,

Pour laisser des tombeaux de marbres précieux ,  
 Où l'on trouue gravez leurs titres spécieux ,  
 Leurs armes , leurs exploits, bien qu'un figuier sauvage  
 Suffise pour miner ce magnifique ouvrage ;  
 Car c'est l'ordre du Ciel , c'est l'ordre du Destin  
 Que mesme les tombeaux les plus durs prennent fin !

Considérons un peu du Héros de l'Afrique ,  
 De ce grand Annibal la funeste relique .  
 Quelque liure de cendre est tout ce qu'aujourduy ,  
 Par la rigueur du sort , il nous reste de luy !  
 A son ambition qui n'eut point de limites  
 L'Afrique presentoit des bornes trop petites ;  
 Tout ce grand continent , tout ce vaste pays  
 Qu'on voit depuis le Nil jusqu'au bord de Cadis .  
 Ne pouuoit l'assouir et cette ame hardie ,  
 Peu contente de voir sous soy l'Ethiopie .  
 Avec ses Elephants , dont les membres massifs  
 Donnent de la terreur aux cœurs les moins craintifs ,  
 Ne put se contenir dans ces grandes campagnes ;  
 Elle voulut encore subjguer les Espagnes .  
 Franchir le Pyrenée ; et la nature en vain  
 Opposa tant de monts a ce braue Africain ;  
 En vain les hauts sommets des Alpes sourcilleuses  
 Tascherent d'arrester ses troupes orgueilleuses ;  
 Il fendit les rochers et ses fiers bataillons  
 S'ouurirent le passage entre mille glaçons !  
 Il me semble le voir entrer en Italie !  
 Comme sous sa fierté notre fortune plie !  
 Comme il menace Rome et dit insolemment :  
 Allons , Carthaginois , poursuivons hardiment !  
 Ce n'est rien fait encor si nos braues cohortes  
 De ces lasches Romains ne renuersent les portes !  
 Il faut leur faire voir des exploits tout nouveaux  
 Et dans leur grande rue arborer nos drapeaux !  
 Dieu ! quel plaisir de voir et mesmes en peinture



Ce borgne conquérant sur sa grande monture ,  
 Sur ce haut elephant dont l'effroyable dos  
 Entre ses escadrons promenoit ce héros !  
 Mais que deuient enfin ce fameux Capitaine ?  
 O gloire des mortels , ô vanité mondaine !  
 Vaincu par Scipion , vagabond mendiant ,  
 Du Roy de Bithinie illustre suppliant ,  
 Dedans son antichambre il pique l'escabelle ,  
 Attendant que ce Roy se reucille et l'appelle ;  
 Et cet ambitieux , dont le noble courroux  
 Auoit mis l'uniuers tout sens dessus dessous ,  
 Ne mourut point d'un coup ou de trait ou de dague :  
 Mais d'un subtil poison qu'il gardoit dans sa bague :  
 Bague qui nous vengea du sang de nos Romains ,  
 A Canne répandu par ses barbares mains !  
 Va maintenant et cours les Alpes les plus dures ,  
 Champion désireux des grandes auentures !  
 Pour guerdon glorieux de tes exploits guerriers ,  
 Tu seruiras de thesme aux jeunes escoliers ;  
 Et tous les Professeurs de la Pedanterie  
 Te prendront pour sujet de leur criallerie !

L'histoire d'Alexandre et son ambition  
 Ne merite pas moins nostre admiration :  
 De son cœur bouillonnant l'ardeur demesurée  
 Dans ce grand Uniuers avec peine est serrée ;  
 Il soupire , il gémit , par la gloire enflamé ,  
 Comme si dans Gyare il estoit renfermé !  
 Toutes fois , quand la mort l'aura dans Babylone ,  
 Par un cruel poison , renuersé de son throsne ,  
 Ce torrent de valeur , ce Roy de tant de Roys ,  
 Dans un triste cercueil bornera ses exploits !  
 En effet cette mort , qui des hommes dispose ,  
 Ne témoigne que trop comme ils sont peu de chose .  
 Et que l'infirmité de leurs fragiles corps  
 Ne sçauroit pas suffire à de si grans efforts !

Nous lisons de Xerces l'armement effroyable ,  
 Et tout ce que les Grecs en content d'incroyable ,  
 Comme le mont Athos vit dans ses flancs ouuerts ,  
 Voguer mille vaisseaux qui brauoyent l'univers ,  
 Comme , sous la grandeur de cette flotte horrible ,  
 L'Ellespont n'estoit plus qu'une mer inuisible ,  
 Couverte d'un grand pont ou mille charriots  
 Rouloyent incessamment dessus son large dos ;  
 Un corps prodigieux de troupes estrangeres  
 Dans sa route sechoit les plus grandes riuieres ,  
 Au moins si nous croyons les contes fabuleux  
 Que Socrate nous fait dans ses vers merueilleux.  
 Mais comment réussit cette grande entreprise ?  
 La Grece par ce Roy fut elle enfin conquise ?  
 Rien moins. Après auoir, pensant leur faire affront ,  
 Fait fouetter les autans qui rompirent son Pont  
 Affront que ces demons qui dissipent les flottes  
 Ne souffriront jamais dans leurs plus sombres grottes ,  
 Après s'estre vanté d'auoir mis dans les fers ,  
 Comme un simple forçat , le puissant Dieu des mers ,  
 Encore trop heureux de ce que la colere  
 De ce vaillant Medois feut si peu sanguinaire ,  
 (Jugez apres cela si le plus doux des Dieux  
 S'offriroit de seruir un Roy si furieux !)  
 Enfin , ce fanfaron , après mille brauades ,  
 Apres tous les transports de ces folles boutades ,  
 Aupres de Salamine entierement battu ,  
 Effrayé , déconfit , sans honneur , sans vertu ,  
 A la fureur des Grecs ses gens il abandonne ,  
 Sauuant dans un esquif son infame personne :  
 Telle est le plus souuent par l'ordre du Destin  
 De ces grans conquérans la glorieuse fin !

Mais il reste un souhait , une innocente enuie  
 Qu'un chacun peut auoir, c'est pour la longue vie :  
 Nous pouuons librement faire priere aux Dieux

Qu'ils nous laissent longtemps habiter ces bas lieux.  
 Toutes fois quels tourmens , quels maux , quelle détresse ,  
 Affligent d'ordinaire une longue vieillesse !  
 Jettez un peu les yeux sur ces pauvres vieillards ;  
 Considerez leurs fronts , leurs levres , leurs regards .  
 Ce cuir sec et ridé qui couvre leur carcasse ,  
 Leur machoire qui pend , leur vilaine grimasse  
 Et telle que la fait , dans un coin reculé  
 Des forest de l'Afrique , un vieux singe pelé !  
 Encor des jeunes gens les façons dissemblables  
 Dans leurs diuersités paroissent agreables :  
 L'un a de la beauté , l'autre a de la valeur ;  
 L'un est plus délicat , l'autre a plus de vigueur ;  
 Mais de tous les vieillards les mines se ressemblent ,  
 Leurs languissantes voix , leurs corps qui toujours tremblent ,  
 Leurs cranes desséchés qui n'ont plus de cheueux ,  
 Leurs nez tous degouttans d'un excrément morueux ,  
 Leurs leures sans couleurs , leurs bouches édentées ,  
 D'où l'on sent s'exhaler des vapeurs infectées ,  
 Font si grand mal au cœur qu'on fuit de tous costés  
 Loin de ces corps remplis de tant d'impuretés !  
 Leurs femmes , leurs enfants , leurs courtisans eux-mêmes ,  
 Pour leurs infirmités ont un dégoust extreme ;  
 Ils n'ont plus d'appetit dans les meilleurs repas ;  
 Les mets les plus frians pour eux n'ont plus d'appas ;  
 Leurs palais sont usez ; leurs gosiers déplorables  
 Aualent sans gouster les vins les plus aymables :  
 Et la concupiscence avec tous ses attraits  
 N'excite plus en eux que de tristes regrets !  
 Car , pour ce doux plaisir ou Nature nous tire ,  
 Pour cette volupté que l'Amour nous inspire  
 Il n'en faut plus parler ; leurs membres demy morts  
 N'oseroient pas tenter les amoureux efforts ;  
 On a beau manier cette triste partie ,  
 On a beau l'irriter : sa force est amortie ;  
 Elle baisse la teste et pour dernier malheur

Une facheuse hernye augmente sa langueur ;  
 Ainsi ce lasche membre , avecque sa vieillesse ,  
 Ne scauroit plus agir, ou si parfois il dresse ,  
 On soupçonne aussi tost que son arrection  
 Produira seulement quelque faible action !  
 Mais des pauvres vieillards la nature mourante  
 Dans tous les autres sens n'est pas moins impuissante ;  
 Faites chanter les airs les plus mélodieux ;  
 Faites toucher les luths les plus harmonieux ;  
 Que ces braues flusteurs que le peuple idolatre  
 De leurs sons esclattans remplissent le theatre ;  
 Ces vieillards abismez dedans la surdité  
 N'ont dans tous ces concerts aucune volupté ;  
 Il n'importe en quel lieu du theatre on les mette ;  
 Ils n'entendent non plus le cor que la trompette ,  
 Et leurs pauvres valets a force de crier :  
 « Qui vient ? quelle heure il est ? » se rompent le gosier !  
 De plus ce triste amas d'eaux et de pituite ,  
 Qui se fait d'ordinaire en l'age décrépité ,  
 Ces corps froids et glacés qui n'ont que les chaleurs  
 Qu'une fièvre débile allume en leurs humeurs ,  
 Engendrent tant de maux que pour les bien décrire ,  
 Je sens que mon esprit ne pourroit pas suffire ,  
 Je conteroïs plustost tous les emportemens  
 De la paillarda Hippie avec tous ses amans ,  
 Tous les malades morts , dans ce dernier automne ,  
 Par les medicamens que Themison ordonne ,  
 Tous les Prouvinciaux par Basile volez ,  
 Tous les jeunes garçons par Amile enfilez ,  
 Toutes les saletez que contre la nature  
 Maure fait tous les jours avec sa bouche impure ;  
 Je compteroïs plustost combien , par ses larcins ,  
 Irus a ruyné de pauvres orphelins ,  
 Et combien ce faquin qui durant ma jeunesse  
 M'a seruy de barbier possède de richesse ,  
 Que je ne déduiroïs tous les maux douloureux

Qui tourmentent les corps de ces vieux langoureux :  
 L'un se plaint d'une humeur qui sans cesse dégoûte  
 Et qui luy fait souffrir une eternelle goutte ;  
 Tantost dedans l'espaule il sent la fluxion ,  
 Tantost dedans la hanche , ou sur le croupion ;  
 L'autre qui n'a plus d'yeux aux borgnes porte enuie ,  
 Détestant nuit et jour sa misérable vie ;  
 Un autre , tout perclus jusques au moindre doigt ,  
 Mourroit de male faim si l'on ne l'appastoit.  
 Il ne sent pas plus tost approcher la mangeaille  
 Qu'il allonge le col , ouure la bouche , baille ,  
 De mesme qu'un oiseau , qui , né nouvellement ,  
 De sa mère reçoit le premier aliment .

Mais tant d'infirmités , tant de maux incurables ,  
 Qui rendent des vieillards les corps si miserables ,  
 Me touchent moins encor que cet abaissement  
 Qu'on voit dans leur mémoire et leur raisonnement :  
 Des noms de leurs valets a peyne ils se souviennent ;  
 De leurs meilleurs amis qui chez eux vont et viennent ,  
 Qu'on aura veu souper avec eux mille fois ,  
 Ils ne connoissent plus ni le front , ni la voix ;  
 Et leur âge les porte a telle extravagance ,  
 Que leurs propres enfans formés de leur substance  
 Ne trouuent plus en eux le moindre naturel :  
 Ces vieillards abrutis donnent tout au bordel  
 A quelque garce à chien dont la bouche lubrique  
 Excite salement leur humeur impudique ;  
 Tant est grand le pouvoir que tous ces vieux vilains ,  
 Laissent prendre sur eux par leurs vieilles putains .  
 Toutes fois , supposons qu'une forte vieillesse  
 Ne souffre en tous ses sens ni douleur ni faiblesse ,  
 Croit on qu'en jouissant d'une telle santé ,  
 Elle soit pour cela dans la félicité ?  
 Ne m'auouera t'on pas que les plus longues vies  
 Sont par nécessité de plus d'ennuis suiuiés ?

Qu'on ne peut cuire, en vivant si longtems ,  
 De voir mourir des sœurs , des freres , des enfans ,  
 Et parfois une espouse , avec qui les journées  
 Des plus parfaits plaisirs estoyent accompagnées ;  
 C'est la punition de ceux à qui les Dieux  
 Par un décret fatal ordonnent d'estre vieux ,  
 Qu'ils eprouuent bien plus de fascheuses trauseres ,  
 Bien plus de déplaisirs et de peines diuerses ,  
 Et que , jusques au jour qu'on les porte au cercueil ,  
 Ils quittent rarement leurs noirs habits de deuil !

Nestor ( si nous croyons ce qu'Homère rapporte )  
 Se trouua composé d'une trempe si forte  
 Qu'il vescu presqu'autant que le plus vieux corbeau  
 Et durant trois cents ans euita le tombeau !  
 Ne croyez pas pourtant qu'avecque tant d'années  
 Les trames de ses jours fussent plus fortunées ;  
 Pour pouuoir tant de fois vuidier son gobelet ,  
 Il ne jouissoit pas d'un bonheur plus parfait :  
 Escoutez les soupirs de ce pauvre bon homme ,  
 Lorsqu'il voit de son fils le corps qui se consume ,  
 Qu'il faut qu'il luy suruiue , et que le Ciel cruel  
 Renuerse ainsi le cours de l'ordre naturel :  
 Il déteste les Loix des fieres Destinées ,  
 Il maudit leurs rigueurs et ses longues années :  
 « Quoy , dit-il , chers amis , le Ciel prolonge t'il  
 « De mes jours malheureux le déplorable fil ,  
 « Pour me faire sentir une atteinte si dure  
 « Et souffrir de mon fils l'horrible sépulture. »  
 Ainsi pleuroit Pelée , apres avoir appris  
 Son Achille tué par le traistre Paris ;  
 Ainsi pleuroit Laërte attendant son Ulysse ,  
 A qui l'ire des Dieux donnoient tant d'exercice  
 Que , vagabond battu par les vents et les flots ,  
 A peine après dix ans , trouua t'il du repos !  
 Cet illustre Priam , ce puissant Roy de Troye

Seroit sorti du monde avec bien plus de joye ,  
 Et son Ombre passant aux Champs Elysiens  
 Auroit joint plus gaïment ses ancestres troyens ,  
 Si la mort l'eut éteint avant qu'il eut veu faire  
 De l'insolent Paris l'armement téméraire ,  
 S'il eut eu le bonheur de mourir dans le temps  
 Que l'on voyoit fleurir sa ville et ses enfans ;  
 Le généreux Hector, et ses freres celebres ,  
 Auroyent estés présens a ses honneurs funebres ,  
 Et rendans à leur Pere un office pieux  
 Auroyent enseueli ses restes précieux ;  
 Des dames d'Ilion la troupe larmoyante  
 Auroit accompagné cette mort foudroyante ,  
 Et sa sœur Polyxene en ses habits de deuil  
 Eust baigné de ses pleurs ce superbe cercueil .  
 Que gaigna donc Priam avec sa longue vie ?  
 Il vit des Grecs vainqueurs la colère assouïe ,  
 Il vit l'Asie en feu , ses palais embrasez ,  
 Et ses braues enfans , l'un sur l'autre écrasez ;  
 Luy mesme , dans l'accès de son malheur extrême ,  
 Pour vestir le harnois quitta le diadème  
 Et , repoussant la mort d'une débile main  
 Perdit enfin le jour par un coup inhumain ;  
 Ainsi l'on voit meurtrir par un cruel carnage  
 Un bœuf qui ne peut plus servir au labourage :  
 Ainsi cet animal par le fer du boucher  
 Se laisse innocemment en cent pieces hacher ;  
 Encor ce vieux Priam , dans le temps qu'on l'assomme ,  
 Semble en quelque façon finir en galant homme ;  
 Mais pour n'estre pas morte avecque son espoux  
 Hecube souffre un sort qui fait horreur à tous !

Je viens à nos Romains et passe sous silence  
 Ce fameux Mithridate et sa longue souffrance ,  
 Je laisse là Crésus , ce monarque opulent ,  
 A qui Solon donna ce conseil excellent :

« Juge de ton bonheur par la dernière année  
 « Et voy par quelle fin ta vie est couronnée. »  
 Parlons de Marius de qui l'aduersité  
 Les fuites , les prisons et la mendicité  
 Furent les tristes fruits d'une trop longue vie ;  
 Sa Fortune seroit digne de nostre enuie  
 Et Rome le croiroit entre tous ses guerriers  
 Le chef le plus comblé d'honneurs et de lauriers ,  
 S'il fut mort dans le temps que la grande victoire  
 Qu'il eut sur les Teutons le couronna de gloire ,  
 Qu'on le vit triomphant avec un appareil ,  
 Un nombre de captifs qui n'eut point de pareil!

La fieure qui surprit Pompée en Campanie  
 Estoit un don des Dieux et de son bon Génie ;  
 Ils le firent malade à Naples, tout expres  
 Pour le sauver des maux qui le suiuoient de pres ;  
 Mais les vœux solennels de nos villes zelées ,  
 Et dans leurs passions follement aueuglées ,  
 De cette Prouidence empeschèrent le cours :  
 Les Dieux trop indulgens prolongerent ses jours ;  
 Et ce chef, conserué par nos sottés prières ,  
 Fut tranché par le fer de ces mains meurtrieres  
 Dont un lasche tyran , un barbare inhumain ,  
 Se seruit pour abattre un illustre Romain :  
 Lentullus , Cethegus et Catilina mesme  
 Périrent par un sort qui semble moins extrême ,  
 Et leurs corps par la mort traités plus doucement  
 Entrerent tous entiers dedans le monument!

C'est donc , par un esprit trop rempli de faiblesse ,  
 Que nos cœurs abusez desirent la vieillesse ;  
 Mais peut on condamner les souhaits innocens  
 Qui nous font demander aux Dieux de beaux enfans ?  
 Il n'est sorte de vœux qu'une mere ne fasse  
 A la bonne Vénus pour une belle race ,  
 Pour avoir des enfans dont les attraits vainqueurs



Attirent doucement et les yeux et les cœurs :  
 Dans cette affection quel crime commet-elle ?  
 Latone prend plaisir à voir Diane belle !  
 Oui , mais Lucrece aussi par son tragique sort  
 Montre bien que l'exces de la beauté nuit fort :  
 Virginie eut changé sa grace merveilleuse  
 Pour la difformité d'une vieille hideuse ;  
 Et quant aux beaux garçons , nous voyons aujourd'hui ,  
 Combien pour les garder leurs peres ont d'ennuy.  
 Aussi la chasteté dans notre siecle horrible ,  
 Avecque la beauté semble estre incompatible.  
 Bien que les jeunes gens , par leur instruction  
 Et leurs premieres mœurs soient sans corruption ,  
 Qu'ils ayent esté nourris suivant la discipline  
 Et l'austere façon d'une prude Sabine ,  
 Que la Nature ait pris plaisir en les formant  
 De choisir leurs humeurs et leur temperament ,  
 De les douer d'un air et d'un esprit modeste... ..  
 (Car que leur peut donner l'influence céleste  
 Qui les conserue mieux qu'un naturel au bien  
 Sans lequel tous les soins des parens ne font rien ?)  
 Toutes fois , les desseins , les impudentes brigues  
 Et les profusions des corrupteurs prodigues  
 Les font changer de sexe et leur virilité  
 Ne dure pas longtemps avecque leur beauté !  
 Mesme de ces vilains les charmes pestiferes  
 Osent souuent tenter l'avarice des peres ,  
 Tant ils s'estiment fort avecques leurs présens ,  
 Poisons pernicieux aux plus sages parens !  
 De plus , ces beaux garçons avec leur teint d'albastre  
 Sont ceux que d'ordinaire on enlève et qu'on chastre :  
 Néron ne s'auisa jamais d'estre amoureux  
 D'un laid escrouellé , d'un bossu , d'un boiteux !  
 Fay gloire maintenant , mere peu préuoyante  
 Des beautés de ton fils que tout le monde vante ;  
 Ta joye et tes transports ne te permettent pas ,

De voir tant de périls qui suivront ses esbats.  
 Il sera le galand des Dames les plus belles ;  
 Mais gare des maris les embuches mortelles !  
 Penses-tu qu'en courant tant d'amoureux hasards  
 Il s'en demesle mieux que ne fit le dieu Mars ?  
 Qu'il se puisse sauuer de cent trames subtiles ,  
 Que ces facheux jaloux tendent aux plus habiles ?  
 Nous voyons tous les jours les effets pleins d'horreur  
 Qu'un enragé cocu produit en sa fureur !  
 Surprend-il le galant qui luy plante des cornes ?  
 Sa rage ne connoist ni mesures , ni bornes ;  
 Luy mesme le poignarde ; un autre , en son courroux ,  
 Un peu plus modéré , le fait rôuer de coups ;  
 Un autre plus cruel , outre les bastonnades ,  
 Fait donner au blondin d'horribles anguillades !  
 Au moins , me diras-tu , mon fils pourra choisir  
 Une matrone illustre et selon son désir ;  
 Et moy , je dis bien plus : s'il veut , quelque brutale ,  
 Pour gagner son amour , deviendra libérale ;  
 Pourueu qu'a sa luxure il se rende indulgent ,  
 La louue donnera tout ce qu'elle a d'argent ;  
 Elle se deffaira de ses meilleures nippes ,  
 Car il n'est que trop vray que ces vieilles guénippes  
 Quand elles sont en rut ne refusent plus rien ,  
 Et que leurs seuls galands sont maistres de leurs biens :  
 Dans cette occasion la plus méchante femme  
 Cherche mille agrémens pour contenter sa flame :  
 Elle adoucit ses yeux , son esprit , ses humeurs ,  
 Et paroist n'auoir plus que d'agréables mœurs !

Mais si quelqu'un estoit chaste et beau tout ensemble ,  
 Sa beauté ne pourroit luy nuire , ce me semble ?  
 Il faudroit sur cela vous faire le recit  
 De la tragique mort du pudique Hippolyt  
 Il faudroit vous remettre encor dans la mémoire  
 Du beau Bellerophon la pitoyable histoire :

Ces deux chastes garçons , pour avoir résisté  
Aux plus rudes assauts de l'impudicité ,  
S'en sont ils moins trouués perdus ? leur innocence  
Leur fit sentir les traits d'une horrible vengeance :  
Deux femmes , dont les cœurs amoureux et confus  
Se trouuerent piquez par leurs justes refus ,  
S'échauffèrent contre eux d'une maniere estrange :  
Rien n'est de si cruel qu'une femme qui venge  
Quelqu'amoureux mepris : la honte et la fureur  
Ne luy font méditer que carnage et qu'horreur !  
Enfin , figurez-vous qu'aujourd'huy l'on destine  
De faire a Silius espouser Messaline ;  
Que voulez-vous qu'il fasse en cette extrémité ?  
Il est beau , vertueux , de grande qualité ;  
Mais ces rares talents dont la Reine est rauie ,  
Auant qu'il soit deux jours , luy cousteront la vie.  
Je croy voir cette espouse ornée , et qui l'attend :  
Le voile nuptial sur son chef on estend ,  
La couche d'escarlate est déjà préparée ,  
Le notaire est venu , la dot est assurée ,  
Les auspices sont prêts , le mariage est fait ,  
Et si ne pensez pas que ce soit en secret :  
Tout le monde le voit ; aussi la bonne Dame  
Ne veut point s'accoupler d'une façon infame :  
Elle veut espouser avec solennité  
Et que l'hymen assiste à sa lubricité !  
Que feras-tu , pauvre homme , en ce péril bizarre ?  
Si tu fais le retif , cette femme barbare ,  
Deuant que le soleil soit tombé dans la mer ,  
Ne manquera jamais de te faire assommer ;  
Si tu la satisfais , les dures destinées  
N'esloigneront ta mort que d'une ou deux journées ,  
Jusqu'a ce que le Prince ayt enfin aperceu  
Ce que toute la ville et le peuple auront sceu ;  
Je sçay qu'il apprendra le dernier cette ordure ,  
Car c'est ainsi qu'on traite un mari qui l'endure ;

Prends doncques ce party, Silius, et consens  
 De prolonger ta vie encore un peu de temps ;  
 Mais au fond, dans deux jours, il faudra que tu passes ;  
 Tu dois choisir la mort, quelque choix que tu fasses .  
 Et ce col si poli, ce visage si beau  
 Tombera sous le fer d'un infâme bourreau !

Si donc à tous nos vœux la raison est contraire ,  
 C'est à dire en deux mots qu'il ne faut plus en faire ;  
 Voicy mon sentiment : je croy qu'on feroit mieux  
 De se recommander à la bonté des Dieux ;  
 De leurs esprits subtils la science admirable  
 Voit tout ce qui nous est utile et conuenable ;  
 Il faut attendre d'eux le vray contentement ;  
 Ils nous le donneront tres libéralement ;  
 L'homme leur est plus cher qu'il ne l'est à soy-mesme ;  
 Souuent il s'abandonne à sa faiblesse extrême ;  
 Il demande une femme et qu'elle ayt des enfans ,  
 Mais il est aueuglé dans ces vœux innocens ;  
 Les Dieux pourvoyant tout, leurs clairvoyantes ames  
 Connoissent quels seront nos enfans et nos femmes !

Si tu veux toutesfois solliciter le Ciel  
 Et requerir un bien qui soit essentiel ,  
 Tu pourras supplier la Bonté Souueraine  
 Que dans ton torps bien sain ton âme soit bien saine ;  
 Que tu sois animé d'un esprit ferme et fort  
 Qui ne redoute point les assauts de la mort ;  
 D'un esprit qui répute à grace singuliere  
 D'arriuer promptement a son heure derniere ,  
 Qui ne puisse souffrir le feu des passions  
 Noircir la pureté de ses affections ,  
 Qui ne conuoite rien, qui n'ayt courroux ni haines ,  
 Qui supporte gayment toute sorte de peines ,  
 Blasmant Sardanapale et ses plaisirs brutaux  
 Et cherissant Hercule avec tous ses trauaux !

Voilà ce qu'icy bas j'estime un bien supresme ,  
Un bonheur que tu peux t'acquérir à toy-mesme ;  
Car, à dire le vray, c'est l'esprit généreux  
De la seule vertu qui nous peut rendre heureux ;  
Cette aueugle Fortune , à qui nostre Imprudence  
A donné sans raison une toute puissance ,  
N'est rien qu'une chimere et nostre vanité  
A fait de ce fantosme une Diuinité !

---



# AVLI PERSII FLACCI

## PROLOGVS

---

- 1 *NEC fonte labra prolui caballino :*
  - 2 *Nec in bicipiti somniasse Parnasso*
  - 3 *Memini , ut repente sic Poëta prodirem.*
  - 4 *Heliconiadasque , pallidamque Pirenem*
  - 5 *Illis remitto , quorum imagines lambunt*
  - 6 *Hederæ sequaces : ipse semipaganus*
  - 7 *Ad sacra vatum , carmen affero nostrum.*
  - 8 *Quis expedit vit psittaco suum γάρψε,*
  - 9 *Picasque docuit verba nostra conari?*
  - 10 *Magister artis , ingenique largitor*
  - 11 *Venter , negatas artifex sequi voces.*
  - 12 *Quod si dolosi spes refulserit nummi ,*
  - 13 *Corvos poëtas , et poëtridas picas*
  - 14 *Cantare credas Pegaseium melos.*
-





# REMARQUES

SVR LES

## SATYRES DE PERSE

---

### SVIET DV PROLOGVE

Perse fait voir dans ce prologue qu'il n'est pas deuenu poete en beuuant de l'eau de la fontaine Hypocrene, il fait allusion a Hesiodé qui gardant les troupeaux de son pere pres du mont Helicon vit les muses qui le menerent a cette fontaine dont l'eau le rendit un poete fort illustre ; il en est parlé dans Pliné et dans les Annales d'Ouide.

*Ecce deas vidi, non quas præceptor arandi  
Viderat Astræas cum sequeretur oues.*

Il en parle encore dans son Art d'aimer.

*Non mihi sunt visæ Clio, Cliusque sorores,  
Seruanti pecudes, vallibus Ascera tuis.*

Il est aisé de voir que Perse attaque ceux qui croyoient qu'on ne pouuoit être bon poete si l'on n'auoit beu de l'eau d'Hypocrene, et si on n'auoit habité les lieux consacrés aux Muses ; il fait voir que c'est par le trauail qu'on acquiert la vertu et la science, il le prouue par son experiance puisque, dit il, n'ayant pas eu du talent pour la poesie. n'ayant pas

été amy des muses come beaucoup d'autres se vantent de l'auoir été, il ne laisse pourtant pas d'auoir appris a faire des vers plutot pour gagner sa vie que par medisance et par vanité. — Cela est faux. (*Note en marge du manuscrit.*)

*Caballino* (vers 1). — Strabon dit qu'il y a sur le mont Helicon une fontaine consacrée aux muses faite par le cheual Pegase, fils de Neptune et de la Gorgone Meduse selon Heginius, ou selon d'autres né du sang de la tête de Meduse coupée par Persée; ce cheual ayant volé sur le mont Helicon toucha le rocher avec l'ongle de son pié, il en fit naitre une fontaine que Perse apele a cause de cela *caballinum*; d'autres l'apelent Hypocrene, de *hyppos* cheual, et de *crene* fontaine. Strabon dit encore que ce cheual en beuuant dans la fontaine Pyrene dans l'Acrocorinthe, feut pris par Bellerophon et qu'il feut le premier a cause de cela qui monta des cheuaux.

*Parnasso* (vers 2). — Le Parnasse est une montaigne pres de Delphes dans la Phocide; il y a deux somets, *Nysa* consacré a Bacchus, et *Cyrrha* a Apollon; c'est pour cela que Lucain a dit

*Cardine Parnassus gemino petit æthera colle*  
*Mons Phæbo, Bromioque sacer. . . . .*

Perse fait allusion a Ennius qui disoit qu'il auoit veu en songe Homere un iour qu'il dormoit sur le mont Parnasse, et ce poete lui disoit que son ame étoit dans son corps. Dabort qu'Ennius feut eueillé, il se trouua un grand poete; c'est ce qu'Ennius dit luy même au comancement de ses Annales au raport de Porphyrius.

*Sic* (vers 3). — Come Hesiodé et Homere.

*Heliconiadasque* (vers 4). — Les muses a qui sur le mont Helicon un temple étoit consacré selon Strabon.

*Pallidamque Pirenem* (vers 4). — Pyrene, fontaine de l'Acrocorinthe sur l'Helicon, étoit consacrée aux muses ; ses eaux donoint de l'esprit de la poesie, et come il faut palir pour y reussir, il apele cette fontaine pale parce qu'elle cause en quelque maniere la paleur aux poetes par le trop frequent étude.

*Heliconiadas* (vers 4). — Je cede, dit le poete, les muses a ceux qui ambitionent les courones de lierre ; il en done a ces poetes qui se croyoint des beaux genies parce que leurs statues étoint couronnées de lierre.

*Hederæ sequaces* (vers 6). — C'est l'epythete de la lierre qui suit autour des choses ou elle est attachée.

*Semipaganus* (vers 6). — Demi poete ; ce mot signifie un home grossier, un demi paisan, et parce que Perse vient de s'excuser d'être du nombre des grands poetes, il n'est, dit il, qu'un demi poete, et que neagmoints il ne laisse pas d'ecrire.

*Ad sacra vatam* (vers 7). — Au temple ou les portoint leurs ourages ; ce temple étoit consacré a Apollon et aux muses. Auguste, selon Suctone, le fit batir dans son palais, il y auoit a l'entrée une galerie avec uue byblio-teque.

*Quis expediuit* (vers 8). — Qui a enseigné aux perroquets a dire le mot *χαῖρε* qui signifie adieu. Perse fait voir que la necessité done de l'esprit, et apres auoir dit que naturelement il n'étoit pas poete, on doit conclure qu'il n'aprit a faire des vers que par la necessité ou il se trouuoit de gagner sa vie ; il fait voir par la que ce n'est pas par le plaisir de medire qu'il a prins le party d'ecrire des satyres.

*Voces* (vers 11). — La parole de l'home.

*Negatas* (vers 11). — Refusées par la nature.

*Nummi dolosi* (vers 12). — De l'argent qui trompe, parce qu'on se laisse entrainer a toute sorte de crimes pour en auoir.

*Pegaseium melos* (vers 14). — Un chant si doux et aussy agreable que celuy des muses a qui la fontaine du Pegase étoit consacré.

FIN DV PROLOGVE.

---

## SATYRA I

- 1 *O curas hominum ! ó quantum est in rebus inane !*
- 2 *Quis leget hæc ? min' tu istud ais ? nemo Hercule. nemo ?*
- 3 *Vel duo , vel nemo. turpe et miserabile. quare ?*
- 4 *Ne mihi Polydamas , et Troiades Labeonem*
- 5 *Prætulerint. nugæ. non , si quid turbida Roma*
- 6 *Elevet , accedas : examenve improbum in illa*
- 7 *Castiges trutina : nec te quæsieris extra.*
- 8 *Nam Romæ est quis non ? ac , si fas dicere : sed fas*
- 9 *Tunc, cum ad caniciem, et nostrum istud vivere triste*
- 10 *Aspexi , et nucibus faecibus quæcunq; relictis ,*
- 11 *Cum sapimus patruos : tunc, tunc. Ignoscite , nolo :*
- 12 *Quid faciam ? sed sum petulantî splene cachinno.*
- 13 *Scribimus inclusi , numeros ille , hic pede liber ,*
- 14 *Grande aliquid , quod pulmo animæ prælargus anhelet :*
- 15 *Scilicet hæc , populo pexusque togaque recenti ,*
- 16 *Et natalitia tandem cum sardonyche albus ,*
- 17 *Sed legens celsa , liquido cum plasmate guttur*
- 18 *Mobile conlueris , patranti fractus ocello ,*
- 19 *Hæc neque more probo videas , neque voce serena*
- 20 *Ingentes trepidare Titos , cum carmina lumbum*
- 21 *Intrant , et tremulo scalpuntur ubi intima versu.*
- 22 *Tun' vetule auriculis alienis colligis escas ?*
- 23 *Auriculis quibus et dicas cute perditus : ohe ,*
- 24 *Quo didicisse , nisi hoc fermentum , et quæ semel intus*
- 25 *Innata est , rupto jecore exierit caprificus ?*
- 26 *En pallor , seniumque. ó mores ! usque adeone*
- 27 *Scire tuum , nihil est , nisi te scire hoc , sciat alter ?*
- 28 *At pulchrum est digito monstrari , et dici , hic est :*
- 29 *Ten' cirratorum centum dictata fuisse*

30 *Pro nihilo pendes ? ecce inter pocula quærunt*  
31 *Romulidæ saturi , quid dia poemata narrent .*  
32 *Hic aliquis , cui circum humeros hyacinthina læna est ,*  
33 *Rancidulum quiddam balba de nare locutus .*  
34 *Phyllidas , Hypsipylas , vatum et plorabile si quid*  
35 *Eliquat et tenero supplantat verba palato .*  
36 *Assensere viri . nunc non cinis ille poetæ*  
37 *Felix ? non levior cippus nunc imprimit ossa ?*  
38 *Laudant convivæ nunc non è manibus illis ,*  
39 *Nunc non è tumulo , fortunataque favilla ,*  
40 *Nascentur violæ ? rides , ait , et nimis uncis*  
41 *Naribus indulges . an erit , qui velle recuses*  
42 *Os populi meruisse : et cedro digna locutus ,*  
43 *Linquere nec scombros metuentia carmina , nec thus ?*  
44 *Quisquis es ó , modo quem ex adverso dicere feci ,*  
45 *Non ego , cum scribo , si forte , quid aptius exit ,*  
46 *Quando hoc rara avis est , si quid tamen aptius exit .*  
47 *Laudari metuam : neque enim mihi cornea fibra est :*  
48 *Sed recti , finemque , extremumque , esse recuso*  
49 *Euge tuum , et belle . nam belle hoc , excute totum .*  
50 *Quid non intus habet ? Non hic est Ilias Atti*  
51 *Ebria veratro : non si qua elegidia crudi*  
52 *Dictarunt proceres : non quidquid denique lectis*  
53 *Scribitur in citreis . calidum scis ponere sunen :*  
54 *Scis comitem horridulum trita donare lacerna :*  
55 *Et , verum , inquis , amo ; verum mihi dicite de me*  
56 *Qui pote ? vis dicam ? nugaris , cum tibi calve*  
57 *Pinguis aqualiculus propenso sesquipede extet .*  
58 *O Iane , à tergo quem nulla ciconia pinsit ,*  
59 *Nec manus auriculas imitata est mobilis albas ,*  
60 *Nec linguæ , quantum siliat canis Apula , tantæ .*  
61 *Vos ó patricius sanguis , quos vivere jus est*  
62 *Occipiti cæco , posticæ occurite sannæ .*  
63 *Quis populi sermo est ? quis enim ? nisi carmina molli*  
64 *Nunc demum numero fluere , ut per læve severos*  
65 *Effundat junctura unguis ? scit tendere versum*  
66 *Non secus , ac si oculo rubricam dirigat uno :*  
67 *Sive opus in mores , in luxum , in prandia regum ,*  
68 *Dicere res grandes nostro dat Musa poetæ .*

- 69 *Ecce modo heroas sensus afferre docemus*  
70 *Nugari solitos Græce, nec ponere lucum*  
71 *Artifices, nec rus saturum laudare, ubi corbes,*  
72 *Et focus, et porci, et fumosa Patilia sæno :*  
73 *Unde Remus, sulcoque terens dentalia, Quinti,*  
74 *Quem trepida ante boves Dictatorem induit uxor :*  
75 *Et tua aratra domum\_lictor tulit. euge poeta .*  
76 *Est nunc, Brisæi quem venosus liber Accii*  
77 *Sunt quos Pacuviusque, et verrucosa moretur*  
78 *Antiopa, ærumnis cor luctificabile fulla :*  
79 *Hos pueris monitus patres infundere lippos*  
80 *Cum videas, quærisne unde hæc sartago loquendi*  
81 *Venerit in linguas? unde istud dedecus, in quo*  
82 *Trossulus exultat tibi per subsellia larvis?*  
83 *Nilne pudet, capiti non posse pericula cano*  
84 *Pellere, quin tepidum hoc optes audire, Decenter?*  
85 *Fur es, ait Pedio. Pedius quid? crimina rasis*  
86 *Librat in antithetis. doctas posuisse figuras*  
87 *Laudatur. bellum hoc. hoc bellum? an Romule ceves?*  
88 *Men' moveat. Quippe, et cantet si naufragus, assem*  
89 *Protulerim. cantas, cum fracta te in trabe pictum*  
90 *Ex humero portes: verum, nec nocte paratum*  
91 *Plorabit, qui me volet incurvasse querela.*  
92 *Sed numeris decor est, et junctura addita crudis.*  
93 *Claudere sic versum didicit Bercynthius Atys .*  
94 *Et qui cæruleum dirimebat Nerea Delphin.*  
95 *Sic costam longo subduximus Apennino.*  
96 *Arma virum, nonne hoc spumosum et cortice pingui*  
97 *Ut ramale vetus prægrandi subere coctum?*  
98 *Quidnam igitur? tenerum, et laxa cervice legendum,*  
99 *Torva Mimalloneis implerunt cornua bombis,*  
100 *Et raptum vitulo caput ablatura superbo*  
101 *Bassaris, et lyncem Mænas flexura corymbis*  
102 *Evion ingeminat: reparabilis adsonat Echo.*  
103 *Hæc fierent, si testiculi vena ulla paterni*  
104 *Viveret in nobis? summa delumbe satira*  
105 *Hoc natal in labris: et in udo est Mænas, et Atys:*  
106 *Nec pluteum cædit, nec demorsos sapit ungues.*  
107 *Sed quid opus teneras mordaci radere vero*

- 108 *Auriculas ? vide sis , ne majorum tibi forte*  
109 *Limina frigescant : sonat hic de nare canina*  
110 *Littera. Per me equidem sint omnia protinus alba ,*  
111 *Nil moror. euge , omnes , omnes bene miræ eritis res.*  
112 *Hoc juvat ; hic , inquis , velo quisquam faxit oletum.*  
113 *Pinge duos angues : pueri sacer est locus , extra*  
114 *Meiile. discedo. secuit Lucilius Urbem ,*  
115 *Te Lupe , te Muti , et genuinum fregit in illis :*  
116 *Omne vaser vitium ridenti Flaccus amico*  
117 *Tangit , et admissus circum præcordia ludit ,*  
118 *Callidus excusso populum suspendere naso :*  
119 *Men' mutire nefas , nec clam , nec cum scrobe ? nusquam.*  
120 *Hic tamen infodiam. Vidi , vidi ipse libelle :*  
121 *Auriculas Asini quis non habet ? hoc ego opertum ,*  
122 *Hoc ridere meum tam nil , nulla tibi vendo*  
123 *Iliade. Audaci quicumque afflate Cratino ,*  
124 *Iratum Eupolidem prægrandi cum sene palles ,*  
125 *Aspice et hæc , si forte aliquid decoctius audis.*  
126 *Inde vaporata lector mihi ferveat aure ,*  
127 *Non hic , qui in crepidas Grajorum ludere gestit*  
128 *Sordidus , et lusco qui possit dicere , lusce ,*  
129 *Seque aliquem credens , Italo quod honore supinus*  
130 *Fregerit heminas Areti ædilis iniquas :*  
131 *Nec qui abaco numeros , et secto in pulvere metas*  
132 *Scit risisse vaser , multum gaudere paratus ,*  
133 *Si Cynico barbam petulans Nonaria vellat.*  
134 *His mane edictum , post prandia Calliroën do.*
-



## SATYRE I

SVIET

Perse reprend dans cette satyre plusieurs deffauts dans le style des poetes ; il blame leurs motifs a faire des vers , puisque ce n'est que par vanité et pour s'attirer les louanges du peuple . croyant que leur science n'est rien si elle n'est conue ; il introduit un amy pour en prendre conseil sur ce qu'il doit faire , il le fait parler asses souuent , c'est ce qui fait une partie de la difficulté de cette satyre qui est presque toute contre l'empereur Neron qu'il designe sous des termes couverts come un home qui brigoit les applaudissemens du peuple. Suetone dit que cet empereur declama souuent en public , non seulement ches luy , mais encore sur les theatres , et que les Romains y prenoit tant de plaisir qu'ils dedierent une partie de ses vers a Jupiter Capitolin apres les auoir fait grauer en letres d'or.

---

*O curas hominum* (vers 1). — Ce comancement est plein d'indignation qu'il reprend sur les poetes de son tems qu'une vaine reputation porte a ecrire. Perse semble faire tomber adroitement ce comancement sur luy , mais ce n'est que pour mieux draper les autres.

*Quis leget hæc* (vers 2). — C'est l'amy qui dit a Perse que persone ne lira ses satyres.

*Min' tu istud ais* (vers 1). — C'est Perse qui est surpris

de ce que son amy luy dit qu'il ne trouuera personne qui lise son ourage.

*Nemo Hercule* (vers 2). — L'amy assure a Perse que persone ne lira ses ourages.

*Nemo* (vers 2). — Perse est encore surpris de ce que persone ne lira ses ourages selon ce que son amy luy dit ; il semble esperer qu'il trouuera quelqu'un qui les lira , *vel duo vel*, ect.

*Nemo* (vers 2). — L'amy assure Perse pour la derniere fois que persone ne lira ses ourages ; c'est là ou Perse comance a se plaindre de l'iniustice des Romains dans le iugement des auteurs , *turpe et miserabile*.

*Quare* (vers 3). — L'amy dit a Perse : Pourquoi est il si honteux de ne pas trouuer des lecteurs. On peut encore entendre par là que Perse demande a son amy la raison pour laquelle on ne lira pas ses ourages.

*Ne mihi Polydamas, et Troiades Labeonem prætulerint* (vers 4 et 5). — C'est Perse qui parle et designe Neron sous le nom de Polydamas, fils d'Antenor, parceque ce Troyen étoit lache et peu propre a la guerre , de même que Neron. Perse luy done peut être ce nom pour marquer le nombre des femes qu'il eut ; on peut encore expliquer cela autrement, Polydamas est le nom d'un Troyen, et parceque Neron disoit qu'il descendoit des Troyens ou parcequ'il aymoit les ourages faits sur l'incendie de Troye, le poete luy done le nom de Troyen. Ce cruel prince voulant voir une image funeste de cette incendie fit metre le feu a un quartier de Rome qu'il prenoit plaisir de voir brusler du haut d'une tour ou il s'étoit placé. Il est aisé de voir par là que les poetes faisoient bien leur cour en traitant une semblable matiere ; ce feut aussy pour cela qu'Actius Labeon

fit une traduction d'Homere en vers latins qui étoit fort mechante et qui ne laissa pas de plaire a cet empereur par le seul suiet qu'elle traitoit. Cornutus la meprise fort et nous done suiet de la mepriser par le vers qu'il nous a laissé :

*Crudum manduces Priamum Priamique Physingos,*

ou *Physingos* est pris pour *liberos*. Enfin la derniere explication que l'on done a cet endroit de Perse, c'est qu'on veut qu'il fasse allusion a ce qui arriua a Hector ; cecy est pris du 3<sup>e</sup> livre de l'Iliade.

Hector pendant le siege de Troye fit une sortie contre les Grecs ; Polydamas , fils d'Antenor et un des principaux de la ville , s'y opposa inutilement ; Hector feut defait sans neagmoints perdre courage , car il vouloit se battre contre Achille dans un combat particulier ; ses parents vouloint l'empêcher apreandant qu'il ne perit dans ce combat , il repondit a ses parents que s'il reuenoit dans la ville dont il étoit sorty contre le sentiment de Polydamas sans faire quelque belle action , il le blamerait. Perse faisant allusion a cela dit a son amy : Quoy, si ie fais des vers Neron me preferera t'il Labeon.

*Troiades* (vers 4). — Les Romains descendoit des Troyens. *Troiades* signifie cela et semble marquer les mœurs effeminées des Romains par la comparaison qu'il en fait avec celles des Troyens.

*Ne* (vers 4). — Il faut une virgule apres cette particule qui signifie certes par interrogation , et c'est ainsy qu'il faut la prononcer ; apres que l'amy a dit a Perse : Pourquoi est il si honteux de n'auoir pas des lecteurs , Perse repond : Vrayment , on me preferera un Labeon ?

*Nugæ* (vers 5). — L'amy parle et dit a Perse de ne pas s'arreter a cette preference.

*Non, si quid turbida Roma eleuet, accedas* (vers 5 et 6). — L'amy auertit Perse d'euitez deux choses : la premiere de ne pas estimer le iugement du peuple qui ne fait rien par raison mais par caprice , la deuxieme de ne pas briguer les louanges parceque cela est honteux a un home.

*Accedas* (vers 6). — Ce mot signifie s'aprocher, se ioindre ; il faut l'appliquer a l'esprit et voudra dire être du sentiment, car on est du sentiment de quelqu'un lorsqu'on aproche de luy par esprit.

*Roma turbida* (vers 5). — Cette epythete exprime la confusion des iugements d'un peuple qui ne peut iamais bien iuger a cause de la multitude dans laquelle les uns veulent une chose , les autres une autre.

*Si quid turbida Roma eleuet* (vers 5 et 6). — De ce que Rome iugera ; *eleuare*, come il signifie dans le sens propre eleuer ou leuer en haut et dans le sens figuré rabaissier, c'est une metaphore prise d'une balance qui s'eleue d'autant plus qu'on la vuide dauantage, il signifie iuger en boue ou en mauuaise part.

*Examenuè improbum in illa castiges trutina* (vers 6 et 7). — C'est une metaphore prise de la balance qui est le simbole naturel du iugement ; *examen* est la langue de la balance qui sert de regle pour peser, *trutina* est le trebuchet, *castigare* est metre la langue de la balance au point ou il la faut pour bien peser, *improbum* signifie l'iniustice qui s'y comet, de sorte que tout cela pris ensemble *castigare examen in trutina* voudra dire peser dans le sens litteral, dans le figuré cela signifiera iuger ; ainsy l'amy dit a Perse : Ne peses pas a la balance des Romains, car

elle n'est pas fidelle, c'est a dire ne soyes pas de leur sentiment, parcequ'ils iugent tres mal des choses.

*Nec te quæsiueris extra* (vers 7). — C'est a dire ne cherches pas dans vos actions la reputation ni le iugement d'autruy. Ciceron dit dans sa phylosophie : *Sufficere debet ad gloriam benefacti conscientia.*

*Nam Romæ quis non* (vers 8). — Il faut sous entendre *se quærit extra*, qui est ce qui ne cherche pas la reputation dans ses actions et qui meprise le iugement d'autruy. Perse applique cela aux poetes de son tems qui n'auoint pour but que la vaine gloire.

*Ad canitiem* (vers 9). — C'est Perse qui parle ; par *canitiem* il entend les poetes qui étoit deia vieux ; il luy est permis, dit-il, de dire ses sentiments lors qu'il iette les yeux sur ces gens la qui faisoient des choses fort ridicules.

*Et nucibus facimus quæcunque relictis* (vers 10). — Il designe l'enfance ou l'on ayme les noix ; nous faisons tout ce que nous voulons, nous viuons dans une grande licence lors que nous auons quitté les noix, c'est a dire lors que nous somes sortis de l'enfance et que nous somes dans un aage un peu auancé.

*Viuerè triste* (vers 9). — C'est a dire, dit Perse, lors que ie considere cest exterieur seuerè que l'on affecte pendant qu'on mene une vie voluptueuse en particulier.

*Cum sapimus patruos* (vers 11). — Horace dit dans le même sens : *Ne sis patruus mihi et patrux linguæ verbera* ; c'est une figure prise de ce qu'on voyoit dans les comedies les oncles faire des fortes et des seueres reprimandes.

*Tunc, tunc* (vers 11). — Perse veut dire par cet aduerbe

redoublé que lors qu'il considere les choses dont il vient de parler il ne peut pas se contenir.

*Sum petulanti splene* (vers 12). — *Splen* signifie la rate qui est le siege du rire, *petulans* signifie qui ne se peut contenir; Perse veut dire par la qu'il ne peut s'empecher de rire a la veue des extrauagances des poetes de Rome.

*Numeros ille* (vers 13). — Des vers qui content dans le nombre ou dans la mesure.

*Hic pede liber* (vers 13). — L'autre escrit en prose et par la il est deliuré des piés dont le vers est composé. C'est icy ou Perse comance a parler des mechants poetes qui n'ecriuoient que pour se faire de la reputation parmy le peuple.

*Grande aliquid* (vers 14). — Un discours enflé.

*Quod pulmo animæ prælargus anhelet* (vers 14). — *Anhelare* signifie être essoufflé, il signifie icy prononcer une chose si enflée qu'on en deuiene essoufflé, que le poulmon s'en lasse a force de s'etendre.

*Scilicet hæc populo* (vers 15). — C'est le suiet de l'indignation du poete de voir que les autres poetes de son temps ne prenoient de la peyne a faire leurs vers que pour plaire au peuple.

*Pexusque* (vers 15). — Il se mocque de ceux qui se paroint pour reciter leurs ourages.

*Natalitia sardonyche* (vers 16). — C'est une pierre preteieuse qui a la couleur de l'ongle de l'home. *Natalitia* signifie ce que l'on donoit dans la fete qu'on celebroit pour la naissance, dans laquelle les amys auoint accoutumé de s'enuoyer des presents.

*Albus* (vers 16). — Poli, propre.

*Patranti fractus ocello* (vers 18). — Le sens littéral est que cet autheur en lisant ces ourages est corrompu dans

ses yeux qui cometent des crimes. *Fractus* signifie rompu, corrompu ; *ocellus*, œil ; *patranti* vient de *patrare*, cometre quelque crime ; tout cela signifie que les poetes pour doner quelque grace a leurs vers faisoient en les recitant des gestes deshônêtes, qu'ils accompagnoit de quelques mouuements des yeux qui étoit fort impudiques.

*Heic* (vers 19). — Alors ou dans cest auditoire.

*Ingentes Titos* (vers 20). — Les Romains de la premiere qualité qu'il apele *Titos* de Titus, roy des Sabins, qui regna avec Romulus apres la paix dont les Romaines filles des Sabins feurent cause.

*Trepidare* (vers 20). — Trembler par des mouuements lascifs et applaudir aux vers de cet autheur avec des gestes infames et une voix cassée et enrouée qui est un effet des mouuements impudiques.

*Videas* (vers 19). — Pour *videbis*.

*Tremulo versu* (vers 21). — Avec des vers prononcés d'un ton begayant, impudique.

*Vetule* (vers 22). — Ce mot suit de *caniciem* ou il s'est adressé aux poetes qui étoit deia vieux ; il peut s'adresser icy a Neron, et quoyque ce prince ne feut iamais vieux en aage, il le feut du moins en crimes, et c'est cette vieillesse que Perse touche.

*Colligis escas* (vers 22). — Vous ecriues des vers pour doner du plaisir au peuple et auoir son estime.

*Cute perditus* (vers 23). — Perdu de la peau, c'est a dire gaté par vos debauches.

*Ohe* (vers 23). — On se sert de ce mot pour marquer qu'on ne veut plus de quelque chose. Perse dit que les poetes recitoient leurs ourages a des gens si debauchés qu'ils étoit obligés de reierter une partie de leurs applaudis-

sements qui donent du degout lors qu'ils vienent de certaines gens.

*Quo didicisse* (vers 24). — Perse fait parler les poetes qui ne trauillent que pour la vaine gloire ; ils disent que la science ne sert de rien si elle ne paroît, il se sert pour cela du leuain qui ne peut pas rester caché dans la farine dont on le couure ; il se sert encore du figuier sauvage qui fait creuer les pierres pour sortir ; il en est de même de la science qui fait creuer le foye pour paroître, les anciens croyoient que c'étoit dans le foye que la science residoit.

*En pallor senium* (vers 26). — C'est une exclamation contre la vanité de ces poetes qui palissoient sur les liures et que le trauail faisoit vieillir par auance et tout cela pour gagner l'estime du peuple, c'est ce qui irrite le poete.

*At pulchrum est* (vers 28). — C'est une obiection de ces poetes.

*Dictata* (vers 29). — C'est ce qu'un maitre done dans toute sorte d'arts, il signifie icy des escripts ; le poete parle des ourages de Neron qui comanda qu'on les dictat dans les echoles.

*Ten' cirratorum* (vers 29). — Estimeres vous si peu la gloire de fournir aux maitres par vos liures de quoy dicter a leurs echoliers. *Dictata* qui veut dire ce qu'un maitre done a ses echoliers est pris icy pour la persone qui l'a composé. *Cirratorum*, de ieunes enfants, *cirri* veut dire cheueux parceque les ieunes gens ont touiours plus de cheueux que les gens vieux.

*Romulidæ* (vers 31). — Les Romains ; ce mot exprime qu'ils decendoient de Romulus mais qu'ils auoint degeneré.

*Hic* (vers 32). — Dans ce festin.

*Aliquis* (vers 32). — C'est apparemment Neron ; l'habit



magnifique qu'il luy done et l'amour qu'on scait d'ailleurs qu'il eut pour la poesie font croire que c'est luy.

*Phyllidas* (vers 34). — Tragedie de Phylis ; c'étoit une reine des Thraces qui ayma Demophoon, fils de Thesée et roy d'Athenes ; elle luy fit faire des propositions de mariage, mais ce prince qui reuenoit de la guerre de Troye luy dit que ses affaires l'apeloient ches luy, mais qu'il ne les aurait pas plutot réglées qu'il reuiendroit ; cette princesse trouuant l'absence de son amant un peu trop longue se tua, et les dieux la changerent en amandier. Demophoon reuint quelque tems apres pour aprendre le triste sort de cette reine infortunée, il ne trouua qu'un arbre a sa place ; il voulut auoir le plaisir de l'embrasser, et dabort cet arbre qui n'auoit encore rien produit poussa des feuilles abondamment. Ouide en a ecript.

*Hypsipylas* (vers 34). — Tragedie d'Hypsipyle ; elle étoit fille de Thoante du tems des Argonautes. Les femes de Lemnos la choisirent pour leur reine ; l'adultere de Venus avec Mars en feut l'occasion, car ces femes comancerent d'auoir tant de mepris pour cette deesse qu'elle étoit la seule de toutes les deesses a qui on ne faisoit point de sacryfice ; elle s'en vengea en leur causant une puanteur de bouc qui obligea leurs marys a les quitter et a s'en aler combatre les Thraces d'ou ils reuinrent quelque tems apres pour voir leurs femes qui ne les reconurent que pour les faire mourir ; il n'y eut qu'Hypsipyle qui epargna son pere Thoante en le metant dans un nauire sous la protection de son pere Bacchus qui le conduisit dans l'isle de Co. Hypsipyle cependant voulant faire acroire que son pere étoit mort, elle substitua quelqu'un a sa place pour en faire les funerailles ; quelque tems apres, les Argonautes qui aloint

a Colchos pour la conquete de la toison feurent tres bien receus de ces femes ; Jason leur capitaine feut deux ans avec Hypsipyle que les conseils de ses compaignons obligent enfin a quitter apres en auoir eu deux enfants , Thoante et Eunée , qu'elle enuoya dans une isle pour ne pas contreuenir a la loy qui deffendoit de nourrir des masles dans leur royaume. Les femes de Lemnos decouurirent a la fin qu'Hypsipyle auoit conserué son pere, elle feut obligée de quitter leur pays pour euitier leur fureur ; les pirates la trouuant sur le bord de la mer la prirent et en firent un present a Lycurgue , roy de Nemée, dont elle eut un fils nommé Ophelte ou Archemore. Elle se promenoit un iour avec cet enfant et rencontra les Argonautes qui se mouroint de soif, elle les mena a une fontaine ; lors qu'ils eurent étanché leur soif, ils s'entretindrent avec cette princesse qu'ils reconurent a la fin ; le plaisir qu'elle auoit pris de parler avec eux luy fit oublier son enfant sur quelque herbe ; elle le trouua tué de la picqueure d'un serpent. Lycurgue ayant appris cette nouvelle vouloit la faire mourir, mais les Argonautes la sauuerent.

*Rides ait* (vers 40). — C'est l'amy qui parle.

*Vatum et plorabile si quid* (vers 34). — Supp. est. C'est l'elegie.

*Laudant conuiux* (vers 38). — Paroles du poete.

*Nunc non è manibus illis* (vers 38). — Paroles de ceux qui flatoient les ourages des poetes par des louanges molles et ridicules. *Manibus*, il vient de *manes*.

*Violæ* (vers 40). — Des fleurs qui naissoient sur le tombeau des morts ; c'étoit une marque du bon état de leur ame.

*Nec scombros metuentia carmina, nec thus* (vers 43). —

Des vers qui n'apreudent pas d'être employés a plier du poisson salé ou de l'encens, come c'est l'ordinaire des mechants vers, *scombrus*, lequel trempé dans l'eau fait une sausse asses bonne.

*Quisquis es* (vers 44). — C'est Perse qui parle a son amy.

*Quando* (vers 46). — Pour *licet*.

*Neque enim mihi cornea fibra est* (vers 47). — C'est a dire ie n'ay pas le cœur insensible. *Fibra* se prend la pour le cœur parceque ce sont des petits filets et une petite peau qui l'enuironent.

*Non est nobis ferreum pectus nec dura præcordia.*  
Hyer., lib. 2, ep. 5.

*Euge tuum, et belle* (vers 49). — Ces deux termes seruent pour applaudir; ils sont aussy pris icy come deux substantifs qui signifient applaudissemens, louanges.

*Quid non intus habet* (vers 50). — Supp. *adulationis*.

*Non hic est Ilias Atti* (vers 50). — Ce n'est pas l'Iliade d'Attius. Perse parle touiours aux poetes sur la vanité des applaudissemens qui souuent sont feints; fouilles un peu dans les louanges qu'on vous done, et vous trouuerez que c'est peu de chose; ie veux, dit il, que vous n'ayes pas fait l'Iliade d'Attius, c'est a dire que votre ouurage soit beaucoup mieux fait que la traduction qu'Attius Labeon a fait de l'Iliade d'Homere, il continue la même pensée pour faire voir que les applaudissemens même qu'on donoit a des gens qui auoint reussy étoit peu de chose, parce qu'il étoit difficile de distinguer les veritables d'avec les faux.

*Ebria veratro* (vers 51). — Pleine d'hellebore, parce qu'Attius en faisant sa traduction en prenoit beaucoup pour se purger le cerueau.

*Crudi proceres* (vers 51 et 52). — Les Romains de la

premiere qualité ; il leur done l'épythete *crudi* qui signifie qui n'a pas fait digestion ; par le deffaut du corps il nous represente le deffaut de l'esprit, dont la science étoit imparfaite et mal digerée.

*In lectis citreis* (vers 52 et 53). — Des vers faits par des gens riches et de qualité. *Citrus* étoit un arbre qui naissoit sur le mont Atlas dans la Mauritanie ; on en faisoit des tables, mais elles étoit de si grand prix que les femes pour se venger des reproches que les homes leur faisoient sur la passion qu'elles auoint d'être couvertes de pierreries, croyoient que c'étoit asses de leur repliquer qu'elles étoient en droit d'emprunter toute sorte d'ornemens étrangers pour se parer puisqu'ils étoit asses prodigues pour acheter de ces tables qui étant de si grand prix ne leur seruoient pas plus que les autres. Ce bois imitoit la couleur de la queue des paons et faisoit le même effet a la veue ; on en faisoit aussy des liets.

*Calidum scis ponere sumen* (vers 53). — Vous sauez, dit Perse a ces poetes, faire des presents aux flateurs et leur doner des repas, et le moyen apres cela de distinguer les veritables louanges.

*Qui pote* (vers 56). — Pour *quomodo*. Coment voules vous que ceux que vous aues corrompus par vos presents et par vos repas vous disent la verité sur le suiet de vos ourages ; ils vous flateront touiours. *Pote*, c'est a dire *possibile est*.

*Vis dicam* (vers 56). — Voules vous que ie vous dise mon sentiment, moy qui ne suis attaché a vous ny par vos liberalités, ny par, ect.

*Nugaris* (vers 56). — Vous ne faites rien qui en vaille la peyne, vous vous occuppies a des bagatelles ; la bone chere et la debauche vous empechent de reussir.

*Calue* (vers 56). — Perse donne le nom de *Caluus* au poete a qui il parle , mais c'est pour se mocquer de luy. Caluus a été illustre par la beauté de ses epigrames ; il peut encore doner ce nom pour exprimer leur vieillesse, puisqu'il l'apele encore ailleurs *vetule* , et sans doute il designe Neron qu'il traite de vieux pour marquer qu'il a croupi dans le vice.

*Pinguis aqualiculus propenso sesquipede extet* (vers 57). — Puisque vous aues sur votre ventre un auget d'un pied et demy ; il veut dire par la a ce poete qu'il perd son tems a faire des vers et qu'il est trop chargé de cuisine pour y reussir. *Sesqui* est un nom indeclinable qui veut dire un et demy ; il s'applique a toute sorte de substantifs.

*O Iane, à tergo quem nulla ciconia pinsit* (vers 58). — Ianus étoit un dieu qui auoit deux visages et qui par consequent voyoit egalement ce qui étoit de l'un et de l'autre coté, c'est le simbole de la sagesse. Perse dit a ce poete qu'il ne ressemble pas a Ianus parcequ'il ne prend garde qu'aux louanges qu'on luy done en sa presence, et non pas aux railleries qu'on fait de luy en son absence ; il exprime ces railleries par *ciconia*. Les anciens pour se mocquer de quelqu'un imitoient avec leurs doigts le bec de la cicogne.

*Si subito respexeris, aut ciconiarum deprehendes post te colla curuari, aut manu auriculas imitari asini, aut æstuantem canis protendi linguam.* Hyer, lib. 2, ep. 13.

*Auriculas albas* (vers 59). — Les oreilles d'asne blanches en dedans ; on se mocquoit encore d'un home en imitant avec ses mains ou avec le bout de la casaque les oreilles d'asne.

*Nec linguæ quantum* (vers 60). — O Ianus a qui on ne tire pas autant de langue qu'il en sort de la bouche d'un

chien de la Pouille lors qu'il a soif. Il faut entendre *exeritur*, *exerere* signifie tirer hors.

*Quantum sitiât canis Apulæ* (vers 60). — Il faut entendre encore *exerit*, et *cum* et dix. *quantum exerit canis Apulæ cum sitiât*.

*Vos o patricius sanguis* (vers 61). — Perse s'adresse aux gens de qualité apelés *patricii* a cause des senateurs *patres*. Neron n'est pas oublié dans cette apostrophe.

*Occipiti cæco* (vers 62). — Pour vous gens de qualité qui aues le derriere de la tête aueugle, c'est a dire qui n'entendes pas ce qu'on dit de vous derriere et qui ne saues pas quels sentiments ont de vos ouurages ceux qui en parlent loin de vous.

*Quis populi sermo est* (vers 63). — Il reuient a la même persone. *Et verum inquit amo*.

*Ut iunctura effundat ungues seueros per læue* (vers 64 et 65). — C'est une metaphore prise des tailleurs de marbre qui nictent les ongles sur les iointures pour voir si les pieces sont bien unies ; de la vient qu'on dit *res facta ad unguem*, chose parfaite.

*Uno oculo* (vers 66). — Les charpentiers lors qu'ils appliquent leur regle ferment un œil.

*In prandia regum* (vers 67). — Sur les funestes soupers des roys ; il parle de celui d'Atrée et de Thyeste qui mangerent leurs enfants ; cecy se peut entendre de la tragedie.

*Ecce modo heroas sensus affere docemus nugari solitos Græce* (vers 69 et 70). — Perse parle encore des mechants poetes et dit : nous voyons que ceux qui scauent faire seulement quelques mechants vers ou epigrames en grec veulent dabort prendre des matieres sublimes.

*Sensus heroas* pour *heroicos*, deriuatiuè.

*Palilia fumosa* (vers 72). — Fête de Pales deesse des bergers.

*Fumosa Palilia fæno* (vers 72). — Fête des bergers instituée le iour de la fondation de la ville de Rome ; ce iour la les paisans faisoient des feux de foin et de paille a l'honneur de la deesse et sautoient par dessus croyant être laués de tous leurs péchés par ce moyen.

*Unde Remus* (vers 73). — Ces poetes qui ne scauent pas raconter la naissance de Romulus.

*Quinti* (vers 73). — C'est Q. Cincinnatus qui labouroit la terre lors que le peuple romain lui enuoya des ambassadeurs pour luy dire qu'on l'auoit choisy pour dictateur. Quintus receut cette honneur ayant la charrue a la main ; il s'en ala dabort combatre les Samnites qu'il vainquit et s'en reuint ensuite a sa charrue ; il s'apela *Serranus* , de *serere* semer.

*Est nunc, Brisæi quem venosus liber Accii* (vers 76). — Perse reprend ces poetes du trop grand attachement qu'ils auoient pour les vieux autheurs dont ils prenoient des mots pour inserer dans leurs ecripts contre l'usage.

*Accii Brisæi* (vers 76). — C'étoit un poete tragique né de parents affranchys le consulat de Mancinus et de Serranus ; il est apelé *Brisæus* du mot grec βρυχμός bruit , parce qu'on en faisoit beaucoup dans les sacryfices que les bacchantes luy faisoient ; ce nom de Bacchus peut encore venir de la ioye qui étoit inseparable de ce dieu , βρῆς signifie ioyeux , ou bien de la grape de raisin foulée qui s'apele *brisa* , et fouler les grapes *brisare* , ou enfin du nom d'une nymphe qui le nourrit.

*Liber venosus* (vers 76). — Liure dont le style étoit dur et inegal comme un corps dont les veines seroient nombreuses et fort enflées.

*Pacuvius* (vers 77). — Ce poete étoit fils de la sœur du poete Ennius, il naquit a Brindes et vecut a Rome, egale-ment illustre dans la peinture et dans la poesie selon le temoignage de Pline qui dit : *Proxime celebrata est in foro boario ædes Herculis Pacuvii poetæ pictura*; il mourut à Tarente aagé de 90 ans.

*Antiopa verrucosa* (vers 77 et 78). — Tragedie que Pacuvius fit sur Antiope, feme de Licus, roy de Thebes; Jupiter en deuint amoureux, il se transforma en satyre pour la voir, elle en deuint grosse, ce qui la fit passer dans l'esprit de son mary pour une adultere; il la quita pour epouser Dirce, qui ayant soupçoné que Licus nonobstant le diuorce, auoit veu Antiope la fit enchaîner, mais Jupiter voyant que le tems des couches aprochoit brisa ses chaines et la fit porter sur le mont Cytheron ou elle enfanta Zethus et Amphion; ceux-ci deuenus grands vengerent leur mere des outrages qu'elle auoit receus de Dirce, ils l'attacherent a la queue des taureaux furieux qui la mirent en pieces; les dieux eu ayant compassion la changerent en fontaine. L'epythete de *verrucosa* marque que le style de cette tragedie étoit inegal come une main couuerte de verrues.

Fabius Maximus feut apelé *verrucosus* a cause d'un sein naturel qu'il auoit sur les leures en forme de verrue. Plut., Fab. Max.

*Ærumnis* (vers 78). — Vers de la tragedie d'Antiope extremement enflés.

*Hos pueris monitus* (vers 79). — Vous etoneres vous, dit Perse, que le style soit gaté puisque nos poetes s'attachent aux vieux autheurs et qu'ils obligent par leur exemple la ieunesse a faire la même chose.



*Hos pueris monitus* (vers 79). — Etes vous surpris de voir ce melange confus des vieux mots avec les nouveaux, des vieilles locutions avec les nouvelles, puisque les peres eux même prennent soin d'inspirer ce gout à leurs enfants.

*Sartago* (vers 80). — *Sartago* proprement veut dire fricassée; il est pris icy pour une certaine confusion de paroles et un melange confus de toute sorte de voix.

*Istud dedecus* (vers 81). — C'est a dire il est ignominieux de voir des auteurs qui remplissent leurs ouvrages des mots anciens et les veulent faire passer pour des mots nouveaux.

*Trossulus* (vers 82). — *Trossulus*, au sentiment de quelques uns, ne veut dire autre chose que cheualier romain; les cheualiers romains, selon eux, feurent apelés de ce nom la depuis qu'ils eurent pris une certaine ville apelée Trossule sans le secours de l'infanterie. Cette opinion est fausse, Perse par *trossulus* entend un voluptueux qui s'adone à toute sorte de plaisirs, un home chargé de cuisine que luy cause la bone chere et la debauche, et qui se laisse plutost toucher a la beauté des figures d'une oraison au son agréable qu'excitent les periodes bien rangées et exprimées par des vieux mots, qu'aux solides raisonnements et a la iustesse qui doiuent la composer.

*Læuis* (vers 82). — Mol, effeminé et dont le iugement n'a rien de seure.

*Per subsellia* (vers 82). — C'est a dire les sieges les plus bas ou se mettoient ceux qui entendoient reciter les poetes ou qui assistoient aux spectacles; c'étoient ordinairement les tribuns, les quæsteurs, les œdiles, et les autres qui auoient de semblables employs dans Rome; les sieges

curules et les tribunes étoient destinés pour le dictateur, pour les consuls et les autres principaux magistrats. Les poètes qui devoient reciter leurs ouvrages en public achep-toient des places sur ces sortes de banes qu'occupoint les tribunes et que le poète apele *subsellia*, ou ils recitoient leurs vers.

*Subsellia* se prend même quelquefois pour les cheualiers même. Martial, lib. 1, ep. 26 : *Sextiliane libri quantum subsellia quinque.*

*Nilne pudet, capiti non posse pericula cano pellerè* (vers 83 et 84). — Le poète a de l'indignation de voir des criminels qui au lieu de repousser les accusations dont on les charge par des bones raisons s'amused à deueloper leurs lieux comuns, a faire montre de leur eloquence, croyant s'attirer par la l'estime du peuple. Il le prouue par l'exemple de Pedius qui étant accusé de larcin, employe toute sorte de figures pour faire paroître son eloquence sans se metre en peyne de deffendre sa cause; ce qui augmente la colere du poète c'est que ces sortes de gens qu'on deuroit punir rigoureusement trouuent pourtant des approbateurs et sont déclarés innocents des crimes qu'on leur imposoit, non pour en être innocents mais pour auoir sceu s'attirer l'estime du peuple par des certaines flateries qui leur font trouuer grace sans l'auoir meritée.

*Cano capiti* (vers 83). — Il blame les vieillards des mêmes deffauts dont il blame les ieunes gens, c'est à dire de l'ambition de paroître eloquents lors qu'ils sont accusés de quelques crimes, sans s'amuser a deffendre leur innocence par des bones raisons.

*Tepidum Decenter* (vers 84). — *Decenter* est le mot dont on se seruoit pour exprimer la politesse d'un discours; il

l'apele *tepidum*, c'est à dire froid, parceque c'étoit des louanges froides et flateuses qu'on leur donoit, non ces eloges magnifiques que la veritable eloquence a accoutumé de recevoir.

*Pedius quid* (vers 85). — Supp. *respondet*.

*Librat* (vers 86). — C'est à dire il fait tant de cas des figures de son discours qu'il croit recevoir à même temps des preuues de son innocence par la bouche de ses iuges et des temoignages de la profondeur de son erudition par les acclamations de la populace.

*Antithetis rasis* (vers 85 et 86). — Il compare Pedius à ces mechants orateurs qui ne songent qu'à plaire, sans se mettre en peyne de combatre et de terrasser leur enemy par la force de leur discours, semblables à un insensé qui dans un combat ne se soucieroit pas de frapper son aduersaire et d'en être frappé, pourueuqu'il attirat sur luy les yeux de ses spectateurs, qu'il combatit avec grace, avec un air galant et agreable. Les antitheses ou oppositions qui sont des figures propres à représenter les choses avec clarté sont les effets de cette forte impression que fait sur nous l'objet de la passion qui nous anime et dont par concequent il est aisé de parler clairement et exactement l'ayant present dans notre esprit, on scait que les choses se font apercevoir les unes les autres, la blancheur eclate auprès de la noirceur, c'est une des plus belles figures de la rhétorique que l'antithese; aussi le poete l'attribue t'il à Pedius pour faire voir que son dessein n'étoit que d'imposer par son eloquence.

*Doctas posuisse figuras laudatur* (vers 86 et 87). — Pedius n'est pas estimé pour auoir paru innocent aux yeux de ses iuges, mais pour y auoir paru eloquent.

*Bellum hoc* (vers 87). — Par ironie.

*Romule* (vers 87). — O Romain; ce nom est pris de Romulus, il semble qu'il parle par ironie, voulant dire que les Romains sont indignes de porter le nom de leur fondateur.

*Ceues* (vers 87). — O Romain, vous aprouves ce que dit Pedius, mais avec des mouuements et des postures tout a fait deshônêtes.

*Men'* (vers 88). — C'est à dire *me ne* par interrogation; croyes vous qu'un home qui auroit fait naufrage peut m'obliger a luy doner quelque chose si ie l'entendois seulement chanter. Il compare les longs discours de ces orateurs qui ne disent rien de solide aux chansons de ceux qui courent le monde en demandant l'aumone; ny ces discours, ny ces chansons ne donent du plaisir qu'autant qu'ils durent et ne font point d'impression; il n'en est pas de même de ces grands orateurs qui ne s'attachent pas au seul brillant et qui ne remplissent pas leurs discours de lieux comuns, mais des raisonnements forts et solides qui persuadent a même temps qu'ils donent du plaisir.

*Cantas* (vers 89). — Il parle a celuy qui a fait naufrage.

*Cum fracta te in trabe pictum ex humero portes* (vers 89 et 90). — Autrefois ceux qui auoint fait naufrage ou qui auoint perdu tout leur bien sur la mer portoint sur leurs habits la figure d'un vaisseau qui faisoit naufrage, et cela pour n'être pas obligés de raconter leur malheur a tous ceux qu'ils trouuoint; ils couroient le monde en cette posture en demandant l'aumone. Perse veut donc dire par la que tout de même qu'il étoit inutile a celuy qui auoit fait naufrage de raconter son malheur a tous ceux qu'il trouuait, puisque la figure qu'il portait sur ses epaules le

faisoit asses conoitre sans qu'il feut necessaire qu'il en parlat ; ainsy il étoit inutile aux poetes et aux orateurs de se servir des figures et des ornements de rhétorique puisque la verité toute nue a asses de forces pour persuader sans leur secours.

*Verum* (vers 90). — Il est pris la pour *vere*, c'est-à-dire *non simulate*. Voyez la construction : *Vere plorabit qui me volet incuruasse querela sed non nocte paratum*, celui la ne versera pas des larmes inutiles qui voudra me toucher par le fidelle recit de ses malheurs non pas par des discours qu'il aura étudiés durant la nuit. La construction n'est autre que celle du vers même.

*Sed numeris decor est* (vers 92). — C'est une obiection qu'on fait a Perse par laquelle on veut luy faire entendre qu'il y a des discours étudiés, et qui ont pourtant leurs beautés.

*Iunctura addita* (vers 92). — Il faut estimer les ourages qui ont une certaine harmonie repandue dans toutes leurs parties qui les rendent agreables soit par le choix des mots, soit par la beauté des pensées ; c'est ce que le poete entend par *iunctura addita*. Tout cela n'est que pour se moquer des quatre vers de Neron qui suivent.

*Crudis* (vers 92). — Mais il y a de l'harmonie et de la liaison, o Perse ! dans ces vers étudiés que vous estimez si peu et que vous apelez creux, c'est a dire sans sel et sans gout.

*Claudere sic versum didicit* (vers 93). — Il entend parler de Neron, il prouue par l'exemple de cet empereur qu'il ne faut pas condamner les vers des autres puisque Neron en a fait, mais si enflés et d'un style si relevé qu'il n'y auoit pas de moyen de les comprendre, outre qu'il ne

se soutenoit pas partout , parcequ'il pilloit de tous cotés et qu'il aioutoit a ses ourages et qu'il derroboit a ceux des autres , ce qui faisoit qu'ils n'étoint pas tous de la même force.

*Berecynthus Atys* (vers 93). — C'étoint les deux mots qui finissoint le vers de Neron. Atys étoit Phrygien , il feut fort aymé de la deesse Cybele qui exigea de luy qu'il conserveroit inviolablement sa pureté ; son malheur vouleut qu'il conût la nymphe Sangaride ; la deesse irritée le punit de l'infraction de son vœu , il deuint furieux et dans sa fureur il coupa luy même ses parties avec un couteau de pierre ; la deesse en eut pitié et le metamorphosa en pin. Il est apelé *Berecynthus* c'est a dire *Cybelicus*. Les Berecynthes sont des peuples de Phrygie qui reconnoissent Cybele pour leur deesse ; elle y auoit des pbretres qu'on apeloit Curetes ou Coribantes.

*Qui cæruleum dirimebat Nerea Delphin* (vers 94). — Il se mocque de l'enfleure des vers de Neron ; c'est sans doute un autre vers qu'il auoit fait ou qu'il auoit fourré parmy les siens. Il semble qu'il veuille parler d'Arion , ce fameux ioueur de luth , qui quitta Mitilene sa patrie pour voyager en Italie et en Sicile ; apres y auoir resté long tems plein d'honeurs et de gloire , aymé de tout le monde et comblé de biens , il vouleut s'en retourner a Mitilene ; come il faisoit le traitet , les nautoniers conspirerent contre luy ; il le conut , de sorte qu'ayant demandé un moment pour plaindre sur son luth les malheurs ou tant des biens qu'il emportoit l'auoint reduit , il monta sur la poupe du vaisseau ou apres auoir ioué sur son luth un air triste et qui repondoit a la misere de sa condition , il se precipita dans la mer , un dauphiu le receut sur son dos et le porta

sans luy faire aucun mal sur le riuage proche de la ville de Tenare, dans la Laconie.

*Cæruleum Nerea* (vers 94). — Il est pris la pour la mer.

*Sic costam longo subduximus Apennino* (vers 95). — Il blame Neron qui affectoit de faire de ces sortes de vers come celuy de Virgile :

*Cornua | velat | arum ob | uertimus | anten | narum.*

Les trois derniers pieds étoient un dactile et deux spondées, les trois premiers indifferents; on ne s'en sert guere a moins que ce ne soit dans un ouurage de longue haleine même fort rarement. L'Apennin est pris icy pour levers hexametre et *costam* pour une syllabe: il apele le vers hexametre long a l'exemple du mont Apennin qui coupe l'Italie en deux et qui est d'une longueur prodigieuse, car il ne finit qu'en Sicile. Nous auons donc, dit le poete, arraché une cote au mont Apennin, c'est a dire nous auons oté une syllabe au cinquieme pied du vers hexametre parcequ'il n'est a present que spondée c'est a dire de deux syllabes longues, au lieu qu'il en auoit auparauant trois, une longue et deux breues.

*Arma virum* (vers 96). — Ce n'est pas pour blamer Virgile come quelques uns l'ont creu, mais c'est seulement en feignant d'aprouer les vers qui sont étudiés.

*Arma virum* (vers 96). — C'est le mechant poete qui obiecte a Perse que ce comancement de l'Æneide de Virgile est enflé et qui luy demande son sentiment la dessus.

*Ut ramale vetus* (vers 97). — Perse repond et feint d'aprouer ce que l'autre dit de Virgile pour auoir plus de lieu de se mocquer des vers suiuaunts de Neron, en faisant semblant de les louer et de les preferer a ceux de Virgile.

*Quidnam igitur tenerum* (vers 98). — Qu'est ce que nous lirons qui ne soit ny si dur ny si enflé; il pousse encore plus loin sa raillerie et fait iuger de la beauté des vers de Neron par les quatre qui suivent.

*Torua Mimalloneis implerunt cornua bombis* (vers 99). — *Bombus* est un son enroué qui imite celui de la trompette; on s'en seruoit dans les sacryfices de Bacchus parcequ'il auoit triomphé le premier et qu'il auoit aussy le premier enseigné aux homes a faire la guerre. *Mimallones* sont les pbretresses de Bacchus; elles étoint extremement courageuses; leur nom vient de *mimæomæ*, c'est a dire *imitatrices*, parcequ'elles suiuoient Bacchus dans ses conquestes et qu'elles imitoient sa valeur. Pour bien entendre ce vers, il faut sauoir que Calandrus, roi des Illiriens, entra dans la Macedoine avec une puissante armée; les Macedoniens qui n'en auoint qu'une fort petite ne sauoint quels expédients prendre pour l'obliger a se retirer dans son pays; ils s'auiserent d'habiller une partie de leurs femes en pbretresses de Bacchus; les Illiriens qui auoint ouy parler de la valeur de ces femes creurent qu'ils fairoint fort sagement de ne pas s'exposer au hasard d'une bataille contre des gens qui auoint les dieux pour eux, de sorte qu'ils se retirerent. Perse compare donc les vers de Neron qui font tant de bruit et qui ont une si belle cadance a cette armée de Macedoniens qui paroissoit formidable aux Illiriens a cause des pbretresses de Bacchus dont on la croyoit composée, au lieu qu'il n'y auoit que des simples femes qui trembloint de peur sous la pesanteur de leurs armes.

*Torua Mimalloneis* (vers 99). — Ces quatre vers suivants sont de Neron; Perse se mocque de leur enfleure quoy qu'il fuisse semblant de l'approuuer. Le ridicule de ces vers



paroit encore dauantage par la rime que Neron y affectoit , le premier rime avec le troisieme et le second avec le quatrieme ; Neron n'en faisoit point d'autres.

*Et raptum vitulo caput ablatura superbo* (vers 100). — Il parle de Penthée , fils d'Agaué et d'Ethion roy de Thebes, qui ne vouloit pas reconoitre Bacchus pour un dieu ; sa mere qui en étoit ppretresse , saisie de fureur , croyant couper la tête a un veau pour expier le sacrylege de son fils , la coupa a luy meme , puis l'ayant reconue entre ses mains toute sanglante , elle faillit a en mourir de douleur et renonça pour iamais aux sacryfices de Bacchus ; les regrets qu'eut Agaué de la mort de son fils luy firent doner le nom de *Pentheus* , car *πένθος* veut dire *luctus* , dueil.

*Bassaris* (vers 101). — C'est à dire Agaué, d'ou les ppretresses de Bacchus ont pris le nom de *Bassarides* et Bacchus luy meme celui de *Bassareu*.

..... *Non ego te candidè Bassareu*  
*Inuitum quatiam*.....  
(HORAT., lib. 1, od. 18.)

*Corymbis* (vers 101). — Branches de lierre consacrées a Bacchus parcequ'a son retour de la conquete des Indes il en portoit une courone.

*Lyncem* (vers 101). — Le lynx est un animal consacré a Bacchus.

*Mænas* (vers 101). — Ppretresse de Bacchus.

*Euion ingeminat* (vers 102). — C'est le cri des ppretresses de Bacchus ; on dit que lors que Bacchus fut vaincu et mis en pieces par les geants dans la guerre qu'il entreprit contre eux , Jupiter qui le cherchoit partout se seruoit de ce mot *Euion* , c'est a dire *bone fili* , pour l'apeler et que depuis ce tems la ses sacryficateurs renouueloint ce cri dans l'esperance de le retrouver.

*Echo*, V. p. 74, tom. 2, Misc.

*Hæc fierent* (vers 103). — Il faut entendre *ne* par interrogation ; fairoit on d'aussy mechants vers que l'on fait si nous auions dans nos veynes quelque goutte du sang de nos peres , c'est a dire si nous étions aussy sages et aussy prudents que l'étoint nos ancetres.

*Delumbe* (vers 104). — Vous ne demandes pas toutes ces choses avec le respect avec lequel vous deuries les demander, il n'y a que la langue qui agisse lors que vous faites des semblables prieres , le cœur ne parle point , votre priere ne passe pas plus loin que de votre bouche , elle nage sur vos leures , elle reluit de la saliuie dont elle est couuerte.

*In udo est Mænas et Atys* (vers 105). — C'est a dire vous recites les fables de Bacchus et d'Atys avec une voix effeminée qui marque le peu de zele que vous aues pour leur gloire , ou bien vous en faites de meme a l'egard de toutes les autres choses que vous demandes, ce n'est que du bout des leures que vous parles , leur gloire vous est indifferente , elle ne vous touche pas dans la plus sensible partie de votre ame come elle deuroit faire, elle est mouillée parcequ'elle nage dans la saliuie de votre bouche, ne pouuant pas aler iusques a votre cœur. *Mænas* est pris la pour Bacchus.

*Nec pluteum cædit*, ect. (vers 106). — *Tum illa quæ apertio rem animi motum sequuntur quæque ipsa quodammodo animum concitant, quorum est iactare manum, torquere vultum simul et interim obiurgare, quæque Persius notatum leuiter dicendi genus significat.*

*Nec pluteum cædit, nec demorsos sapit ungues.*

*Etiam ridicula sunt nisi cum soli sumus.* Quint., lib. X, cap. 3.

*Teneras mordaci radere vero auriculas* (vers 107 et 108). — Mais a quoy bon importuner les oreilles ialouses des grands par vos satyres, quand même vous ne leur diries que la verité; il apele la verité picquante c'est a dire sensible, parcequ'il n'y a rien qui nous touche plus sensiblement que lors qu'on nous reproche avec iustice nos veritables deffauts, surtout deuant tout le monde.

Hyer. : *Apud Deum nihil voluptuosum, nihil tantum suaue placet, nisi quod in se habet mordacis aliquid veritatis.* Ep. 35, lib. 1. = *Ita se natura habet ut amara siq̄ veritas, blanda vitia existimentur.* Ep. 16, a un certain Bonasus qui auoit pris pour son compte ce que S. Hycrome auoit ecript en general contre les vices. = *Inimicus factus sum vobis verum dicens.* Gal., 4.

*Sonat hic de nare canina littera* (vers 109 et 110). — Les grands seigneurs se metent facilement en colere, on ne trouue chez eux que de l'aigreur lors qu'on a decouuert le desordre de leur vie, tout semble vous dire de vous retirer, iusques aux chiens de la bouche desquels sort la letre R, c'est a dire *recede*, retirez vous.

*Per me equidem* (vers 110). — S'il ne tient qu'a moy, ie consens que tout ce que l'on fait dans Rome ayt une approbation generale, que tous les ouurages qu'on y recite soient des ouurages acheués; c'est pour se mocquer de ceux qui ne trouuoient pas bon qu'on blamat leurs compositions.

*Nil moror* (vers 111). — Je ne l'empecheray pas.

*Hic* (vers 112). — Sur mes vers.

*Pinge duos angues* (vers 113). — Si vous ne voules pas que l'on touche a vos ouurages, faites y peindre deux ser-

pents, come l'on fait sur les portes des temples pour empêcher que les enfants ne les salissent.

*Secuit Lucilius Urbem* (vers 114). — Eh quoy! il a été permis a Lucilius et a Horace de reprendre les desordres de leur siecle sans que persone y ayt trouué a redire, et il ne me sera pas permis de toucher en passant ceux de mon tems qui sont tombés dans le dernier exces. Lucilius fut le premier poete satyrique; il nacquit une année auant que Carthage feut prise par Scipion; il mourut la 96<sup>e</sup> année de son aage; ses honeurs funebres feurent faites aux depens du public la même année que Finus Bibaculus, poete, nacquit a Cremona et que les Cimbres feurent vaincus par Marius.

*Te Lupe, te Muti* (vers 115). — Lupus et Mutius Albutius feurent des scelerats du temps de Lucilius.

*Genuinum* (vers 115). — *Genuinus* proprement est un dieu qui a son siege dans la bouche; il naissoit avec l'home et mouroit avec luy, ou bien ce sont des dents extremement dangereuses qui naissent apres qu'on a atteint l'aage de 20 ans.

*Possum remordere si velim, possum genuinum dentem læsus infingere.* Hyer., lib. 2, ep. 4, et ep. 8, lib. id. : *Quod in plerisque prouinciis familiare est ut genuino dente se lacerent, hic penitus non habetur,* parlant des lieux saints de Jerusalem.

*Flaccus* (vers 116). — Horace qui n'epargnoit persone dans ses satyres, mais c'étoit d'une maniere si agreable et si eniouée que persone n'en étoit scandalisé; il auoit une maniere particuliere de reprendre les vices de son siecle qui lui attiroit l'amitié de ceux la même qu'il satyrisoit.

*Amico ridenti* (vers 116). — A son amy qui ne peut

s'empescher de rire quoyqu'Horace publie partout le desordre de sa vie.

*Excusso* (vers 118). — C'est a dire *extorto*, come l'on a accoutuné de faire en riant.

*Men' mutire nefas* (vers 119). — *Mene*. Serace un crime pour moy de parler bas des vices de mon siecle, lors que les autres en parlent a decouvert et sans craindre le ressentiment de persone.

*Cum scrobe* (vers 119). — Il parle de l'hystoire du roy Midas; il étoit fils de Gordius qui de paisan deuint roy de Phrygie. Dans la dispute qui se forma entre Pan et Apollon sur leur adresse a iouer des instruments, Midas pronça en faueur de Pan, au lieu que Tmolus qui étoit un des iuges et tout ce qu'il y auoit de gens tenoient pour Apollon; ce dernier irrité de son procedé luy fit venir a la tête des oreilles d'asne; Midas confus, quelque soin qu'il prit pour les cacher, ne peut empescher que son barbier ne les vist; mais come il étoit dangereux de le decourir a qui que ce feut et qu'il ne pouuoit le retenir plus long tems, il fit un trou dans la terre, et la il se mit a crier de toute sa force que le roy Midas auoit des oreilles d'asne; quelque temps apres des cannes naquirent dans cest endroit la qui par le soufle des vents et le mouuement qu'ils excitoint faisoient un certain bruit qui sembloit publier la confusion du roy Midas.

*Nusquam* (vers 119). — L'amy parle.

*Hic tamen infodiam* (vers 120). — Cela n'empeschera pas que ie ne mete dans mon liure tout ce qui me viendra en tête lors qu'il sera question de blamer les debauches des Romains et que ie ne l'y enfouisse come ce barbier du roy Midas dont nous venons de parler qui fist un trou dans la

terre pour apprendre a tout le monde que le roy Midas auoit des oreilles d'asne.

*Auriculas Asini quis non habet* (vers 121). — Qui est ce qui n'a pas des oreilles d'asne, c'est a dire qui est ce qui a le bon gout pour les ouurages d'esprit? Personne. Ils sont come le roi Midas étoit pour les instruments et pour la voix, ils ne sauent ce que c'est.

*Hoc ego opertum* (vers 121). — Estimes vous si peu mes satyres.

*Iliade* (vers 123). — L'Iliade que Labeon traduisit en vers latins.

*Audaci quicunque afflate Cratino* (vers 123). — Perse auertit icy du peu de cas qu'on doit faire de l'aprobation du peuple pourueu qu'on ayt celle des sauants; il dit donc qu'il ne se soucie pas que le peuple lise ses ouurages, pourueu que ce soient ceux qui ont leu les tragedies de Cratinus, d'Eupolide et d'Aristophane qui reprenoit le vice avec beaucoup de liberté, de sorte qu'ils n'epargnoient personne; c'est donc a ceux la qu'il s'adresse : O vous qui aues de l'amour pour les ouurages du redoutable Cratinus, ect.

*Mihi sufficit paucorum testimonium, et amicorum laude contentus sum.* Hyer., lib. 1, ep. 2.

*Iratum* (vers 124). — C'est a dire qui reprend les vices avec force et avec liberté.

*Prægrandi cum sene* (vers 124). — Aristophane.

*Si forte aliquid decoctius audis* (vers 125). — Le poete montre tacitement l'utilité de son ouurage en demandant a ces sauants s'ils ne trouuent pas quelque chose dans son liure qui soit utile au public.

*Ferueat mihi* (vers 126). — Qui puisse exciter le lecteur a lire mon liure avec plaisir.

*Vaporata aure* (vers 126). — Avec une oreille preuenue des beautés de mon ouurage.

*Inde* (vers 126). — De la lecture que vous aures faite de ces trois poetes comiques, Cratinus, Eupolide, Aristophane.

*Non hic* (vers 127). — Supp. *lector sit*. Je ne demande pas que ceux qui s'en prennent aux phylosophes et qui vont critiquer ou railler sur leurs pantoufles lisent mes ouurages, non plus que ceux qui blament les deffauts des autres, soit qu'ils vienent de la nature ou de leur negligence.

*Lusco qui possit dicere lusce* (vers 128). — Ny ceux qui sont capables de dire a un home qui est borgne : Vous êtes un borgne , c'est a dire ceux qui se moquent des imperfections natureles des autres.

*Fregerit heminas Areti* (vers 130). Ce sont souuent des gens de basse extraction qui sont pleins d'eux meme , parcequ'ils ont eu quelque employ qui n'en vaut pas la peyne dans quelque petite ville d'Italie come celuy d'œdile ou la comission d'examiner les poids et les mesures et de les couper si elles ne sont pas come il faut. Arete étoit une petite ville de Toscane.

*Abaco numeros* (vers 131). — C'est a dire les tables des arithmeticiens, leurs comptes et toute sorte de supputations d'arithmétique.

*Et secto in puluere metas* (vers 131). — Ce sont les figures que les geometres tracent sur la poudre ; il fait voir la folie de ceux qui blament l'arithmetique et la geometrie qui sont deux conoissances si utiles.

Cenagoras dit dans le 1<sup>er</sup> acte des *Nuées*, scene 2, que Socrate mit de la poussiere tres fine sur une table et que prenant ensuite un compas il se mit a tracer quelques figures de geometrie.

*Cynico* (vers 133). — Il parle de Diogene a qui Laïs arrachoit la barbe. Antysthene, Athenien , étoit chef de la secte des Cyniques ; les uns disent que ce nom leur feut doné a cause qu'Antysthene enseignoit dans un certain endroit d'Athenes qu'on apeloit *Cynosargues*, d'autres le font venir du mot *canis*, a cause que les cyniques ne s'occupoient come les chiens qu'a aboyer contre tout le monde et a declamer contre les richesses et le luxe. Voicy la reponse de Diogene a un home qui luy demandoit pourquoy étoit ce qu'on l'apeloit chien. *Quia in eos qui dant blandior, in eos qui non dant oblatro, malos autem mordeo*. Ils se picquoint surtout d'impudence, et on scait a quels excés ils se sont picqués de la porter ; tout leur exterieur étoit affreux , leur visage negligé et leur regard farouche et cruel ; avec toutes ces qualités il ne faut pas s'etonner s'ils étoient l'obiet de la haine publique et si on ne les pouvoit souffrir nulle part. Il y auoit a Rome du tems de Perse un fameux Cynique apelé Demetrius dont Seneque et Amen ont decrit la vie extraordinaire ; come il étoit un des plus partisans et des plus attachés a sa doctrine , il se peut faire qu'il feut souuent exposé aux indignités de la populace et que quelque courtisane effrontée renouuella en sa persone l'affront que Diogene auoit autrefois receu de Laïs.

*Nonaria* (vers 133). — Une courtisane apelée de ce nom la , a *nonā horā* parceque c'étoit l'heure du rendés vous qu'elle donoit a ses galands.

*His mane edictum, post prandia Calliroën do* (vers 134). — Ces faineants qui ne s'amuseut qu'a medire de toute sorte de gens passent la journée a ne rien faire, ou s'ils s'occupent a quelque chose, c'est a assister le matin aux audiences du preteur ou c'est souuent pour repondre aux



accusations dont on les charge ou pour playder contre leurs creanciers ; l'apres dinée se passe dans la debauche avec Callirhoë ; c'étoit sans doute une feme de mauuaise vie, elle est prise la pour toutes celles qui portent ce nom.

FIN

DE LA 1<sup>re</sup> SATYRE.

---



## SATYRA II

- 1 Hunc, *Macrine*, diem numeram meliore lapillo,
- 2 Qui tibi labentes apponet candidus annos.
- 3 Funde merum genio, non tu prece poscis emaci,
- 4 Quæ nisi seductis nequeas committere divi.
- 5 At bona pars procerum tacita libavit acerra.
- 6 Hauri cuivis promptum est murmurque, humilesque susurros
- 7 Tollere de templis, et aperto vivere voto.
- 8 Mens bona, fama, fides, hæc clare, et ut audiat hospes :
- 9 Illa sibi introrsum, et sub lingua murmurat : ó si
- 10 Ebullit patrum præclarum funus ! et, ó si
- 11 Sub rastro crepet argenti mihi seria dextro
- 12 Hercule ! pupillumve utinam, quem proximus heres
- 13 Impello, expungam ! namque est scabiosus, et acri
- 14 Bile tumet. Nerio jam tertia conditur uxor.
- 15 Hæc sancte ut poscas, Tiberino in gurgite mergis
- 16 Mane caput bis, terque, et noctem flumine purgas.
- 17 Heus age, responde, minimum est quod scire laboro,
- 18 De Iove quid sentis ? estne, ut præponere cures
- 19 Hunc. cuiam ? cuiam ? vis Staio ? an scilicet heres ?
- 20 Quis potior iudex, puerisve quis aptior orbis ?
- 21 Hoc igitur, quo tu Iovis aurem impellere tentas,
- 22 Dic agedum Staio : pro Iuppiter ó bono, clamet,
- 23 Iuppiter ! at sese non clamet Iuppiter ipse.
- 24 Ignovisse pulus, quia cum tonat, ocyus iler
- 25 Sulfure discutitur sacro, quam tuque, domusque ?
- 26 An quia non febris orium. Ergennaque iubente.
- 27 Triste jaces lucis, evitandumque bidental.
- 28 Idcirco stolidam præbet tibi vellere barbam
- 29 Iuppiter ? aut quidnam est, qua tu mercede Deorum

- 30 *Emeris auriculas pulmone, et lactibus unctis?*  
31 *Ecce avia, aut metuens divum malertera, cunis*  
32 *Exemit puerum: frontemque, atque uda labella*  
33 *Infami digito, et lustralibus ante salivis*  
34 *Expiat, urentes oculos inhibere perita.*  
35 *Tunc manibus quatit, et spem macram supplice voto*  
36 *Nunc Licini in campos, nunc Crassi mittit in ædes.*  
37 *Hunc optent generum rex et regina: puellæ*  
38 *Hunc rapiant: quicquid calcaverit hic, rosa fiat.*  
39 *Ast ego nutrici non mando vota: negato*  
40 *Iuppiter hæc illi, quamvis le albata rogarit.*  
41 *Poscis opem nervis, corpusque fidele senectæ:*  
42 *Esto, age, sed grandes palinæ, tucetaque crassa*  
43 *Annuere his superos vetuere, Iovemque morantur.*  
44 *Rem struere exoptas cæso bove, Mercuriumque*  
45 *Arcensis fibra, da fortunare penates,*  
46 *Da pecus, et gregibus fetum. quo pessime, pacto,*  
47 *Tot tibi cum in flammis junicum omenta liquescant?*  
48 *Et tamen hic extis, et opimo vincere fertō*  
49 *Intendit: jam crescit ager: jam crescit ovile,*  
50 *Iam dabitur, jamjam, donec deceptus, et expes*  
51 *Nequiquam fundo suspiret nummus in imo.*  
52 *Si tibi crateras argenti, incusaque pingui*  
53 *Auro dona feram, sudes et pectore læto*  
54 *Executias guttas, lætari prætrepidum cor:*  
55 *Hinc illud subiit, auro sacras quod ovato*  
56 *Perducis facies. nam fratres inter ænos*  
57 *Somnia pituila qui purgatissima mittunt,*  
58 *Præcipui sunt, silque illis aurea barba.*  
59 *Aurum, vasa Numæ, Saturniaque impulit æra,*  
60 *Vestalesque urnas, et Tuscum fetile mutat.*  
61 *O curvæ in terris animæ, et cælestium inanes!*  
62 *Quid jurat hoc, templis nostros immittere mores,*  
63 *Et bona diis ex hac scelerata ducere pulpa?*  
64 *Hæc sibi corrupto casiam dissolvit olivo:*  
65 *Et Calabrum corit vitiato murice vellus:*  
66 *Hæc baccam conchæ rasisse, et stringere venas*  
67 *Ferventis massæ crudo de pulvere jussit.*  
68 *Peccat et hæc, peccat: vitio tamen utitur: at vos*

- 69 *Dicile pontifices , in sancto quid facit aurum ?*  
70 *Nempe hoc , quod Veneri donatæ à virgine puppæ.*  
71 *Quin damus id superis , de magna quod dare lance*  
72 *Non possit magni Messalæ lippa propago ,*  
73 *Compositum jus , fasque animo , sanctosque recessus*  
74 *Mentis , et incoctum generoso pectus honesto ?*  
75 *Hæc cedo , admoveant templis , et farre litabo.*
-



## SATYRE II

*Hunc diem* (vers 1). — Jour de sa naissance.

*Numera meliore lapillo* (vers 1). — Perse dit qu'il faut mettre au rang des iours heureux celui de la naissance de Macrin; les anciens marquoient les iours heureux avec une pierre blanche et les malheureux avec une pierre noire, selon la coutume de Crete.

*Funde merum genio* (vers 3). — C'est sacrifier au genie que de s'adonner a toute sorte de plaisirs selon l'opinion des Epicuriens. On apeloit autrefois *lectus genialis* un lict qui devoit servir a des nouveaux mariés, et le genie, le dieu qui preside a toute sorte de generations; d'autres ont creu que chaque persone auoit le sien, qu'il y auoit autant des dieux que de genies, qu'il y en auoit un blanc et un noir, sauoir le bon et le mechant; chaque fontaine, chaque riuere, chaque ville, etc., auoit le sien.

*De Genio*, vid. Misc., 3, pag. 652.

*Seductis diuis* (vers 4). — Apres auoir pour ainsy dire corrompu les dieux par des presents et par des prieres interessées.

C'est ce qu'Horace apele : *Ad miseris preces decurrere, et votis pacisci*. Hor. lib. 3, od. 29. = Perse : *Non tu prece poscis emaci*, ect., = V. pag. 656, Misc., 3.

*Tacita libavit acerra* (vers 5). — C'est a dire la plus grande partie des gens de qualité ne sacryfient aux dieux qu'en particulier parceque leurs prieres sont impies come celui dont parle Horace :

*Labra mouens metuens audiri.*

au lieu que quand on demande aux dieux des choses honetes et qui n'ont d'autre but que leur gloire, on se fait une honeur de leur sacryfier deuant tout le monde et de faire ses prieres a haute voix.

*Separatim nemo habessit deos.* L. XII Tab., cap. 2, tit. 1. *Nec priuatim colunto.*

*Mens bona, fama, fides* (vers 8). — Il faut entendre *petuntur*. On eleuait des temples a toutes ces vertus, et l'on ne faisoit en cela que suiure les loix des XII Tables qui l'ordonoint : *Mentem, virtutem, pietatem, fidem colunto, et earum laudum delubra sunt.* Tit. 1, cap. 3. = Et Ciceron a dit la dessus que c'est avec beaucoup de raison que les loix des XII Tables ont ordonné qu'on eleuat des temples a l'honneur de ces vertus, puisqu'elles font une partie de l'existence des dieux et qu'elles les accompagnent partout.

*Dextro Hercule* (vers 11 et 12). — Sous la protection d'Hercule. Les anciens feignoient que lors qu'Hercule monta au ciel pour être mis au rang des dieux, il asseura que ceux qui luy sacryfieroint la dixieme partie de leurs biens meneroint une vie la plus heureuse du monde; ce qui arriuoit en effet; on luy batit un temple sur les bords du Tybre ou chaqu'un luy offroit la dixieme partie de son bien. Hercule presidoit encore aux thresors cachés sous terre et les decouuroit a qui il vouloit.



*Ebullit* (vers 10). Pour *ebullierit*, come *dedim* pour *dederim*.

*Quem proximus hæres impello* (vers 12 et 13). — C'est a dire auquel ie dois succeder.

*Nerio iam tertia conditur uxor* (vers 14). — Nerius s'est enrichy par la succession de trois femes qu'il a eues, au lieu que i'ay encore la premiere que i'ay epousée; par le droit romain, les biens aduentifs de la feme apres son mariage demeuroint au mary apres la mort de la feme (L. 6, ff. *de iure dot.*), mais non pas la constitution du pere, a moins que ledit pere ne feut mort auant la feme; en ce cas le mary succedoit a tout. L. 19, id.

*Hæc* (vers 15). — Toutes ces richesses.

*Mane caput* (vers 16). — Les anciens lors qu'ils étoit souillés de quelque crime se purgeoint avec du soufre, de l'eau et du feu.

*Hunc cuinam* (vers 19). — Perse parle.

*Cuinam* (vers 19). — L'auare parle.

*De Ioue quid sentis* (vers 18). — C'est a dire aues vous si mechante opinion de Iupiter que vous vous imaginies que tout ce que vous faites luy plait et qu'il aprouue principalement les grands crimes. C'étoit la demande de Crates au phylosophe Stilpon qui luy repartit que ce n'étoit pas la une demande a faire en pleine rue, mais bien seul a seul et dans un cabinet.

*Expungam* (vers 13). — *Expungere* ne veut pas dire icy faire mourir come ie l'auois creu, mais raier des tables du testament pour me seruir des termes du droit. *Dispungere* est lors que le testateur change quelque chose dans son testament; *expungere* est lors qu'il le raye entierement, le mot de *quem proximus hæres impello* fait voir qu'il veut

tirer la métaphore des termes du droit civil ; peut-être l'autre explication de faire mourir est plus naturelle.

*Mane* (vers 16). — Le matin aux dieux célestes, le soir aux dieux infernaux, manière de sacrifier.

*Staius* (vers 19). — Staius Albius Oppianicus vivoit du tems de Ciceron, c'étoit un des plus grands scelerats de son temps ; il empoisona sa femme Cluentia, son frere Oppianus et sa femme qui étoit prête d'accoucher, et tout cela pour avoir leur succession ; il fit mourir encore Asinius Carinates, ieune homme fort riche, l'ayant attiré a Rome avec mille marques d'amitié. Il feut enfin accusé par Aulus Cluentius Scalenus, un des iuges qu'il corrompit a la fin sous main, ce qui n'empêcha pas qu'il ne feut condamné. Perse parlant de Staius, entend parler de toute sorte de scelerats. Le sens de ce vers est : croyez vous que des crimes qui paroissent horribles aux yeux de Staius, cet infame scelerat, ne le paroissent pas a Iupiter qui est si iuste.

*Hoc, igitur* (vers 21). — C'est a dire *votum*.

*At sese non clamet Iupiter ipse* (vers 23). — Croyez vous que Iupiter ne soit pas surpris de l'insolence de votre priere puisque Staius qu'aucun crime ne surprend en a de l'horreur et qu'il fait des exclamations a Iupiter come des marques de son étonnement.

*Sulfure sacro* (vers 25). — La foudre a d'ordinaire la senteur du soulfre, de sorte qu'ils sont pris la l'un pour l'autre. *Sulfur* est apelé *sacrum* parceque les endroits ou tombe la foudre sont des marques de la colere de Dieu et des coups de sa main, ce qui les rend come sacrés.

*Ergenna* (vers 26). — Sacryficateur toscan.

*Bidental* (vers 27). — *Bidental* peut se prendre en cet

endroit la pour la foudre même parcequ'il tombe en forme de beche qui s'apele en latin *bidental*, ou bien parceque les endroits qui en étoint touchés étoint fermés avec l'aide de cet instrument rustique. *Bidental* est encore apelé cet endroit que la foudre a touché, les aruspices le consacroint apres l'auoir fermé come nous l'auons dit avec cet instrument, de sorte qu'il n'étoit pas permis d'y metre le pied. Ce qu'il y auoit de particulier, c'est que quand la foudre étoit tombée deux foix sur un même endroit, il faloit des sacryfices entiers pour le purger.

*Euitandumque bidental* (vers 27). — Il l'apele *euitandum* parceque ceux qui entroint dans cet endroit que la foudre auoit frappé, auant l'expiation des sacryfices par les grands pbretres, étoint pollus; c'étoit pour cela qu'on faisoit un fossé a l'entour ou quelque autre chose qui en deffendit l'entrée.

*Triste iaces* (vers 27). — Parceque le lieu ou vous aues été frappé de la foudre n'a pas été purgé par des sacryfices, ou parceque vous n'y aues pas été enseuely. Numa Pompilius auoit ordonné qu'on enseueliroit ceux qui auoint été frappés de la foudre dans le même endroit ou ils auoint été frappés sans qu'il feut permis de les enseuelir ailleurs.

*Barbam stolidam* (vers 28). — Croyes vous que parceque tous ces malheurs ne vous sont pas arriués qu'il vous soit permis d'arracher la barbe au bon Iupiter, c'est a dire qu'il vous soit permis de cometre impunement toute sorte de crimes. Il fait allusion a Denis, tyran de Syracuse, qui voyant la statue d'Esculape avec une barbe d'or la luy fit oter, disant qu'il n'étoit pas iuste de voir Esculape avec une si belle barbe pendant qu'Apollon son voisin n'en auoint point du tout.

*An idcirco*, dit S. Hyerosme a Sabinien qui ne vouloit pas changer de vie tout diacre qu'il étoit, *induratur iuxta Pharaonem cor tuum quia non statim percuteris et differris diu ad pœnam*. Lib. 2, ep. 3.

Croyes vous donc que parceque la foudre ne vous ecrase pas encore qu'il vous soit permis d'arracher la barbe au bon Iupiter ; assurez vous qu'il vous punira. *Qui secus manet*, disent les loix des XII Tables, cap. 1, tit. 1, *deus ipse vindex erit*. Et cod. de rebus creditis et iureiur. : *Iureiurandi contempta religio satis deum ultorem habet*.

Il y a un beau passage de S. Hyerosme sur cette conduite des mechants qui croyent etre en droit de cometre les plus grands crimes parceque Dieu ne les punit pas. Lib. 1, ep. 38 : *Quantum cernimus ethnicos atque Iudæos hereticos, atque diuersorum dogmatum homines volutari in cæno libidinum madere sanguine, feritate lupos rapacitate miluos vincere, et nihilominus flagellum non appropinquare tabernaculis eorum; et idcirco superbire contra Deum, et transire usque ad cælum os eorum.....* Dieu dispense ses chatiments avec une sagesse qui nous est souvent impenetrable, ceux qui eschappent ne sont pas souvent plus criminels que ceux qui sont frapés.

*Pulmone, et lactibus unctis* (vers 30). — C'est une raillerie du poete, come s'il vouloit dire que les dieux ne se laissoient pas toucher a ces sortes de sacryfices, mais aux prieres que l'on faisoit avec une sincere et veritable affection.

*Metuens diuum* (vers 31). — Cecy se prend presque tout en raillerie. *Metuens diuûm*, Terent. *fugitans litium* pour *fugiens lites*.

*Ecce auia* (vers 31). Il parle des souhaits que toutes les

meres font pour la prosperité de leurs enfans dès qu'ils sont sortys du berceau; le poete dit que ce sont des vœux qui importunent les oreilles des dieux, 'ce qui fait qu'ils ne sont pas ecoutés.

*Infami digito* (vers 33). — Avec le doit du milieu qui étoit apelé infame, parceque c'étoit un affront sanglant de montrer ce doit a une persone. Iuuenal entend parler de celuy la :

*Mediumque ostenderet unguem.*

*Lustralibus saliuis* (vers 33). — De la saliuie propre pour purger les enfans de toute sorte de maux. Pline parle des effets de la saliuie de l'home qui sont admirables.

*Urentes oculos* (vers 34). — Les regards malfaisants des sorciers; parmi les Tribales et les Illyriens, il y auoit des certaines familles dont le scul regard ensorceloit, surtout lors qu'ils regardoient avec des certains yeux enflamés; les petits enfans sentoient plutot les mechants effets de ces regards que ceux qui étoient auancés dans l'aage, soit a cause de la foiblesse de leur constitution, soit a cause de leur innocence.

*Nunc Licini in campos, nunc Crassi mittit in ædes* (vers 36). — Tantôt elle luy souhaite les richesses de Licinus, tantôt celles de Crassus. Licinus étoit un affranchy d'Auguste extremement riche; Crassus feut de son tems le plus riche des Romains, il deuint gueux sur la fin de ses iours; ceux qui le rencontroit le saluoient sous le nom de riche pour se moquer de luy.

*Hunc optet generum* (vers 37). — La tante ou la nourrice parlent.

*Quod si in descriptione fædorum, semper irasceris, tibi*

*cum Persio cantabo : Optent te generum rex et regina,*  
ect., jusqu'à *fiat*. Hyer., lib. 1, ep. 16.

*Quicquid calcaverit hic, rosa fiat* (vers 38). — La rose seruoit a exprimer ches les anciens quelque bonheur extraordinaire. Que la rose naisse sous ses pas, dit Perse, pour dire que tout luy succede heureusement, ect. = S. Hyer., lib. 2, ep. 15, parlant d'une ieune fille qu'il a veue eleuer, dit : *Rapiat eam auia, patrem risibus agnoscat, sit omnibus amabilis, et uniuersa propinquitas rosam ex se natam gaudeat*. Il se pourroit même faire que S. Hyerosme eut pris cette idée de cet endroit de Perse.

*Ast ego nutrici non mando vota* (vers 39). — Perse reprend le discours que les souhaits de la nourrice auoint interrompu.

*Albata*(vers 60). — Vetue de blanc, ou bien quoyqu'elle ne soit souillée d'aucun peché. Perse n'a pas mis la Iupiter sans dessein plutôt qu'un autre dieu; la couleur blanche est si lumineuse que les anciens l'auoint come consacrée au pere de toute lumiere qui est Iupiter. C'est pourquoy Pythagore ordonoit qu'on chantat des hymnes a ce Dieu avec des robes blanches; Socrate, l'Histoire montre leur excellence par celles de Moyse, de Salomon et de Iesus-Christ.

*Poscis opem neruis* (vers 41). — Il a iusqu'icy declamé contre les vœux impies des homes; il se mocque icy des prieres impertinentes de certaines gens qui demandoit des choses aux dieux que leur conduite même les empeschoit de receuoir, come la santé pendant que leurs debauches la leur diminoit.

*His* (vers 43). — Supp. *vothis*.

*Annuere his superos vetière* (vers 43). — Cet endroit

qui n'a arrêté aucun interprète me paroît difficile si on le laisse de la manière qu'il est, car pour rendre un véritable sens il faudroit que ce qui est à l'accusatif feut au datif et que ce qui est au datif feut à l'accusatif. Et disc. : *Annuere hæc superis vetuere*. *Vetuere* à mon sens ne peut être la que pour *vetuere*; c'est une marque de mon ignorance de n'en voir point d'autre origine. Cette construction ainsy faite, il s'explique ainsy mot à mot : les grands repas que vous faites ont deffendu aux dieux de vous accorder ces choses, c'est à dire la santé que vous leur demandes; les dieux ne peuvent pas vous donner la santé tandis que de votre côté vous ne faites rien pour l'acquérir et qu'au contraire vous pratiques iustement ce qu'il faut pour la ruiner. Ne seroit ce point peut être que la chose est prise pour la personne et la personne pour la chose; on peut l'expliquer pourtant en le laissant de la manière qu'on le trouue, mais ie ne doute nullement que le sens ne feut plus net de la manière que ie l'entends.

*Rem struere exoptas cæso boue* (vers 44). — Il se mocque de ceux qui croyoient augmenter leurs troupeaux en faisant des sacrifices aux dieux de ce qu'il y auoit de meilleur, ne prenant pas garde qu'ils dimينوient leurs reuenus au lieu de les augmenter.

*Mercurium* (vers 44). — C'est le dieu qui preside au gain, car il a pris son nom de *mercibus* qui signifie toute sorte de négoce.

*Da fortunare penates* (vers 45). — O Mercure! faites en sorte que les affaires de ma maison soient toujours en bon état, que mes reuenus augmentent et mes troupeaux aussy.

*Quo pessime facto* (vers 46). — C'est come si Mercure luy même parloit et qu'il luy fist voir l'inutilité de sa

prière. Comment puis-je augmenter ton troupeau puisque tu en fais mourir tous les iours une partie, soit pour les sacrifices, soit pour les debauches que tu fais.

*Omenta* (vers 47). — C'est une membrane legere, dure en bas et molle sur le haut, elle n'a point de moelle; elle est prise la pour le corps entier de la genisse.

*Et tamen hic extis* (vers 48). — Rien ne le rebute, au contraire il s'imagine que tout ira selon ses souhaits.

*Fertum* (vers 48). — C'est une espece de pain que les pbretres sacryfioint aux dieux.

*Iam crescit ager* (vers 49). — Il se moque de la superstition des homes qui s'imaginent que tout ira come ils le souhaitent parcequ'ils ont dépensé une partie de leur bien en sacryfices. L'auare parle.

*Si tibi crateras argenti* (vers 52). — Vous êtes tombé dans un aueuglement si prodigieux que si ie vous fais aujourduy quelque present, soit des vases d'or soit de quelque autre matiere considerable, vous croyes d'abort que c'est un present que les dieux vous font par mes mains et un effet de vos sacryfices, de sorte que vous les renouuelles tous de nouveau, et vous acheues par la de manger le peu de bien qui vous restoit.

*Dona incusa pingui auro* (vers 52 et 53). — Des presents enrichis des plaques d'or massif trauaillés avec artifice.

*Sudes et pectore læto excutias guttas* (vers 53 et 54). — Vous trouues tant de plaisir a recevoir mes presents que la ioye que vous en aues vous fait suer. Il ajoute *pectore læto* parceque c'est la le siege du cœur.

*Hinc illud subiit* (vers 55). — Cette dissolution est la cause que vous croyes que les dieux prenent plaisir a voir



vos profusions, et c'est pour cela que vous leur faites eleuer des statues dorées.

*Auro ouato* (vers 55). — Il apele l'or *ouatum* parce qu'on frotte les statues qu'on veut dorer avec le blanc de l'œuf pour faire tenir l'or, ou bien parce que le iaune de l'œuf ressemble de l'or. Il y en a qui entendent par *auro ouato* le butin que l'on faisoit a la guerre, duquel on batissoit des temples aux dieux; *ouatus* repond a *ouare* come *trionphatus* a *trionphare*. Il y a quelque raport qui a doné lieu a l'opinion precedente entre *ouare* et le OOO des soldats qui venoient de remporter quelque glorieuse victoire.

*Perducis facies sacras* (vers 55 et 56). — Il se mocque des coutumes de son tems; on croyoit que les dieux se laissoient plutot toucher par des magnifiques sacryfices et par des statues dorées que par des images de terre come le leur reproche Seneque : *Exurge modo, et te quoque dignum, finge deo; finges animam non auro nec argento, non potest in hac materia imago dei exprimi, quin cogita illos cum propitii fuissent fictiles fuisse.*

*Fratres inter aënos* (vers 56). — On dit que sur le portique du temple d'Apollon Palatin on voyoit autrefois les statues des Danaïdes et a leur coté celles des fils d'Egiste qui rendoient leurs oracles a ceux qui les inuoquoient durant le someil; d'autres entendent parler de Castor et Pollux qui auoient dans leurs temples des pbretres qui interpretoient les songes. Il entend parler peut être de tous les deux ensemble.

*Vasa Numæ* (vers 59). — Les vases de terre dont se seruoit Numa pour sacryfier aux dieux.

*Saturnia æra* (vers 59). — L'airain étoit en usage

durant que Saturne regnoit en Italie ; il s'en seruit a  
batir sa maison , d'ou il feut apelé *ærius* , car on ne  
sauoit pas encore ce que c'étoit qu'argent.

*Vestales urnas* (vers 60). — Les vases d'argile dont les  
Vestales se seruoit auant que Rome ne feut paruenue a ce  
haut degré de grandeur ou elle paruint ensuite.

*Tuscum fictile* (vers 60). — Des vases de Toscane , on  
y en faisoit beaucoup.

*O curux in terris animæ* (vers 61). — Ames ! qui ne  
respirez que pour les choses de la terre sans songer a celles  
du ciel.

*Templis nostros immittere mores* (vers 62). — Croyez  
vous que les dieux ayent les mêmes pensées que nous et  
qu'ils aprouent une chose parce que nous l'aprouons ,  
qu'ils ayent de l'ambition come nous , qu'ils ayent la  
magnificence , ect.

*Bona ex scelerata pulpa* (vers 63). — Des biens qui  
vient de la corruption de notre nature et que produisent  
l'impieté et le desordre de nos mœurs.

*Hæc* (vers 64). — Notre chair.

*Gasiam* (vers 64). — C'est une plante qui nait dans  
l'Ethyopie , sur les bords du fleuve Cinamus ; il s'en fait  
des onguents pretieux.

*Corrupto oliuo* (vers 64). — L'oliue sert a entretenir  
l'odeur dans les onguents pretieux ; il l'apele corrompu  
parceque l'oliue quitte sa senteur pour prendre celle du  
parfum avec lequel on le mele.

*Calabrum vellus* (vers 65). — Laine de Calabre ; elle  
étoit fort estimée surtout du coté de Tarante et de Canuse.

V. *Dibapha*.

*Hæc baccam* (vers 66). — Il blame les desordres de son

siecle et tout ce que l'on faisoit pour doner du plaisir au corps, come d'arracher les perles de leurs naces pour seruir au luxe des habits et de fouiller iusqu'aux entrailles de la terre pour en tirer de l'or.

*Crudo de puluere* (vers 67). — L'or se trouue de trois differentes manieres, parmi le sable de la mer, dans les puits et dans les rochers; celui qui se trouue parmi les sablons de la mer est le meilleur parcequ'il a le tems de se purifier dans sa course; on apele *canalitium* celui qui se trouue dans les puits, il deuient pur par l'industrie des homes, on le reduit premierement en poudre, ensuite par la force du feu on en fait des lingots; il en est de même de celui que l'on trouue dans les rochers.

*Feruentis massæ* (vers 67). — Du metal fondu, de l'or qui est encore dans le creuset; le luxe nous a appris a mettre en masse la poudre de l'or pour en faire des lingots et pour seruir apres ça a d'autres usages.

*Peccat et hæc peccat* (vers 68). — Il faut entendre la chair. Cette repetition marque bien l'indignation du poete contre le luxe de son tems; il étoit venu a un tel excès, dit Pline, que l'on metoit de l'or sur tout ce que l'on portoit, iusques aux galleries des maisons et aux souliers des femes.

C'étoit une opinion des Stoiciens que le peché étoit une espece de combat qui se faisoit dans l'home et que celui qui peche croit qu'il fait une bone action plutot qu'une mauuaise; de la ils tiroint cette concequence qu'il faisoit ce qu'il n'auoit pas dessein de faire; car, disent ils, un voleur songe a l'utile quand il derrobe, donc s'il est puny pour auoir volé, il ne fait pas ce qu'il a songé, donc il ne fait pas ce qu'il auoit dessein de faire. Art. Epict., lib. 2, capt. 26, ect.

*Dicite pontifices* (vers 69). — Il s'adresse aux pontifes come a ceux dont le culte ne se terminoit pas a un seul dieu , mais a tous en general , ce qui les metoit au dessus de la condition des simples pbreres qui étoient attachés a un seul dieu. *Divisque aliis , alii sacerdotes , omnibus pontifices , singuli flamines sunt*. Leg. XII Tab., cap. 5 , tit. 1.

*In sancto quid facit aurum* (vers 69). — Perse montre par la l'inutilité de ces vases precieux dans les temples ; il montre qu'il seroit bien mieux d'y apporter une conscience qui ne feut souillée d'aucun crime , come le portent ces deux vers , qui font voir iusques ou peut aler la phylosophie d'un simple payen qui n'est conduit que par les lumieres de la raison.

*Compositum ius, fasque animo, sanctos que recessus  
Mentis, et incoctum generoso pectus honesto.*

Perse auait pris cette idée de la loi des XII Tab., cap. 1 , t. 1 , qui deffend d'employer de la depense pour obtenir des dieux ce qu'on leur demande , *opes amouento* ; de peur dit Ciceron , que la magnificence des sacryfices et la trop grande propreté des temples ne corrompe ces semences d'humilité que la veue des autels a accoutumé d'inspirer et n'empesche les pauvres d'offrir leurs sacryfices aux dieux.

*Donatæ à Virgine puppæ* (vers 70). — Les ieunes filles qui se marioient offroint a Venus une petite image de cire ou de laine , tout de même que les enfants en quittant la robe de l'enfance l'offroint aux dieux penates. V. Misc., 2 , pag. 138.

*Lance* (vers 71). — Un plat dont se seruoient les gens riches pour sacryfier.

*Messalæ lippa propago* (vers 72). — Il parle de Cotta Messalinus qui eut de tres mechants ieux durant sa ieu- nesse ; il feut extremement debauché depuis qu'il eut été adopté par Aurelius Cotta. Il prit le nom de Marcus- Aurelius Maximus ; il decendoit d'Aurelius Messala qui auoit été sept foix consul ; c'est luy qui ayant été apelé au combat par un Gaulois qu'il vainquit prit le nom de *Coruinus*, a cause qu'un corbeau s'ala reposer sur sa tête durant le combat, ce qui epouuanta tellement le Gaulois qu'il feut vaincu.

*Compositum ius* (vers 73). — Il entend une conscience purgée de toute sorte de crimes, un exterieur honete et des pensées qui ne fassent tort a persone.

*Sanctosque recessus mentis* (vers 73 et 74). — C'est a dire des recueillements interieurs come pour songer a la misere de notre condition et a la grandeur de Dieu.

*Incoctum pectus* (vers 74). — Un cœur plein d'honeteté et de generosité enuers tout le monde.

*Hæc cedo* (vers 75). — Donnes moy toutes ces choses et i'y ioindray de mon coté le sacryfice d'un petit tourteau.

FIN

DE LA 2<sup>e</sup> SATYRE.

---



### SATYRA III

- 1 NEMPE hæc assidue ? iam clarum mane fenestras
- 2 Intrat , et angustas extendit lumine rimas.
- 3 Stertinus , indomitum quod despumare Falernum
- 4 Sufficiat , quinta dum linea tangitur umbra.
- 5 En quid agis ? siccas insana canicula messes
- 6 Iam dudum coquit , et patula pecus omne sub ulmo est ,
- 7 Unus ait comitum . Verumne ? itane ? ocyus adsit
- 8 Huc aliquis . nemon' , turgescit vitrea bilis :
- 9 Findor ul Arcadiæ pecuaria rudere credas.
- 10 Iam liber , et bicolor positis membrana capillis ,
- 11 Inque manus charlæ , nodosaque venit arundo .
- 12 Tunc querimur , crassus calamo quod pendeat humor ,
- 13 Nigra quod infusa vanescat sepia lympha ;
- 14 Dilutas querimur geminet quod fistula guttas .
- 15 O miser , inque dies ultra miser ! huccine rerum
- 16 Venimus ? aut cur non potius , teneroque columbo ,
- 17 Et similis regum pueris , pappare minutum
- 18 Poscis , et iratus mammæ lallare recusas ?
- 19 An tali studeam calamo ? cui verba ? quid istas
- 20 Succinis ambages ? tibi luditur : effluis amens .
- 21 Contemnere . sonat vitium percussa , maligne
- 22 Respondet viridi non cocta fidelia limo .
- 23 UDUM , et molle lutum es , nunc , nunc properandus , et acri ,
- 24 Fingendus sine fine rota . sed rure paterno
- 25 Est tibi far modicum , purum , et sine labe salinum .
- 26 Quid metuas ? cultriæque foci securo patella est :
- 27 Hoc satis an deceat pulmonem rumpere ventis ,
- 28 Stemmata quod Tusco ramum millesime ducis ,
- 29 Censoremne tuum vel quod trabeate salutas ?

- 30 *Ad populum phalerus : ego te intus, et in cute novi.*  
 31 *Non pudet ad morem discincti vivere Nattæ?*  
 32 *Sed stupet hic vitio, et fibris increvit opimum*  
 33 *Pingue : caret culpa : nescit quid perdat : et alto*  
 34 *Demersus, summa rursus non bullit in unda.*  
 35 *Magne Pater divum, sævos punire tyrannos*  
 36 *Haud alia ratione velis, cum dira libido*  
 37 *Moverit ingenium ferventi tincla veneno,*  
 38 *Virtutem videant, intabescantque relicta.*  
 39 *Anne magis Siculi gemuerunt æra juveni,*  
 40 *Et magis auralis pendens laquearibus ensis*  
 41 *Purpureas subter cervices terruit, Imus,*  
 42 *Imus præcipites, quam si sibi dicat et intus*  
 43 *Palleat infelix, quod proxima nesciat uxor?*  
 44 *Sæpe oculos, memini, lingebam parvus olivo,*  
 45 *Grandia si nollem morituro verba Catoni*  
 46 *Dicere, in sano multum laudanda magistro,*  
 47 *Quæ pater adductis sudans audiret amicis.*  
 48 *Iure etenim id summum : quid dexter senio ferret,*  
 49 *Scire erat in voto : damnosa canicula quantum*  
 50 *Raderet, angustæ collo non fallier orcæ :*  
 51 *Neu quis callidior burum torquere flagello.*  
 52 *Haud tibi inexpertum curvos deprendere mores,*  
 53 *Quæque docet sapiens brachialis inlita Medis*  
 54 *Porticus insomnis, quibus et detonsa juvenus*  
 55 *Invigilat siliquis, et grandi pasta potentia.*  
 56 *Et tibi quæ Sanios deduxit litera ramos,*  
 57 *Surgentem dextro monstravit limite callem.*  
 58 *Sterlis adhuc : laxumque caput compoße soluta*  
 59 *Ociat hesternum dissutis undique malis.*  
 60 *Est aliquid quo tendis, et in quod dirigis arcum?*  
 61 *An passim sequeris corvos, testaque, luloque,*  
 62 *Securus quo pes ferat, atque ex tempore vivis?*  
 63 *Helleborum frustra, cum jam cutis ægra tumebit,*  
 64 *Poscentes videas : venienti occurrile morbo.*  
 65 *Et quid opus Cratero magnos promittere montes?*  
 66 *Discite, ó miseri, et causas cognoscite rerum,*  
 67 *Quid sumus, et quidnam victuri gignimur, ordo*  
 68 *Quis datus, aut metæ qua mollis flexus, et unde :*



- 69 *Quis modus argento , quid fas optare , quid asper*  
70 *Utile nummus habet : patriæ , carisque propinquis*  
71 *Quantum elargiri deceat : quem te Deus esse*  
72 *Iussit , et humana qua parte locatus es in re.*  
73 *Disce : nec invidetas , quod multa fidelia putel*  
74 *In locuplete penu , defensis pinguibus Umbris.*  
75 *Et piper , et pernae , Marsi monumenta clientis :*  
76 *Manique quod prima nondum defecerit orca.*  
77 *Illic aliquis de gente hircosa Centurionum*  
78 *Dicat , quod sapio satis est mihi : non ego curo*  
79 *Esse quod Arcesilas , ærumnosique Solones ,*  
80 *Obstipo capite , et figentes lumine terram ,*  
81 *Murmura cum secum , et rabiosa silentia rodunt ,*  
82 *Atque exporrecto trutinantur verba labello ,*  
83 *Ægroti veteris meditantis somnia , gigni*  
84 *De nihilo nihilum , in nihilum nil posse reverti.*  
85 *Hoc est , quod palles : cur quis non prandeat , hoc est.*  
86 *His populus ridet , nullumque torosa juventus*  
87 *Ingeminat tremulos naso crispante cachinnos.*  
88 *Inspice : nescio quid trepidat mihi pectus , et ægris*  
89 *Faucibus exsuperat gravis halitus : inspicite sodes ,*  
90 *Qui dicit medico , jussus requiescere , postquam*  
91 *Tertia compositas vidit nox currere venas ,*  
92 *De majore domo modice siliente lagena*  
93 *Lenia loturo sibi Surrentina rogavit.*  
94 *Heus bone , tu palles . Nihil est . Videas tamen istud ,*  
95 *Quicquid id est . surgit tacite tibi lutea pellis .*  
96 *At tu deterius palles : ne sis mihi tutor :*  
97 *Iampridem hunc sepeli : tu restas . Perge , tacebo .*  
98 *Turgidus hic epulis , atque albo ventre , lavatur .*  
99 *Gutturæ sulfureas lente exhalante Mephites .*  
100 *Sed tremor inter vina subit , calidumque triental*  
101 *Excudit è manibus : dentes crepuere relecti .*  
102 *Vincta cadunt laxis tunc pulmentaria Libris .*  
103 *Illic tuba , candelæ : tandemque beatulus alto*  
104 *Compositus lecto crassisque lulalus anomis ,*  
105 *In portam rigidos calces extendit : at illum*  
106 *Hesterni capite induto subiere Quirites .*  
107 *Tange miser venas , et pone in pectore dextram .*

- 108 *Nil calet hic. summosque pedes attinge, manusque.*  
109 *Non frigent. Visa est si forte pecunia, sive*  
110 *Candida vicini subrisit molle puella,*  
111 *Cor tibi rite salit? Positum est argente catino*  
112 *Durum olus, et populi cribro decussa farina.*  
113 *Tentemus fauces: tenero lalet ulcus in ore*  
114 *Putre, quod haud deceat plebeja radere beta.*  
115 *Alges, cum excussit membris timor albus aristas:*  
116 *Nunc face supposita fervescit sanguis, et ira*  
117 *Scintillant oculi: dicisque, facisque, quod ipse*  
118 *Non sani esse hominis, non sanus juret Orestes.*
-

### SATYRE III

*Nempe hæc assidue* (vers 1). — Il faut entendre *facie-mus*.

*Mane* (vers 1). — Il est pris la pour un nom substantif.

*Quinta dum linea tangitur umbra* (vers 4). — Pendant que l'ombre du quadrans tombe sur les cinq heures, ou bien comme disent quelques uns d'onze heures selon l'ancienne façon de compter.

*Insana canicula* (vers 5). — Quand on comance d'entrer dans la canicule, la chaleur devient excessiue, la mer a de la peyne a se contenir dans ses bornes, le vin bouillit dans les barriques et les chiens tombent même dans une espece de rage, d'ou vient que Perse l'apele *insanam*, c'est a dire *non salutiferam*.

*Patula pecus sub ulmo est* (vers 6). — C'est sur le midy, parcequ'ordinairement a cette heure les bergers metent leurs troupeaux a couuert sous des arbres iusques au soleil couché.

*Vitrea bilis* (vers 8). — Il l'apele *vitrea*, c'est a dire *splendida*, pour la distinguer de l'atrabile, ou bien il l'apele *vitrea*, c'est a dire enflée come le verre que l'ouurier fait enfler ; mais la meilleure opinion est qu'il luy done le nom de *vitrea*, c'est a dire de claire et apparente, parce qu'a trauers de la bile l'on voit l'home dans sa situation

naturelle et tel qu'il est, n'y ayant rien qui le fasse mieux conoitre que la colere.

*Arcadia pecuaria* (vers 9). — Des asnes.

*Nigra sepia* (vers 13). — C'est un poisson de mer qui se voyant sur le point d'être pris se blesse luy meme ; il sort de ses playes une espece d'ancre qui luy sert de sang , de sorte qu'ayant troublé l'eau il se sauue par ce moyen la. Il est pris la pour de l'ancre.

Aristote feut fort retenu parlant de la diuinité par l'exemple des phylosophes qui l'auoint précédé , surtout de Socrate qui pour auoir voulu établir l'unité d'un dieu feut condamné a la mort ; on a dit d'Aristote la dessus, *atramentum sepia more inspexit*, il auoit troublé l'eau pour se cacher, c'est a dire qu'il ne s'étoit pas expliqué nettement sur le suiet de la diuinité. *Vitamque in vulnere portat*.

*Huccine rerum venimus* (vers 15 et 16). — En somes nous venus a ces excés de paresse.

*Pappare minutum* (vers 17). — C'est peut être de la bouillie qu'on done aux petits enfants. *Lallare* veut dire la dormir, faisant allusion aux chansons dont se seruent les nourrices pour endormir les enfants , qui comencent presque touiours par *lalla, lalla*. Le sens est : paresseux que vous êtes , a quel excés de dissolution n'êtes vous pas arriué , puisqu'au lieu que dans les autres les vices et les mechantes habitudes se perdent par succession de tems ; ches vous au contraire ils y iettent des plus fortes racines a mesure qu'ils vieillissent ; vous voules imiter la mollesse des petits enfants de qualité qui autorisent leur paresse par la grande quantité des biens qu'ils possèdent , vous voules vous seruir come eux de ces petits mots mignards *pappare* pour *comedere* et *lallare* pour *dormire*.

*Forsitan et laxis uberum pellibus mater arata rugis fronte, antiquum referrens mammæ lalarre congeminat.*  
Hyer., lib. 2, ep. 5.

*An tali studeam calamo* (vers 19). — L'écolier répond, et come un home paresseux trouue touïours des excuses pour s'empêcher de faire ce que le deuoir exige de luy ; celuy cy en voudra trouuer en disant qu'il luy seroit impossible d'ecrire avec une aussy mechante plume que celle qu'il a.

*Cui verba* (vers 19). — A qui croyes vous de parler ? répond le precepteur.

*Tibi luditur* (vers 20). — On se mocque de vous a vos propres dèpens.

*Effluïs amens* (vers 20). — Votre paresse vous fait perdre tout le tems que vous deuries employer a faire quelque chose.

*Contemnère* (vers 21). — Vous vous faites mepriser a cause de vos vices.

*Sonat vitium percussa fidelia* (vers 21 et 22). — Un vaisseau d'argile fait un son enroué lors qu'il n'est pas bien cuit, ou qu'il est tant soit peu fendu ; ainsy un home que la sagesse n'a pas bien meury montre touïours malgré luy même ce qu'il est et ce qu'il fera un iour, a quelque legere epreue qu'on le mette.

*Viridi* (vers 22). — Qui est dans sa couleur naturelle, c'est a dire dont la couleur naturelle n'est pas changée par la force du feu.

*Udum, et molle lutum es* (vers 23). — Vous êtes encore une matiere informe qu'il faut polir avec la roue ; c'est une metaphore pour dire qu'il n'a pas encore toute l'experience qui luy est necessaire pour se conduire dans le monde ; il

a besoin qu'on le pousse et qu'on luy aprene ce qu'il doit faire lors qu'il sera dans un aage plus auancé.

*Sed rure paterno est tibi far modicum* (vers 24 et 25).

— Mais peut être vous excuserez vous sur ce que vous saues que votre pere ou vous même en particulier aues quelque peu de reuenu qui n'est capable que de fournir aux depenses de votre maison.

*Purum et sine labe salinum* (vers 25). — Vous êtes contents de la gloire que vos ancêtres ont acquise et du bien qu'ils vous ont laissé sans vous metre en peyne d'en acquerir dauantage ; vous comptes parmy ces biens une saliere pure et sans tache, c'est a dire qui n'auoit iamais été prophanée par l'or ny par l'argent, mais qui n'étoit composée que de terre parcequ'ils vous l'ont laissée pour l'employer aux mêmes usages qu'eux, c'est a dire a des sacryfices. V. Hor., od. 16, lib. 2 : *Viuitur paruo bene cui paternum splendet in mensa tenui salinum. V. Splendere.*

*Cultrixque foci securo patella est* (vers 26). —

Qu'apreandes vous ? vous aues tout ce qu'il vous faut ches vous, vous y aues la paille du feu au coin de votre cheminée, et ainsy rien ne vous manquera. Il apele la paille du feu *cultrix foci* parcequ'elle n'abandonne presque iamais le coin du feu, n'étant faite que pour cet usage.

*Hoc satis* (vers 27). Tout cela vous suffit il pour vous dispenser de vous occuper a quelque chose ; faut il pour cela que vous remplissies votre poulmon de vents, c'est a dire que vous vous donies de la vanité ou pour cette raison la ou parceque vous tires votre origine de la noblesse de Toscane, mais a un degré infini ou du moins fort eloigné ou parceque vous ne manques pas tous les matins de doner le bon iour a un censeur qui vous fauorise avec une robe

de pourpre dont se seruoient les principaux de Rome. Il semble parler de Neron par *censorem tuum*.

*Ad populum phaleras* (vers 30). — *Phalera* veut dire proprement le harnais d'un cheual ; il est pris icy pour ces habits magnifiques avec lesquels Neron se faisoit voir au peuple. Le precepteur dit donc a son disciple : ie vous permets de porter ces riches habits deuant le peuple, de vous metamorphoser come vous voudres deuant luy pour paroître a ses yeux ce que vous n'êtes pas, pour moy qui vous conois et qui ay percé iusques dans les plus segrets replis de votre cœur, ie scay bien ce que ie pense de vous, et quel iugement ie dois faire de votre conduite.

*Ego te intus et in cute noui* (vers 30). — Ie conois les desordres de votre vie, ie scay que les biens que vos ayeux vous ont laissés ne sauroint suffire aux depenses que vous faites.

S. Hyerosme employe ce vers de Perse, ep. 14, lib. 2 : *Noli respicere ad phaleras et nomina vana Catonum, ego te intus et in cute noui*.

*Natta* (vers 31). — *Natta* étoit un infame debauché du siecle d'Horace ; il est pris icy pour toute sorte de debauchés.

*Sed stupet hic vitio* (vers 32). — Il excuse *Natta* qui du moins auoit quelque honte de ses crimes et n'osoit pas les produire en public. Il suppose qu'il auroit voulu s'en defaire, mais qu'il ne lui étoit pas possible a cause de la longue habitude qu'il y auoit prise et de la prodigieuse grandeur de son corps dont les fumées causées par la debauche luy auoint gaté le iugement, et qui ne luy permettoient pas de faire des reflexions serieuses sur les desordres de sa vie. Il prend de la suiet de blamer ceux qui ne pechent que par un principe de debauche et qui ne se

laissent gagner aux vices lors qu'ils pourroient facilement s'en deffaire, soit a cause de la vigueur de leur aage , soit parcequ'ils n'y ont pas encore ietté de profondes racines.

*Alto demersus summa rursus non bullit in unda* (vers 33 et 34). — Il est tellement enfoncé dans l'eau qu'il luy est impossible de remonter, c'est a dire il a tellement pris l'habitude du vice qu'il ne luy est pas possible de le quitter.

*Sæuos punire tyrannos* (vers 35). — Il parle de Neron , le plus infame et le plus debauché de son siecle, mais pour ne pas le faire conoitre directement il parle en general de tous les tyrans qui auoint les mêmes vices que luy. Il prie donc les dieux de ne punir ceux qui meprisent la vertu qu'en la leur faisant conoitre avec toutes ses beautés quand ils l'auront meprisée afin que cette cognoissance serue a les tourmenter continuelement , surtout quand la foiblesse de leur aage les empechera de continuer leurs desordres.

*Moucrit ingenium* (vers 37). — Lorsque la debauche leur aura entierement renuersé le iugement, ou quand ils seront degoutés de toute sorte de plaisirs.

*Libido tincta veneno feruenti* (vers 36 et 37). — Les voluptés infames teintes d'un poison cuisant, c'est a dire les plaisirs infames qui sont toujours accompagnés des segrets remords que quelque reste de conscience leur inspire.

*Intabescantque relicta* (vers 38). — Que le chagrin qu'ils auront d'auoir quitté la vertu les iette dans le desespoir.

*Æra Siculi iuueni* (vers 39). — Il repond par auance a ce qu'on pourroit luy dire pour prouuer que le reproche de la conscience est peu de chose , en disant que ceux qui ne conoissent la beauté de la vertu que sur la fin de leurs



iours, apres auoir suiuy le vice durant tout le cours de leur vie, sont plus cruelement tourmentés que Perillus et tous ceux que Denys le tyran auoit fait mourir. Perillus étoit un fameux ouurier du tems de Phalaris, roy des Agrygentiniens ; la cruauté de celuy cy fist chercher a Perillus des expedients pour la luy faire exercer ; il s'imagina de faire un taureau d'airain en forme de grille qui seruit a doner du plaisir a ce cruel prince par les crys horribles que pousoient ceux qu'on y renfermoit. Perillus croyant donc faire admirablement sa cour au tyran par cet endroit la luy en fit un present, mais le tyran reconut bien mal la peyne qu'auoit prise cest admirable ouurier, car pour faire l'essay de son ouvrage, il luy comanda de s'enfermer luy meme dans ce taureau, et fist mettre quantité de feu dessous pour rotir ce miserable ; c'est ainsy que la cruauté de ce prince paya le seruice que Perillus auoit creu luy rendre en luy donant un si bon moyen de l'exercer, car c'étoit par ces instruments de sa rage et par leur inuention qu'on auoit accès aupres de luy.

*Auratis pendens laquearibus ensis* (vers 40). — Il parle de Damocles qui parlant un iour a Denys, tyran de Syracuse, de la grandeur de ses richesses, de sa puissance presque infinie, de ses armées, de la valeur des soldats qui les composoient et de tout ce qui peut rendre recommandable la maiesté d'un souuerain, soutint qu'on ne pouuoit être heureux sans auoir tous ces auantages. Denys qui vouloit luy faire comprendre la bassesse de ce qu'il estimoit tant offrit de luy faire part de sa fortune s'il le vouloit bien, ou qu'il la luy doneroit même toute entiere s'il en auoit tant de fantaisie. Damocles surpris d'une telle proposition ne delibera pas long tems, il accepta le party que luy offroit

le tyran . de sorte qu'il feut placé avec toute sorte de magnificence dans le plus superbe appartement du palais ou l'on ne voyoit que diamants , pierres pretieuses , or et argent , et mille autres raretés qui passoient tout ce qu'on auoit iamais veu de plus beau sur la terre , seruy a table par tous les officiers de la courone , parmy la bonne chere et toute sorte de plaisirs , enfin il occupoit la place de Denys le tyran et étoit reconu par tout le monde pour leur véritable prince . Damocles se croyoit le plus heureux du monde ; rien ne manquoit a sa bone fortune lors que leuant les yeux au plancher , il vist une epée nue attachée a un petit filet qui regardoit precisement sa tête , de sorte que la peur l'ayant saisy , il ne prist plus garde a tout ce qu'on faisoit pour le diuertir , ny a tant des choses qu'il auoit souhaité si passionement ; il pria le tyran de le decharger de cette importune grandeur qui le menaçoit de la perte de sa vie , ne voulant pas être heureux a cette condition la . Le poete dit donc qu'il n'est pas si cruel de voir incessamment une epée prete a vous oter la vie que de sentir continuelement les remords d'une conscience criminelle .

*Purpureas ceruices* (vers 41) . — C'est a dire Damocles .

*Præcipites* (vers 42) . — Il faut entendre *ad vitium* .

*Sæpe oculos memini*, ect. (vers 44) . — Le precepteur va au deuant de l'excuse que luy pourroit faire son disciple , en luy disant que ce n'est pas par la foiblesse de son aage qu'il peche , mais par negligence ; il l'excuse pourtant par son exemple , car il dit qu'étant fort ieune , il auoit accoutumé pour se dispenser d'étudier de se frotter les yeux avec de l'huyle , feignant quelque indisposition , ce qui faisoit qu'on auoit de l'indulgence pour luy et qu'on ne l'obligeoit pas a étudier de peur d'interessier sa santé .

*Insano magistro* (vers 46). — Il est pris la pour *valde*. c'est a dire fort sauant. Virgile s'en sert aussy : *insanam vatem* pour *valde sanam*, non pas fou, come l'a traduit M. de Maroles.

*Sudans pater* (vers 47). — Il faut entendre *præ gaudio*, mon pere qui se donoit beaucoup de soins pour me faire declamer come il falloit deuant ses amys et deuant mon maitre et qui suoit de plaisir lors que ie le faisois d'une maniere qui plaisoit a la compagnie.

*Iure etenim id summum* (vers 48). — C'étoit ma plus grande et ma plus raisonnable occupation.

*Dexter senio* (vers 48). — Les anciens auoint un certain ieu qu'ils apeloint des dez et des talons ; celui des dez auoit quatre faces come il a encore aujourduy, celui des talons en auoit six, on donoit a ces six faces certains noms come des heros de l'antiquité, des homes illustres, souuent même celui des femes de mauaise vie ; les uns seruoient a marquer le gain come Venus et le Senio, les autres la perte come le chien representé par la canicule.

*Orca* (vers 50). — C'étoit un trou que les petits enfants faisoient dans la terre ou ils iettoient certaine quantité de noix. Ils en gaignoient une toutes les foix qu'ils iettoient leur noix dans ce trou ; il dit donc qu'il mettoit son plus grand plaisir a faire paroître de l'adresse dans les ieux de cette nature qui ne sont propres que pour les petits enfants, sans qu'ils se mettent fort en peyne de s'appliquer a l'étude.

*Neu quis callidior* (vers 51). — Il faut entendre *foret*. Je ne pouuois pas souffrir qu'un autre fist voir plus d'adresse que moy a faire dancer la toupie a grands coups de fouet. *Buxum*, qui veut dire du buis, est pris la pour la toupie même parcequ'elle en est composée.

*Quæque docetsapiens porticus* (vers 53 et 54). — Et tout ce qui s'apprend dans les galeries des sages , c'est a dire sous le portique des phylosophes Stoiciens ; ils sont apelés Stoiciens de *στόα* c'est a dire *porticus* , car il y auoit a Athenes une galerie qu'on apeloit *pisianactia* , remplie des plus belles peintures de Polignotus Thasius ; Zenon empecha qu'on ne la fist demolir parcequ'il y auoit eu en diuers tems mille quatre cents cytoiens de tués ; ce feut dans cette galerie ou il comança a introduire sa secte ; ses disciples qu'on apeloit auparauant Zenoniens feurent ensuite apelés Stoiciens du mot de *στόα* qui étoit come nous auons dit le veritable nom de cette galerie.

*Medis brachatis* (vers 53). — Les habits des Medes qui étoit de différentes couleurs. *Bracha* veut dire cette espece de robe.

*Inlita* (vers 53). — C'est a dire *picta* ; dans cette galerie Polignotus auoit peint la victoire des Atheniens sur les Perses et les Medes sans en prendre aucune recompense ; Micon son pere ne feut pas si scrupuleux que luy, il se fist fort bien payer aux Atheniens ; il y auoit encore dans cette même galerie la bataille des Atheniens contre les Perses a Marathon. C'étoit Paneus, frere de Phydias qui auoit fait ce bel ourage avec des couleurs si viues et des traits si animés qu'on n'auoit pas de la peyne a distinguer les chefs de ces armées a l'air qu'il leur donoit , come Milthiades , Callimachus et Cynegirus pour les Atheniens, Darius et Tisapherne pour les Persans.

*Medis* (vers 53). — Voir la page 346 des Remarques de Iuuenal.

*Insomnis et detonsa iuuentus* (vers 54). — Les disciples de Zenon qui ne se faisoient iamais raser et qui passoient les

nuits entieres sans dormir pour s'occuper a l'étude de la phylosophie.

*Quibus inuigilat* (vers 54 et 55). — Il faut entendre *Medis*. Ces phylosophes stoiciens qui passent les nuits a considerer la beauté de ces peintures qui representent la deffaitte des Persans et des Medes.

*Siliquis, et grandi pasta polenta* (vers 55). — Ces phylosophes qui ne se nourrissent que des legumes. *Siliquis* est un arbre qui naist dans la Syrie, au raport de Pline, ses feuilles repandent une odeur admirable. Il est pris la pour des legumes que mangeoint les phylosophes, principalement les Pythagoriciens, parce qu'ils ne croyoint pas qu'on peust manger de la chair, de peur, disoint ils, de ne manger le corps d'un de leurs ancetres, tout cela venoit de leur principe de la transmigration des âmes. *Polenta* est un certain composé d'eau et d'orge qui seruoit de nourriture aux Pythagoriciens; c'étoit encore le manger des anciens prophetes, au raport de S. Hyero., lib. 2, ep. 13 : *Filii prophetarum quos monachos in veteri testamento legimus, ædificabant sibi casulas prope fluentia Iordanis, et turbis urbium derelictis, polenta et herbis agrestibus victitabant*. C'étoit donc un manger tres simple et une marque d'abstinence. Les brachmanes des Indes et les gymnosophistes d'Egypte viuoint encore de cela au raport du même S. Hyerosme.

*Samios* (vers 56). — Le sage de l'isle de Samos; c'est Pythagore; il étoit fils de Pompeius Demarathus, riche marchand de Samos; c'étoit le plus sauant home de son tems; il mourut a Metaponte, a l'extremité de l'Italie, admiré et reueré de tout le monde; on luy batit un temple et on luy decerna des honeurs diuins.

*Samos littera* (vers 56). — La letre de Pythagore, c'est l'Y des Grecs ; par cette letre Pythagore a voulu nous montrer qu'il y auoit deux chemins a prendre en cette vie, celuy de la vertu extremement rude et difficile, et celuy du vice extremement facile et aisé a trouuer ; la queue de l'Y est le tems ou la ieunesse ne songe pas encore a se determiner, et ne scait quel party prendre ou celuy de la vertu ou celuy du vice.

*Qui paruulus est, et sapiens paruulus, donec ad annos sapientiæ veniat, et Pythagoreæ littera Y eum perducat ad biuium, tam bona eius quam mala parentibus imputantur.* Hyer., lib. 2, ep. 15.

*Surgentem callem dextro limite* (vers 57). — Le coté de la letre qui te conduit a la vertu, la letre du phylosophe de Samos t'a souuent montré le chemin qu'il falloit tenir pour cela.

*Larumque caput compage soluta oscitat hesternum* (vers 58 et 59). — Votre tete qui ne peut pas se soutenir a cause de la debauche que vous fites hyer au soir, vomit en quantité des marques de votre iurognerie. Il n'y a rien qui done plus de force que la sobrieté et rien au contraire qui la diminue dauantage que la debauche de quelle nature qu'elle soit.

*Dissutis undique malis* (vers 59). — Auec des certaines grimaces que vous faites faire a votre visage les plus vilaines du monde, ou bien vos ioues ne peuuent non plus se soutenir que tout le reste de votre corps, les nerfs surtout qui en font la principale force.

*Est aliquid* (vers 60). — Il faut entendre *est ne*.

*In quod dirigis arcum* (vers 60). — C'est une metaphore pour dire quel est votre dessein, quel genre de vie voules vous embrasser, ou celuy de la vertu ou celuy du vice.

*An passim sequeris coruos* (vers 61). — Vous amuses vous a suivre les corbeaux de toutes parts sans songer a ce que vous faites come les petits enfants, c'est a dire vous vivez touiours sans songer a ce que vous aues dessein de faire ny a quelle profession vous voules vous adoner ; tout ce que vous faites sans l'examiner par des certains mouuements que vous ne conoisses pas vous même , sans faire iamais de reflection serieuse , au contraire vous prenes les choses selon le tems sans vous informer du reste.

*Videas* (vers 64). — Pour *videbis*.

*Helleborum* (vers 63). — C'est une herbe apelée par les Latins *Veratrum* qui sert a purger la bile et le cerueau.

*Cratero* (vers 65). — Craterus étoit un fameux medecin du tems d'Auguste ; il est pris la pour toute sorte de medecins.

*Magnos montes* (vers 65). — Des grandes somes pour vous procurer la guerison ; c'est pour exorter les ieunes gens de n'attendre pas a s'adoner a la vertu que la vicillesse les accable , parcequ'il n'est plus tems , tous les efforts qu'ils font pour quiter leurs premieres debauches ne font que les suspendre , mais ne sauroint les deraciner entierelement , de sorte qu'ils meurent come ils ont vecu.

*Caussas rerum* (vers 66). — La phylosophie naturele qui s'occupe a deueloper les segrets de la nature.

*Nihil habeo quod tecum loquar, qui non intelligas quis ipse sis, nec cuius rei gratia natus sis, nec qua parte locatus fit in hoc mundo aut quibuscum communicet, item que mala sint bona, honesta aut hispida.* Epict. art., lib. 2, cap. 24.

*Quidnam victuri gignimur* (vers 67). — Pour quel dessein les dieux nous ont ils mis au monde ? est ce pour

suiure la vertu ou fuir le vice ? c'est sans doute pour tous les deux.

*Ordo quis datus* (vers 67 et 68). — Le rang que nous deuons tenir dans le monde.

*Aut metæ qua mollis flexus* (vers 68). — Auec combien de vitesse s'ecoule le plus beau tems de la ieunesse , auec combien d'adresse la mort nous surprend.

*Unde* (vers 68). — Il faut entendre *trahimus originem* ; d'ou prenons nous naissance , quels sont nos ancetres ?

*Quis modus argento* (vers 69). — Auec quelle moderation il faut souhaiter les richesses.

*Quid fas optare* (vers 69). — Ce qu'il nous est permis de souhaiter. Perse veut faire voir par la qu'il n'y a que les bones choses qui nous soient necessaires ; pour embrasser la vertu , il faut de la resolution come une chose extreme-ment necessaire pour la conduite de notre vie.

*Quem te Deus esse iussit* (vers 71 et 72). — A quelles occupations les dieux ont ils dessein de vous employer. V. Misc., 31, pag. 659.

*Humana qua parte locatus es in re* (vers 72). — Quel rang tenes vous dans le monde , c'est a dire souuenes vous touiours que vous êtes home , que tous les animaux vous sont soumis et qu'ainsy il est necessaire que vous menies une vie qui reponde a la grandeur de votre condition.

*Disce* (vers 73). — Il faut entendre *virtutem*.

*Defensis pinguibus Umbris* (vers 74). — Ayant deffendu les droits des opulents Umbriens , c'est a dire en s'adonnant aux plaisirs come les Umbriens ; c'étoient les plus anciens peuples d'Italie ; les Toscans leur enleuerent trois cents villes et bientot apres tous leurs états ; ils feurent les seuls que le deluge uniuersel de Deucalion epargna.



*Mæna* (vers 76). — C'est un poisson de mer qui change de couleur selon la saison; il est blanc durant l'hiver et noir durant l'été.

*Arcesilas* (vers 79). — Il étoit de Pitane, ville de Scythie; il embrassa l'opinion de ces philosophes qui n'asseurent rien; il fut disciple de Crator et abandonna quelque temps après la philosophie pour s'adonner à la poésie, il mourut pour avoir bu du vin excessivement.

*Ærumnosique Solones* (vers 79). — Les sept sages de la Grèce qui prennent leur nom de Solon législateur des Athéniens, fils d'Exécèsde de la ville de Salamine, il trouva le moyen de donner des lois aux Athéniens qui ne blessaient ni la dignité du sénat ni les libertés du peuple. Aussi disoit-on ordinairement que si les Athéniens avoient toujours observé les lois que Solon leur avoient laissées, ils auroient étendu les bornes de leur empire jusques au bout du monde. Solon mourut dans l'île de Chypre, fuyant la persécution de Pysistrate qui s'étoit fait tyran d'Athènes. Le poète en faisant la description des coutumes de ces sages la fait à même temps de tous les autres philosophes de ce temps là qui avoient des manières tout à fait extraordinaires. Ils portent, dit-il, la tête toute d'un côté, ils ont continuellement les yeux baissés, etc. Il appelle les sept sages *Ærumnosi* non pas à cause des travaux qu'ils avoient soufferts, principalement Solon, mais à cause de l'application continuelle qu'ils donnoient à l'étude de la philosophie et des veilles qu'ils employoient pour cela.

*Murmura cum secum et rabiosa silentia rodunt* (vers 81). — Ils gardent un silence forcé en eux même; il donne à *silentium* l'épithète de *rabiosum* parceque ces philosophes blâmoient les désordres de leur temps sans rien dire et en

gardant le silence; ils se contentoient de temoigner par leurs postures et par des mouuements de colere qu'ils ne les aprouuoint pas; on leur voyoit faire des grimaces fieureuses pour cela et semblables a celles d'un chien enragé qui ne fait pas le moindre bruit durant sa rage, mais fait des mouuements extraordinaires come remarquent les medecins. V. Misc., 2, pag. 154.

*Hoc est, quod palles* (vers 85). — Ces grandes reflections que vous faites sur la phylosophie, cette étude continuelle ou vous vous appliques pour decourir des choses qui ne vous seruent a rien et qu'on peut apeler des reueries d'un malade pret a rendre l'ame. Le poete se mocque de ces phylosophes qui se faisoient mocquer de tout le monde en debitant certaines fantaisies de leur imagination, sans songer a s'occuper a une étude qui leur feut utile.

*Cur quis non prandeat hoc est* (vers 85). — Ces phylosophes auoint accoutumé de ne faire qu'un fort petit repas par iour qui leur tenoit lieu de dyner et de souper; cette abstinence leur otoiit l'embonpoint et les faisoit deuenir pasles; le poete prend de la suiet de se mocquer d'eux, tant a cause de la paleur que la frugalité dont ils se picquoint faisoit remarquer sur leur visage qu'a cause qu'ils ne faisoient qu'un repas par iour pour se distinguer des autres qui en faisoient deux.

*Torosa iuuentus* (vers 86). — Il parle sans doute des gens de guerre, *hircosa gens centurionum*.

*Tremulos cachinnos* (vers 87). — Un ris demesuré; il l'apele *tremulus*, c'est a dire qui fait des fredons, parcequ'il est ordinaire a ceux qui rient demesurement de faire une espece de tremblement de voix qui approche du fredon.

*Inspice* (vers 88). — C'est le malade qui parle par la

comparaison qu'il fait de la maladie du corps a la maladie de l'esprit ; il veut faire entendre que ceux qui sont enemys de la vertu sont semblables a ces malades inquiets qui refusent les remedes que les medecins leur presentent , ce qui est cause de leur mort ; ainsi ceux qui refusent de s'appliquer a la vertu et qui meprisent les auis necessaires pour cela , meurent a la fin come ils ont vecu , c'est a dire dans le vice et le desordre.

*Qui dicit medico* (vers 90). — Il faut entendre *talia*, ces choses dont nous venons de parler.

*Iussus requiescere* (vers 90). — Le malade qu'on a prié de se doner un peu de relache et de ne s'agiter point , car on dit que le repos empeche le progres des maladies.

*De maiore domo* (vers 92). — De la maison de quelque riche qui a ches luy d'excellent vin de Surente.

*Modice sitiente lagena* (vers 92). — Dans un vase qui n'auoit pas beaucoup de soif , c'est a dire un vase tres petit mais plein pourtant , parceque les vins delicieux come celuy de Surente ne se donent pas a profusion.

*Lenia Surrentina* (vers 93). — D'excellent vin de Surente qu'on auoit soin de garder durant 25 ans dans des barriques , apres quoy c'étoit le meilleur vin du monde , surtout pour les malades qui n'en beuoint point d'autre.

*Lenia* (vers 93). — Du vin de Surente qui n'étoit pas trop fort a cause de sa vieillesse.

*Loturo* (vers 93). — Sur le tems qu'il deuoit s'aler metre dans le bain ; le poete reprend la conduite de ce malade de deux manieres , premierement de ce qu'il boit du vin et non pas des boissons que son medecin luy presente . deuxiemement de ce qu'il va se baigner , parceque ce n'est pas dans ce tems la qu'on doit prendre le bain et qu'on a

veu mourir beaucoup des gens pour l'auoir pris a contre tems a cause de l'indigestion qui s'ensuit.

*Heus bone, tu palles* (vers 94). — C'est le medecin qui parle au malade.

*Nihil est* (vers 94). — Ce n'est rien, repond le malade, vous vous alarmes mal a propos.

*Videas tamen istud quicquid id est* (vers 94 et 95). — Prenes garde pourtant, dit le medecin, vous êtes plus proche de la mort que vous ne pensez.

*At tu deterius palles* (vers 96). — Votre paleur est plus grande que la mienne, dit le malade au medecin.

*Ne sis mihi tutor* (vers 96). — Oh! ie vous en prie, de quelque maniere que ie me comporte, dans ma maladie, bien ou mal, ne vous dones point les libertés que se done un tuteur sur son pupille, c'est a dire laissez moy viure de la maniere que ie le trouue a propos.

*Iampridem hunc sepeli, tu restas* (vers 97). — Vous n'êtes pas mon tuteur, il y a long temps qu'il est mort et que ie l'ay ensevely; cependant vous voules vous doner le même pouuoir qu'il auoit sur moy; soyes assureé que ie viuray plus que vous; vous restes, c'est a dire vous êtes encore au monde, mais vous n'aires pas la satisfaction d'y rester long tems, vous en sortires plutot que moy; le poete se mocque des vaines esperances des ieunes genš qui se figurent que rien n'est capable d'altérer leur santé et qu'ils ne mourront iamais.

*Perge, tacèbo* (vers 97). — Le medecin interrompt le malade et luy dit : Eh bien, continues vos desordres, soyes touiours le même, ayes bone opinion de la vigueur de votre constitution, ie ne vous en parleray plus, mais vous mourres plutot que vous ne pensez pas.

*Albo ventre lauatur* (vers 98). — Les Romains auoient accoutumé auant de prendre leurs repas, de rester quelque tems dans le bain pour disposer l'estomach a la digestion ; il est dit que ceux qui s'y lauoint de cette maniere auoient l'estomach blanc , c'est a dire pale et gaté par les debauches continuelles qu'ils faisoient.

*Sulfureas Mephites* (vers 99). — Exalant des vilaines senteurs. *Mephites* est une odeur tres mechante qui sort des endroits ou l'on trouue des mines de souphre.

*Inter vina* (vers 100). — Parmy la debauche.

*Tremor subit* (vers 100). — Un certain frissonement et un tremblement de pieds, marque certaine d'une prochaine mort, le saisit.

*Calidum triental* (vers 100). — *Triental* est un vase propre pour boire , et qui tenoit la troisieme partie d'un cetier.

*Uncta pulmentaria* (vers 102). — Tous ces mets delitieux qui étoit l'instrument de leurs debauches. *Pulmentarium* vient de *puls*, *pultis*, qui étoit une espece de viande dont se seruoient les anciens au lieu du pain ; elle étoit composée d'eau , de farine, du miel ou du fromage et des œufs cuits ensemble. Il est pris la pour toute sorte de viande.

*Laxis labris* (vers 102). — En ourant la bouche.

*Hinc tuba , candelæ* (vers 103). — C'étoit les ceremonies que les anciens pratiquoient aux enterrements ; on y iouoit de toute sorte d'instruments principalement de la trompette ; on portoit des flambeaux deuant le corps et on faisoit beaucoup d'autres ceremonies de même nature.

*Tandemque beatulus* (vers 103). — Quelques interpretes entendent par le mot de *beatulus* un home qui a la

reputation d'être riche ; d'autres disent que *beatulus* veut dire que celui qu'on enseuelissoit ne feut heureux , qu'il n'auoit iamais si magnifiquement été paré que le iour de sa sepulture , *beatulus* voulant donc dire magnifique. Il me semble pourtant que *beatulus* ne veut rien dire de tout cela , mais qu'il doit être pris *ironicè* come voulant dire : le miserable qu'il est , il meurt et on le couche sur un lit de parade en cet état pour le porter au tombeau ; *beatulus* ne pouuant être expliqué a l'auantage de celui dont il parle.

*Crassis amomis* (vers 104). — Il est pris la pour toute sorte d'onguents pretieux ; *amomum* est un petit arbre qui croit en Armenie et dans la Medie ; il est semblable a la vigne sauuage , les Indiens s'en seruent a la place du vin.

*In portam rigidos calces extendit* (vers 105). — Il étend ses pieds froids vers la porte , c'est a dire il meurt et on le porte enfin au tombeau. *Calx* est pris la pour tout le pied.

*Hesterni Quirites* (vers 106). — Les esclaves du defunt qui étoit affranchys par la mort de leur maitre.

*Capite induto* (vers 106). Il parle des affranchys qui portoint leur maitre au tombeau ; quand on vouloit affranchir quelque esclave , on le conduisoit dans le temple de Feronie , deesse des affranchys , ou on les rasoit , apres quoy on leur donoit un chapeau pour marquer qu'ils auoient recouuert leur liberté , au lieu qu' auparauant ils ne portoint qu'un petit bonet fort simple , et même souuent ils ne portoint rien.

*Tange miser venas* (vers 107). — Tastes mon poux , dit le miserable qui est couché dans le lict. *Miser* ne peut s'appliquer au medecin , mais pour la parfaite intelligence de ce vers , il faut supposer *ait* ; le poete par la blame

l'oyssiueté et les debauches de son tems; il fait parler un de ces debauchés pret a mourir de ses debauches consultant son medecin sur la nature de son mal.

*Nil calet hic* (vers 108). — C'est le medecin qui parle et qui repond au malade qu'il ne sent point de chaleur naturelle a l'endroit ou il a mis la main.

*Summos pedes attinge* (vers 108). — Le malade parle.

*Non frigent* (vers 109). — Le medecin repond au malade qu'a la verité les pieds sont asses chauds, mais qu'il ne doit pas conclure de la que sa santé en soit en meilleur état.

*Visa est si forte pecunia* (vers 109). — Si l'on vous porte la nouvelle que l'on a de l'argent a vous compter, si par hazard la fille de votre voisin que vous aymes eperdue-ment vous fait quelque caresse ou vous done quelque marque de son amitié par quelque sourire obligeant, alors sans doute vous ne seres plus malade. Le poete blame par la l'auarice et la sensualité de ceux qu'il reprend qui n'étoient malades que d'imagination ou seulement de leurs debauches, de sorte qu'ils étoient bientôt gueris s'ils trou- uoient de quoy fournir a leur auarice et a leur sensualité.

*Molle* (vers 110). — Pour *molliter*, mignardement.

*Rite* (vers 111). — Votre cœur tressaillit de ioye, non pas come un malade, mais come un home qui se porte bien.

*Positum est* (vers 111). — Il faut entendre *si*; si l'on a mis sur votre assiette froyde des herbages que l'on cueillit dans les iardins, ou bien si l'on ne vous a doné que du gros pain; il est necessaire d'examiner votre bouche et votre langue pour iuger de l'état de la maladie.

*Farina populi* (vers 112). — De la farine du menu peuple, c'est a dire du gros pain dont se sert le petit peuple.

*Beta plebeia* (vers 114). — De la poiurée qui est une certaine graine dont se seruent les paaures gens a la place du poiure; il se moque de la delicatesse de ceux qui ne pouuoit rien manger qui ne feut exquis.

*Cum excussit membris timor albus aristas* (vers 115). — Lorsque la crainte vous saisit et qu'elle vous fait dresser les cheueux sur votre tête come des epis; l'epythete d'*albus* au lieu de s'appliquer a *timor* s'applique a l'home, la crainte que cause la palleur et qui par concequent fait deuenir plus blanc qu'a l'ordinaire.

*Face supposita* (vers 116). — Le visage enflamé de colere; il fait voir par la les diuerses agitations des homes qui tantot se laissent gouverner par la crainte, tantot par la colere et par le reste des passions.

*Feruescit sanguis* (vers 116). — Vous disies que vous n'êtes pas echauffé et que tout aloit bien; cependant votre visage enflamé est une marque du mauuais état du dedans et de l'echauffement de votre sang.

FIN

DE LA 3<sup>e</sup> SATYRE.

---



## SATYRA IV

- 1 *Rem populi tractas. barbatum hæc crede magistrum*
- 2 *Dicere, sorbitio tollit quem dira cicuta.*
- 3 *Quo fretus? dic hoc, magni pupille Pericli.*
- 4 *Scilicet ingenium, et rerum prudentia velox*
- 5 *Ante pilos venit: dicenda, tacendaque calles.*
- 6 *Ergo ubi commota fervet plebecula bile,*
- 7 *Fert onimus calidæ fecisse silentia turbæ*
- 8 *Majestate manus: quid deinde loquere? Quirites,*
- 9 *Hoc, puto, non justum est. illud male, rectius illud,*
- 10 *Scis etenim justum gemina suspendere lance*
- 11 *Ancipitis libræ, rectum discernis, ubi inter*
- 12 *Curva subit, vel cum fallit pede regula varo:*
- 13 *Et potis es nigrum vitio præfigere theta.*
- 14 *Quin tu igitur summa necquicquam pelle decorus*
- 15 *Ante diem blando caudam jactare popello*
- 16 *Desinis, Anticyras melior sorbere meracas?*
- 17 *Quæ tibi summa boni est? uncta virisse patella*
- 18 *Semper, et assiduo curata cuticula sole.*
- 19 *Expecta, haud aliud respondeat hæc anus. I nunc*
- 20 *Dinomaches ego sum. Suffla. sum candidus. Esto:*
- 21 *Dum ne deterius sapiat pannucea Baucis,*
- 22 *Cum bene discincto cantaverit ocyma vernæ.*
- 23 *Ut nemo in sese tentat descendere, nemo!*
- 24 *Sed præcedenti spectatur mantica tergo.*
- 25 *Quæsieris, Nostin' Vectidi prædia? cujus?*
- 26 *Dives, arat Curibus quantum non milvus oberret.*
- 27 *Hunc ais? hunc, Diis iratis, genioque sinistro,*
- 28 *Qui quandoque jugum pertusa ad compita figit.*
- 29 *Seriolæ veterem metuens deradere limum,*

- 30 *Ingemit, hoc bene sit : tunicatum cum sale mordens*  
31 *Cæpe : et farratam pueris plaudentibus ollam,*  
32 *Pannosam facem morientis sorbet aceti?*  
33 *At si unctus cesses, et figas in cute solem,*  
34 *Est prope te ignotus, cubito qui tangat, et acre*  
35 *Despuat in mores : penemque, arcanaque lumbi*  
36 *Runcantem, populo marcentes pandere vulvas.*  
37 *Tu cum maxillis balanatum gausape pectas,*  
38 *Inguinibus quare detonsus gurgulio extat?*  
39 *Quinque palæstritæ licet hæc plantaria vellant,*  
40 *Elixasque nates labefectent forcipæ adunca,*  
41 *Non tamen ista filix ullo mansuescit aratro.*  
42 *Cædimus, inque vicem præbemus crura sagittis.*  
43 *Vivitur hoc pacto : sic novimus. Ilia subter,*  
44 *Cæcum vulnus habes : sed lato balteus auro*  
45 *Præteggit : ut mavis, da verba, et decipe nervos,*  
46 *Si potes. Egregium cum me vicinia dicat,*  
47 *Non credam? Viso si palles improbe nummo,*  
48 *Si facis, in penem quicquid tibi venit amarum,*  
49 *Si puteal multa cautus vibice flagellas.*  
50 *Nequicquam populo bibulas donaveris aures.*  
51 *Respue quod non es : tollat sua munera cerdo.*  
52 *Tecum habita; noris, quam sit tibi curta supellex.*
-

## ARGUMENT

### DE LA IV<sup>e</sup> SATYRE

Cette satyre n'est proprement que contre l'empereur Neron qui des sa plus tendre ieunesse s'étoit adonné a toute sorte de vices ; mais le poete pour ne pas faire voir qu'il parlat directement de cet empereur sous le regne duquel il viuoit , introduit Socrate qui done des leçons de sagesse a Alcibiade , neuveu de Pericles , qui aspiroit au gouuernement souuerain d'Athenes , de sorte que , come dans la premiere satyre Perse se mocque des vers de Neron qui étoit tres mal faits , dans celle cy il raille sur sa politique et declame contre sa domination tyrannique , surtout contre ses debauches horribles qui l'auoint deia rendu odieux a toute la terre.

*Rem populi tractas* (vers 1). — Oses vous songer a prendre le gouuernement de l'empire romain , o Neron. Il faut touiours prendre cecy dans le figuré , car dans le propre c'est Socrate qui parle a Alcibiade du gouuernement d'Athenes.

*Barbatum magistrum* (vers 1). — C'est Socrate qui portoit la barbe longue come tout le reste des phylosophes ; il étoit fils de Sophroniste , excellent statuaire , et de Phana-reta qui seruoit de sage feme. Il feut le premier qui dona des preceptes de morale aux homes qui ne s'appliquoient

auparavant qu'à l'étude de la physique et de choses naturelles; sa mauvaise fortune voulut qu'il eut quelque démêlé avec Anitus, riche Athénien, mais extrêmement séditieux et méchant à cause de quelques railleries piquantes qu'il avoit laissé couler sur son suiet dans quelques uns de ses ouvrages, de sorte qu'Anitus songea au moyen de s'en venger; il donna une grande somme à Aristophane pour faire une comédie contre Socrate; il s'en acquitta comme il l'avoit promis à Anitus; elle fut représentée à Athènes sous le nom de Νεφέλαι, c'est à dire *nebulæ*. Parmi les calomnies dont Aristophane noircit la vie de Socrate, celle cy tenoit le premier rang, savoir que Socrate n'avoit point de religion et qu'il avoit mal parlé des dieux des Athéniens, il n'en faut pas davantage pour le perdre. Il fut accusé de ce chef par Anitus, Licon et Melitus et condamné à la mort par l'aréopage; il la subit en buvant de la ciguë avec du vin qui étoit la peine ordinaire des criminels. V. Misc., 3. pag. 648.

*Cicutæ* (vers 2). — La semence de la ciguë est un véritable poison parcequ'elle est extrêmement froide, elle éteint peu à peu la chaleur naturelle surtout aux extrémités du corps; l'on y remédie par le moyen du vin pourveu que la ciguë ne soit pas encore arrivée aux parties nobles et vitales, mais il n'y a point de préservatif contre la ciguë quand on la prend avec du vin. V. Misc., 3, pag. 650.

*Quo fretus* (vers 3). — Sur quelles raisons appuyés vous la justice de votre gouvernement, quelles qualités auez vous pour vous en acquitter dignement. Il parle toujours de Néron; cet empereur, après la mort de Claudius se saisit de l'empire au préjudice de Britannicus par la faction de sa mère Agrippine; il n'avoit tout au plus que 17 ans,

il n'étoit donc pas capable de porter un si pesant fardeau , de sorte qu'Agryppine gouvernoit l'empire a sa fantaisie, aydée des conseils de Seneque et de Burrus ; Neron ne se meloit que de ses debauches qui començoient a se faire voir publiquement , quoyque dans un aage ou l'on n'a guere accoutumé d'y penser.

*Magni pupille Pericli* (vers 3). — Le pupille du grand Pericles ; il parle d'Alcibiade fils de Clinia ; ce feut un des plus vaillants homes d'Athenes , mais on eut de la peyne a distinguer ses vertus avec ses vices , car on ne sauoit pas lesquels des deux l'emportoient dans luy ; apres la mort de Clinia , il eut pour tuteur Pericles et Ariphton qui étoient parents de son pere ; Socrate étoit son precepteur , et on dit même de luy qu'il l'aymoit plus qu'il n'étoit conuenable et a son sexe et a sa dignité. Alcibiade feut general de l'armée des Atheniens avec Nicia et Lamachus contre les Siciliens ; mais ayant été accusé deuant les iuges de l'areopage de n'auoir point fait a Ceres les sacryfices qui luy étoient deubs et de les auoir même meprisés , il s'en ala en exil de son propre mouuement , soit qu'il apreandat les suites de cette affaire ou que les remords de sa conscience fissent cet effet sur luy.

Alcibiade eut beaucoup d'ambition ; ceux qui étoient amoureux de luy et qui étoient en grand nombre ne manquoient pas de flater ses inclinations et de lui dire qu'il étoit deia capable du gouvernement de la republique ; mais Socrate abaissoit cet orgueil d'Alcibiade aussy facilement qu'il auoit été eleué et luy faisant reconoitre la foiblesse de son genie luy donoit du degout a même temps pour le maniement des affaires publiques. Plut. in Alcib.

Pericles ne feut pas le seul tuteur d'Alcibiade , il y en

eut encore un autre qui feut Ariphton, fils de Zantippe. Plut. in Alcib.

Pericles feut a la verité le tuteur d'Alcibiade, mais cependant il ne l'eleua pas luy même, il en donna la charge a un esclaue lacedemonien apelé Zopyre, seulement parcequ'il étoit Lacedemonien. Plut. in Lycur.

*Magni Pericli* (vers 3). — Pericles remporta neuf grandes batailles sur les enemys des Atheniens et principalement sur ceux de l'isle de Samos qui étoit les plus puissants de tous.

*Pupille* (vers 3). — Tacite rapporte que Poppæa, maîtresse de Neron, voyant qu'Agryppine n'aprouoit pas son mariage avec luy parcequ'elle aymoît Octauiæ et qu'elle ne vouloit pas son diuorce, auoit accoutumé d'en railler Neron et de l'apeler *pupille* luy reprochant par la son peu de courage de n'oser pas rompre son mariage avec Octauiæ de peur de s'attirer la colere d'Agryppine.

*Scilicet ingenium* (vers 4). — Les dix vers qui suiuent se doiuent entendre par ironie.

*Velox* (vers 4). — Parceque Neron feut créé empereur extremement ieune.

*Ante pilos* (vers 5). — Auant l'aage.

*Fert animus* (vers 7). — Il faut entendre *tuus*, votre courage est il asses fort et votre autorité asses grande pour appaiser les seditions d'un peuple mutiné.

*Fecisse silentia* (vers 7). — De donner le silence, c'est a dire d'auoir imposé silence a une troupe seditieuse.

*Maiestate manus* (vers 8). — Par votre seule autorité, ceux qui ont quelque chose a proposer pour l'utilité publique et surtout dans une sedition populaire ont accoutumé de demander audiance avec la main et par les gestes vehemens qu'ils luy font faire.

*Quid deinde loquere* (vers 8). — Pour *loqueris* ; quels termes employeres vous pour parler au peuple. Il se moque par la de l'ignorance de Neron qui recitoit les oraisons que Senecue luy faisoit, n'étant pas capable d'en faire luy même, au lieu que les empereurs qui l'auoint precedé étoient eloquents pour la plupart.

*Quirites* (vers 8). — Ce mot prouue bien que le poete a dessein de parler de Neron, car par un fin trait de satyre, il laisse la les Atheniens et s'en prend maintenant aux Romains ; et c'est sans doute pour mieux cacher l'intention qu'il auoit au comencement de la satyre de blamer Neron sous le nom d'Alcibiade.

*Hoc puto* (vers 9). — C'est Neron qui parle.

*Rectum discernis, ubi inter curua subit* (vers 11 et 12). — Vous conoisses la verité, même lors que le mensonge la couure et qu'elle est tellement cachée qu'il ne faut pas des yeux moins subtils que les vôtres pour la decouurir.

*Vel cum fallit pede regula varo* (vers 12). — Les interpretes ne sont pas d'accord sur le veritable sens de ce vers ; les uns l'appliquent a la balance, les autres a la regle d'un architecte ou au plomb d'un charpentier. Proprement *regula pede varo* est cette grande perche ou compas dont se seruent les agrimanseurs pour arpenfer ; cette perche ne peut pas s'apeler droite, parcequ'il est nécessaire que la mesure des pieds que l'on y remarque dessus soit inegale, autrement on ne pourroit pas marquer le plus ou le moins. Il est certain même que les habiles agrimanseurs ne font pas difference de perche a regle et qu'ils confondent ces deux noms, et les deux bassins de la balance et les compas des agrimanseurs doiuent être pris allegoriquement pour les deuoirs des princes et des magistrats. Les deux bassins

marquent ce qui est iuste et ce qui ne l'est pas, l'un est la recompense de la vertu, l'autre la recompense du vice; la perche ou compas donc a chaqu'un ce qui luy appartient de droit, et ote a ceux qui l'auoient usurpé, ce qui est le propre metier des agrimanseurs.

*Et potis es* (vers 13). — C'est a dire *possibilis es*, pour dire pouues vous; *potes ne* par interrogation.

*Nigrum vitio præfigere theta* (vers 13). — Etes vous capable de marquer avec un caractere noir qu'il faut que le vice soit puny, c'est a dire aues vous asses de prudence et de conduite pour rendre bone iustice a tout le monde et pour ordoner contre le vice les peynes qu'il merite.

*Nigrum theta* (vers 13). — Le theta noir des Grecs qui aloit a la mort; les iuges quand ils s'assembloient pour iuger un preueni metoint sur le papier une certaine letre, selon le iugement qu'ils vouloient. Theta étoit la marque de mort; on se seruoit encore d'une autre formalité dans ces sortes de iugements: la letre C étoit pour la mort, *condemnetur*; la letre A pour *absolvatur*, et les lettres N L plus amplement enquis, *non liquet*.

*Vitio* (vers 13). — C'est a dire *homini vitioso*; la chose est prise pour la persone même par metonymie; l'ironie finit icy.

*Quin tu igitur* (vers 14). — Il faut supposer qu'Alcibiade a repondu a Socrate qu'il ne scait rien de toutes les choses qu'il veut luy apprendre, a quoy Socrate repond en colere: Pourquoy ne cesses vous donc point d'étaler aux yeux du peuple la magnificence de vos habits et la beauté exterieure de votre corps, auant que l'aage vous le permete. C'est ici ou l'indignation du poete contre Neron paroît bien. Il le reprend touiours sous la persone de



Socrate et luy dit : Pourquoi, ignorant que vous êtes, ne quittez vous point le gouvernement de l'empire romain, vous qui n'aues ny l'aage, ny la force ny la moindre marque de prudence pour porter un faix si pesant.

*Ante diem* (vers 15). — Auant l'aage.

*Summa pelle decorus* (vers 14). — Vous qui n'aues qu'une beauté superficielle, toute du dehors sans que le dedans y reponde, c'est a dire dans le figuré, vetu d'une robe triomphale que vous n'aues pas meritée. Le Senat ordona pour flater la vanité de l'empereur Claudius que Neron seroit fait consul a l'aage de vingt ans et qu'il auroit hors la ville toute sorte de pouuoir et dans la ville qu'il seroit apelé le prince de la ieunesse, de sorte qu'ayant choisy un iour propre pour la ceremonie du consulat et du triomphe, Britannicus et Neron pareurent dans le cirque parmy les acclamations du peuple, le premier avec la robe qu'auoient accoutumé de porter les fils des empereurs et des senateurs iusques a l'aage de quatorze ans et qu'on apeloit *prætecta*, et le second avec une robe triomphale, pour preparer le peuple romain a sa domination au preiudice de Britannicus qui le meritoit mieux que luy. Des que Neron feut empereur, il obtint du Senat qu'on decernat des prieres a son honneur et que le peuple celebrat des ieux pour cela; il y pareut avec la robe triomphale qu'il auoit portée a l'aage de vingt ans sous l'empereur Claudius, et il se fit trainer en cet état par toute la ville; c'est cette robe triomphale que le poete apele *summa pellis*, parceque Neron n'auoit que la beauté du corps et non pas celle de l'ame.

*Blando popello* (vers 15). — *Popellus* est le diminutif de *populus*, qui veut dire les derniers de la lie du peuple;

il l'apele *blandus*, c'est a dire flatteur et complaisant aux debauches de Neron.

*Iactare caudam* (vers 15). — Par la vaine montre des habits triomphaux dont vous êtes chargé vous voules vous attirer l'amitié du petit peuple , et vous employes pour cela les flateries les plus basses , come celles dont un chien se sert pour se faire aymer de ceux qu'il flate.

*Ne quicquam* (vers 14). — En vain , comme dit Virgile,

*Sed quid ego hæc autem ne quicquam ingrata reuoluo.*

Ce n'est pas que *ne quicquam* veuille toüjours dire le même que *frustra* , Perse même ne l'employe pas toüjours a cette signification ,

*Ne quicquam fundo suspiret nummus in imo.*

*Antyciras melior sorbere meracas* (vers 16). — Vous fairies bien plus sagement d'aler a Anticyre chercher de l'hellebore qui sert a purger le cerueau et a guerir de la folie. Il faut entendre *esses*. L'hellebore chasse les mauuaises humeurs , aiguise l'esprit et a beaucoup d'autres qualités que les naturalistes raportent ; il se recuilloit en abondance a Anticyre , autrefois apelée Cyparis mais qui prit son nom d'Anticyrus , compagnon d'Hercule. Lucius Drusus ala a Anticyre pour y prendre de l'hellebore sur le lieu même , parcequ'il étoit fort incomodé surtout du mal Saint Iean , il en guerit parfaitement par le secours de cette racine. Il done a l'hellebore l'epythete de *meracus* , c'est a dire pur et simple , pris sur le lieu , du mot de *merus* , *a* , *um* , qui veut dire pur. Il conseille a Neron de prendre de l'hellebore qui est un remede tres violent , parcequ'il est necessaire de se seruir de ces sortes de remedes pour guerir des maladies de la nature de celle de Neron.

On dit a ceux qui ont dit quelque sottise d'aler a Anticyre chercher de l'hellebore pour se purger le cerueau. *Anicyram nauiga*, ou *porcum caele*, aut *squillam e sepulchris velle*. Le premier est dans Horace, le deuxieme dans Plaute, le troisieme dans Theocrite.

*Quæ tibi summa boni est* (vers 17). — En quoy faites vous consister le souuerain bien, dit Socrate a Alcibiade. Et Perse a Neron : Quel est votre sentiment sur une question si difficile? De faire touiours bone chere, repond l'autre, et de prendre soin de mon corps. Le poete par la montre bien le caractere de Neron, la pente qu'il auoit pour le vice et son ignorance pour le gouvernement de l'empire puisqu'il repond d'une façon si extraordinaire et qui ne peut partir que de la bouche d'un home qui n'a point de religion, come étoint les Epicuriens qui faisoient consister le souuerain bien en la volupté.

*Uncta vixisse patella* (vers 17). — *Vixisse* pour *viuere*; de passer mes iours a faire bone chere, repond Alcibiade. *Patella* est une espèce de petit plat qui a des bords a l'entour et qu'on met sur le feu avec un trepied; il luy done l'epythete d'*uncta*, c'est a dire pleyne de mets exquis.

*Assiduo curata cuticula sole* (vers 18). — Il faut entendre *summo boni mihi est*. Le mets encore mon souuerain bien, continue touiours Neron sous la persone d'Alcibiade, de polir ma peau au soleil avec des onguents precieux, selon la coutume des anciens, surtout de ceux qui auoint l'estomach foible; auant le repas ils prenoient un peu d'exercice, apres quoy ils se frottoient tout le corps et se montroient en cet état au soleil ou aupres du feu; l'huyle s'imbiboit dans la chair et rendoit le corps plus vigoureux et plus propre a toute sorte d'exercices.

*Cuticula* (vers 18). — Pro *cutis*.

*Sole assiduo* (vers 18). — Par un soleil continuel, c'est a dire qui ne m'abandonne point durant que ie me frotte.

*Expecta* (vers 19). — Voyes donc , dit Socrate a Alcibiade, et Perse a Neron , si une vieille qui aura passé sa vie dans le crime ne repond pas come vous et n'aura pas les mêmes sentiments sur le souuerain bien que vous aues. C'est encore pour faire voir l'extrauagance de cette reponse par la comparaison qu'il en fait avec celle de la vieille et pour faire voir qu'elles sont toutes deux également eloignées du bon sens.

*Inunc* (vers 19). — Apres cela , dit Socrate, continues vos desordres, menes touiours la même vie puisque vous aues une vieille pour compagne de vos debauches et que vous ne faites rien qu'elle ne puisse faire.

*Dinomaches ego sum* (vers 20). — Il faut entendre *filius sum*. Mais , dit Alcibiade, ie suis fils de Dinomaches et de Clinias, c'est a dire d'une race ancienne et illustre. C'est pour se mocquer de Neron qui croyoit excuser ses debauches par sa qualité d'empereur.

*At ego sum opulentus num et opulentior Agamennone ; formosus sum num formosior Achylle*. Epict. art. lib. 2 , cap. 24. En parlant d'Achille : *Nobilis quoque sum , num mater dea aut Iupiter fuit auus , quid illa profuerunt huic , dum sedet ac ob suam flet puellam*. Id.

La race d'Alcibiade étoit ancienne, elle tiroit son origine du coté de son pere d'Eurysaces qui feut fils d'Aiax, et du coté de sa mere d'Alcmeon , car sa mere Dinomaches étoit fille de Megacles. Plut. in Alcib.

*Suffla* (vers 20). — Vous croyes donc auoir raison de

vous enorgueillir parce que vous êtes fils de Dinomaches ; la grandeur de votre naissance deuroit d'autant plus vous obliger a pratiquer la vertu. Le poete tourne adroitement sa satyre sur Alcibiade par la repetition du mot de *Dinomaches*, de peur qu'on ne creut qu'il parloit de Neron.

*Sum candidus* (vers 20). — Mais ie suis beau garçon , repond Alcibiade , i'ay asses de beauté pour me faire aymer de tout le monde ; il est aisé d'en faire l'application a Neron.

*Esto* (vers 20). — Repond Socrate. Ie scay tout ce que vous me dites de votre beauté, tout cela iroit le mieux du monde si par la vous ne vous montries pas moins sage que la pauvre vieille Baucis lorsqu'elle s'étend sur la louange des herbes de son iardin et qu'elle en decrit la bonté a quelque fripon de valet. La pensée du poete est extremement fine et satyrique. Vous estimez, dit Socrate a Alcibiade et Perse a Neron, le peu de beauté que vous auez, vous vous en faites honneur deuant tout le monde, et vous la vantes publiquement sans faire difference des gens a qui vous parles, que ce soit de la canaille ou que ce soit des gens d'honneur, ce n'est pas ce qui vous chagrine, pourueu qu'on sache que vous êtes beau garçon ; voyla iustement la conduite de la pauvre Baucis lors qu'elle fait l'eloge des herbes de son iardin dont elle veut se deffaire pour auoir du pain ; elle crye toute la iournée pour cela, elle rompt la tête a tout le monde, elle importune aussy bien les gens de qualité et les honêtes gens que les derniers des valets, et cependant ce qu'elle veut vendre est tres peu de chose ; ainsy Neron vous estimez la beauté de votre persone, vous taches de la faire admirer a tout le monde, tout cela pour l'employer a des horribles prostitu-

tions et pour la vendre a ceux qui en voudront acheter, soit que ce soit une feme ou un garçon , soit qu'il soit de qualité ou non , qu'il soit esclave ou qu'il ne le soit pas , pourueu qu'il vous paroisse propre a l'usage que vous voules en faire, tout cela ne vous touche pas. Cette comparaison de la beauté de Neron avec les herbes de Baucis done de la beauté l'idée qu'on en doit auoir et fait voir la fragilité et le peu de cas qu'on en doit faire; elle montre même qu'elle est extremement dangereuse par la comparaison qu'il en fait avec cette herbe dont nous parlerons bientôt qui n'est guere moins mechante que du poison.

*Pannucea Baucis* (vers 21). — *Pannucea* pour *pannosa*, Baucis mal habillée et enfin miserable. Elle est prise icy pour toute sorte de pauvres vieilles qui s'amusement a vendre des herbages qu'elles recueillent dans les iardins pour viure.

*Vernæ discincto* (vers 22). — *Verna* proprement est le fils de l'esclave qui est né dans notre maison.

*Ocyma* (vers 22). — C'est une herbe odoriferante qui nait dans les iardins ; elle vient du mot *ocys*, c'est a dire *cito*, parcequ'elle deuient grande tout d'un coup ; c'est un venin pour l'estomach et pour les yeux ; elle a d'autres mechantes qualités come celle de ieter ceux qui en mangent dans une profonde lethargie et dans une espece de folie ; les cheures n'en mangent iamais. Il y en a qui disent que le ius qu'on en tire en la battant avec une pierre produit un scorpion , mais il faut courir ce ius avec la pierre afin que cela arriue ; d'autres aioutent qu'un home qui a été mordu par un scorpion ne peut guerir si c'est durant le iour qu'il a mangé de cette herbe.

*Ut nemo in sese tentat descendere* (vers 23). — Quoy,

n'y aura t'il plus persone qui veuille un peu rentrer en soy même et penser plutot a ses fautes qu'a celles d'autrui; il ne parle plus de Neron, mais il s'attache a reprendre ceux dont nous venons de parler.

*Nemo* (vers 23). — Cette repetition marque bien l'indignation du poete contre ceux qui ne prennent garde qu'aux manquements des autres et non pas aux leurs.

*Præcedenti spectatur mantica tergo* (vers 24). — Au lieu de ne songer qu'a ses fautes, on ne s'aïuse que de celles des autres, on met les sienes derriere et celles des autres deuant; il touche la fable d'Æsope qui dit que tous les homes ont deux especes de sacs ou besaces sur eux, l'une deuant, l'autre derriere; dans celle de deuant ils mettent les vices des autres qui ne leur appartiennent pas, et dans celle de derriere ceux qui leur appartiennent, de sorte qu'ils s'aïusent plutot des fautes des autres que des leurs.

*Sic nostram peram non videntes, aliorum iuxta Persium manticam consideramus.* Hyer., lib. 1, ep. 18. V. Luc., 9.

*Spectatur* (vers 24). — L'on prent garde.

*Tergo præcedenti* (vers 24). — Au sac de deuant, c'est a dire au sac qui porte les fautes des autres.

*Quæsieris* (vers 25). — Il met la deuxieme persone pour la troisieme; quelqu'un demandera peut être, dit Perse.

*Nostin'* (vers 25). — Pour *nosti ne*; saucs vous qu'elle est l'étendue du bien de Victidius. Le poete reprend l'inquietude et la malice des homes qui prennent touïours plus de plaisir a reprendre les vices des autres qu'a faire tant soit peu de reflection aux leurs.

*Vectidi prædia* (vers 25). — Les grands biens de campagne de Vectidius ; il est pris la pour toute sorte de riches auares.

*Cuius* (vers 25). — De qui parles vous , repond celuy qu'on a interrogé.

*Diues arat* (vers 26). — C'est le poete ou un autre qui interroge qui parle ainsy ; ce riche , il faut entendre *qui* , qui possede a Cures plus de pays qu'un milan n'en sauroit trauerser durant sa vie ; il parle selon le prouerbe dont on a accoutumé de se seruir pour exprimer la vaste étendue d'un bien de campagne , *quantum milui volant*, ou bien par hyperbole pour mieux exprimer la chose.

*Hunc ais* (vers 27). — Parles vous de celuy la , repond l'autre.

*Hunc diis iratis genioque sinistro* (vers 27). — Il faut entendre *natum* ; c'est de celuy la même , dit le poete ou l'autre , que ie parle , de celuy la dis ie que la colere des dieux et sa malheureuse constellation a fait naitre.

*Genioque sinistro* (vers 27). — Celuy la vit *genio sinistro* qui plaint la depense qu'il fait pour son corps et qui ne se nourrit pas come il deuroit faire , et qui ne fait pas les depenses que sa condition demande ; celuy la au contraire est appelé *indulgens genio* qui ayme les plaisirs de la bonne chere.

*Qui quandoque iugum pertusa ad compita figit* (vers 28). — Il parle toüiours de l'auare qui ne done rien a ses plaisirs. *Quandoque* est pris la pour *quotiescumque* ; cet auare qui toutes les foix qu'il append son ioug a quelque carrefour , c'est a dire toutes les foix qu'il fait des sacryfices aux dieux avec les autres bergers ; on les apeloit  *festa compitalium* , fêtes de carrefour , parcequ'elles se faisoient sur un



carrefour ; pendant cette fête les paisans faisoient des grands repas entre eux sur des carrefours come nous auons dit ou aboutissoient trois ou quatre chemins , apres quoy ils faisoient des grands sacryfices aux dieux sur ces mêmes carrefours ou ils auoint pris le repas ; ils appendoient leur charue a un arbre avec beaucoup de ceremonies et des danses. Le mot de *compita* vient peut être de *compotando et bibendo*, parcequ'en cet endroit les paisans faisoient beaucoup des debauches , ou bien par *compita* on entend un carrefour, la raison prise *quia ad illud plura itinera competunt*. On apele ces carrefours *pertusa*, c'est a dire *vetusta*, parceque ordinairement ces endroits la sont fort anciens et fort battus et touiours ouuerts de trois ou quatre cotés qui font tout autant de chemins.

*Seriola veterem metuens deradere limum* (vers 29). — Aprendant d'oter le vieux limon a son petit tonneau, c'est a dire craignant de troubler le vin de son petit tonneau s'il en tiroit une goutte , ou bien craignant de faire sauter de dessus ce tonneau la boue qu'on y auoit mise depuis long tems pour tenir fraix le vin , étant certain que *limus* est pris la pour *lutum*. *Seriola* est un petit baril de bois propre a metre du vin , ou bien une grande bouteille de verre pour le même usage.

*Ingemit* (vers 30). — Quoyque la depense soit fort petite , cet auare ne la fait pourtant qu'a regret et en grondant ; ca , dit il , puisqu'il faut le faire, faisons le donc , c'est a dire faisons bone chere.

*Hoc bene sit* (vers 30). — C'étoit un prouerbe parmy les anciens , come *Dii bene vertant*, ceux qui deuoient faire quelque entreprise nouvelle se seruoient de ce mot *hoc bene sit* ; l'auare s'en sert aussy, parceque come ce n'étoit pas sa

coutume de faire de la depense et qu'il en croyoit faire en cette occasion , en mangeant de l'ail et ne beuuant que de la lie d'un vin poussé , il s'ecrie en luy meme : Eh bien , il faut s'y résoudre, *hoc bene sit*.

*Tunicatum mordens caepe* (vers 30 et 31). — Mangeant avec appetit un oignon dont il a oté la premiere peau.

*Farratam ollam* (vers 31). — C'est a dire *pultem ex farre* ; v. satyre 3, vers 102. *Farrata* pour *farracea* , qui est de froment.

*Plaudentibus pueris* (vers 31). — Les valets qui battoient des mains croyant faire bone chere, parcequ'ils n'auoient accoutumé que de manger du gros pain et de boire de l'eau ; c'est a cet endroit la que l'auarice de Vectidius paroît bien.

*Pannosam facem* (vers 32). — De la lie crasse et epaisse, a cause du peu de vin qui est dans le baril.

*Morientis aceti* (vers 32). — Du vinaigre tout plein de lie et qui tent a sa fin parcequ'il n'y en a presque plus dans le petit tonneau.

*Cesses unctus* (vers 33). — Que si vous amuses a ne rien faire lorsque vous êtes bien parfumé.

*Et figas in cute solem* (vers 33). — Et que vous voulies faire entrer par force le soleil dans votre peau, c'est a dire et que vous vous exposies nud et parfumé au soleil pour adoucir votre peau.

*Acre despuat in mores* (vers 34 et 35). — Pour *acriter*, avec vehemence, ou bien pour un nom substantif qui signifiera des choses aigres, c'est a dire outrageuses et piquantes. Il y aura quelque étranger que vous ne conoitres pas qui aura la hardiesse de vous pousser avec le coude dans le dessein de vous insulter et qui parlera hardiment

de la corruption de vos mœurs, ou bien qui vomira des iniures et des accusations horribles contre le desordre de votre vie.

*Penemque*, ect. (vers 36). — Nous ne touchons point aux six vers suiivants parcequ'ils ne sont pas dignes de la curiosité d'un lecteur chretien, étant tout a fait deshonetes si on vouloit les expliquer de la maniere qu'il le faudroit, pour qu'ils feussent entendus selon leur veritable sens. Theodore Marcille dans son commentaire sur Perse en agit ainsy, mais parceque les termes avec lesquels il s'explique sur le dernier vers qu'on pourroit detacher des preiniers, parcequ'il peut être expliqué sans blesser l'honeteté (il comence *cædimus inque vicem*), sont tres beaux, ie veux m'en servir pour faire voir que ie ne suis pas scrupuleux. *Sed plane quidem versus hic Persii spurcus est* ; il parle de ce dernier dont ie viens de mettre le commencement. *Et Lethei fluminis aqua dignior quam acumine interpretis, et feliciter hic quidem certe, pseudo Cornutus qui nihil attigit.* En effet, Cornutus n'en dit rien qui ne soit dans les termes de l'honeteté : Ioannes Britannicus n'est pas de même, il approfondit trop la matiere.

*Cædimus* (vers 42). — Tout de même que les gladiateurs lors qu'ils se jettent sur leur enemy s'exposent a meme tems aux coups qu'il leur porte ; ainsy lors que nous nous mêlons de reprendre les vices des autres nous leur donons suiet de censurer les notres.

*Cædimus, inque vicem præbemus crura sagittis* (vers 42). — Ce vers se peut expliquer dans toutes les regles de l'honeteté, et le voicy : l'allegorie est prise des archers qui percent le corps des autres avec leurs fleches et qui se laissent percer a leur tour par celles des autres. *Crura* est

pris la pour tout le reste du corps. Ce vers a quelque liaison avec un autre qui a précédé :

*Sed præcedenti spectatur mantica tergo.*

C'est ainsy que nous blamons les vices des autres pendant que les autres blament les notres ; c'est la coutume des homes d'en agir ainsy, ils se dechirent les uns les autres sans distinction.

*Vivitur hoc pacto* (vers 43). — C'est pourtant ainsy que l'on vit parmy les homes, les uns et les autres se dechirent par des sanglantes iniures.

*Sic nouimus* (vers 43). — C'est ainsy que nous auons appris a viure. Guyet dit qu'il faut dire *vouimus*, c'est ainsy qu'il semble que nous ayons fait vœu d'agir entre nous, c'est a dire de chercher à nous porter preiudice l'un l'autre.

*Ilia subter, cæcum vulnus habes* (vers 43 et 44). — Vous aues une profonde blessure bien auant dans les flancs que vous faites en sorte de cacher. Le poete ne parle plus de ceux qui prennent garde aux vices des autres et qui negligent les leurs ; il attaque presentement ceux qui sont si glorieux qu'ils ne veulent pas qu'on conoisse le moindre de leurs deffauts, et qui sont bien aises qu'on leur attribue des qualités qui ne leur appartiennent pas ; la metaphore est prise du combat des gladiateurs ou celui qui est blessé fait tous ses efforts pour cacher sa blessure aux spectateurs, mais il ne peut la cacher a luy même, parceque la violence du mal qu'il sent ne luy permet pas de doubter qu'il ne soit blessé. Vous êtes blessé profondement, dit le poete, et dans une partie dangereuse, c'est a dire vous êtes agité de quelque passion ; vous aues de la vanité et peut être de

bien plus grands vices , mais le soin que vous prenez a les cacher fait qu'ils ne paraissent pas , et quoyque vous les conoissies vous même , vous êtes pourtant bien aise qu'ils soient inconnus a tout le reste des gens.

V. *Fucus*. — *Nitens cutis sordidum ostendit animum*. Hyer, lib. 2, ep. 9.

*Sed lato balteus auro prætegit* (vers 44 et 45). — *Lato* pour *prolato* , étendu ; vous saues des deffauts tres grands sur votre personne qui paroistroient extremement sur celle d'un pauvre , mais parceque vous aues l'adresse de les couvrir avec votre grand baudrier, ils ne paroissent pas sur vous. Tout cecy est metaphorique ; par le mot de baudrier il entend les richesses , les emplois , ect., qui sont d'un merueilleux usage aux grands pour cacher leurs vices.

*Lato auro* (vers 44). — Un baudrier tout couuert d'or ouuré de mille figures differentes et étendu superbement sur les boucles.

*Ut maus, da verba* (vers 45). — Il faut entendre *vulneribus* pour continuer la metaphore ; dones a vos vices le nom que vous voudres leur doner, apeles l'avarice menagerie, la prodigalité liberalité, ect., tout cela ne sauroit empêcher que vous ne conoissies du moins vous même la verité de la chose.

*Decipe nervos si potes* (vers 45 et 46). — Quand on a de la dissimulation et qu'on scait s'en servir a propos, on peut tromper toute sorte de gens, mais il est malaisé de se tromper soy même; on scait touiours ce qu'on est et ce qu'on vaut, et la conscience nous en fait touiours souuenir malgré nous même.

*Egregium cum me vicinia dicat, non credam* (vers 46 et 47). — C'est celuy que le poete represent, et a qui il done

le nom de glorieux , qui repond : Eh quoy, lors que tous mes voisins m'asseurent que ie suis honete home , et que le peuple entier s'accorde en cela avec mes voisins ne le croyay ie pas? *nonne credam.*

*Viso si palles improbe nummo* (vers 47). — O mechant que vous êtes , interrompt Perse, s'il est vray que la veue de l'argent vous done du plaisir et que vous palissies a cause de la satisfaction que vous aues de le posseder.

*Si facis* (vers 48). — Si vous vous prostitues a toute sorte de plaisirs infames.

*Si puteal multa cautus vibice flagellas* (vers 49). — Si par quelque subtilité d'usurier vous embarasses votre debiteur touiours dans des nouuelles affaires ou si vous le poursuiues a tort en iustice. *Puteal* étoit une certaine rue a Rome ou les usuriers s'assembloint pour receuoir l'argent qui leur étoit deub et pour en retirer de nouveau ; cet endroit feut apelé *puteal* a *puteo*, parceque , dit Cornutus, en payant leurs creanciers et ne deuant plus toucher l'argent qu'ils auoint rendu , il en étoit de même come s'ils l'auoint ietté dans un puits.

*Flagellas puteal* (vers 49). — *Puteal* est pris la pour le debiteur même ; vous obliges vos debiteurs a vous payer par force ce qu'ils vous doiuent.

*Multa vibice* (vers 49). — Par une usure excessiue ; car tout ainsy que les marques qui restent sur le corps d'une persone qui a eu le fouet la font souuenir qu'elle a eu le fouet , ainsy les usures qui ruinent les debiteurs les font souuenir qu'elles sont la cause de la perte de leur patri-moine en les obligeant souuent a mandier leur pain.

*Bibulas aures* (vers 50). — Des oreilles qui boient la flaterie , qui ayment la flaterie.

*Nequicquam* (vers 50). — En vain.

*Donaueris* (vers 50). — Pour *donabis*.

*Respue quod non es* (vers 51). — Reietes ce que vous n'êtes pas, c'est a dire ne croyes pas être plus que vous n'êtes pas ; reietes loin de vous les louanges que vous ne merites pas, parce que ce sont des basses flateries.

*Tollat sua munera cerdo* (vers 51). — Que ce flateur mercenaire ayt la recompense que son impudence merite. *Cerdo* proprement est un home qui cherche a s'enrichir par des vilains moyens come par la flaterie. Ce que *lucrum* veut dire en latin, *cerdo* le veut dire en grec κέρδος. *Cerdo* peut être encore pris pour une populace esclauue qui n'a que la flaterie en bouche pour tout le monde et surtout pour ses souuerains.

*Tecum habita* (vers 52). — Contentes vous du temoignage de votre conscience, soyes en repos au dedans de vous même ; si elle ne vous reproche rien, croyes que votre conduite est a couuert de la medisance et qu'elle n'a pas besoin de la basse flaterie.

*Quam sit tibi curta supellex* (vers 52). — Faites un peu de reflection a vous même, songes combien de choses vous manquent pour être un excellent home ; par la disette des meubles et des richesses il entend celle des vertus.

FIN

DE LA 4<sup>e</sup> SATYRE.

B. Compaing scrip. (scripsit).

1686.





## SATYRA V

- 1 *Vatibus hic mos est, centum sibi poscere voces,*
- 2 *Centum ora, et linguas oplare in carmina centum,*
- 3 *Fabula seu mæsto ponatur hianda tragædo,*
- 4 *Vulnera seu Parthi ducentis ab inguine ferrum.*
- 5 *Quorsum hæc! aut quantas robusti carminis offas*
- 6 *Ingeris, ut par sit centeno gutture nili?*
- 7 *Grande locuturi, nebulas Helicone legunto,*
- 8 *Si quibus aut Procnes, aut si quibus olla Thyestæ*
- 9 *Fervebit, sæpe insulso cænanda Glyconi.*
- 10 *Tu neque anhelanti, coquitur dum massa camino,*
- 11 *Folle premis ventos: nec clauso murmure raucus*
- 12 *Nescio quid tecum grave cornicaris inepte,*
- 13 *Nec scloppo tumidas intendis rumpere buccas.*
- 14 *Verba togæ sequeris: junctura callidus acri,*
- 15 *Ore teris modico, pallentes radere mores*
- 16 *Doctus, et ingenuo culpam defigere ludo.*
- 17 *Hinc trahe, quæ dicas: mensasque relinque Mycenis*
- 18 *Cum capite, et pedibus: plebejaque prandia noris.*
- 19 *Non equidem hoc studeo, bullatis ut mihi nugis*
- 20 *Pagina lurgescat, dare pondus idonea fumo.*
- 21 *Secreti loquimur. tibi nunc hortante camena*
- 22 *Executienda damus præcordia: quantaque nostræ*
- 23 *Pars tua sit Cornule animæ, tibi dulcis amice*
- 24 *Ostendisse juvat: pulsa dignoscere cautus,*
- 25 *Quid solidum crepet, et pictæ tectoria linguæ.*
- 26 *His ego centenas ausim deposcere voces,*
- 27 *Ut quantum mihi te sinuoso in pectore fixi,*
- 28 *Voce traham pura: totumque hoc verba resignent,*
- 29 *Quod latet arcana non enarrabile fibra.*

- 30 *Cum primum pavido custos mihi purpura cessit ,*  
31 *Bullaque succinctis laribus donata pependit :*  
32 *Cum blandi comites , totaque impune suburra*  
33 *Permisit sparsisse oculos jam candidus umbo :*  
34 *Cumque iter ambiguum est , et vitæ nescius error*  
35 *Deducit trepidas ramosa in compita mentes ,*  
36 *Me tibi supposui : teneros tu suscipis annos*  
37 *Socratico Cornute sinu : tunc fallere solers*  
38 *Apposita intortos extendit regula mores :*  
39 *Et premitur ratione animus , vincique laborat ,*  
40 *Artificemque tuo ducit sub pollice vultum.*  
41 *Tecum etenim longos memini consumere soles ,*  
42 *Et tecum primas epulis decerpere noctes ,*  
43 *Unum opus , et requiem pariter disponimus ambo ,*  
44 *Atque verecunda laxamus seria mensa.*  
45 *Non equidem hoc dubites , amborum fœdere certo*  
46 *Consentire dies , et ab uno sidere duci.*  
47 *Nostra vel æquali suspendit tempora Libra*  
48 *Parca tenax veri , seu nata fidelibus hora*  
49 *Dividit in Geminos concordia fata duorum :*  
50 *Saturnumque gravem nostro Iove frangimus una.*  
51 *Nescio quod certe est , quod me tibi temperat , astrum.*  
52 *MILLE hominum species , et rerum discolor usus :*  
53 *Velle suum cuique est , nec voto vivitur uno.*  
54 *Mercibus hic Italis mutat sub sole recenti*  
55 *Rugosum piper , et pallentis grana cumini.*  
56 *Hic satur , irriguo mavult turgescere somno*  
57 *Hic campo indulget : hunc alea decoquit : ille*  
58 *In venerem putret : sed cum lapidosa chiragra*  
59 *Fregerit articulos veteris ramalia fagi ,*  
60 *Tunc crassos transisse dies , lucemque palustrem ,*  
61 *Et sibi jam seri vitam ingenuere relictam.*  
62 *At te nocturnis juvat impallescere chartis.*  
63 *Cultor enim es juvenum , purgatas inseris aures*  
64 *Frugæ Cleanthea. petite hinc juvenesque senesque*  
65 *Finem animo certum , miserisque vialica canis.*  
66 *Cras hoc fiet. Idem cras fiet. quid ? quasi magnum*  
67 *Nempe diem donas : sed cum lux altera venit ,*  
68 *Iam cras hesternum consumsimus : acce aliud cras*

- 69 *Egerit hos annos , et semper paulum erit ultra.*  
70 *Nam quamvis propc te , quamvis temone sub uno ,*  
71 *Vertentem sese , frustra sectabere canthum ,*  
72 *Cum rotâ posterior curras , et in axe secundo.*  
73 *Libertate opus est , non hac , ut quisque Velina*  
74 *Publius emeruit , scabiosum tesserula far*  
75 *Possidet. Heu steriles veri , quibus una Quiritem*  
76 *Vertigo facit. hic Dama est non tressis agaso ,*  
77 *Vappa , lippus , et in tenui farragine mendax.*  
78 *Verterit hunc dominus , momento turbini exit*  
79 *Marcus Dama. papæ ! Marco spondente , recusas*  
80 *Crederc tu nummos ? Marco sub iudice palles ?*  
81 *Marcus dixit : ita est. adsigna Marce tabellas.*  
82 *Hæc mera libertas , hoc nobis pilea donant.*  
83 *An quisquam est alius liber , nisi ducere vitam*  
84 *Cui licet , ut voluit ? licet , ut volo , vivere : non sim*  
85 *Liberior Bruto ? Mendose colligis , inquit*  
86 *Stoïcus hic , aurem mordaci lotus acelo.*  
87 *Hoc reliquum accipio : LICET illud , et UT VOLO , tolle.*  
88 *Vindicta postquam meus à Prætore recessi ,*  
89 *Cur mihi non liceat , jussit quodcunque voluntas ,*  
90 *Excepto , si quid Masuri rubrica vetavit ?*  
91 *Disce : sed ira cadat naso , rugosaque sanna ,*  
92 *Dum veteres avias tibi de pulmone revello.*  
93 *Non prætoris erat stultis dare tenuia rerum*  
94 *Officia , atque usum rapidæ permittere vitæ.*  
95 *Sambucam citius caloni aptaveris alto.*  
96 *Stat contra ratio , et secretam garrit in aurem ,*  
97 *Ne liceat facere id , quod quis vitiabit agendo ,*  
98 *Publica lex hominum , naturaque continet hoc fas ,*  
99 *Ut teneat vetitos inscitia debilis actus.*  
100 *Diluis helleborum , certo compescere puncto*  
101 *Nescius examen : retat hoc natura medendi.*  
102 *Nævem si poscat sibi peronatus arator*  
103 *Luciferi rudis , exclamet Melicerta perisse*  
104 *Frontem de rebus. Tibi recto vivere talo*  
105 *Ars dedit , et veri speciem dignoscere calles ,*  
106 *Ne qua subærato mendosum tinniat auro :*  
107 *Quæque sequenda forent , quæque cvilanda vicissim ,*

- 108 *Ille prius creta, mox hæc carbone notasti.*  
 109 *Et modicus voti, presso lare, dulcis amicis :*  
 110 *Iam nunc astringas, jam nunc granaria laxes :*  
 111 *Inque luto fixum possis transcendere nummum,*  
 112 *Nec glutto sorbere salivam Mercurialem.*  
 113 *Hæc mea sunt, teneo, cum vere dixeris, esto*  
 114 *Liberque, ac sapiens, Prætoribus, ac Iove dextro :*  
 115 *Sin tu, cum fueris nostræ paulo ante farinæ,*  
 116 *Pelliculam veterem retines, et fronte politus*  
 117 *Astutam vapido servas sub pectore vulpem :*  
 118 *Quæ dederam supra, repelo, funemque reduco.*  
 119 *Nil tibi concessit ratio : digitum exere, peccas :*  
 120 *Et quid tam parvum est ? sed nullo ture litabis,*  
 121 *Hæreat in stultis brevis ut semuncia recti.*  
 122 *Hæc miscere nefas : nec cum sis cætera fossor,*  
 123 *Treis tantum ad numeros satyri moveare Bathylli.*  
 124 *Liber ego ! unde datum hoc sumis tot subdite rebus ?*  
 125 *An dominum ignoras, nisi quem vindicta relaxat ?*  
 126 *I puer, et strigiles Crispini ad balnea defer.*  
 127 *Si increpuit, Cessas nugator ? servitium acre*  
 128 *Te nihil impellit ? nec quicquam extrinsecus intrat,*  
 129 *Quod nervos agitet ? sed si intus, et in jecore ægro*  
 130 *Nascantur domini, qui tu impunitior exis,*  
 131 *Atque hic, quem ad strigiles scutica, et metus egit herilis ?*  
 132 *Mane piger stertis : Surge, inquit avaritia : eia*  
 133 *Surge. negas. instat, Surge, inquit. Non queo. Surge.*  
 134 *Et quid agam ? Rogitas ? saperdas advehe ponto,*  
 135 *Casioreum, stuppas, hebenum, thus, lubrica Coa :*  
 136 *Tolle recens primus piper, è sitiente camelo,*  
 137 *Verte aliquid ; jura. Sed Iuppiter audiet. Eheu*  
 138 *Baro, regustatum digito terebrare salinum*  
 139 *Contentus perages, si vivere cum Iove tendis.*  
 140 *Iam pueris pellem succinctus, et ænophorum aptas*  
 141 *Ocyus ad navem : nihil obstat, quin trabe vasta*  
 142 *Ægæum rapias, nisi solers luxuria ante*  
 143 *Seductum moneat, Quo deinde insane ruis ? quo ?*  
 144 *Quid tibi vis ? calido sub pectore mascula bilis*  
 145 *Intumuit, quam non extinxerit urna cicutæ.*  
 146 *Tun' mare transilias ? tibi torta cannabe fulto*

- 147 *Cena fit in transtro, Veientanumque rubellum*  
148 *Exhalet vapida læsum pice sessilis obba?*  
149 *Quid petis? ut nummi, quos hic quincunce modesto*  
150 *Nutrieras, peragant avidos sudare deunces?*  
151 *Indulge genio, carpamus dulcia: nostrum est,*  
152 *Quod vivis: cinis, et manes, et fabula fies.*  
153 *VIVE memor leti. fugit hora: hoc, quod loquor, inde est.*  
154 *En quid agis? duplici in diversum scinderis hamo:*  
155 *Hunc cinere, an hunc sequeris? subeas alternus oportet*  
156 *Ancipiti obsequio dominos: alternus oberres.*  
157 *Nec tu, cum obstiteris semel, instantique negaris*  
158 *Parere imperio, Rupī jam vincula, dicas.*  
159 *Nam et luctata canis nodum arripit: attamen illi*  
160 *Cum fugit, a collo trahitur pars longa catenæ.*  
161 *Dave, cito, hoc credas, jubeo, finire dolores*  
162 *Præteritos meditor (crudum Chærestratus unguem*  
163 *Abrodens ait hæc) An siccis dedecus obstem*  
164 *Cognatis? an rem patriam rumore sinistro*  
165 *Limen ad obscænum frangam, dum Chrysidis udas*  
166 *Ebrius ante fores extincta cum face canto?*  
167 *Euge puer, sapias. Diis depellentibus agnam*  
168 *Percute. Sed censen', plorabit Dave relicta?*  
169 *Nugaris. solea, puer objurgabere rubra.*  
170 *Ne trepidare velis, neque arctos rodere casses.*  
171 *Nunc ferus, et violens: at si vocet, haud mora, dicas,*  
172 *Quidnam igitur faciam? ne nunc, cum accersat, et ultro*  
173 *Supplicet, accedam? si totus et integer illinc*  
174 *Exieras, nec nunc. hic hic, quem quærimus, hic est:*  
175 *Non in festuca, licetor quam jaecat ineptus,*  
176 *Ius habet ille sui palpo, quem tollit hiantem*  
177 *Cretala ambitio? Vigila, et cicer ingere large*  
178 *Rixanti populo, nostra ut Floralia possint*  
179 *Aprici meminisse senes: quid pulchrius? at cum*  
180 *Herodis venere dies, unctaque fenestra*  
181 *Dispositæ pinguem nebulam vomuere lucernæ,*  
182 *Portantes violas, rubrumque amplexa catinum*  
183 *Cauda natat thynni, tumet alba fidelia vino:*  
184 *Labra moves tacitus, recutitaque sabbata palles.*  
185 *Tunc nigri lemures, ovoque pericula rupto:*

- 186 *Hinc grandes Galli , et cum sistro lusca sacerdos ,*  
187 *Incussere Deos instantes corpora , si non*  
188 *Prædictum ter mane caput gustaveris alli.*  
189 *Dixeris hæc inter varicosos centuriones ,*  
190 *Continuo Crassum ridet Pulfenius ingens ,*  
191 *Et centum Græcos curto centusse licetur.*
-

## ARGUMENT

### DE LA V<sup>e</sup> SATYRE DE PERSE

Perse adresse cette satire a Cornutus, Stoicien, autrefois son precepteur pour la phylosophie. Il blame les poetes qui pour doner a leurs vers un beau tour font des souhaits impertinents, soit que la matiere qu'ils traitent soit difficile, soit qu'elle ne le soit pas; pour luy n'ayant a ecrire que des satyres, qui est la derniere et la plus vile occupation ou un poete puisse s'appliquer, il n'a besoin que de son propre fonds, sans rien emprunter de celui des autres; que s'il souhaitoit d'auoir cent voix et cent bouches, ce ne seroit pas pour faire des plus beaux vers mais pour faire conoitre a Cornutus qu'il n'a point d'amy plus fidelle que luy; il finit en disant que la vertu est le plus grand de tous les biens et qu'il n'y a que le sage qui soit heureux et libre.

*Vatibus hic mos est* (vers 1). — C'est Perse qui parle a son amy Cornutus.

*Fabula hianda tragædo* (vers 3). — Soit que l'on done une tragedie a reciter a un acteur triste, c'est a dire soit que dans une tragedie l'on raconte quelque action extraordinaire et qui done de la compassion, come sont ordinairement toutes celles qui composent les tragedies. *Tragædi* sont les acteurs de la tragedie, *tragicæ* sont ceux qui la font.

*Fabula hianda* (vers 3). — Une fable qu'on recite avec

vehemence; une partie de la tragedie est prise la pour la tragedie entiere parcequ'il suffit qu'il y ayt quelque chose de veritable dans la tragedie come le suiet, n'étant pas necessaire que le reste le soit pourueu que la vraysemblance s'y trouue.

*Vulnera seu Parthi ducentis ab inguine ferrum* (vers 4).

— Soit qu'ils descriuent les guerres des Parthes et les blessures qu'ils ont reçu lors qu'ils arrachent de la cuisse le fer encore tout sanglant, et qu'ils le reietent en fuyant sur leurs enemys, c'est a dire soit qu'ils s'occupent au poeme heroique qui est la matiere des guerres et des combats, come feut autrefois la guerre des Parthes du temps d'Auguste qui fit le suiet de beaucoup de poemes heroiques.

*Quorsum hæc* (vers 5). — Il faut entendre *dicis*. C'est Cornutus qui repond a Perse qu'il ne doit pas souhaiter en son particulier d'auoir cent voix et cent bouches, puisqu'il ne s'applique qu'a la satyre, qui est une occupation qui ne demande pas tant de force et d'eloquence qu'une tragedie ou un poeme heroique.

*Quantas robusti carminis offas ingeris* (vers 5 et 6). —

Combien accumules vous d'enfleures d'un vers robuste, c'est a dire quelle enfleure recherches vous, pourquoy n'ecriues vous simplement. *Offa* est la partie que la fluxion fait enfler; il est pris la pour l'enfleure d'un vers.

*Robusti carminis* (vers 5). — D'un vers enflé et d'un stile sublime.

*Numquid solus Bonasus Segestanus caua verba, et in modum vesicarum tumentia, buccis trutinatur inflatis.* Hyer., lib, 1, ep. 16, pour le vers 13, *tumidas*, etc.

*Ut par sit* (vers 6). — *Ut conueniens et iustum sit*, pourquoy recherches vous l'enfleure dans vos vers; est il



bien a propos d'eleuer sa voix qui fasse tant de bruit que cent autres, c'est a dire de souhaiter d'auoir cent voix et cent bouches.

*Legunto* (vers 7). — Pour *querant*. Que ceux qui ont des suiets difficiles a traiter s'adressent aux muses pour mieux reussir.

*Nebulas Helicone* (vers 7). — Les brouillards du mont Helicon ; c'est pour se moquer de la simplicité de certains poetes qui croyent faire des ourages acheués parcequ'ils ont inuocé le secours des muses ; il fait voir par la que ce n'est que par le trauail et par l'étude que la science s'acquiert ; par le mot de *nebula*, le poete entend une chose inutile qui ne sert absolument a rien. L'Helicon est une montaigne de la Beotie consacrée aux muses par les Thraces.

*Si quibus aut Procnas, aut si quibus olla Thyestæ feruebit* (vers 8 et 9). — Que ceux la donc qui doiuent ecrire les tragedies de Progné et de Thyeste implorent le secours des muses , i'y consens, la grandeur de leur suiet le demande.

*Procnas* (vers 8). — La tragedie de Progné, qui pour venger la violence faite a Philomele sa sœur par son mary Thereus luy fit seruir a table son propre fils Iphis.

*Olla Thyestæ* (vers 8). — La marmite de Thyeste dans laquelle Atrée faisoit cuire le corps des enfants de Thyeste son frere ; la tragedie de Thyeste faite par Varius ; Atrée et Thyeste , fils de Pelops et d'Hypodamie , étoint montés a un si haut degré d'impieté que Thyeste eut affaire avec Europe, feme d'Atrée, son frere ; celuy cy pour se venger d'un affront si sanglant luy fit seruir a table son fils Tantale coupé a lambeaux sur plusieurs plats. Thyeste au desespoir de l'action cruelle de son frere , consulta l'oracle

sur la vengeance qu'il en devoit prendre ; il luy feut repondu qu'il ne pouuoit en venir a bout que par un nouveau crime , qui étoit d'auoir affaire avec sa fille Pelopée. De ce comerce horrible nacquit Egyste qui tua Atrée et Agamennon son fils apres la guerre de Troye.

*Quibus* (vers 8). — Pour *aliquibus*.

*Feruebit* (vers 9). — C'est a dire *scribitur*, ceux par qui seront ecrites les tragedies de Progné et de Thyeste.

*Sæpe insulso cænanda Glyconi* (vers 9). — La tragedie de Thyeste si souuent recitée par Glycon ; il l'apele *insulsus*, c'est a dire qui auoit mauuaise grace dans tout ce qu'il disoit. Il pareut a Rome du temps de Neron ; il pourroit bien estre pris icy pour Neron même, qui recitoit souuent des vers sur le theatre et des tragedies même dont il étoit touiours le principal acteur, mais tout cela de fort mauuaise grace.

*Tu neque folle premis ventos* (vers 10 et 11). — Pour vous, continue Cornutus, vous ne renfermes point les vents dans un petit sac, ou bien vous ne vous serues pas de soufflet pour exciter du vent, c'est a dire vous n'employes pas le haut style dans un ouurage qui ne le demande pas ; vous ne faites point de vers enflés et superbes pour exprimer des choses basses ; vous n'excitez point des orages sur un ruisseau, ect.

*Anhelanti coquitur dum massa camino* (vers 10). — Pendant que le fer chaud rougit dans la fournaise, qui iette des petites étinceles de feu, c'est a dire pendant qu'il faut faire la description de la fournaise ou Vulcain trauaille avec les autres Cyclopes a la foudre de Iupiter, ou bien pendant que vous songes en vous même au suiet que vous deues traiter.

*Nescio quid tecum graue cornicaris inepte raucus* (vers 11 et 12). — Ny vous ne vous amuses pas a gazouiller come les corneilles, d'un son enroué.

*Clauso murmure* (vers 11). — Sans rien dire, mais en murmurant en vous-même certains mots propres a votre suiet, et que vous ne vous promenes pas dans votre chambre sans rien dire ius qu'a ce que vous ayes trouué le veritable tour qu'il faut doner a vos vers, mais vous vous serues des mots qui a la verité vous paroissent propres, mais que vous employes indifferamment, sans aucun choix, et souuent a l'auanture.

*Quid graue* (vers 12). — Quelque suiet difficile qui demande un peu de meditation.

*Inepte* (vers 12). — C'est un aduerbe en cet endroit, car s'il étoit un nom adiectif, il blameroit celuy qu'il loue dans la suite; il veut dire icy hors de propos.

*Tumidas buccas scloppo* (vers 13). — *Scloppus* est ce soufle qui sort de la bouche lors qu'on la desenfle. Votre dessein, dit le poete, n'est pas de diminuer vos ioues enflées par le soufle que vous en faites sortir; c'est a dire votre dessein n'est pas de faire des ourages qui paroissent enflés tout d'un coup et qui ne se soutiennent pas; lorsqu'on enfle les ioues, le visage paroît extremement gros et boufy, mais cet embonpoint, si on peut l'apeler ainsy, ne se soutient pas long temps, il cesse bientot; on peut prendre encore *scloppus* pour cette segrete et interieure prononcia-tion et ce petit murmure qu'on fait lors qu'on trauaille a quelque ourage qui en vant la peyne; de sorte que dans ces trois vers nous trouuerons les trois parties de l'oraison: *follis* peut être pris pour le style sublime ou l'elocution; *cornicari aliquid graue* pour l'inuention, c'est a dire pour

la composition, et *scloppus* pour la tacite prononciation ; on trouve donc dans ces trois vers l'elocution , l'inuention et la prononciation.

*Verba togæ sequeris* (vers 14). — Les matieres que vous traitez ne sont pas des matieres de guerre , ny des descriptions de combats , ce sont des satyres qui se contentent de reprendre les vices et qui sont ordinairement l'exercice de la paix. *Toga* est pris la pour la paix même , parceque la robe est plutôt le symbole de la paix que de la guerre.

*Iunctura acri* (vers 14). — Par les traits picquants de la satyre et qui declament avec vehemence contre les vices.

*Ore teris modico* (vers 15). — Vous ecriues sans orgueil et sans fiel contre ceux dont vous reprenes les vices.

*Pallentes mores* (vers 15). — Les mœurs qui palissent , c'est a dire nos mechantes coutumes et nos vices qui nous font palir lors qu'on nous les reproche : la chose est prise la pour la persone même.

*Ingenuo ludo* (vers 16). — Par quelques traits de satyre plaisants qui diuertissent , quoyqu'ils reprenent hardiment les vices. *Ingenuo* , c'est a dire *libero* . un ieu libre , parcequ'on ne peut reprendre hardiment les vices des autres qu'on n'en soit exempt soy même.

*Hinc trahe, quæ dicas* (vers 17). — *Hinc* , c'est a dire des mœurs corrompues des homes ; ne cherches point d'autre suiet pour ecrire que les vices du siecle , reprenes les avec force , et ne vous embarasses point dans la tragedie ny dans d'autres pareils suiets.

*Mensasque relinque Mycenis* (vers 17). — Laissez les tables a Mycenes , c'est a dire laissez a d'autres la peyne de traiter l'auanture de Thyeste et d'Agamennon tués par Egysthe ; nous en auons parlé. Mycenes est une ville de Laconie ou nacquit Agamennon.

*Cum capite, et pedibus* (vers 18). — Thyeste reconut aux pieds et a la tête de ses enfants qu'on luy presenta, apres auoir mangé le reste de leur corps, la verité de la chose.

*Plebeia prandia noris* (vers 18). — Pour *noueris* ou *nosce*; laissez la description de tous ces somptueux banquetts aux poetes tragiques et appliquez vous a decrir ceux du peuple, c'est a dire laissez tous ces grands suiets des poemes heroiques ou des tragedies a ces grands genies qui meprisent les petits suiets; pour vous, occupez vous seulement a reprendre les vices du peuple dans la satyre et meprises toute autre occupation.

*Non equidem hoc studeo* (vers 19). — Perse repond a Cornutus.

*Bullatis nugis* (vers 19). — Des bagatelles qu'on exprime avec des termes enflés. *Bullatus* vient de *bullâ* qui signifie proprement cette eau que le feu fait sauter lorsqu'elle bouill.

*Dare pondus idonea fumo* (vers 20). — *Idonea* se rapporte a *pagina*. La fin de ce vers qui paroît difficile tout d'un coup ne l'est pas extremement parcequ'elle recoit deux differents sens, tous deux vraysemblables et naturels; mon dessein n'est pas, dit le poete, de faire des ouvrages remplis de magnifiques bagatelles qui ne sont rien en elles même, mais qu'on tache d'exprimer avec des grands mots qui ne veulent rien dire; si ses ouvrages étoient composés de cette façon, il ne les croirait bons que pour seruir de matiere a la fumée, c'est a dire pour alumer le feu; ou bien on peut dire que par *fumo* le poete entend les suiets d'une tragedie ou d'un poeme epique, come le repas de Thyeste et l'Iliade qu'il apele des vains amusements, que

son exemple autoriserait s'il prenoit la peine de s'y appliquer. *Pagina idonea dare pondus fumo*, ses ouvrages, s'il en faisoit d'enflés, qui seroient propres a doner de la reputation a la fumée, c'est a dire aux occupations des poetes tragiques et heroiques.

*Secreti loquimur* (vers 21). — Nous parlons icy confidentement, mon cher Cornutus, nous ne nous soucions point que nos ouvrages voyent le iour et qu'on les recite sur un theatre.

*Hortante camena* (vers 21). Maintenant ma muse me sollicite de vous decouvrir le fonds de mon ame, c'est le but qu'elle a dans les ouvrages qu'elle m'inspire.

*Excutienda præcordia* (vers 22). — Je vous done mon cœur a examiner, et vous y trouueres sans doute des marques qui vous feront conoitre a quel point vos intherets me sont sensibles. *Præcordium* qui est une membrane qui couure le cœur est pris la pour le cœur même.

*Animæ nostræ* (vers 22 et 23). — C'est a dire *in anima nostra*, quelle place vous aues dans mon ame.

*Ostendisse iuuat* (vers 24). — Je prents un plaisir singulier de vous temoigner a quel point ie suis votre amy.

*Pulsa* (vers 24). — Heurtes a la porte de mon cœur, metes moy a l'epreue.

*Dignoscere cautus quid solidum crepet* (vers 24 et 25). — Vous qui conoisses ce que vaut une chose en y frappant dessus; la metaphore est prise de ceux qui pour conoitre la bonté d'un pot de terre frappent dessus avec les doigts.

*Pictæ tectoria linguæ* (vers 25). — Il faut repeter *dignoscere cautus*, la couerture d'une langue peinte, c'est a dire vous qui conoisses a fond tous les tours et detours des gens

dissimulés. *Tectoria*, couverture, dissimulation, parce qu'ordinairement les homes disent une chose et en pensent une autre.

*Pictæ linguæ* (vers 25). — D'une langue peinte avec des mensonges, c'est a dire flateuse et dissimulée.

*His* (vers 26). — Pour ces choses, c'est a dire pour publier partout l'amitié que i'ay pour vous.

*Ut voce traham putá* (vers 28). — Afin que i'apprene a toute la terre, *voce putá*, et sans dissimulation combien ie vous ay profondement graué dans mon souuenir. Il semble qu'il faudrait *tradam*.

*Sinuoso in pectore* (vers 27). — Dans un cœur qui reçoit votre nom avec plaisir, même dans les plus segrets replys de votre cœur.

*Quod latet arcana non enarrabile fibra* (vers 29). — Et que mes paroles portent temoignage d'une partie de l'amitié que ie vous porte, puisqu'elles sont trop foibles pour en bien exprimer toute la violence.

*Non enarrabile arcaná fibrá* (vers 29). — Ce que ie ne puis exprimer par mon cœur qui tient le segret pour cela, parcequ'il ne luy est pas possible de dire a quel point ie suis votre amy. *Fibra* est pris la pour le cœur qui est le siege de l'amitié.

*Pauido mihi* (vers 30). — Moi qui étois encore timide et qui n'osois pas parler deuant toute sorte de gens.

*Cum primum purpura custos cessit* (vers 30). — Aussy tôt que i'eux quité la robe de pourpre qui étoit la gardiene de mon enfance, c'est a dire qui n'abandona iamais mon enfance; c'étoit la robe que les enfants de qualité portoient iusques a l'aage de 14 ans; on l'apeloit *prætexta*.

*Bulla* (vers 31). — C'étoit une espee de medaille d'or

que les enfants portoit pendue au col iusques a l'aage de 14 ans ; des que cet aage auoit passé , il la quittoit et la mettoit au col des dieux penates qu'ils gardoient dans la maison.

*Succinctis laribus* (vers 31). — Les dieux penates étoient habillés d'une peau de chien fort courte, ils auoient même l'épaule droite decouuerte.

*Blandi comites* (vers 32). — Les precepteurs et les valets des enfants qui auoient mille complaisances pour eux apres qu'ils auoient quitté la robe de l'enfance, mais qui auparauant les traitoient come des esclaves.

*Candidus umbo* (vers 33). — Lorsque mes precepteurs et ceux qui auoient la conduite de mon enfance me conduisoient partout, et que ma robe virile me permettoit de ietter les yeux dans le quartier de Suburra ; ce quartier étoit le plus frequenté de toute la ville , proche la voye sacrée, il étoit remply de femes de mauuaise vie, de sorte qu'il n'étoit pas permis aux ieunes enfants qui n'auoient pas encore atteint l'aage de 14 ans d'y passer. *Candidus umbo* étoit la robe virile que les enfants prenoient a l'aage de 14 ans, en quittant celle de l'enfance ; il l'apelle *umbo* par metaphore , c'est a dire le milieu du bouclier, parceque de même que nous alons avec plus de resolution contre l'enemy lors que nous somes bien armés et que nous auons un fort bouclier pour euitter les traits des enemys, aussy lors que nous entrons dans un aage auancé come celuy ou l'on nous permet de porter la robe virile, nous auons plus de courage pour combatre contre les vices et contre tous les enemys qui peuuent nous attaquer.

*Candidus* (vers 33). — C'est a dire *non pictus*. Les anciens auoient accoutumé de faire peindre sur leurs bou-



cliers les victoires qu'ils auoient remportées ou celles ou ils auoient contribué; ceux qui comançoient a faire la guerre et qui ne s'étoient encore distingués par aucune action d'eclat le portoint tout uny. Par le mot donc de *candidus* le poete entend un ieune home qui n'a pas encore essayé les chagrins qui ont accoutumé d'accompagner cette vie et qui est come un ieune soldat dans ces matieres la, parcequ'il n'a pas l'experience qu'ont les vicillards et qu'il ne scait ce que c'est qu'affaires et embarras.

*Suscipis* (vers 36). — Pour *suscipisti*. le me mits sous votre conduite, mon cher Cornutus, vous prites soin d'eleuer ma ieunesse et vous m'apprites les principes de la phylosophie de Socrate, c'est a dire la morale qui nous apprend a bien viure.

*Tunc regula apposita solers fallere intortos extendit mores* (vers 37 et 38). — Alors par vos preceptes come par une regle certaine, vous m'apprites que le vice se cachoit sous l'apparence de la vertu, et que nous nous y trompions.

*Fallit enim vitium specie virtutis.*

C'étoit un principe de la morale des Stoiciens que la vertu ne paroissoit pas touiours telle qu'elle deuoit paroître, que le vice prenoit souuent sa figure et qu'il étoit tres difficile de le conoitre; ie ne comprends pas bien quel sens peut faire *extendit* dans ce vers, il me semble qu'*ostendit* iroit bien micux; voicy la construction: *solers apposita regula ostendit intortos mores fallere*. cela est bien plus naturel.

*Solers regula apposita* (vers 37 et 38). — Vous vous seruistes de beaucoup des moyens ingenieux pour me faire comprendre ce que vous m'expliquies, come ce principe de

la morale stoiciene que le vice prend souuent la figure de la vertu, ect. Le caractere de Cornutus paroît a ce vers; il falloit qu'il feut bien propre pour enseigner et qu'il sceut employer a propos la douceur et la force, qui sont les moyens dont se sert un habile precepteur quand il veut le profit de ses echoliers.

*Intortos mores* (vers 38). — Des mœurs corrompues, c'est a dire les vices.

*Et premitur ratione animus* (vers 39). — Mon esprit se laissoit persuader aux raisons que vous luy alleguies, il cedoit malgre luy même a vos solides raisonnements, ce qui est un effet de la morale des Stoiciens.

*Vincique laborat* (vers 39). — Mon esprit est bien ayse de se laisser vaincre par vos raisons.

*Artificem vultum* (vers 40). — C'est a dire *arte factum*; la metaphore est prise des ouuriers qui font des images de cire et qu'ils polissent avec le doigt; mon esprit se laisse vaincre a vos conseils, dit Perse a Cornutus, et prend la figure que vous voules luy donner, come une statue de cire prend la figure qu'il plait a l'ouurier de luy donner.

*Consumere* (vers 41). — Pour *consumpsisse*.

*Longos soles* (vers 41). — Des longues iournées.

*Primas noctes epulis* (vers 42). — Il faut entendre *destinatas*, les premieres heures de la nuit destinées aux repas.

*Unum opus* (vers 43). — Nous n'auions tous qu'une même occupation, c'est a dire la morale des Stoiciens.

*Et requiem pariter disponimus ambo* (vers 43). — Nous prenions tous deux les mêmes diuertissemens, nous auions les mêmes heures de recreation apres l'étude que nous faisons ensemble.

*Verecunda laxamus seria mensa* (vers 44). — Pour

nous delasser des occupations serieuses de la phylosophie morale, nous nous entretenions a table gayement par d'honetes railleries que nous nous faisons l'un l'autre.

On a repris avec raison Epicure d'auoir fait entretenir ses conuiues d'atomes, de crudités, qui sont des entretiens éloignés de la gayeté et contraires au bon regime et a la digestion. Ath., lib. 4.

*Laxamus* (vers 44). — Pour *laxabamus*.

*Mensa verecunda* (vers 44). — Par une table honete et éloignée des discours trop libres, c'est a dire par des entretiens que nous auions a table qui n'étoit pas aussy serieux que l'étude que nous venions de faire, mais qui ne laissoit pas d'être diuertissants et pleins d'une innocente et honete raillerie.

*Non equidem hoc dubites* (vers 45). — Ne doutez point que deux genies qui prennent soin de nous ne soient d'une parfaite intelligence pour faire durer eternellement notre amitié.

*Consentire deos* (vers 46). — Non pas *dies* come les anciens interpretes le veulent ; par le mot de *deos* il entend *deos genios*, come nous l'alons faire voir en repondant a l'objection que pourroient me faire ceux qui sont pour le mot de *dies*. Ils peuuent donc dire que le mot de *tempora* qui est dans le vers suiuant est une suite necessaire de celui de *dies*, et que le mot de *deos* rent le sens imparfait, mais il n'y a point de raison qui prouue la necessité de cette liaison, au contraire, le dessein de Perse a été de diuersifier son discours et de parler icy des dieux, se reseruant de parler dans le vers suiuant de la conformité de l'aage de Cornutus avec le sien et de leurs inclinations. Il n'est pas surprenant que ceux qui ne sauent pas pourquoy,

en parlant du concours des astres pour leur comune naissance, ce qui n'est autre que l'horoscope, le poete fait mention des genies, ayant voulu metre le mot de *dies* au lieu de celui de *deos*. Les anciens étoient persuadés que des qu'un home venoit au monde, il y auoit un genie qui le gouvernoit selon les influences de l'etoile sous laquelle il étoit né; de sorte que les Chaldeens, Babiloniens et autres qui se meloient d'horoscope, sachant le iour de la naissance de celui qui les consultoit, conoissoient la qualité de son genie, quelles étoient ses forces, ses inclinations, par quels moyens on l'apaisoit, quel rapport il auoit avec le genie des autres. Ils en trouuoient souuent qui auoient du rapport ensemble, come pouuoit être celui de Cornutus et de Perse; ils en trouuoient aussy souuent qui étoient enemys l'un de l'autre, parceque par exemple l'un aymoit la debauche et l'autre aymoit la vertu, ect., et tout cela venoit de la qualité de l'etoille qui les auoit produits.

V. Hor., od. 16, lib. 2, car Perse a tiré cette pensée de cette ode et de l'ode 17, lib. 2, mais il y a mis un grand adoucissement. *Utrumque nostrum incredibili modo contentit astrum*, dit Horace. Cependant Horace n'étoit pas de même aage que Mecenas, et c'est aussy ce qui luy fait metre *incredibili modo*, parcequ'il n'est pas possible que deux horoscopes differents fassent cet effet. Ainsy Perse a mis *non equidem hoc dubites* parceque Cornutus et luy étoient dans le même cas que Mecenas et Horace, car apparemment ils n'étoient pas de même aage, puisque l'un étoit le precepteur, l'autre le disciple. Ces mots *non equidem hoc dubites* sont des termes qui vont ordinairement avec des choses ou impossibles ou incroyables, come est celle de s'imaginer que deux personnes d'un aage different soient

nées sous la même partie d'un signe et en même tems, car c'est ce qu'il falloit pour que leur fortune et leur vie feussent egales.

*Fœdere certo* (vers 45). — Le poete ne s'est pas seruy de l'epythete de *certo* sans dessein, car il y a des genies qui ont bien les mêmes rapports, mais qui ne s'accordent guere que *fœdere incerto*; ils se brouillent, ils se raccomodent, come sont les genies de ceux qui naissent sous le signe des poissons.

*At quibus in lucem pisces venientibus adsunt,  
His non una manet semper sententia cordi,  
Commutant animos interdum, et fœdera rumpunt,  
Ac repetunt. . . . .*

Mais il y en a a meme tems qui sont unis *fœdere certo*, come étoit ceux de Perse et de Cornutus. *Deus*, dit le poete,

*Junxit amicitias horum sub fœdere certo.*

On ne peut pas douter qu'il ne parle du dieu genie.

*Consentire* (vers 46). — Pour *conuenire*, être d'intelligence.

*Et ab uno sidere duci* (vers 46). — C'est a dire *natali astro*. Il faut repeter *Non equidem hoc dubitem*, ne doutez pas que nos deux genies ne soient conduits par la même étoille sous laquelle nous sommes venus au monde.

*Parca tenax veri* (vers 48). — La Parque qui ne trompe iamais parce qu'elle ayme la verité, c'est a dire parce qu'elle ne promet rien que ce qu'elle veut tenir.

*Vel suspendit tempora nostra libra æquali* (vers 47). — Soit que la Parque ayt marqué notre naissance et nos iours sous le signe de la balance ou bien sous une même étoille sans parler de la balance.

*Nata fidelibus hora* (vers 48). — Une heure née pour les fideles amys, c'est a dire ce moment heureux qui fait que ceux qui naissent pour lors sont toüjours unis d'une parfaite amitié. V. *Hora*.

*In* (vers 49). — Pour *inter*.

*Seu diuidit in Geminos concordia fata duorum* (vers 49). — Soit que ce moment fauorable aux veritables et sincerés amys ayt diuisé, c'est a dire ayt confié aux Iumeaux la destinée de tous les deux, quoyque nous soyons differents d'aage, nous somes pourtant nés sous la même constellation, soit que ce soit sous celle de la balance, ou sous celle des iumeaux, qui est de bon augure pour les amitiés.

*Diuidit* (vers 49). — En les diuisant d'aage, elle les a unis d'inclination et d'amitié.

*In Geminos* (vers 49). — Plusieurs astrologues disent que ces deux iumeaux sont Castor et Pollux qui feurent de tous les freres qui ont iamais été ceux qui s'aymerent le plus. Ils regnerent ensemble et ne firent iamais rien sans le conseil l'un de l'autre. Aussy Iupiter pour recompenser en quelque maniere une si belle union les mit dans le ciel, apres leur mort, ou ils sont conus sous le nom de iumeaux. D'autres disent que c'est Hercule et Apollon; d'autres Triptoleme et Iasius, aymés de la desse Ceres; tout ce qu'il y a d'asseuré, c'est que le dessein du poete est de faire voir que ceux qui naissent sous le signe des iumeaux sont toüjours parfaitement unis.

*Concordia fata duorum* (vers 49). — Nos iours qui dependent du destin et qui sont tellement unis qu'on ne peut les separer. Il done a *fata* l'epythete de *concordia* parceque c'est le propre de cette etoille d'unir ceux qui y sont nés d'une parfaite amitié.

*Saturnum grauem* (vers 50). — L'étoile malfaisante de Saturne a cause de sa nature extrêmement froide.

*Nostro Ioue* (vers 50). — Par les influences benignes de Iupiter, dont la nature tempérée est salutaire ; Iupiter est placé entre Saturne et Mars, qui sont les deux extrémités du froid et du chaud, de sorte qu'il ne peut être que temperé.

V. od. 16, lib. 2, Hor., et od. 17. *Te Iouis impio tutela Saturno refulgens eripuit*, l'étoile de Iupiter en corrigeant par ses douces influences la malignité de celle de Saturne vous arracha des bras de la mort. Il est fort vraisemblable que Mecenas auoit fait tirer son horoscope et que les astrologues auoint trouué que l'étoile de Iupiter qui est douce et benigne auoit corrigé les malignes influences de Saturne qui est toujours malfaisant s'il n'a Iupiter en opposition. C'est pourquoy on trouue souuent dans Iulius Firmicus *Saturnum radiationibus Iouis mitigari*. Horace dit *tutela Iouis* pour *Jupiter tutor*, *seruator*. *Refulgens*, terme d'astrologie, c'est a dire *contra fulgens*, en luy opposant directement ses rayons.

*Frangimus* (vers 50). — Nous rendons inutiles les efforts de Saturne par la bone constitution de l'étoile de Iupiter sous laquelle nous somes nés ; l'étoile de Iupiter est prise icy pour une étoile salutaire et tempérée.

*Temperat* (vers 51). — C'est a dire *coniungit* ; ie ne scay quelle influence benigne m'a si parfaitement uny avec vous, ou bien ie benis mille fois cet astre salutaire qui a sceu si bien accorder mes inclinations avec les votres, et qui m'a doné une si grande part dans votre amitié.

*Mille hominum species* (vers 52). — Il y a de mille sortes de gens, soit que la différence consiste au visage et en la persone ou aux manieres.

*Rerum discolor usus* (vers 52). — L'usage des choses a bien des couleurs, c'est a dire les choses de ce monde ont des usages bien differents.

*Velle suum cuique est* (vers 53). — Chaqu'un a ses passions et ses manieres d'agir. *Velle* qui est un verbe est pris icy pour un nom substantif.

*Nec voto vivitur uno* (vers 53). — Nous n'auons pas tous les mêmes inclinations et nous ne faisons pas tous les mêmes souhaits; les uns ont de la passion pour les richesses, les autres pour les honcurs.

*Sub sole recenti* (vers 54) — En Orient; depuis que les Romains percerent iusques aux Indes pour y chercher les denrées qui manquoient en Europe, come le poiure, la canelle, ect., et porter dans les Indes celles que l'Europe auoit en abondance, dont ils s'accomodoint les uns les autres.

*Rugosum piper* (vers 55). — Le poiure nait dans les Indes, principalement sur le mont Caucase, aux endroits exposés au soleil; l'arbre qui le porte est presque semblable a celuy que nous apelons gencure; il l'apele *rugosum*, raboteux, parceque l'ecorce du poiure auant que le soleil ne le brusle fait une espee de poiure qu'on apele long; en suite l'ecorce començant a sauter, ce poiure deuiet blanc parcequ'il meurit; apres quoy il deuiet noir et raboteux tel que nous le voyons a cause des ardeurs du soleil qui est excessif en ce pays la.

*Pallentis grana cumini* (vers 55). — Des graines de cumin qui fait palir; cette graine, selon Pline, prise auec du pain ou broyée dans du vin guerit les douleurs des intestins, mais fait deuenir pasles ceux qui en boient.

*Turgescere irriguo somno* (vers 56). — Deuenir gros et



gras a force de faire bon chere et de dormir ; *irriguus* veut dire qui arrose et qui est arrosé, come il paroît dans ce vers ou le someil est dit arroser, et non arrosé, parceque les veines étant ouuertes durant le someil , il est dit arroser toutes les parties du corps.

*Hunc alea decoquit* (vers 57). — Celuy la est possédé par la passion du ieu qui ruine sa bourse et sa santé. V. Misc., 2, pag. 138.

*Ille in Venerem putret* (vers 57 et 58). — Celuy la a tellement ruiné sa santé par les plaisirs deshonetes qu'il n'a plus la force de se soutenir. *Putrescere in Venerem* veut dire proprement auoir les maladies veneriennes dont les douleurs cuisantes metent la pourriture dans le corps.

*Lapidosa chiragra* (vers 58). — Il apele la douleur des mains pierreuse parceque cette douleur est si cuisante qu'elle fait venir les doigts des mains aussy durs que des pierres ; cette douleur n'est guere que le fruit des debauches qu'on a fait durant sa ieunesse.

*Ramalia* (vers 59). — Ce sont les doigts des piés et des mains qui par metaphore sont apelés les branches des piés ou bien ce sont les branches seches des arbres qu'il compare aux piés et aux mains qui sont des pieces inutiles aux vieillards lors qu'ils sont attaqués de cette douleur.

*Veteris fagi* (vers 59). — Du vieux fau, c'est a dire du vieux debauché ; c'est une metaphore.

*Crassos dies* (vers 60). — Des iours passés dans la crasse des vices , c'est a dire dans les debauches de toute sorte de façon.

*Lucem palustrem* (vers 60). — Une lumiere obscure et mal assuree a cause des brouillards des marets voisins : tout cela est metaphorique et veut dire une vie licentieuse

et débordée que les vieillards ont menée durant leur jeunesse et que le poète appelle obscure à cause qu'elle n'étoit éclairée par aucune vertu.

*Vitam ingenuere relictam* (vers 61). — Ils regretent le tems qu'ils ont perdu, durant leur jeunesse, à bien des choses inutiles et peut être à des débauches criminelles.

*Sibi* (vers 61). — C'est à dire *in se* ou *a se*.

*Seri* (vers 61). — Pour *sero*, parceque la vieillesse les a surpris avant qu'ils n'aient trouvé le tems de songer à un changement de vie.

*Impallescere* (vers 62). — Devenir pâle à cause du trop fréquent étude.

*Nocturnis chartis* (vers 62). — Sur des livres que vous lisez durant la nuit.

*Aures purgatas* (vers 63). — Des oreilles purgées, c'est à dire un cœur qui ne s'est pas encore laissé gagner à l'apparence trompeuse des plaisirs défendus.

*Frugè Cleanthea* (vers 64). — De la morale des Stoïciens dont Cleanthe étoit un des principaux sectateurs ; il étoit fils de Phinus ; son premier maître fut Cratere, successeur de Zenon ; il étoit si laborieux qu'il s'occupoit toute la nuit à puiser de l'eau dans les jardins d'Athènes pour gagner de quoy acheter quelques livres.

*Et iubet archetypos pluteum seruare Cleanthas.*

*Hinc* (vers 64). — De la morale des Stoïciens.

*Finem animo certum* (vers 65). — Un but dans tout ce que vous faites qu'il ne vous soit pas permis d'outrepasser.

*Miserisque viatica canis* (vers 65). — Et vous vieillards adonnez vous à la vertu qui est le plus ferme soutien de votre âge. *Finem animo certum* est pour les jeunes gens et le reste pour les vieillards.

*Cras hoc fiet* (vers 66). — Perse fait parler un paresseux qui ne veut pas s'appliquer a l'étude ; *cras hoc fiet* , dit il , nous faisons demain cela , c'est a dire ie penseray demain a tout ce que vous me dites.

*Idem* (vers 66). — Demain , repond Perse , le même *cras fiet* me sera repondu , c'est a dire vous me fairez demain la même reponse , et vous ne seres iamais d'humeur de vous appliquer a l'étude.

*Quid* (vers 66). — Quoy , repond le paresseux , vous ne me dones pas même un iour , quoyque la chose ne soit pas de consequence.

*Semper paulum erit ultra* (vers 69). — Ce iour de demain quand nous l'aurons perdu ne se pourra iamais recouurer et celuy qui suit sera toùjours *paulum ultra ante* , un peu auant , c'est a dire il sera toùjours differé come les autres , et ainsy vous passeres votre vie sans rien faire.

*Temone sub uno et frustra sectabere canthum* (vers 70 et 71). — *Temo* qui est le timon du charriot est pris icy pour le charriot même , et *canthus* qui veut dire les bandes de fer qui serrent les roues pour la roue même , car quoyque vous soyes assis sur le charriot , vous faites en vain des efforts pour atraper les roues qui tournent continuelement.

*Cum rota posterior curras* (vers 72). — Il faut entendre *tu* , lorsque vous qui êtes la roue de derriere , c'est a dire lorsque vous qui êtes sur la roue de derriere ne pouues pas atteindre la premiere quoyque l'essieu aille extremement viste et qu'il semble vouloir vous fauoriser. Il compare la vie a un charriot ; celuy qui comence a viure aujourduy selon la morale des Stoiciens est apelé la roue de deuant ; celuy qui differe toùjours a demain est dit la roue de derriere ; le reste de l'application est facile.

*Libertate opus est* (vers 73). — On a besoin de se procurer une liberté assurée ; par là le poëte veut montrer que ce qui empêche les hommes de pratiquer la vertu, c'est qu'ils sont esclaves des vices, le péché étant un véritable esclavage et la vertu une véritable liberté ; aussi un des principaux points de la morale des Stoiciens est celui-ci : *Solum sapientem liberum esse*.

*Non hac, per quam quisque Velina Publius scabiosum far tesserula possidet ut emeruit* (vers 73, 74 et 75). — Non pas cette liberté par laquelle quelque Publius de la tribu de Veline obtiene du bled à demy pourry par le moyen d'une certaine mesure qu'on luy donne en l'affranchissant, mais cette liberté honorable qui naît de l'étude de la sagesse.

*Quisque Velina Publius* (vers 73 et 74). — Publius est pris là pour toute sorte d'affranchys. La tribu Veline n'étoit pas sans doute considérable puisqu'elle n'est pas comprise dans les quatre tribus romaines qui sont *Suburana, Collina, Palatina, Esquillina*. La tribu Veline est ainsi appelée du mont Velien, parceque les bergers qui faisoient paître leurs troupeaux sur cette montagne, avant que la manière de tondre les brebis feut en usage leur arrachoient la laine qu'on apele *vellus*, ex quo *Vellia collis*. Ce feut sur cette montagne que Publius Valerius Publicola avoit baty une superbe maison, qu'il demolit presque à même tems, de peur que les Romains ne creussent qu'il vouloit se saisir du gouvernement.

*Scabiosum far* (vers 74). — Qui n'est pas purgé à cause de la petite pouille qui le couvre et qu'on n'avoit pas pris soin d'oter, ou bien le pain que l'on distribuoit aux affranchys plein d'arettes et moysi.

*Tesserula* (vers 74). — *Iure tesseræ*. Je ne puis mieux expliquer ce que c'est que *tessera frumentaria* que par les termes de la glose sur la L. 49, § 1, ff. *De legat.*, 2. *Tessera frumentaria est signum frumentarium, quo exhibitò frumentum a principe dabatur*; celui qui a ce droit peut le leguer a qui bon luy semble, *dict. leg.*, ou le iuriconsulte Paulus ne met point de difference entre *tessera* et *militia*; elle peut être même acheptée et vendue. L. 87, ff. *eod.*, et L. 52. § 1, ff. *De Iudiciis*. Perse se sert du diminutif de *tessera* qui est *tesserula*, c'est a dire *vilis tessera*, parceque le pain que l'on distribuoit étoit tres mechant; *tessera* est pris la pour ce pain. V. *Talus* et *Tessera*.

*Ut emeruit* (vers 74). — Apres qu'on a creu qu'il étoit tems de l'affranchir.

*Una vertigo* (vers 75 et 76). — Lors qu'un maître affranchissoit son esclave, il luy metoit la main sur la tête et luy faisoit faire quelque tour en cette posture pour luy faire comprendre qu'il pouvoit aler partout ou il voudroit. V. *Misc.*, 3, pag. 654.

*Quiritem* (vers 75). — Cytoieu romain.

*Hic Dama* (vers 76). — Voicy Dama; c'est le nom d'un esclave dans Horace, sat. 6, liu. 1.

*Tu ne Syri aut Damæ filius.*

*Vappa* (vers 77). — *Vappa* proprement veut dire du plus mechant vin, du vin poussé; de même celui a qui il done ce nom est le plus mechant de tous les homes, un fripon.

*Lippus* (vers 77). — Parceque les vices l'empechent de voir la vertu avec toutes ses beautés.

*In tenui farragine mendax* (vers 77). — Menteur pour un peu de fourrage, c'est a dire un home qui ment pour une bagatelle et pour des choses qui n'en valent pas la peyne.

*Verterit hunc dominus* (vers 78). — Son maitre l'affranchit il , dabort le voyla , ect.

*Momento turbinis erit Marcus Dama* (vers 78 et 79). — Sur le moment il change d'état et de nom. Il n'étoit pas permis aux esclaves de porter deux noms , ils n'en portoint qu'un et qui marquoit l'état de leur condition ; apres qu'ils étoint affranchys , ils en aioutoint un a celuy qu'ils portoint deia , come Marcus a celuy de Dama.

*Turbinis* (vers 78). — *Vertiginis*, vid. sup.

*Papæ* (vers 79). — C'est une exclamation.

*Marco spondente , recusas credere tu nummos* (vers 79 et 80). — Refuses vous de preter de l'argent sous la caution de Marcus Dama.

*Ita est* (vers 81). — Il n'en faut pas douter.

*Hæc mera libertas* (vers 82). — C'est Dama qui repond a Perse que c'est la veritable liberté , c'est a dire c'est par la que l'on acquiert une parfaite liberté , c'est a dire la liberté romaine qui se donoit *censu*, *vindictâ*, *testamento* ; les autres n'étoint pas si fauorables parceque ceux qui les receuoint pouuoint redeuenir esclaves , come étoint la liberté *inter amicos*, *per mensam*, *per epistolam*. Hæc vide apud Iust. *Institut.*

*Pilea* (vers 82). — Les chapeaux que portoint les affranchys , car durant leur esclavage ils ne portoint qu'un mechant bonet ; les Romains étoint si ialoux de leurs petits priuileges qu'ils ne permetoint a persone non pas même aux étrangers de porter des souliers ny des chapeaux a la

romaine. Voyez la L. 10, cod. de testa. manum., et L. un. § sed et qui, ff. de lat. lib. Toll. de manumissione pileo. Il en fait icy un nom neutre.

*An quisquam est alius liber* (vers 83). — Dama veut prouver qu'il est libre par la définition de la liberté. Voyez la L. 4, ff. *De statu hom.* Ces deux ou trois vers suivans sont un syllogisme parfait. *Alius liber non est nisi cui licet ducere vitam secundum suam voluntatem*, voyla la majeure ; *atqui mihi licet vivere ut volo secundum meam voluntatem*, voyla la mineure ; *ergo sum liber et liberior Bruto*, voyla la conclusion.

*Sim* (vers 84). — Pour *sum*.

*Voluit* (vers 84). — Pour *vult*.

*Licet* (vers 84). — Il faut entendre *mihi*.

*Liberior Bruto* (vers 85). — C'est être bien amy de la liberté que de l'être autant que Brutus ; on en scait l'hystoire.

*Inquit Stoicus hic* (vers 85 et 86). — Cornutus ; ce n'est pas sans raison que le poete le fait repondre a Dama plutot qu'a un phylosophe d'une autre secte parceque , come nous auons dit , c'étoit un principe de la morale des Stoiciens : *solum sapientem esse liberum*.

*Aurem mordaci lotus aceto* (vers 86). — Cornutus qui a laué l'oreille d'un vinaigre picquant, c'est a dire Cornutus qui est instruit de la morale seure des Stoiciens.

*Hæc reliqua accipio, licet ut volo vivere, tolle* (vers 87). — Selon la correction de Theodore Marcile , ie vous abandonne tout le reste pourueque vous oties de votre syllogisme ces trois ou quatre mots : *licet ut volo vivere*, parceque vous êtes esclau des vices , et ainsy il ne vous est

pas permis de viure de la maniere que vous voules ; tout cela est fort stoicien.

*Meus* (vers 88). — Affranchy, en mon pouuoir ; *mei iuris*, en termes de droit.

*Vindictá* (vers 88). — Par la verge du preteur qui me met en liberté.

*Cur mihi non liceat* (vers 89). — Il faut entendre *facere*.

*Masuri rubrica* (vers 90). — La rubrique de Masure est prise la pour tout le corps du droit ou pour ce que la iustice permet. *Rubricæ* étoit les titres des loix que l'on ecriuoit avec de l'ancre rouge, d'ou vint le mot de *rubra leges*.

..... *Per lege rubras*  
*Maiorum leges*.....

et *rubricæ prolegibus*. Il est pris pour le titre, L. 11, § ult. ff. *de Interd.* Masure étoit un cheualier romain sous l'empire de Tybere ; il feut le premier qui enseigna publiquement le droit.

*Disce* (vers 91). — Le phylosophe stoicien repond.

*Ira cadat naso* (vers 91). — Ne vous metes point en colere lors que ie vous fairais voir la fausseté de votre doctrine ; la metaphore est prise des chiens qui temoignent leur colere par les rides que fait leur nes ou bien parceque le nes est le siege de la colere et que tous les poetes la placent en cet endroit la.

*Semper et illius naso sedet aspera bilis.*  
*Puella ne mox ira tibi occupet nasum*  
*Si forte verbum hic audies minus doctum.*

*Veteres auias* (vers 92). — Les vieilles erreurs que vous conserues encore dans votre esprit.



*De pulmone* (vers 92). — Il est pris la pour le cœur et l'esprit qui sont le siege des bones et des mechantes opinions.

*Non prætoris erat* (vers 93). — Il n'étoit pas au pouuoir du preteur de doner a des foux *tenuia et subtilia rerum officia*, la parfaite sagesse telle qu'étoit celle des Stoiciens, c'est a dire le preteur ne pouuoit doner la veritable liberté. *nempe libertatem Stoicorum*, qui la font consister en la pratique de la vertu et a l'étude de la sagesse, mais pour la liberté ciuile, come *manumissio vindicta*, fort bien.

*Stultis* (vers 93). — A des esclaves, parceque le deffaut de liberté semble les rendre bêtes et incapables d'aucune fonction ou il y entre du iugement.

*Atque usum rapidæ permittere vitæ* (vers 94). — Ny leur permetre l'usage de la vie qui s'ecoule vite, c'est a dire ny de leur doner une liberté qui leur apprend a faire un bon usage de la vie come faisoit celle que professoient les Stoiciens.

*Sambuca* (vers 95). — C'est une espede de flute faite de bois de sureau qui n'étoit propre qu'a chanter des chansons extremement difficiles, *saquebute*. *Calo* veut dire un gouiat d'armée qui sert a porter les picquets pour border un camp et autres usages de cette nature. Il luy done l'epythete de *alto* parcequ'ordinairement ces sortes de gens ne sont bons qu'a des ouvrages de main et grossiers ; vous auries plutot appris a un paisan, dit le poete, a un paisan grossier ou a un gouiat d'armée a iouer delicatement de la flute et a faire tous les mouuements necessaires pour exprimer ce qu'on y chante, auant d'apprendre vous même la sagesse des Stoiciens et le bon usage de la vie, tant que vous vous laisseres conduire par vos erreurs, parceque la raison s'y oppose, ect.

*Et secretam garrat in aurem* (vers 96). — La raison vous l'imprime dans le plus profond de votre cœur.

*Quod quis vitiabit agendo* (vers 97). — Il faut prendre la chose qui doit être gâtée pour celle qui doit gâter ; *quod is agendo vitiatus erit*, la raison nous avertit qu'il ne faut rien faire qui puisse corrompre nos mœurs.

*Teneat vetitos actus inscitia debilis* (vers 99). — Le droit des gens et la nature sont d'accord que la plus grossière ignorance conoit toujours les choses défendues. Il n'y a point d'ignorant assez grossier qui ne distingue le vice de la vertu et qui ne conoisse le bien ou le mal qu'il fait , ou bien la nature l'a ainsi ordonné , que la crasse ignorance entraineroit les homes dans toute sorte de vices , et qu'ils ne s'en separeroient iamais.

*Natura medendi* (vers 101). — Le véritable art de la médecine.

*Arator peronatus* (vers 102). — *Pero* est une sorte de chaussure grossière que portoient les paisans, et *peronatus* est un diminutif de *pero*, qui conuient aux paisans parce qu'ils portoient cette sorte de chaussure. M. Marole l'apele giestre.

*Nauem si poscat* (vers 102). — Si un paisan mal adroit et grossier demandoit le gouvernail d'un vaisseau et vouloit tout d'un coup s'eriger en pilote sans auoir iamais été sur la mer, ny sans conoitre les etoilles.

*Luciferi rudis* (vers 103). — Rude de Lucifer, c'est a dire luy qui ne conoit pas le cours des astres, et qui ne sauroit par concequent gouverner un vaisseau. Lucifer qui veut dire proprement l'etoille qui paroît lors qu'il comence a se faire iour, est pris icy pour toute sorte d'etoilles et astres.

*Exclamet* (vers 103). — Pour *exclamabit*.

*Melicerta* (vers 103). — Dieu marin, fils d'Athamante et d'Iuo, qui pour euter les suites de la folie de son pere qui auoit deia tué son fils Learque, se precipita dans la mer avec sa mere Iuo ; Neptune en prit soin et les changea en dieux marins. Iuo feut apelée Leucothoë et Melicerte Palemon par les Grecs et Portunus par les Latins. Les nautoniers les inuoquaient pour l'heureux succès de leur nauigation.

*Frontem* (vers 104). — La pudeur qui a son siege sur le front. Melicerte s'ecrierait qu'il n'y a plus de pudeur dans ce monde, que tout est renuersé et qu'on n'y comprend plus rien.

*De rebus* (vers 104). — *E mundo sublatum pudorem*.

*Ars dedit* (vers 105). — La sagesse des Stoiciens vous a appris sans doute a marcher d'un pied droit, c'est a dire a mener une vie sans reproche. *Talus* qui veut dire le talon, est pris la pour tout le pied entier ; c'est une ironie pour se mocquer de Dama a qui il parle, qui croyoit être libre parcequ'il auoit été affranchy par la verge du preteur.

*Veri speciem dignoscere calles* (vers 105). — Vous saues le segret de conoitre le vray et le faux et d'en savoir faire la difference lorsque les apparences peuuent vous tromper.

*Auro subærato* (vers 106). — De l'or faux avec du cuiure, ou bien une piece fausse dont le dessus est d'or et le dedans de cuiure ou d'airain, *ut ærosa pecunia*, L. 102, § 1, ff. *de Solut*.

*Qua* (vers 106). — *Supp. specie*.

*Tinniat* (vers 106). — De peur qu'il ne fasse un son qui marque que la piece qui a la superficie dorée et remplie au dedans de cuiure ou de laiton, *ne quâ specie mendo-*

*sum aurum tinniat plenum auro subærato* ; tout cela est métaphorique : vous ne vous laissez point tromper aux apparences, dit Perse a Dama, parcequ'auant de rien prononcer vous prenes vos-precautions pour ne pas porter de iugement temeraire ; vous faites soner les pieces d'or qu'on vous presente ; c'est a dire vous peses les vices et les vertus et vous en saues faire la iuste difference.

*Quæque sequenda forent* (vers 107). — Il faut repeter *calles*.

*Illâ... quæ sequenda forent, vel sunt* (vers 107). — Vous marques avec de la craye blanche ce que vous deues faire et ce que vous deues suivre come les vertus, et au contraire vous marques avec du charbon ce qu'il vous faut euitier come les vices. Horat., lib. 2, sat. 3.

*Quorsum abeant sani creta aut carbone notandi.*

*Modicus voti* (vers 109). — Vous ne faites point de grands souhaits pour votre etablisement ny pour pousser votre fortune.

*Presso lare* (vers 109). — C'est a dire *paruo lare* ; vous vous contentes d'une petite maison comode a la verité, mais sans aucune magnificence.

*Jam nunc astringas* (vers 110). — Vous conoisses quand il faut user de menagerie et quand est ce qu'il n'en faut pas user.

*Et possis transcendere nummum in luto fixum* (vers 111). — Vous n'aues pas de la peyne a vous empecher d'amasser une mechante piece d'argent que vous aures apperceu dans la boue, c'est a dire vous meprises les trafics honteux quelque utilité qu'ils puissent vous apporter, parceque vous preferes une reputation glorieuse a tous les biens que

vous pourriez acquerir par cet endroit la ; vous aimez mieux en auoir moins, pourueu que tout le monde dise que vous l'aues acquis en home d'honneur.

*Nec glutto sorbere* (vers 112). — Supp. *potes*.

*Saliuam Mercurialem* (vers 112). — La metaphore est prise de ceux qui voyant des mets delicieux sur une table *saliuam glutiunt*, aualent la saliuue qu'ils ont dans la bouche et en produisent de nouvelle ; cequi marque leur auidité ; de même ceux qui voyent de l'argent en quelque endroit *saliuam glutiunt*, qui est une marque de leur auarice. Il l'apele *Mercurialis* a *Mercurio* qui est le dieu du gain et de l'auarice , d'ou vient qu'on le depeint avec un sac a coté : les usuriers luy faisoient des sacryfices. *Saliuam Mercurialem*, une saliuue auaritieuse et usuriere ; la chose est prise pour la persone même come en mille autres endroits.

*Hæc mea sunt teneo, cum vere dixeris* (vers 113). — Lors que vous me faïres voir cuidament que vous possedes toutes les belles qualités dont nous venons de parler, lorsque vous me direz : Elles sont a moy, ie les possède, pour lors ie vous permets de porter le nom de libre et de sage.

*Prætoribus ac Ioue dextro* (vers 114). — Sous la protection de Iupiter et des preteurs. Par Iupiter il entent la liberté de l'esprit , c'est a dire la sagesse ; par le preteur il entent cette liberté que le preteur done come nous auons dit ; de sorte qu'il sera libre *omnimodâ libertate*.

*Nostræ farinæ* (vers 115). — De notre secte, c'est a dire de la secte des Stoiciens. Que si vous qui êtes de notre secte, *pelliculam veterem retines*, êtes encore suiet à vos anciennes erreurs. La metaphore est prise non pas de la peau des serpents, mais de ceux qui apres une dangereuse maladie changent tout a fait de peau, come il arriua au cardinal de Raguse durant la tenüe du concile de Pise.

*Fronte politus* (vers 116). — Apres avoir arraché de dessus sa tête les marques de son esclavage qui l'empêchoit de porter le nom de Marcus Dama, cytoien romain.

*Vapido sub pectore* (vers 117). — *Vapidum* c'est a dire *multi vaporis*. Pour bien expliquer ce vers, il faut le tourner *vapidum pectus seruas sub astutâ vulpe*, vous aues une ame remplie de toute sorte de vices, un intérieur abominable, mais vous employes pour le cacher les ruses d'un renard.

*Quæ dederam supra, repeto* (vers 118). — Il retire ma parole puisque vous ne voules pas quitter vos desordres ; i'auois dit que vous éties libre, parceque l'apparence de votre vertu m'auoit trompé ; mais a present que ie conois que vous êtes touiours le même, touiours plongé dans vos premieres erreurs, ie dis que vous êtes esclau quoyque vous soyes affranchy, parceque la liberté qu'on vous a donée ne vous exempte pas de l'esclavage des passions.

*Funemque reduco* (vers 118). — Il resserre la corde de votre esclavage, ie vous l'auois lachée, mais ie vous tiens pour esclau come auparauant.

*Nil tibi concessit ratio* (vers 119). — La raison ne vous a rien accordé, c'est a dire vous ne vous gouernes pas par la raison come fait un home libre ; ainsy ie conclus que vous êtes fou parceque la folie est une suite de l'esclavage.

*Digitum exere* (vers 119). — Il vous est permis de leuer le doit sans dessein ; c'est un principe de la morale des Stoiciens qu'il ne falloit point leuer le doit ny faire aucune autre action si basse qu'elle feut que l'on n'eut une veue en la faisant. On done encore cette explication a cet endroit : par le mot *digitum*, il faut entendre la main entière ; le poete dit donc a Dama : Leues la main et auoues que les

vices vous ont vaincu et que vous êtes esclave, selon la coutume des gladiateurs quand ils étoient vaincus devant tout le peuple, ils levoient la main et c'étoit pour demander pardon a toute l'assemblée de leur foiblesse ou de leur lascheté.

*Et quid tam paruum est* (vers 120). — Qu'y a t'il de plus innocent, repond Dama, que de leuer le doit sans dessein. Est ce que i'en seray moins libre.

*Sed nullo tunc litabis* (vers 120). — Mais vous n'obtiendres iamais par quelques sacryfices que vous fassies, dit Perse.

*Ut brevis semuncia recti hæreat in stultis* (vers 121). — *Semuncia*, demi once ; qu'une petite demi once de raison reside dans les foux, c'est a dire vous n'obtiendres iamais par quelques sacryfices que vous fassies que les esclaves agissent par un principe de sagesse dans ce qu'ils font, parceque ce n'est pas le caractere de leur condition et que n'étant pas libres de la liberté stoiciene, quoyqu'ils le soint de la liberté ciuile et du corps seulement, il n'est pas en leur pouuoir de rien faire qui parte d'un grand fonds de bon sens. *Brevis semuncia* est le même que *brevis suppellex* de la L. 6. § 5, ff. *De off. præf.* V. Misc., 3, pag. 659.

*Hæc* (vers 122). — C'est a dire la sagesse avec la folie, la veritable liberté avec l'esclavage.

*Cætera* (vers 122). — *Supp. per.*, come en tout le reste.

*Satyri Bathylli* (vers 123). — Du comedien Bathylle : les satyres étoient ordinairement les principaux acteurs des comedies anciennes, surtout pour la danse : de sorte que le poete done a Bathylle le nom de satyre qui est le même que celui de comedien. Bathyllus étoit un affranchy de Mecenas que la danse mit en reputation.

*Liber ego* (vers 124). — Je suis pourtant libre, dit Dama.

*Unde datum hoc sumis* (vers 124). — Qui vous a fait ce present, repond Perse.

*Tot subdite rebus* (vers 124). — Vous qui êtes l'esclave de tant de passions et de tant d'erreurs, la loy ne vous donc point de maitre, mais les vices vous en donent.

*An dominum ignoras* (vers 125). — Croyez vous qu'il n'y ayt d'autre liberté que celle que la verge du preteur vous donc ; il est vray que la loy ne vous donc, ect.

*I puer* (vers 126). — Si quelqu'un vous croyoit de toute sa force : Va, garçon, et porte au bain les frotoirs de Crispin, cette contrainte vous fairoit de la peyne. *Strigilis* étoit un certain instrument de fer avec lequel on racloit doucement ceux qui sortoit du bain. Suetone dit qu'Auguste se blessa souent la peau par le trop frequent usage de cet instrument ; la coutume en vint de Troye. Macr.

*Pergamus has curuo docuit dstringere ferro.*

*Si increpuit* (vers 127). — Si le maitre continue dans sa mauuaise humeur et qu'en se fachant contre vous il vous dise *Cessas nugator*, eh quoy, faineant, vous cesses, c'est a dire vous vous lasses deia de trauailler, vous en verres bien d'autres. V. Misc., 3, pag. 655.

*Seruitium acre te nihil impellit* (vers 127 et 128). — Cette cruelle peyne que vous êtes obligé de prendre pour votre maitre ne vous touche t'elle point. Vous êtes sensible a l'esclavage qu'on exerce sur vous a l'exterieur et vous ne le seres pas a celuy que les vices et les passions exercent si cruelement sur votre cœur et dans vous même.

*Extrinsecus* (vers 128). — C'est un aduerbe.

*Quod meruos agit* (vers 129). — Rien qui vient de



dehors ne peut agiter les nerfs de votre corps, c'est à dire mes avertissements ne peuvent ils donc entrer dans votre ame et faire l'effet qu'ils y devront faire, ou bien êtes vous si peu sensible aux mauuais traitements que votre maitre exerce sur votre corps et a la seruitude exterieure qui vous accable que vous ne vous laissies point toucher a celle de l'esprit qui vous rent parfaitement esclaué quand même vous auries la liberté du corps.

*Iecore ægro* (vers 129). — Dans votre cœur qui est malade a cause des crimes dont il est remply.

*Domini* (vers 130). — Les passions, les erreurs.

*Qui tu impunitior eris* (vers 130). — C'est une conclusion de ce qu'il a dit que ceux qui sont suiets aux vices sont plus esclaués que ceux qui le sont a un maitre ; croyes vous être moins puny.

*Qui* (vers 130). — Pour *quomodo*. Terent. *Quis scis*.

*Atque* (vers 131). — Pour *quam*.

*Mane piger stertis* (vers 132). — Il veut faire voir que les auares et les voluptueux ne sont pas moins esclaués que les autres.

*Non queo* (vers 133). — Je ne saurois, dit le paresseux.

*Surge* (vers 133). — Leue toy, continue l'auarice.

*Et quid agam* (vers 134). — Qu'est ce que ie fairai étant leué, replique le paresseux.

*Rogitas* (vers 134). — Me le demandes tu, t'amuse tu a me le demander, interrompt l'auarice.

*Saperdas aduehe Ponto* (vers 134). — Du poisson apelé *saperda* qui étoit bon pour saler ; le trafiq de ce poisson la portoit des grands reuenus. Leue toy, dit l'auarice, et va trafiquer sur la mer Egée.

*Castoreum* (vers 135). — C'est un animal apelé bieuue

qui naît sur les bords de la mer du Pont ; lors qu'il est poursuivy par les chasseurs, il s'arrache luy même ses parties, croyant que c'est pour cette raison qu'on le poursuit. Iuuen. :

..... *Imitatus castora qui se*  
*Eunuchum ipse facit, cupiens euadere damno*  
*Testiculi.*.....

Cet animal a tant de force qu'il coupe les arbres par le milieu come si le fer y auoit passé ; sa queue est faite come celle d'un poisson et le reste du corps come celuy d'un loutre ; les parties de cet animal sont d'un grand usage dans la medecine.

*Hebenum* (vers 135). — L'hebene est un bois noir qui naît dans les Indes ; il y en auoit de deux sortes , le meilleur étoit celuy qui paroissoit beau de luy même sans aucun secours de l'art , et l'autre qui auoit besoin de la main de l'ouurier ; le dernier étoit plus comun.

*Lubrica Coa* (vers 135). — Vin de l'isle de Co qui auoit la propriété de lacher le ventre.

*Tolle primus recens piper* (vers 136). — Hates vous de nous porter du poiure et ne vous laissez pas deuancer par un autre ; c'est ce que veut dire *primus*.

*Recens piper, è sitiante camelo* (vers 136). — Du poiure porté depuis peu sur des chameaux ; il apele le chameau *sitiens* parceque c'est de toutes les bêtes de charge celle qui endure plus long tems la soif, ou bien parcequ'il vient du pays ou les eaux sont rares.

*Iura* (vers 137). — Iures, taches d'augmenter vos richesses par des faux iurements ; ce sont les extremités ou nous porte l'auarice et ses pernicious conseils.

*Sed Iupiter audiet* (vers 137). — Mais Iupiter l'entendra, répond le paresseux à l'avarice, il punira mes faux serments.

*Baro* (vers 138). — Fou que vous êtes de vous amuser à des scrupules de cette nature. *Barones* sont les valets des soldats qui sont ordinairement des mathois.

*Perages*. Il faut entendre *vitam* : si vous voulez vivre de bonne intelligence avec Iupiter, il vous faudra contenter de racler votre salive avec les doigts, c'est à dire vous passer votre vie dans la pauvreté et dans la misère ; il fait voir par là les désordres que l'avarice cause et que ce n'est pas le moyen de devenir riche que de faire les éloges en homme d'honneur et de conscience.

*Regustatum* (vers 138). — Vous n'aurez pas même du sel et du pain en abondance, car vous serez obligé de racler le peu qui vous en reste avec les doigts.

*Œnophorum* (vers 140). — Vase propre à boire.

*Ocyus ad nauem* (vers 141). — Quand vous aurez chargé sur vos épaules votre petit sac de cuir et que vous aurez donné à des porteurs le reste de votre équipage comme des bouteilles à porter à l'endroit où vous devez vous embarquer, hâtes vous de partir et de monter sur votre vaisseau, rien ne vous empêche de traverser la mer Egée.

*Nisi solers luxuria* (vers 142). — Mais l'ingénieuse volupté tâche de vous retenir sur le rivage malgré tous les efforts de l'avarice ; elle vous déploie tout ce qu'elle a de charmes pour vous détourner de ce dangereux voyage où l'avarice veut vous engager.

*Ante seductum* (vers 142 et 143). — Avant que vous ne vous laissiez entièrement séduire aux persuasions de l'avarice.

*Quo deinde insane ruis* (vers 143). — La volupté parle a Dama et luy reproche sa folie. Ou ales vous , insensé, dit elle, quelle est votre folie d'aler voguer sur la mer perfide a trauers mille perils, pendant qu'il est en votre pouuoir de iouir de toute sorte de plaisirs sans vous mettre au hazard de perdre la vie.

*Quo* (vers 143). — Cette derniere repetition marque l'empressement de la volupté pour retenir Dama dans les plaisirs. Cela fait voir que les homes sont agités de mille differentes passions surtout de l'auarice et de la volupté.

*Quid tibi vis* (vers 144). — Quel est votre dessein.

*Calido sub pectore* (vers 145). — Une noble indignation agite Dama et l'incertitude ou le met l'empressement de l'auarice pour le faire partir et celuy de la volupté pour le retenir luy done ensuite une si furieuse colere qu'un pot de cigue ne seroit pas capable de l'arrêter ny d'êteindre la chaleur qu'elle luy cause. Nous auons dit que la cigue étoit une liqueur si froide qu'elle donoit la mort a ceux qui en beuoint en quantité a cause qu'elle eteignoit la chaleur naturelle ; c'est pour cela que les pbretres de Ceres Eleusine a qui le mariage étoit expressement deffendu s'en seruoient.

*Tun'* (vers 146). — Pour *tu ne* ; passeres vous donc la mer de la sorte, continue la volupté en luy exagerant tout ce qu'il faudra qu'il souffre dans son voiage.

*Tibi torta cannabe fulto cena sit in transtro* (vers 146 et 147). — Puisque vous voules donc voguer sur la mer Egée, ie souhaite que vous soyes obligé de prendre vos repas sur le tilhac, assis sur les cordes de chanure qui seruent a l'usage du vaisseau.

*Torta cannabe* (vers 146). — Il faut entendre *sedens*.

*Veientanum rubellum* (vers 147). — Du vin clair et de Veiente. La beauté de sa couleur n'empêchoit pas que ce ne fût le plus méchant vin du monde.

*Sessilis obba* (vers 148). — *Obba* étoit une sorte de vase de bois pour boire ; il luy donne l'épithète de *sessilis*, qui veut dire étendu, à cause que ces sortes de vases étoient fort larges et fort peu profonds, de même que les tasses plates ; on donne la même épithète aux laictues parcequ'elles sont fort abattues et plates.

*Quid petis* (vers 149). — Vous vous amusez à faire des vœux pour l'augmentation de vos richesses ; vous demandez qu'au lieu que de douze sols de pied vous n'en retiriez auparavant que la cinquième partie d'un sol d'intheret, vous en retiriez présentement un sol entier. *Quincunx* étoit la plus petite monnaie et la cinquième partie d'un sol ; *deunx* c'étoit l'entier sol à la réserve d'une once. Il appelle le premier intheret modeste et honnête et l'autre excessif parceque de douze sols on en retiroit un.

*Nummi quos nutrieras* (vers 149 et 150). — *Pascere nummos*, dit Plin.

*Ut nummi peragant sudare deunces* (vers 149 et 150). — Que de douze écus qui ne vous portoit auparavant que la cinquième partie d'un écu vous en fasse suer un entier, c'est à dire qu'avec beaucoup de sueur et de peine vous augmentiez le revenu de votre bien et que sur douze écus vous en ayez un de profit au bout de l'an.

*Sudare* (vers 150). — Pour *reddere* qui veut dire porter.

*Carpamus dulcia* (vers 151). — Au lieu de courir les mers pour vous enrichir, adonnons nous à toute sorte de plaisirs, dit la volupté à Dama.

*Nostrum est quod vivis* (vers 151 et 152). — Tous les

moments de votre vie m'appartiennent, continue la volupté, vous ne pouvez pas en disposer en faueur d'un autre sans me faire tort.

*Cinis* (vers 152). — Apres votre mort vous seres reduit en cendres et votre corps servira de nourriture aux vers. On bruloit les corps des morts et on mettoit leurs cendres dans des urnes.

*Vivememor lethi* (vers 153). — Souvenez vous que vous devez mourir, continue toujours la volupté, et qu'ainsy vous devez employer le peu qui vous reste de vie a l'usage des plaisirs. Chose etrange, que la mort qui devoit nous faire changer de vie, serve a nous entretenir dans le vice, et que le souvenir de ce dernier moment qui doit nous faire tout oublier a la reserve du salut de notre ame, soit une raison pour nous obliger a la recherche des plaisirs.

*Hoc, quod loquor. inde est* (vers 153). — Le tems s'écoule et le moment que je parle a déjà passé.

*En quid agis* (vers 154). — Apres que l'avarice et la volupté ont taché par leurs discours d'attirer Dama chaqu'une a son party, le poete luy demande quel est son dessein sur leurs poursuites.

*Duplici hamo* (vers 154). — Vous êtes diuisé par un double hameçon, c'est a dire vous êtes fortement pressé de vous determiner; l'avarice vous attire de son coté par l'éclat des richesses qu'elle vous promet, et la volupté vous enchante par la grandeur et par la qualité des plaisirs qu'elle vous propose; toutes deux ont de quoy se faire suivre, c'est a vous a prendre party la dessus et a finir leurs debats.

*In diversum* (vers 154). — Entre deux partis differents.

*Huncine, an hunc* (vers 155). — L'avarice ou la volupté.

*Subeas alternus oportet* (vers 155). — *Alternus* pour *alternis vicibus*, il faut que tu te partages entre ces deux maîtres, l'avarice et la volupté.

*Ancipiti obsequio* (vers 156). — Par une obéissance douteuse, c'est à dire par une obéissance que tu ne sais à qui rendre, ou à la volupté ou à l'avarice. Vous vous trompez si vous croyez partager votre vie entre l'avarice et la volupté; il faut se donner tout entier à l'une ou à l'autre.

*Dominos* (vers 156). — L'avarice et la volupté.

*Rupi iam vincula dicas* (vers 158). — Quoique vous ayez résisté une fois aux sollicitations des vices et que vous ayez méprisé tout ce qu'ils ont de spécieux, ne dites pas pourtant que vous ayez secoué leur joug. *Rupi* est la au prétérit parfait de l'actif.

*Nam et luctata canis nodum arripit* (vers 159). — Cette comparaison est très belle et elle exprime très bien l'inégalité de la conduite des hommes. Il est bien vrai, dit Perse, qu'un chien après beaucoup des efforts peut rompre la chaîne qui le retient, mais cela n'empêche pas que le colier ne reste toujours, et qu'une partie de sa chaîne qu'il traîne à terre lorsqu'il fuit ne donne occasion aux passants de l'arrêter pour le ramener à son maître ou pour le garder pour eux même. Ainsi l'homme qui ne quitte pas les vices entièrement, quoiqu'après beaucoup d'efforts, il ait rompu en quelque façon la chaîne qui l'attachoit à eux, ne peut être appelé libre, il est toujours esclave parcequ'une partie de sa chaîne luy pent encore au cou, c'est à dire parcequ'il conserve encore ses mauvaises habitudes qui le remettent dans le premier esclavage et qui le gouvernent comme auparavant.

*Dave, cito, hoc credas, iubeo* (vers 161). — Perse fait

parler un ieune home a son valet sur le chapitre de l'amour; cest endroit est pris de l'Eunuque de Menandre , dans lequel un ieune home apelé Chærestrate parle a son valet Dauus come ayant dessein de quitter sa maitresse Chrysis ; il luy demande ce qu'il doit faire , si malgré sa resolution les charmes de Chrysis ont asses de force pour l'inciter a continuer leur comerce come auparauant.

*Finire dolores præteritos meditator* (vers 161 et 162. — l'ay dessein , dit Chærestrate , de finir cet honteux comerce que i'entretiens avec Chrysis ; il apele ce comerce une douleur , un mal , non pas qu'il le feut en effet , mais parceque dans la resolution ou il étoit de quitter Chrysis , il trouuoit que les plaisirs qu'il auoit pris aupres d'elle n'étoient que des chagrins pour luy.

*Limen ad obscœnum* (vers 165). — Aupres d'une maison infame , dans un lieu de debauche et de dissolution come étoit la maison de Chrysis.

*Ante fores udas* (vers 165 et 166). — Deuant les portes mouillées de Chrysis ; les amoureux auoint accoutumé d'oindre les portes de la maison de leurs maitresses d'onguents precieux ou de vin , selon la coutume des Grecs , ou bien il les apele mouillées parceque les femes qui vouloient tromper leurs marys graissoient les serrures des portes pour faire en sorte que l'on n'entendit pas le bruit qu'elles faisoient la nuit pendant qu'elles les ouuroient a leurs galants.

*Extincta face* (vers 166). — Sans lumiere , de peur que ceux qui passoint ne me reconussent.

*Ebrius* (vers 166). — On ne scait si c'étoit de vin ou d'amour qu'il étoit yure , parcequ'apres les empressements amoureux qu'il auoit pour Chrysis , surtout durant la nuit qu'il passoit souuent toute entiere deuant ses fenetres a



chanter, on peut dire qu'il étoit peut être plus yvre d'amour que de vin.

*Euge puer* (vers 167). — Le valet Dauus, qui étoit sans doute un bon vieillard, répond a Chærestrate, son maître.

V. l'Eunuque de Terence.

*Puer* (vers 167). — Il faut remarquer que les anciens donnoit a leurs valets le nom de *puer* qui veut dire esclave.

*Lætare puer*, c'est a dire vous qui eties naguere esclave, mais qui aues cessé de l'être des que vous aues formé le dessein de ne penser plus a Chrysis.

*Sapias* (vers 167). — Soyés sage, surtout quand vous aures executé la resolution que vous aues prise, parceque vous serés libre de toute sorte de maniere, n'y ayant que le sage qui iouisse de la veritable liberté selon le principe des Stoiciens.

*Diis depellentibus* (vers 167). — Sacryfier a l'honneur des dieux qui vous ont retiré de ce honteux comerce que vous entretenies avec l'infame Chrysis. *Diis amouentibus vel depellentibus*, supp. *stultitiam tuam, amorem tuum*.

*Sed censen'* (vers 168). — Chærestrate répond : Eh quoy, croyes vous qu'elle ne pleure pas lorsqu'elle apprendra de ma propre bouche que ie la quitte. Perse touche en passant les manieres des amoureux dont les sentiments sont touïours pleins d'inegalité, ils blameront auïourduy ce qu'ils louerent hyer, et blameront demain ce qu'ils ont loué auïourduy, d'ou le poete tire cette concequence que les amoureux sont esclaves.

*Nugaris* (vers 169). — Vous vous mocques, dit Dauus ; est ce aiusy que vous êtes ferme dans les resolutions que vous prenes.

*Puer* (vers 169). — Il continue touïours de l'apeler

esclave, parcequ'il ne reconoit pas de la fermeté dans le dessein qu'il auoit pris d'abandoner Chrysis.

*Solea obiurgabere rubra* (vers 169). — Bien loin de vous caresser come vous le croyes, elle vous suiura pour vous maltraiter a coup de pantouffles dorées, si elle n'a que ça en main pour vous nuire, elle vous sautera au visage; ainsy armes vous de resolution, bannisses cette infame de votre souuenir, de quelle maniere qu'elle se comporte avec vous.

*Neque artos rodere casses* (vers 170). — Supp. *velis*; ne balances pas a rompre ce comerce abominable, et ne songes plus a rompre les liens qui vous attachent a Chrysis, c'est a dire rompes les liens qui vous attachent a Chrysis au lieu de songer a les porter encore.

*At si vocet* (vers 171). — Mais si elle me recherche, dit Chærestrate, vous me direz dabort ne vous y arretes pas, de peur que ie n'eusse pas la force de resister a la douceur de ses paroles.

*Si totus et integer illinc exieras* (vers 173 et 174). — Si vous aues une foix echapé, dit Dauus a Chærestrate, aux pieges de Chrysis, si vous meprises ses empressements et que vous ne vous laissies toucher qu'a la vertu, alors nous dirons que vous êtes veritablement libre, non pas seulement de la liberté que donne le preteur, car c'est une fausse liberté, mais de la liberté stoiciene qu'on acquiert par l'étude de la sagesse et de la vertu.

*Totus et integer* (vers 173). — Sans que vous songies même a Chrysis, bien loin de la voir chez elle.

*Illinc* (vers 173). — Du comerce que vous entretenes avec elle.

*Nec nunc* (vers 174). — Supp. *accedes illinc*. *Nunc* est pris la pour *deinde* qui signifie en cet endroit dans la suite.

*Hic, hic, quem quærimus, hic est* (vers 174). — Nous dirons d'abord que vous êtes celui que nous cherchons.

*Non in festuca* (vers 175). — Non pas par le droit de la verge du préteur que le licteur montre au peuple, mais par une plus noble liberté qui est celle que donne la sagesse.

*Ius habet ille sui palpo* (vers 176). — Il faut entendre *ne* par interrogation. Perse parle. Celui là est il bien maître de luy même, a t'il sur son esprit tout le pouvoir qu'il y deuroit avoir. *Palpo* veut dire flateur. de *palpare* qui veut dire flater.

*Quem tollit hiantem cretata ambitio* (vers 176 et 177). — Celui là est il maître de soy même que l'ambition gouverne. Il l'apele *cretata*, c'est a dire *candida*, l'ambition dont les apparences nous trompent, son extérieur est beau, sa tête est couronnée, mais toutes ses beautés extérieures sont des véritables illusions qui n'ont rien de solide.

*Vigila* (vers 177). — Donnez vous des grands soins pour acquérir des honneurs, metes tout en usage pour cela.

*Cicer ingere large rixanti populo* (vers 177 et 178). — Brigues les suffrages du peuple par des presents des legumes que vous luy faites distribuer. Ces sortes de presents ne se distribuoint qu'aux iours ou l'on faisoit des sacrifices a l'honneur de Flore.

*Nostra ut Floralia possint aprici meminisse senes* (vers 178 et 179). — Que vos presents soient si considerables que les vieillards en parlent come d'une merueille.

*Floralia* (vers 178). — Les ieux institués a l'honneur de la deesse Flore; on les apeloit aussy *sacra popularia*, parcequ'en ce iour la le peuple avoit des libertés qu'il n'avoit pas les autres iours: les femmes de mauuaise vie

couroint toutes nues par la ville, ect. Flore ayant amassé des richesses immenses par sa mauuaise vie laissa en mourant le peuple romain heritier de tous ses biens a la charge de celebrer tous les ans le iour de sa naissance ; mais le senat voyant que les ieux que l'on auoit institues a son honeur faisoient tort a la maiesté du peuple romain parcequ'elle n'étoit encore regardée que come une feme de mauuaise vie , la firent deesse des iardins et des fleurs et supposerent que les sacryfices qu'on luy faisoit tous les ans étoint pour obtenir par son moyen une bone et fertile moisson.

*Quid pulchrius* (vers 179). — Il faut entendre *quam populo placere*, qu'y a t'il de plus beau, continue Perse, que de briguer les suffrages du peuple par des presents pour auoir ensuite des charges dans la République, et qu'on ne deuoit pour la plus part qu'a ces sortes de brigues et a la profusion des presents qu'on faisoit ; c'est une ironie.

*Cum Herodis venere dies* (vers 179 et 180). — Apres la prise de Hyerusalem, les Iuifs qui purent echaper a la fureur des assiegeants se rendirent a Rome a petites troupes, iusqu'a ce qu'ayant été decouverts il feurent bannis par un edit de l'empereur Claudius ; Neron vint ensuite qui en fit mourir une infinité par les plus cruels supplices que sa rage peut inuenter : Domitien leur fit payer un tribut si considerable qu'il excedoit leurs forces ; de sorte que ceux dont le bien ne suffisoit pas pour payer étoint condamnés a la mort. Cela dura iusqu'au regne de Constantin et des autres empereurs chretiens. Le poete dit que ceux qui croyoient en la religion des Iuifs n'étoint pas libres. Ces derniers auoient accoutumé toutes les années de celebrer la naissance d'Herode avec les mêmes solemnités

qu'ils celebrent le iour du sabbat, en mettant des lanternes aux fenestres pour marque de leur rejouissance.

*Herodis* (vers 180). — Herode étoit fils d'Antipater Ascalonite et de Cypris d'Arabie; Pompée le fit grand pontife; apres la mort de Pompée, Anthoine charmé de sa maniere de viure a la romaine, le fit roy de Judée. Apres la mort d'Anthoine, lors qu'il croyoit être depouillé de ses Etats par Auguste contre qui il avoit pris les armes pour Anthoine, il feut retably avec les mêmes honeurs qu'auparavant dans la ville capitale de son royaume; ce feut le plus cruel prince de son tems; non content d'avoir fait mourir son fils Hiram, grand pontife, sur un faux soupçon, il fit tuer sa feme et sa sœur avec deux petits enfans qui étoient sortis de ce mariage; il fit mourir encore le premier et le deuxieme mary de sa sœur Salomé; non content d'avoir comis tant de crimes et d'avoir trempé a la mort des scribes et interpretes de la loy, il chercha les occasions de faire mourir Iesus Christ, fils de Dieu, né en Bethleem, par la mort de tant d'innocents dans laquelle il croyoit enveloper Iesus Christ. Il mourut de la plus cruelle maladie du monde, tout couvert de vers qui le rongerent jusqu'au dernier soupir, tout cela par une iuste punition de Dieu.

*Uncta fenestra* (vers 180). — Lors que les lanternes rangées aux fenestres des Juifs voissoient une fumée epaisse, c'est a dire lors que les Juifs celebrent le iour de la naissance d'Herode en mettant des lanternes a leurs fenestres, tout ce que le poete dit de leurs fenestres ointes et tout le reste n'est que pour se moquer de leur superstition.

*Rubrum cantinum, cauda thynnî* (vers 182 et 183). — Il faut entendre *cum*; lorsque la queue d'un thon qui come

un grand plat de terre rouge nage dans la sauce. Le thon est un poisson de mechant gout : le poete s'en sert pour faire voir le peu de delicatesse des Juifs dans leur manger.

*Tumet alba fidelia vino* (vers 183). — Supp. *cum* ; lors que les vases d'argent sont pleins d'excellent vin.

*Labra moues tacitus* (vers 184). — Vous faites vos prieres a la maniere des Juifs , tout bas , sans faire du bruit.

*Recutitaquesabbata palles* (vers 184). — *Recutiti* sont ceux a qui une deuxieme peau nayt apres la premiere qui a été coupée : on done ce nom aux Juifs a cause de leur circoncision : la chose est prise la pour la personne même. Il faut entendre *propter*.

*Quoque pericula rupto* (vers 185). — Les anciens croyoient qu'un œuf qui se cassa dans le feu menassoit de quelque grand peril celuy pour qui les pbrêtres faisoient l'observation.

*Grandes Galli* (vers 186). — Les pbrêtres de Cybele , mere des dieux , apelés ainsy du fleuve Gallus dans la Phrygie , que les premiers pbrêtres de cette deesse habiterent. Il les apele *grandes*, c'est a dire *præeminentes*, parcequ'ils tenoient le premier rang sur tous les autres a cause de l'ancienneté de leur institution.

*Cum sistro lusca sacerdos* (vers 186). — Il entend parler des pbrétresses d'Isis qui quitterent l'Egypte pour venir a Rome ou le senat receut leur croyance come un article de leur religion. Il apele cette pbrétresse *lusca*, c'est a dire bigle , difforme , parce que c'étoit ordinairement des filles tres mal faites qui s'adonoient a ce ministere n'ayant pû se marier a cause de leur laideur. *Sistrum* étoit un instrument qu'Isis portoit au bras droit ; le Nil se debordoit et rentroit dans son lit au son du sistre ; il n'auoit ny la

figure d'une trompette, ny celle d'un violon, ny d'aucun instrument de cette nature, mais il faisoit un bruit effroyable lors qu'on le remuoit parcequ'il étoit garny d'une infinité de petites sonetes. On disoit qu'elle auoit accoutumé d'en doner des coups sur les yeux a ceux qui faisoient des faux serments; ses pbrtresses portoient cette sorte d'instrument ornées d'un habit blanc et la tête rasée.

*Deos instantes corpora* (vers 187). — Tous ces phantomes, ces œufs cassés, et le sistre de la pbrtresse d'Isis persuadent aux homes que les dieux sont prêts a venger l'enormité de leurs crimes par les maladies qu'ils leur enuoyeront, come par l'hydropisie qui fait enfler le corps, c'est pour inspirer aux homes la crainte de Dieu et pour se moquer a même tems de la vanité de leurs pensées.

*Caput gustaueris alli* (vers 188). — Si vous ne prenes tous les matins de l'ail pour chasser les enchantements des sorciers, ou bien pour remedier a votre hydropisie, parceque l'ail avec la centauree est bon contre cette maladie.

*Dixeris* (vers 189). — Supp. *si*. Apres auoir montré selon le principe des Stoiciens que ceux qui sont suiets aux vices sont entierement esclaves, il avoue ingénument que les ignorants ne comprennent pas cela et qu'ils se moquent de cette phylosophie parcequ'ils n'en conoissent pas la solidité. Si vous ales debiter ces maximes seches a des vieux soldats qui ont vieilly sous les armes, ils se moqueront de vous; le grand Vulfenius eclatera de rire et vous dira qu'il estime plus cent sols que cent phylosophes grecs.

*Varicosos centuriones* (vers 189). — Le mot de *centurio* est pris la pour toute sorte de soldats; *varicosos*, qui ont vieilly sous le harnois.

*Crassum* (vers 190). — *More hominis crassi*, a la maniere d'un rustaut.

*Vulfenius* (vers 190). — C'est le nom de quelque vieux officier qui preferoit un peu d'argent a toute la sagesse des Grecs ; il est pris pour tous les gens de guerre qui en sont ordinairement sur ce pied la.

*Et centum Græcos curto centusse licetur* (vers 191). — Et il vous dira que ches luy cent phylosophes grecs et cent sols rognés sont la même chose, et qu'il estime autant l'un que l'autre. *Licetur* pour *tanti facit*, du verbe *liceor*.

FIN

DE LA 5<sup>e</sup> SATYRE DE PERSE.

B. COMPAING scrip. (scripsit).

23 novembre 1686.

---



## SATYRA VI

- 1 *Adnovit jam bruma foco te , Basse , Sabino ?*
- 2 *Jamne lyra , et tetrico vivunt tibi pectine chordæ ?*
- 3 *Mire opifex numeris veterum primordia rerum ,*
- 4 *Atque marem strepitum fidis intendisse Latinæ ,*
- 5 *Mox juvenes agitare jocos , et pollice honesto*
- 6 *Egregios lusisse senes ? Mihi nunc Ligus ora*
- 7 *Inlepet , hibernatque meum mare , qua latus ingens*
- 8 *Dant scopuli , et multa littus se valle receptat.*
- 9 *Lunai portum est operæ cognoscere cives.*
- 10 *Cor jubet hoc Enni , postquam destertuit esse*
- 11 *Mæonides Quintus , parone ex Pythagoreo.*
- 12 *Hic ego securus vulgi , et quid præparet Auster*
- 13 *Infelix pecori : securus , et angulus ille*
- 14 *Vicini , nostro quia pinguior : et si adeo omnes*
- 15 *Ditescant orti pejoribus , usque recusem*
- 16 *Curvus ob id minui senio , aut cænare sine uncto ,*
- 17 *Et signum in rapida naso tetigisse lagena.*
- 18 *Discrepet his alius . Geminos horoscope varo*
- 19 *Producis genio . Solis natalibus , est qui*
- 20 *Tingat otus siccum muria vaser in calice empta ,*
- 21 *Ipsæ sacrum inrorans patinæ piper : hic bona dente*
- 22 *Grandia magnanimus peragit puer . utar ego , utar*
- 23 *Nec rhombos ideo libertis ponere lautus ,*
- 24 *Nec tenuem solers turdarum nosse salivam .*
- 25 *Messe tenuis propria vive : et granaria (fas est)*
- 26 *Emole . quid metuas ? occa : et seges altera in herba est .*
- 27 *Ast vocat officium : trabe rupta , Bruttia saxa*
- 28 *Prendit amicus inops : renique omnem , surdaque rota*
- 29 *Condedit Ionio : jacet ipse in littore , et una*

- 30 *Ingentes de puppe Dei : jamque obvia mergis*  
31 *Costa ralis laceræ. nunc et de cespite vivo*  
32 *Frange aliquid : largire inopi, ne pictus oberret*  
33 *Cæruleu in tabula. Sed cænam funeris, heres*  
34 *Negliget iratus, quod rem curtaveris : urnæ*  
35 *Ossa inodora dabit seu spirent cinnama surdum,*  
36 *Seu ceraso peccent casiæ nescire paratus.*  
37 *Tunc bona incolumis minuas ? Sed Bestius urget*  
38 *Doctores Graios. Ita fit, postquam sapere urbi*  
39 *Cum pipere, et palmis venit nostrum hoc, maris expers,*  
40 *Fæniseæ crasso viliarunt unguine pulles.*  
41 *Hæc cinere ulterior, metuas ? at tu, meus heres*  
42 *Quisquis eris paulum, a turba seductior audi.*  
43 *O bone num ignoras ? missa est a Cæsare laurus*  
44 *Insignem ob cladem Germanæ pubis, et aris*  
45 *Frigidus excutitur cinis : ac jam postibus arma,*  
46 *Jam chlamydes regum, jam lutea gausapa captis,*  
47 *Essedaque, ingentesque local Cæsonia Rhenos :*  
48 *Dûs igitur, genioque ducis, centum paria, ob res*  
49 *Egregie gestas, induco : quis velat ? aude.*  
50 *Væ, nisi connives. Oleum, artocreasque popello*  
51 *Largior : an prohibes ? dic clare : Non adeo, inquis :*  
52 *Exossatus ager juxta est. Age, si mihi nulla*  
53 *Iam reliqua ex amitis, patruelis nulla, proneptis*  
54 *Nulla manet, patruj sterilis matertera vixit,*  
55 *Deque avia nihilum superest : accedo Bovillas,*  
56 *Uicumque ad Urbi : præsto est mihi Manius heres,*  
57 *Progenies terræ : quære ex me, quis mihi quartus*  
58 *Sil pater, haud prompte, dicam tamen : adde etiam unum*  
59 *Unum etiam, terræ est jam filius : et mihi ritu*  
60 *Manius hic generis prope major arunculus exstat.*  
61 *Qui prior es, cur me in decursu lampada poscas ?*  
62 *Sum tibi Mercurius : venio Deus huc ego, ut ille*  
63 *Pingitur, an renuis ? vin' tu gaudere relictis ?*  
64 *Deest aliquid summæ. minui mihi : sed tibi totum est,*  
65 *Quicquid id est. Ubi sit, fuge quærere, quod mihi quondam*  
66 *Legarat Tadius, neu diela oppone paterna.*  
67 *Fænoris accedat merces : hinc exime suntus :*  
68 *Quid reliquum est ? reliquum ? nunc nunc impensius unge,*

- 69 *Unge puer caules. Mihi festa luce coquatur*  
70 *Urtica, et fissa spumosum sinciput aure :*  
71 *Ut tuus iste nepos olim satur anseris ertis,*  
72 *Cum morosa vago singultiet inguine vena,*  
73 *Patriciæ inmeiat vulvæ. mihi trama figura*  
74 *Sil reliqua, ast illi tremat omento popa venter.*  
75 *Vende animam lucro, mercare, atque excute solers*  
76 *Omne latus mundi, ne sit præstantior alter,*  
77 *Cappadoeas rigida pingues plausisse catasta.*  
78 *Rem duplica. Feci, jam triplex : jam mihi quarto,*  
79 *Iam decies redit in rugam. Depunge, ubi sistam,*  
80 *Inventus, Chrysippe, tui finitor acervi.*
-



## ARGUMENT

### DE LA VI<sup>e</sup> SATYRE DE PERSE

Perse adresse cette satire a Cæsius Bassus , poete lirique qui auoit choisy le pays des Sabins pour vacquer a la poesie loin du bruit et du tumulte de Rome. Il a dessein de se retirer proche le port de la Lune , dans la Ligurie , ou il se propose de declamer contre l'attachement de ceux qui passent leur vie dans la pauureté et dans la misere pour laisser des riches heritiers. Il n'est pas trauaillé de l'auarice come ces gens la et n'a aucun des defauts qu'ils ont , parceque sans être prodigue de son bien , il fait toutes choses en home d'honneur et ne songe pas tant a enrichir ses heritiers qu'a passer sa vie tranquillement en faisant les depenses que sa qualité exige de luy.

*Admouit iam bruma* (vers 1). — Il faut lire cecy avec interrogation : O mon cher Bassus , les froidures de l'hyver vous ont elles obligé de vous approcher de votre maison du pays des Sabins. Cæsius Bassus étoit un poete lirique heroique come le marque le second vers de la satire.

*Foco sabino* (vers 1). — De la maison que vous aues dans le pays des Sabins.

*Lyra* (vers 2). — La lire est un instrument que Mercure dona a Erasthene , poete grec , et ensuite a Orphée ; ceux qui chantoient leurs vers sur la lire ont été apelés de ce

mot la poètes liriques; il n'y en a eu que deux fameux de cette nature chez les Latins, Horace et Cæsius Bassus a qui Perse adresse cette satire: chez les Grecs on en trouve neuf, Sthesicorus, Bacchylides, Ibicus, Anacreon, Pindare, Simonide, Aliman, Alcée, Sapho; on ajoute encore Corinne.

*Iamne lyra, et tetrico viuunt tibi pectine chordæ* (vers 2). — La lire et les cordes vivent elles par ton seure archet, c'est a dire vous occupez vous toüjours a chanter des vers graues sur votre lire.

*Mire opifex numeris* (vers 3). — Poete admirable que vous êtes.

*Veterum primordia rerum* (vers 3). — La poesie, qui est de plus ancienne institution que la rhetorique et l'éloquence.

*Marem strepitum* (vers 4). — Des vers qui partent d'une haleine masle et vigoureuse; vous ne vous appliques pas a accorder sur votre guitare des chansons molles et effeminées, mais vous y metes des vers heroiques et des descriptions de combats qui n'ont rien que de grand et de magnifique.

*Iuuenes agitare iocos* (vers 5). — Ensuite vous faites des descriptions admirables come sont celles que vous faites des inclinations de la ieunesse, de l'innocence de leurs diuertissements, et surtout de leurs galanteries.

*Hibernatque meum mare* (vers 7). — Pendant que la mer d'Etrurie n'a point de vaisseaux qui la courent, a cause de la rigueur de la saison. Perse étoit de Volatere, ville d'Etrurie.

*Qua* (vers 7). — Pour *ubi*.

*Latus ingens dant scopuli* (vers 7 et 8). — En ce même

endroit ou les rochers qui entourent le port de la Lune repoussent les vagues de la mer.

*Et multa litus se valle receptat* ( vers 8). — *Litus* est pris la pour la mer entiere ; en ce même endroit ou la mer se courbe et se resserre dans une grande vallée, c'est a dire en ce même endroit ou la mer fait un port enfermé de la vallée en forme de lune.

*Est operæ* ( vers 9). — Il faut entendre *pretium*. Le port de Lune étoit sur les cotes de l'Etrurie, apelé par les Grecs Selenes ; la ville n'étoit pas grand chose , mais le port étoit extremement considerable , tant a cause de sa grandeur qui étoit immense qu'a cause qu'il étoit extremement assure ; il est entouré de hautes montaignes en forme de croissant d'ou l'on voit iusques en Sardaigne.

*Lunai* ( vers 9). — Pour *lunæ*, selon l'ancienne declinaison. Virg. : *furit intus aquai*.

*Cor Enni* ( vers 10). — Le courage d'Ennius , c'est a dire le genereux , le braue Ennius.

*Quintus* ( vers 11). — Quintus Ennius étoit de Tarente ; Caton le questeur le fist venir a Rome, il luy dona une maison sur le mont Auentin ou il vecut fort simplement iusqu'a l'aage de septante ans ; il feut ensevely dans le tombeau du premier Scipion.

*Destertuit esse Mæonides Quintus* ( vers 10 et 11). — Ennius , au comencement de ses Annales, dit qu'il feut auerty en songe par Homere qu'il auoit pris l'ame d'un paon en naissant , selon la transmigration de Pythagore , et que celle de Pythagore en mourant auoit passé dans le corps d'Ennius , de sorte que Ennius pouuoit se vanter d'auoir recueilly la succession des ames des principaux

sages de la Grece ; voicy l'ordre de cette transmigration : Euphorbe , Pythagore , le paon , Homere , Ennius.

*Mæonides* ( vers 11 ). — Homere ainsy apelé de son pere Mæonius.

*Hic ego* ( vers 12 ). — Supp. *sum* ou *viuo*.

*Securus et angulus ille vicini, nostro quia pinguior* ( vers 13 et 14 ). — Je vis en seureté parceque le coin de terre de mon voisin est plus fertile que le mien et qu'ainsy ie suis a couuert des atteintes de l'enuie . ou bien ie me soucie fort peu que le coin de terre de mon voisin soit plus fertile que le mien , puisque l'enuie ny l'auarice ne m'agitent point.

*Orti peioribus* ( vers 15 ). — Supp. *quam ego*, des gens de plus basse extraction que moy.

*Usque* ( vers 15 ). — Pour *semper*.

*Recusem* ( vers 15 ). — Pour *recusauero*.

*Et signum in rapida naso tetigisse lagena* ( vers 17 ). — C'est a dire ie refuseray de boire dans des vases s'ils ne sont extremement grands . afin qu'en ayant beu tout autant qu'il m'en sera necessaire . ie puisse encore en laisser au fonds. Les anciens faisoient grauer au fonds de leurs vases a boire certaines figures qu'ils apeloient *signa* ; les auares auoint de ces sortes de vases . mais ils étoit fort petits , de sorte qu'en beuuant ils touchoient ces figures avec le nes , parceque leur attachement ne leur permettoit pas de rien laisser dans le verre ; ils auoint peur qu'en se seruant de grands vases , ils ne depensassent au dela a cause de celui qu'on auroit pu laisser au fonds du verre et qui se seroit perdu. L'attachement extraordinaire de ces sortes d'auares montre bien a quelles extremités l'auarice porte ceux qu'elle agite.



*Lagena in rapida* (vers 17). — Dans un vase qui sent le vin poussé.

*His* (vers 18). — Supp. *ab*; qu'un autre soit d'un sentiment contraire au mien, ie m'en soucie fort peu.

*Horoscope* (vers 18). — Les astrologues apellent le moment de la naissance d'un home son horoscope; une même horoscope, c'est a dire une même naissance produit deux iumeaux avec des inclinations differentes contre l'opinion de l'astrologue Posidonius, qui croyoit que ceux qui naissoient sous une même constellation étoit semblables en toutes choses.

*Genio varo* (vers 18 et 19). — Pour *vario*; il apele l'inclination le genie, pareeque les anciens ont creu qu'un Dieu prenoit soin de la conduite de notre vie des que nous venions au monde; ils apeloient ce dieu le genie, *genius*.

*Olus siccum* (vers 20). — Des choux qui ne sont pas assaisonnés.

*Muria* (vers 20). — De la sausse qu'on faisoit de la saumure ou le poisson salé auoit trempé.

*Piper sacrum* (vers 21). — Du poiure qu'il menage come une chose sacrée.

*Iipse* (vers 21). — Luy même, pour marquer l'avarice de cet home qui n'auoit point de valet.

*Grandia* (vers 22). — Les grands biens que son pere luy a laissés; c'est pour prouuer la difference des inclinations des homes. les uns sont auares, les autres prodigues, ect.

*Puer* (vers 22). — Un ieune home qui n'est pas encore sorty de l'enfance; sa prodigalité paroît dauantage, puisqu'il auoit mangé son bien a cet aage la.

*Utar, ego, utar* (vers 22). — Cette repetition marque

l'indignation du poete contre ces deux excés , l'avarice et la prodigalité. I'en useray, il est vray, mais non pas avec excés ; ie ne feray pas servir des turbots sur la table de mes affranchys.

*Tenuem turdorum nosse saliuam* (vers 24). — Quooyque ie veuille fuir l'avarice , ie ne pretends pas faire servir des turbots sur la table de mes affranchis , ny ie ne suis pas si delicat pour ma bouche que ie sache distinguer si les griues que l'on me sert sont sauvages ou nourries dans une voliere, ou si elles sont males ou femeles.

*Granaria emole* (vers 25 et 26). — Contente toy de faire moudre le bled de tes greniers seulement sans en emprunter d'autre : accomode toy a l'état de tes affaires et regle ta depense sur le reuenu de ton bien.

*Occa* (vers 26). — Prenes de la peyne , vous viures dans l'opulence , et pendant que votre moisson est encore en herbe , vous aures touiours de quoy passer le reste de l'année , ou bien qu'apreandes vous , vous aues du bien et certe plus qu'il ne vous en faut pour passer l'année , et cependant vous aues encore votre recolte qui s'auance et qui se prepare a être feconde pour remplir le peu qui manquera a vos greniers , faites en le liberal.

*Ast vocat officium* (vers 27). — le fairois , dit l'auare , tout ce que vous m'ordones ; ie ne fairois pas plus de depense que mon reuenu ne porte , mais les devoirs de charité et d'humanité m'obligent de secourir mes amis qui sont tombés dans la necessité.

*Trabe rupta , Bruttia saxa prendit amicus inops* (vers 27 et 28). — Voyla qui est fort bien , repond le poete , mais ne saues vous pas qu'il y a un de vos amys qui a fait naufrage contre les ecueils du pays des Bruttiens , sur les

cotes de Sicile ; il a tout perdu ; pourquoy ne l'assistes vous de peur qu'il ne soyt obligé de courir le monde en demandant l'aumone.

*Bruttia saxa* (vers 27). — Les ecueils du pays des Bruttiens sur les côtes de la Sicile.

*Surda vota* (vers 28). — Des vœux sourds, c'est a dire des vœux inutiles ; nous apelons sourd celuy qui n'ecoute pas et celuy qui n'est pas ecouté.

*Ionio* (vers 29). — *Supp. mari.*

*Iamque obuia* (vers 30). — *Supp. videtur.*

*De cespite viuo* (vers 31). — Faites luy part de vos heritages, dones luy en quelque portion. *Cespes* est proprement cette terre qui s'attache a la racine d'une plante qu'on arrache ; elle est prise la pour tout le bien ensemble. Il luy done l'epythete de *viuo* par opposition a *mortuo* et *arido*, c'est a dire de la moisson et du grain en abondance que vous aues dans vos greniers.

*Ne pictus oberret* (vers 32). —

*Sed cœnam funeris heres negliget iratus* (vers 33 et 34). — Mais, dit le poete pour se mocquer de l'auare, votre heritier negligera le soin de vos funerailles si vous l'employes a secourir vos amis ; c'est pour faire voir l'attachement de cet home.

*Iratus quod rem curtaueris* (vers 34). — Faché contre vous de ce que vous aues diminué votre sucesssion par vos liberalités ; aux funerailles des anciens, on faisoit des repas magnifiques, on en bruloit les reliques avec les corps de ceux a l'occasion de qui on faisoit ces repas. Virg., 6 *Æn.*

..... *Congesta cremantur*  
*Turea dona, dapes, fuso crateres oliuo.*

*Seu ceraso peccent casiaë* (vers 36). — Soit que l'on corrompe la senteur de la canelle avec celle du cerisier par le mélange que l'on en aura fait.

*Accepimus et canistrum cerasis refertum, talibus, et tam virginali verecundia rubentibus; ut ea nunc a Lucullo delata existimarem, si quidem hoc genus pomi, Ponto et Armenia subiugatis de Cerasunto primus Romam transtulit, unde et de patria arbor nomen accepit.* Hyer., lib. 1, ep. 35.

*Nescire paratus* (vers 36). — Contrefaisant l'ignorant des ceremonies que l'on pratique aux enterrements, parcequ'il ne veut pas faire de la depense aux funerailles de ce prodigue qui luy a laissé son bien diminué par ses excessives liberalités.

*Tunc bona incolumis minuas* (vers 37). — L'heritier parle a celuy dont il attend la succession.

*Sed Bestius urget doctores Graios* (vers 37 et 38). — Bestius, reprend Perse, s'emporte contre les loix des philosophes grecs qui enseignoient a Rome que la liberalité estoit preferable a l'avarice, et le plaisir de depenser son bien en home d'honneur a celuy de le laisser tout entier a ses heritiers. De son tems, il n'y auoit plus de philosophes grecs a Rome parceque les empereurs n'y en souffroient point.

*Postquam sapere urbi cum pipere et palmis* (vers 38 et 39). — Apres que la science nous feut venue avec le poiure et les dattes, c'est a dire apres que la science des philosophes grecs eut apporté a Rome le luxe et la prodigalité.

*Venit urbi* (vers 38 et 39). — Pour *in urbem*.

*Nostrum hoc maris expers* (vers 39). — Sans que notre

science ayt passé la mer, c'est a dire quoyque les Romains n'ayent pas fait le voiage de Grece et qu'ils n'ayent pas trauersé les mers pour y aler, le comerce des Grecs n'a pas laissé de les corrompre.

*Pultes* (vers 40). — *Puls. pultis*, étoit une espece de pain dont les anciens Romains se seruoient, composée de farine, eau, miel, fromage et œufs cuits.

*Crasso unguine* (vers 40). — C'est a dire *luttis condimentis*; les paisans ont doné tout le tems de leur repos a la bone chere, au lieu qu'auparauant leurs repas étoit tres simples.

*Hæc cinere ulterior metuas* (vers 41). — Apreandes vous qu'on fasse les honeurs de vos funerailles sans sacryfier quand vous seres mort : *cinere ulterior*, étant sous la cendre, apres votre mort.

*At tu, meus heres* (vers 41). — Perse parle a son heritier quel qu'il soyt, pour l'exorter a ne pas suivre l'exemple de cet autre heritier interessé que la moindre depense chagrine lors qu'elle vient de celuy dont il doit être l'heritier.

*A Cæsare* (vers 43). — Caligula, apres la defaite des Alemands, enuoya au senat une branche de laurier pour luy doner auis de sa victoire.

*Aris frigidus excutitur cinis* (vers 44 et 45). — On ote de dessus les autels la cendre des victimes qu'on auoit immolées depuis quelques iours, et c'est pour faire des nouveaux sacryfices a l'honneur de la fameuse victoire de Caligula.

*Cæsonia* (vers 47). — Milonia Cæsonia étoit la feme ou plutot la concubine de Caligula; quoyqu'elle menat la vie la plus licentieuse du monde, l'empereur l'aymoit si eperduement qu'il la monroit souuent a ses soldats avec les

habits qu'il auoit accoutumé de porter aux iours de ceremonie, quelquefois a cheual suiuite de tous les principaux de sa cour.

*Postibus* (vers 45). — Aux piliers des temples.

*Chlamides regum* (vers 46). — Les riches depouilles des roys.

*Gausapa* (vers 46). — C'étoit une espece de chapeau qu'on donoit aux prisonniers de guerre.

*Ingentes Rhenos* (vers 47). — Les Alemands qui sont d'une taille prodigieuse: il les apele *Rheni* a cause qu'ils habitent les bords du Rhin.

*Genio ducis* (vers 48). — Au genie du general, c'est a dire de Caligula qui a remporté une si illustre victoire.

*Centum paria* (vers 48). — Le combat de cent gladiateurs.

*Quis vetat? aude* (vers 49). — Qui est-ce qui m'empêchera de faire cette depense? Entreprenes le vous qui deues estre mon heritier; pour se mocquer de ceux qui menagent leur bien, craignant la haine ou la colere de leurs heritiers.

*Væ, nisi conuies* (vers 50). — Retire toy si tu n'y consens, ou du moins si tu ne fais semblant d'y consentir.

*Artocreas* (vers 50). — Une maniere de viande composée de pain et de chair; le mot seul l'apprend, ἀρτός *panis*, et κρέας *caro*.

*Popello* (vers 50). — Au petit peuple.

*Non adeo inquit, exossatus ager est* (vers 51 et 52). — Cecy peut s'entendre du poete et de l'heritier. Vous me direz, o mon heritier, que le champ que i'ay proche de la ville n'est pas asses fertile ny asses grand pour fournir a toutes ces profusions, ou bien i'ay un champ proche la

ville asses bien entretenu et asses fertile pour fournir a toutes ces depenses. V. Misc., 2, pag. 180.

*Erossatus* (vers 52). — Purgé de tous les cailloux qui empechoint la fertilité de la moisson, que i'ay fait oter a force de soin.

*Ager iuxta est* (vers 52). — Un petit champ aux enuirs de la ville.

*Nihilum* (vers 55). — Aucun heritier

*Bouillus* (vers 55). — Bouilles est un village entre la ville de Rome et Aricie, dans la voye Appiene ou Clodius feut tué par Milon.

*Clivumque ad Virbi* (vers 56). — Colline de Virbius, a quatre milles de Rome, pour aler a Aricie au bois de Diane ou Hypolite étoit honoré sous le nom de Virbius.

*Præsto est mihi Manius heres, progenies terræ* (vers 56 et 57). — Le voy dabort Manius fils de la terre pret a se dire mon heritier; c'étoit le nom d'un de ses ayeux; il apele tous ses descendants du même nom; quelque petit fils de Manius voudra que ie le fasse mon heritier. *Progenies terræ* ne veut pas dire en cet endroit que Manius soit de basse extraction, mais qu'il est fils de la terre come tout le reste des homes.

*Quartus pater* (vers 57 et 58). — Mon pere au 4<sup>e</sup> ascendant ou a l'infini; quand vous remonteries iusques au premier home, ce sera toüjours le fils de la terre.

*Manius hic* (vers 60). — Ce même Manius qu'il a apelé le fils de la terre.

*Qui prior es, cur me in decursu lampada poscas* (vers 61). — Vous mon heritier qui êtes plus vieux que moy, pourquoy me demandes vous le flambeau pendant ma course, c'est a dire pourquoy voules vous être mon heritier vous

qui êtes plus aagé que moy ; il paroît bien plus raisonnable que ie sois le votre. Il parle des courses de bague des Atheniens. Les ieunes gens d'Athenes auoint accoutumé de s'exercer a la course ; celuy qui couroit le premier auoit un flambeau a la main qu'il laissoit a celuy qui deuoit courir apres luy come tout fraix ; l'application est facile. — *Et quasi cursores vitai lampada tradunt.* Lucret., 2.

*Sum tibi Mercurius* (vers 62). — Ie te suis un Mercure, c'est a dire ie viens a toy avec quantité de bien et de profit ; parceque Mercure étoit le dieu du gain.

*Deus* (vers 62). — A la façon de ce dieu , parceque Mercure n'aloit iamais dans les maisons que pour y faire regner l'abondance.

*Ille* (vers 62). — Mercure.

*Vin'* (vers 63). — Pour *visne*.

*Relictis* (vers 63). — *A me*. Voules vous vous contenter du bien que ie vous laisse ? En souhaitez vous dauantage ?

*Deest aliquid summa* (vers 64) — L'heritier parle.

*Minui mihi* (vers 64). — Perse repond : Il est vray , l'ay diminué mon bien , mais c'étoit pour mes besoins.

*Fuge, querere quod legarat Tadius* (vers 65 et 66). — Cesses de vous informer de ce qu'est deuenue le bien que Tadius m'auoit laissé en mourant ; en quoy paroît l'auarice extreme de l'heritier, qui ne se mettoit pas seulement en peyne du bien que Perse possedoit, mais encore de celuy que les autres luy auoint laissé.

*Dicta paterna* (vers 66). — Des paroles qui sentent l'autorité come celles d'un pere.

*Fœnoris accedat merces* (vers 67). — L'heritier parle : Voions le profit que nous apporte notre marchandise.

*Reliquum* (vers 68). — C'est Perse qui s'emporte contre



son heritier de ce qu'il a la hardiesse de luy demander raison des depenses qu'il fait. Il repete le mot de *reliquum*, selon la coutume de ceux qui se querelent qui repètent ordinairement les derniers mots l'un de l'autre.

*Mihi festa luce coquatur urtica* (vers 69 et 70). — Quoy, dit Perse, pour faire un plus riche heritier me fera t'on manger des orties un iour de fête ou peut être la moitié d'une tête de porc fumeuse tenant a un bout d'oreille percée.

*Ut tuus iste nepos* (vers 71). — Nous laissons ces deux vers et demi a cause de l'honeteté.

*Vende animam lucro* (vers 75). — Exposes votre vie pour vous enrichir. sacryfies la pour amasser de grands biens.

*Cappadocas rigida pingues plausisse catasta* (vers 77). — De telle sorte qu'il n'y ayt personne qui sache vendre les esclaves Cappadociens avec plus d'adresse que vous.

*Cappadocas pingues* (vers 77). — Des esclaves qu'on a engraisé et aiusté pour s'en defaire a plus haut prix.

*Catasta* (vers 77). — C'étoit une espee de grande cage de bois ou l'on mettoit les esclaves que l'on vouloit vendre : il luy done l'epythete de *rigida* qui veut dire en cet endroit fort; parcequ'il faloit que l'endroit ou étoint les esclaves feut extremement fort et assuré, tant a cause du grand nombre qu'on y en mettoit que pour une plus grande seureté.

*Feci* (vers 78). — L'auare repond.

*Iam triplex* (vers 78). — Mes reuenus ont deia triplé, ils sont acreus deia de quatre foix autant et viendront bien-tot iusqu'a dix.

*Depunge* (vers 79). — Perse parle.

*Inuentus, Chrysispe, tui finitor acerui* (vers 80). — Marques l'endroit ou ie dois m'arreter ; et quand est ce que

ie pourray trouver la fin de ton amas prodigieux. Chryssippe étoit phylosophe stoicien , natif de Tarse, fils d'Apollonius, disciple de Cleanthe ; c'étoit le plus solide et le plus subtil esprit de son tems ; il auoit ecript soixante quinze gros volumes sur diuerses matieres ; il mourut aagé de soixante et treize ans pour auoir beu auec exces. Le poete apele l'auare Chryssippe parce qu'il auoit amassé autant de millions que l'autre auoit composé de liures, et que come celuy cy n'étoit iamais las d'étudier ny d'ecrire pour apprendre toûiours quelque chose de nouveau , de même celuy la ne pouuoit iamais se lasser d'accumuler richesses sur richesses dans la seule veue d'en auoir dauantage et par un principe d'attachement.

## FIN DES REMARQUES

SVR LES SATYRES DE PERSE.

B. COMPAING scrip. (scripsit).

Mars 1687.

---

# APPLICATIONS

DES

## SATYRES DE PERSE

---

### SATYRE I

NECESSITÉ.

*Magister artis ingenique largitor  
Venter, negatas artifex sequi voces.*

La nécessité qui est la mere des inuentions, qui done de l'esprit a ceux la même qui n'en auoint pas auparauant, pour s'expliquer en des termes que la nature leur auoit refusés.

NE CHERCHE POINT DE IUGE AV DEHORS DE TOY.

..... *Si quid turbida Roma  
Elevet, accedas : examenve improbum in illa  
Castiges trutina : nec te quæsiveris extra.*

Si Rome seditieuse meprise quelque chose, ne vous en mettes pas fort en peyne, et gardes vous bien de corriger son manuais iugement, en le pesant dans la même balance qu'elle pese tout le monde, et ne cherches dans vos actions d'autre iuge que vous même et votre conscience.

VAINE GLOIRE DANS LES SAVANTS.

*Scire tuum, nihil est, nisi te scire hoc, sciat aller ?  
At pulchrum est digito monstrari, et dicier, hic est.*

Vous croyes que votre science ne vous sert a rien si tout le monde ne scait pas que vous la possedes, parceque vous imaginez qu'il y a du plaisir a se faire montrer au doigt par des gens qui se disent entre eux : C'est cet home si sauant, ect.

TOMBEAU.

*..... E tumulo, fortunataque favilla  
Nascentur violæ.....*

Les fleurs naitront sur son tombeau et toutes les parties de son corps en seront semées.

RIRE.

*..... Rides, et nimis unciis  
Naribus indulges.....*

Vous riez d'une trop grande force.

MECHANTS VERS.

*..... Seombros metuentia carmina... ..*

Des vers qui apreudent la boutique d'un epicier.

BON POETE.

*Quis populi sermo est ? quis enim ? nisi carmina molli  
Nunc demum numero fluere, ut per læve severos  
Effundat junctura unguis ? scit tendere versum  
Non secus, ac si oculo rubricam dirigat uno :  
Sive opus in mores, in luxum, in prandia regum,  
Dicere res grandes nostro del Musa poetæ.*

Voulez vous savoir qu'est ce que le peuple dit de vous et de vos vers , si ce n'est qu'ils sont fort coulants, que la critique la plus seuerie n'y trouue rien a dire , et que vous les faites avec autant de iustesse et avec autant de proportion que l'artisan pour rendre son ouurage plus acheué lorsqu'il se sert d'une regle.

ORATEUR.

*Nilne pudet , capili non posse pericula cano  
Pellere , quin tepidum hoc optes audire . Decenter ?  
Fur es , ait Pedio . Pedius quid ? crimina rasis  
Librat in antilhetis . doctas posuisse figuras  
Laudatur ; bellum hoc . . . . .*

N'aues vous point de honte de ne deffendre votre partie que par des lieux comuns , sans que vous vous metties en peyne d'alleguer des bones raisons pour sa deffense , pourueu que le peuple vous temoigne par ses crys qu'il vous prent pour un home sauant ; vous êtes un voleur . dira quelqu'un a Pedius . Que dira Pedius a cette accusation ? Il s'amusera a remplir son discours des figures et d'anthytheses les plus belles qu'il pourra s'imaginer ; cependant on aprouue tout ce qu'il dit , et on le loue d'auoir paru extremement eloquent.

DISCOVRS QVI N'EST PAS ETVDIÉ.

*. . . . . Verum , nec nocte paratum  
Plorabit , qui me volet incurvasse querela .*

Celuy la ne versera pas des larmes inutiles qui voudra me toucher par le fidelle recit de ses malheurs , non pas par des discours qu'il aura étudiés durant la nuit.

BON SENS DES ANCIENS.

*Hæc fierent, si testiculi vena ulla paterni  
Viveret in nobis. . . . .*

Fairions nous toutes ces choses si nous auions dans nos veynes quelque goutte du sang de nos anctres.

DISSIMVLATION.

*Hoc natat in labris. . . . .*

Cela ne vient point du fond du cœur.

MEDITER.

*Nec pluteum cædit nec demorsos sapit ungues.*

Il n'a point frappé sur la table apres auoir medité sur ses ourrages, ny n'a point rongé ses ongles avec ses dents.

CACHER SES SENTIMENTS.

*. . . . . Per me equidem sint omnia portinus alba.*

le consens que tout ce que vous faites soit acheué et que vos ourrages ayent tout ce qu'il leur faut pour être des ourrages excellents.

IGNORANCE

*Auriculas Asini quis non habet. . . . .*

Qui est ce qui a le gout bon pour les ourrages d'esprit.

MEDISANT, RAILLEUR.

*Non hic, qui in crepidas Graiorum ludere gestit  
Sordidus, et lusco qui possit dicere, lusce.*

Non pas celui qui se mocque des pantouffles des phylosophes grecs, et qui est capable de dire a un borgne : Vous êtes un borgne.

## SATYRE II

SOVHAITS POUR LA PROSPÉRITÉ D'UN JEUNE HOMME.

*Hunc optent generum rex et regina : puellæ*

*Hunc rapiant : quicquid calcaverit hic, rosu fiat.*

Que les plus grands princes de la terre souhaitent de l'avoir pour gendre, que les princesses même les plus accomplies en deviennent amoureuses, et qu'enfin la trame de sa vie ne soit filée qu'avec de l'or.

DEBAUCHÉ.

*Poscis opem nervis, corpusque fidele senectæ :*

*Esto, age, sed grandes patinæ, tucetaque crassa*

*Annuaere his superos vetuere, lovemque morantur.*

Vous demandes aux dieux qu'ils vous fassent jouir d'une santé vigoureuse durant tout le cours de votre vie, et que votre vieillesse soit exempte des incomodités naturelles qui ont accoutumé de l'accompagner, mais vous ne songes pas que la bonc chere que vous faites et les debauches ou vous vous exercez continuellement s'opposent a votre priere et arretent les bones intentions de Jupiter.

LUXE.

*Aurum, vasa Numæ, Saturniaque impulit ara.*

*Vestalesque urnas, et Tuscum fictile mutat.*

Le luxe de ce siecle a pris la place de la simplicité de celuy de Numa : on employe aujourduy l'or ou l'on n'em-

ployoit que l'argile, l'airain du siècle de Saturne et les vases de terre que la Toscane fournissoit aux Vestales ont cédé à la magnificence des vases d'or et d'argent que la profusion et la mollesse ont inuentés.

AMES BASSES.

*O curvæ in terris animæ, et cælestium inanæ.*

Ames mondaines qui ne respîres que les choses de la terre sans songer jamais à celles du ciel.

NATURE CORROMPVE.

*Hæc sibi corrupto casiam dissolvit olivo :  
Et Calabrum coxit vitiato murice vellus :  
Hæc baccam conchæ rasisse, et stringere venas  
Ferventius massæ crudo de pulvere iussit.*

C'est pour cette même corruption et pour doner du plaisir au corps qu'on a trouué les onguents précieux, qu'on a entre-tenu le luxe par le moyen des habits de pourpre et de la laine de Toscane, qu'on a tiré les perles de leurs nacres et qu'on s'est enfin aisé d'aler chercher l'or jusque dans les entrailles de la terre avec mille soins et mille peynes.

CHARACTERE D'VN HONETE HOME.

*Compositum jus, fasque animo, sanctosque recessus  
Mentis, et incoctum generoso pectus honesto.*

Une conscience pure et degagée des pensées de la terre, de la iustice dans toutes nos actions, des recueillements interieurs pour songer à la misere de notre condition et à la grandeur de Dieu, et un cœur plein de generosité enuers tout le monde.



### SATYRE III

DISSIMULÉ.

*Ad populum phaleras : ego te intus , et in cute nori.*

Il n'appartient qu'au peuple de se laisser tromper par des fausses apparences : pour moy qui ay penetré iusques dans les plus segrets replis de votre cœur, ie scay le iugement que ie dois faire de vous.

*Magne pater divûm , sævos punire tyrannos  
Haud alia ratione velis , cum dira libido  
Moverit ingenium ferventi tincta veneno  
Virtutem videant , intabescantque relicta.*

Grands dieux , ne punisses ceux qui meprisent la vertu qu'en la leur faisant conoitre avec toutes ses beautés, afin que lorsque la debauche leur aura entierement renuersé le iugement, le chagrin qu'ils auront les iette dans le desespoir.

*Est aliquid quo tendis , et in quod dirigit arcum ?  
An passim sequeris corvos . . . . .*

Quel genre de vie voules vous embrasser ou celuy de la vertu ou celuy du vice ; viures vous toujours sans sauoir ce que vous aues dessein de faire et a quel party vous voules vous attacher.

*Discite , o miseri , et causas cognoscite rerum ,  
Quid sumus , et quidnam victuri gignimur , ordo  
Quis datus , aut metæ qua mollis flexus , et unde :*

*Quis modus argento, quid fas optare, quid asper  
Utile nummus habet; patriæ, carisque propinquis  
Quantum elargiri deceat : quem te Deus esse  
Iussit, et humana qua parte locatus es in re.*

Apprenes, qui que vous soyes, ce que c'est que la philosophie naturelle : songes un peu a ce que vous êtes, pour quel dessein les dieux vous ont ils mis au monde, le rang que vous y tenes, avec combien de vitesse s'écoule le plus beau tems de la ieunesse, avec combien d'adresse la mort nous surpren, quels sont nos ancêtres, avec quelle moderation il faut souhaiter les richesses, ce qu'il nous est permis de souhaiter, quels sont les fruits que les richesses produisent, a quelles occupations les dieux ont ils dessein de vous employer, et ce que vous êtes dans le monde.

APPROCHES DE LA MORT.

..... Dentis crepuere relecti.  
*Uncta cadunt laxis tunc pulmentaria labris.  
Hinc tuba, candelæ? tandemque beatulus alto  
Compositus lecto crassisque lutatus amomis,  
In portam rigidos calces extendit.....*

Ses dents comencent a craqueter l'une contre l'autre, sa bouche ne peut plus gouter de ces mets delicieux qui auoint été autrefois l'instrument de ses debauches; enfin la troupe de ses parents et de ses amys s'approche de son lict, on l'entoure de chandeles, et le miserable étendu tout de son long sur son lict, apres qu'il a été laué dans des parfums, est deia porté au tombeau.

## SATYRE IV

*Scilicet ingenium et rerum prudentia velox  
Ante pilos venit : dicenda , tacendaque calles.*

Est ce que le bon sens et le iugement solide sont venus en vous auant l'aage , est ce que vous saues l'art de cacher et de publier ce qui le doit être.

HOME IVSTE.

*Scis etenim iustum gemina suspendere lance  
Ancipitis libræ , rectum discernis , ubi inter  
Curva subit , vel cum fallit pede regula varo.*

Vous saues discerner le vray du faux, même lors que l'apparence du mensonge le couure et qu'il est tellement caché qu'il ne faut pas des yeux moins éclairés que les vôtres pour le decouvrir.

*Ut nemo in sese tentat descendere , nemo !  
Sed præcedenti spectatur mantica tergo.*

N'y aura t'il donc persone qui rentre un peu en soy même et qui au lieu de censurer les deffaits des autres ne songe qu'aux siens propres.

..... *Illa subler*  
*Cæcum vulnus habes : sed lato balteus auro*  
*Prælegit.* .....

Vous croyes passer vos iours avec innocence, et vous ne pensez pas qu'il y ayt quelque chose a redire en votre con-

duite ; vous êtes cependant noircy de crimes , mais ils ne paroissent pas parceque la richesse de vos habits les couure, surtout ce grand et riche baudrier que vous portes.

..... *Ut mavis, da verba, et decipe nervos*  
*Si potes*.....

Donnes a vos crimes le nom que vous voudres leur doner, vous aues beau faire, vous ne sauries vous tromper vous même.

*Respice quod non es : tollat sua munera cerdo.*  
*Tecum habitas ; noris, quam sit tibi curta supellex.*

Reietes loin de vous les honeurs qui ne vous appartiennent pas, rentres en vous même, faites un peu de reflexion a la bassesse des flateries que l'on vous donc; si vous le faites, vous verres que vos qualités dont vous tires tant de vanité ne sont rien et que votre bien est tres modique.

---

# MOTS DIFFICILES

## DES SATYRES DE PERSE

---

<i>Proluere</i> , lauer, tremper.	<i>Semipaganus</i> , a demy poete.
<i>Biceps</i> , qui a deux somets.	<i>Expedire</i> , apprendre.
<i>Prodire</i> , deuenir.	<i>Conari</i> , imiter.
<i>Remittere</i> , ceder.	<i>Venter</i> , la necessité.
<i>Lambere</i> , entourer.	<i>Artifex</i> , qui enseigne.

### SATYRE I

<i>Cura</i> , vaine inquiétude.	<i>Intima</i> , les plus segretes parties du cœur.
<i>Nuga</i> , raillerie.	<i>Scalpi</i> , se sentir touché
<i>Turbida</i> , fantasque, bouru.	<i>Fermentum</i> , leuain.
<i>Accedere</i> , ne faire point de cas.	<i>Rupto iecore</i> , ayant percé la terre.
<i>Sapere</i> , contrefaire.	<i>Mores</i> , corruption des mœurs.
<i>Cachinnare</i> , rire demesurement.	<i>Cirrali</i> , ieunes ecoliers.
<i>Petulus</i> , qui ne peut pas se contraindre.	<i>Pendere</i> , estimer.
<i>Nucibus relictis</i> , dans un aage plus auancé.	<i>Dius</i> , diuin.
<i>Legere</i> , reciter.	<i>Hyacinthina lana</i> , robe de pourpre violete.
<i>Plasma</i> , potion dont on se sert pour adoucir le gosier.	<i>Rancidulus</i> , rance, mal fait.
<i>Conluere</i> , lauer.	<i>Balbus</i> , begayant, impur.
<i>Probus</i> , honete.	<i>Eliquere</i> , prononcer, reciter d'une voix claire.
<i>Mos</i> , posture.	<i>Plorabile</i> , pytoiable, mal fait.
<i>Lumbus</i> , oreille.	

<i>Supplantare</i> , prononcer.	<i>Ponere</i> , parler agreablement.
<i>Tenero palato</i> , mollement.	<i>Artifices</i> , qui ne sauent pas.
<i>Assentire</i> , faire des exclamations.	<i>Laudare rus saturum</i> , faire la description d'une metairie.
<i>Cippus</i> , pierre d'un sepulchre.	<i>Corbis</i> , corbeille, panier.
<i>Uncus</i> , crochet.	<i>Porci</i> , du betail.
<i>Os</i> , approbation, audiance.	<i>Dentales</i> , charrue, ioug.
<i>Dicere</i> , parler.	<i>Sulcus</i> , sillon.
<i>Ex aduerso</i> , avec moy.	<i>Morari</i> , attirer l'attention.
<i>Quid aptius</i> , quelque chose de bon.	<i>Fullus</i> , remply de misere.
<i>Fibra</i> , entrailles.	<i>Luctificabilis</i> , affligé.
<i>Rectum</i> , honneur.	<i>Venire in linguas</i> , corrompre le langage.
<i>Excutere</i> , examiner.	<i>Exultare</i> , applaudir.
<i>Veratrum</i> , hellebore.	<i>Subsellium</i> , banc.
<i>Elegidia</i> , des elegies.	<i>Incuruare</i> , toucher.
<i>Citrea</i> , tablettes.	<i>Numerus</i> , vers.
<i>Ponere</i> , employer.	<i>Iunctura</i> , liaison agreable.
<i>Sumen</i> , ventre de truye.	<i>Claudere</i> , tourner.
<i>Comes</i> , amy.	<i>Dirimere</i> , fendre les flots.
<i>Horridulus</i> , qui meurt de froid.	<i>Subducere</i> , enleuer, arracher.
<i>Tritus</i> , usé.	<i>Spumosus</i> , enflé.
<i>Qui pote</i> , coment ça se peut il.	<i>Ramale</i> , tronc d'arbre.
<i>Nugari</i> , faire des impertinences.	<i>Subere</i> , ecorce, liege.
<i>Aquaticulus</i> , le bas du ventre.	<i>Coctus</i> , entouré.
<i>Mobilis</i> , adroit.	<i>Tener</i> , d'un style doux.
<i>Occiput</i> , le derriere de la tête.	<i>Laxa ceruice</i> , avec plaisir.
<i>Erlare</i> , s'eleuer.	<i>Cornuum</i> , intrument de guerre.
<i>Sanna</i> , mocquerie.	<i>Flectere</i> , enclainer.
<i>Posticus</i> , qu'on vous prepare, qui se fait derriere.	<i>Reparabilis</i> , qui repete.
<i>Rubrica</i> , regle.	<i>Vena</i> , goutte.
<i>Effundere</i> , faire glisser.	<i>Testiculus</i> , sang.
<i>Læue</i> , pour <i>læuor</i> . polisseur.	<i>Ûelumbus</i> , effemine.
<i>Iunctura</i> , doit.	<i>Cædere pluteum</i> , frapper sur la table.
<i>Dicere</i> , parler.	<i>Sapere</i> , mordre.
<i>Dare</i> , inspirer.	<i>Mordax</i> , piquant.
<i>Afferre</i> , entreprendre.	<i>Rulere</i> , blesser.
<i>Uroas sensus</i> , des suiets heroïques.	<i>Maior</i> . grand seigneur.

<i>Albus</i> , come il faut.	<i>Iratus</i> , débordé contre les vices.
<i>Miries</i> , le plus beau du monde	<i>Decoctus</i> , quelque chose de bon.
<i>Iuare</i> , plaire.	<i>Vaporata aure</i> , fauorablement.
<i>Oletum</i> , saleté.	<i>Crepidâ</i> , pantoufle.
<i>Velare aliquem</i> , reprendre les desordres de quelqu'un.	<i>Sordidus</i> , sot.
<i>Vafer</i> , bouffon.	<i>Luscus</i> , borgne.
<i>Tangere</i> , censurer.	<i>Supinus</i> , eleué.
<i>Præcordia</i> , les entrailles.	<i>Hemina</i> , poids, mesure.
<i>Suspendere</i> , se moquer.	<i>Iniquus</i> , faux.
<i>Scrobs</i> , fosse.	<i>Abacus</i> , table.
<i>Opertum</i> , obscurité.	<i>Metas</i> , lignes, traits.
<i>Vendere</i> , changer.	<i>Petulans</i> , impudente.

## SATYRE II

<i>Numerare</i> , compter, marquer.	<i>Tumere</i> , être attaqué
<i>Candidus</i> , heureux.	<i>ducere</i> , enterrer ou épouser ; ce mot peut recevoir ces deux différentes significations.
<i>Apponere labentes annos</i> , faire conoitre le nombre des an- nées.	<i>Mergere</i> , se purifier.
<i>Prece emaci</i> , par une priere inte- ressée.	<i>Gurges</i> , fleuve.
<i>Committere</i> , demander.	<i>Est ne</i> , est il vray.
<i>Proceres</i> , gens de qualité.	<i>Aptior</i> , plus utile, plus iuste.
<i>Acerâ</i> , encensoir.	<i>Orbus</i> , orphelin.
<i>Haud promptum est</i> , il n'est pas facile.	<i>Impellere</i> , importuner.
<i>Susurri</i> , paroles entre les dents.	<i>Tentare</i> , faire ses efforts.
<i>Aperto viuere volo</i> , faire ses prieres en public.	<i>Ignoscere</i> , pardonner.
<i>Hospes</i> , étranger.	<i>Sulphur</i> , foudre.
<i>Ebullire</i> , suruenir.	<i>Ilex</i> , chêne.
<i>Præclarus</i> , agreable.	<i>Ocyus</i> , plus vite.
<i>Seria</i> , vase de terre.	<i>Lucus</i> , bois.
<i>Rastrum</i> , rateau.	<i>Iacere</i> , être enseuely.
<i>Creperè</i> , paroître.	<i>Vellere</i> , arracher.
<i>Expungere</i> , faire mourir	<i>quidnam est</i> , quel dessein aues vous, par quel endroit.
<i>Scabiosus</i> , verveux, galeux.	<i>Emerè auriculas deorum</i> , s'atti- rer la protection des dieux.
	<i>Verces</i> , present.

<i>Lactes</i> , intestins.	<i>Cratera argenti</i> , vases d'argent.
<i>Matertera</i> , tante.	<i>Aurum pingue</i> , or massif.
<i>Eximere</i> , oter.	<i>Excudere guttas</i> , essuyer des larmes de ioie.
<i>Cunis</i> , du berceau.	<i>Prætrepidum</i> , pantelant de plaisir.
<i>Expiare</i> , purifier.	<i>Perducere faciem auro</i> , dorer le visage.
<i>Udus</i> , mouillé.	<i>Impellere</i> , chasser.
<i>Exhibere</i> , empêcher.	<i>Immittere</i> , porter.
<i>Mandare vota</i> , comander qu'on fasse des vœux.	<i>Ducere</i> , doner.
<i>Opis</i> , force.	<i>Pulpa</i> , chair, nature.
<i>Fidèle</i> , robuste, vigoureux.	<i>Vellus</i> , laine.
<i>Patina</i> , plat, repas.	<i>Vitialis</i> , dont on a alteré la pureté.
<i>Tucetum</i> , saucisson.	<i>Murex</i> , pourpre.
<i>Morari</i> , arrêter la bone intention.	<i>Bucca</i> , pierre pretieuse.
<i>Rem struere</i> , augmenter ses reuenus.	<i>Oncha</i> , nacre.
<i>Exoptare</i> , croire.	<i>Radere</i> , arracher.
<i>Arcere</i> , importuner.	<i>Stringere</i> , resserrer.
<i>Fibra</i> , sacryfice.	<i>Iubere</i> , apprendre.
<i>Quo pacto</i> , par quel moyen.	<i>Uti vitiiis</i> , cometre des crimes qui aportent du profit.
<i>Iunices</i> , des veaux de lait.	<i>Crudus</i> , qui n'a pas encore été purifié.
<i>Liquescere</i> , se griller.	<i>Nempe hoc</i> , la même chose.
<i>Opimus</i> , gras.	<i>Puppa</i> , poupées.
<i>Extâ</i> , entrailles.	
<i>Intendere</i> , croire, pretendre.	
<i>Expes</i> , sans esperance.	
<i>Fundus</i> , bourse.	

### SATYRE III

<i>Assidue</i> , come de coutume, tous les iours.	<i>Coquere</i> , dessecher, meurir.
<i>Extendere</i> , agrandir.	<i>Unus comitum</i> , quelqu'un de la compagnie.
<i>Stertere</i> , se coucher.	<i>Turgescere</i> , eclater, paroître.
<i>Despumare</i> , curer.	<i>Findere</i> , crier de telle force que.
<i>Indomitus</i> , nouveau.	<i>Rudere</i> , braire.
<i>Iamdudum</i> , deia.	<i>Membrana</i> , portefeuille.



<i>Positis capillis</i> , ayant peigné ses cheueux.	<i>Buxum</i> , buis.
<i>Charta</i> , papier.	<i>Flagellum</i> , fouet.
<i>Arundo</i> , plume.	<i>Inexpectum</i> , inconu.
<i>Vanescere</i> , ne paroître plus dans son moment.	<i>Deprehendere</i> , reprendre.
<i>Lympha</i> , eau.	<i>Uruuos</i> , vitieux.
<i>Fistula</i> , plume.	<i>Illitus</i> , peint.
<i>Geminare</i> , doubler le trait.	<i>Ramus</i> , branche.
<i>Gutta diluta</i> , des patés sur le papier.	<i>Deducere</i> , étendre.
<i>Succinere</i> , alleguer.	<i>Passim</i> , de tous côtés.
<i>Maligne</i> , avec un son enroué.	<i>Testa</i> , lieu raboteux.
<i>Viridis</i> , qui n'est pas bien cuit.	<i>Lutum</i> , boue.
<i>Lutum</i> , de la terre.	<i>Securus</i> , sans songer a rien.
<i>Properandus</i> , qui doit être poly.	<i>Tumescere</i> , s'enfler.
<i>Fingere</i> , polir.	<i>Occurrere</i> , remedier.
<i>Far</i> , reuenu.	<i>Meta</i> , vie.
<i>Salinum</i> , saliere.	<i>Flexus</i> , cours.
<i>Patella</i> , paile du feu.	<i>Mollis</i> , qui passe vite.
<i>Discinctus</i> , debauché.	<i>Asper</i> , raboteux.
<i>Fibris</i> , par la debauché.	<i>Putare</i> , se pourrir.
<i>Allo</i> , dans le plus profond.	<i>Penus</i> , cellier.
<i>Summa unda</i> , la superficie de l'eau.	<i>Perna</i> , jambon.
<i>Bullire</i> , reuenir, paroître.	<i>Monumenta</i> , present.
<i>Venenum</i> , crime.	<i>Deficere</i> , manquer.
<i>Tinctus</i> , souillé.	<i>Orea</i> , caeque.
<i>Laquear</i> , plancher.	<i>Hircosus</i> , malpropre.
<i>Sibi</i> , en soy même.	<i>Centurio</i> , soldat.
<i>Pallere</i> , auoir honte.	<i>Sapere</i> , sauoir.
<i>Tingere</i> , oindre.	<i>Obstipus</i> , baissé.
<i>Senio</i> , nombre de six.	<i>Rodere</i> , observer.
<i>Erat in volo</i> , c'étoit mon plus grand desir.	<i>Trulinare</i> , peser.
<i>Damnus</i> , qui fait perdre.	<i>Exporrectus</i> , ouuert.
<i>Radere</i> , diminuer.	<i>Labellum</i> , bouche.
<i>Angustus</i> , étroit.	<i>Vetus</i> , pret a rendre l'ame.
<i>Callidior</i> , adroit.	<i>Somnium</i> , reuerie.
	<i>Ridere</i> , applaudir par raillerie.
	<i>Torosus</i> , robuste.
	<i>Ingeminare</i> , redoubler.
	<i>Cachinnus</i> , ris demesuré.
	<i>Crispans</i> , froucé.

<i>Trepidare</i> , palpiter.	<i>Calx</i> , pié.
<i>Grauis</i> , puant.	<i>Subire</i> , porter au tombeau.
<i>Exsuperare</i> , monter.	<i>Indulus</i> , voilé, couuert.
<i>Fauces</i> , le palais de la bouche.	<i>In pectore</i> , sur mon estomach.
<i>Currere</i> , battre.	<i>Summus pes</i> , le bout des piés.
<i>Vena</i> , le poux.	<i>Salire</i> , tressaillir de ioye.
<i>Compositus</i> , réglé.	<i>Otus</i> , herbages.
<i>Tertia nox</i> , apres trois iours.	<i>Cribrus</i> , tamis.
<i>Luteus</i> , iaunatre.	<i>Decussus</i> , passé.
<i>Tacite</i> , peu a peu.	<i>Tentare fauces</i> , examiner le
<i>Surgere</i> , s'enfler, paroître.	dedans de la bouche.
<i>Turgidus</i> , enflé.	<i>Ulcus</i> , ulcere.
<i>Excutere</i> , tomber.	<i>Tener</i> , delicat.
<i>Crepere</i> , craqueter.	<i>Radere</i> , ecorcher.
<i>Compositus</i> , couché	<i>Algere</i> , estre saisy d'un grand
<i>Lutatus</i> , frotté, enduit.	frisson, trembler.
<i>Altus lectus</i> , lict de parade.	<i>Excutere</i> , faire dresser.
<i>Crassus</i> , epaix.	<i>Scintillare</i> , etinceler.
<i>Rigidus</i> , froid, glacé.	

#### SATYRE IV

<i>Sorbitio</i> , boisson.	<i>Dies</i> , aage.
<i>Tollere</i> , faire mourir.	<i>Melior</i> , plus sage.
<i>Feruere</i> , s'emouuoir a sedition.	<i>Sorbere</i> , aualer.
<i>Calidus</i> , seditieux.	<i>Summa boni</i> , souuerain bien.
<i>Suspendere</i> , peser.	<i>Sufflare</i> , s'enorgueillir.
<i>Gemina lanx</i> , les deux bassins de la balance.	<i>Deterius sapere</i> , être moins sage.
<i>Libra</i> , balance.	<i>Ocyma</i> , mechantes herbes.
<i>Anceps</i> , qui ne scait de quel coté pencher.	<i>Cantere</i> , vanter.
<i>Rectum discernere</i> , separer le vray du faux.	<i>Discinctus</i> , debauché, fripon.
<i>Præfigere</i> , accorder, doner, adiu- ger.	<i>Ut</i> , quoy.
<i>Summa pille decorus</i> , qui n'a qu'une beauté exterieure.	<i>Descendere in se</i> , rentrer en soy même.
	<i>Tentare</i> , songer, faire ses efforts.
	<i>Milvus</i> , un milan.
	<i>Arare</i> , posseder.
	<i>Quantum</i> , tout autant, plus.

<i>Oberrare</i> , trauser.	<i>Tangere</i> , pousser.
<i>Compitum</i> , carrefour.	<i>In vicem</i> , a l'enuy l'un de l'autre.
<i>Figere</i> , appendre, suspendre.	<i>Ilia</i> , les flancs.
<i>Pertusus</i> , ouuert de tous cotés.	<i>Cæcus</i> , qui ne paroit pas.
<i>Deradere</i> , arracher, faire sauter.	<i>Balleus</i> , baudrier.
<i>Mordere</i> , manger avec appetit.	<i>Nerui</i> , conscience, interieur.
<i>Cæpe</i> , oignon.	<i>Egregius</i> , honete home, home d'honneur.
<i>Olla</i> , pot de terre.	<i>Cerdo</i> , flateur.
<i>Sorbere</i> , aualer.	<i>Supellex</i> , ameublement.
<i>Acetum moriens</i> , vin poussé.	
<i>Cessare</i> , être oysif.	

### SATYRE V

<i>Poscere</i> , souhaiter.	<i>Trepidus</i> , irresolu.
<i>Ponere</i> , descrire, reciter, doner a reciter.	<i>Supponere</i> , se metre sous la conduite.
<i>Inguis</i> , cuisse.	<i>Solers</i> , ingenieux.
<i>Ingerere</i> , accumuler, rechercher.	<i>Appositus</i> , employé, mis en usage.
<i>Insulsus</i> , mechant acteur.	<i>Vultus</i> , statue.
<i>Follis</i> , petit sac, soufflets.	<i>Ducere</i> , prendre.
<i>Massa</i> , fer chaud.	<i>Consumere</i> , passer, employer.
<i>Coqui</i> , rougir.	<i>Decerpere</i> , passer, veiller.
<i>Caminus</i> , fournaise.	<i>Requies</i> , recreation apres l'étude.
<i>Callidus</i> , ruse satyrique.	<i>Disponere</i> , prendre.
<i>Terere</i> , ecrire.	<i>Laxare seria</i> , se relacher des occupations serieuses.
<i>Ore modico</i> , sans fiel.	<i>Suspendere</i> , marquer.
<i>Radere</i> , reprendre.	<i>Tempora</i> , iours, naissance.
<i>Doctus</i> , propre, habile.	<i>Tenax veri</i> , qui aime la verité.
<i>Culpa</i> , vice.	<i>Unâ</i> , ensemble.
<i>Defigere</i> , decrier, reprendre.	<i>Temperare</i> , unir, ioindre.
<i>Turgescere</i> , être remply.	<i>Pallens</i> , qui fait palir.
<i>Pugina</i> , ourrage, satyre.	<i>Campo indulgere</i> , aymer les exercices de la guerre.
<i>Fondus</i> , matiere, autorite.	<i>In Venerem putrescere</i> , aymer avec excés les infames voluptés.
<i>Excutere</i> , examiner, fouiller.	
<i>Pulsare</i> , frapper, s'informer.	
<i>Figere</i> , grauer profondement.	
<i>Resignare</i> , porter temoignage.	
<i>Cum primam</i> , aussytot que.	

<i>Chiragra</i> , douleur des mains.	<i>Punctum</i> , poids.
<i>Frangere</i> , disloquer.	<i>Recto viuere talo</i> , mener une vie sans reproche.
<i>Articulus</i> , jointure, doits.	<i>Ars</i> , sagesse.
<i>Hoc iuuat te</i> , cela vous plaît.	<i>Dare</i> , apprendre.
<i>Charta</i> , liure.	<i>Callere</i> , sauoir.
<i>Inserere</i> , remplir.	<i>Species</i> , apparence.
<i>Lux</i> , iour.	<i>Vicissim</i> , pareillement.
<i>Gras hesternum</i> , un autre de- main, iour.	<i>Modicus voti</i> , modéré dans ses souhails.
<i>Egere</i> , consumer, diminuer.	<i>Astringere</i> , fermer, amasser.
<i>Annus</i> , iour.	<i>Laxare</i> , ouurir.
<i>Seclari</i> , suiure.	<i>Granaria</i> , grenier.
<i>Sterilis veri</i> , qui n'ayme pas l'étude de la sagesse.	<i>Posse</i> , n'auoir pas de la peyne.
<i>Facere Quiritem</i> , affranchir.	<i>Vulpes</i> , renard.
<i>Illic</i> , voicy.	<i>Litare</i> , obtenir.
<i>Agaso</i> , palefrenier.	<i>Hærerere</i> , resider.
<i>Non tressis</i> , qui ne vaut pas trois sols.	<i>Rectum</i> , sagesse, raison.
<i>Pallere</i> , craindre l'iniustice.	<i>Fossor</i> , grossier, maladroit.
<i>Tabella</i> , acte public.	<i>Mouere ad numeros</i> , marquer du pié la cadence.
<i>Adsignare</i> , doner son seing.	<i>Datum</i> , present.
<i>Mendose colligere</i> , ne raisonner pas iuste.	<i>Sumere</i> , tenir.
<i>Reuellere veteres auias de pul- mone</i> , desabuser des vieilles erreurs.	<i>Metus herilis</i> , crainte seruile.
<i>Rugosa sanna</i> , raillerie picquante.	<i>Scutica</i> , fouet, coups.
<i>Stare contra</i> , s'opposer.	<i>Egere</i> , faire marcher.
<i>Fas</i> , regle.	<i>Stertere mane</i> , dormir toute la matinée.
<i>Natura continet hoc fas</i> , la nature l'a ainsy ordonné.	<i>Lubricus</i> , propre a lacher le ventre.
<i>Inscitia debilis</i> , l'ignorance la plus grossiere.	<i>Vertere</i> , troquer, faire echange.
<i>Tenere</i> , conoitre.	<i>Viuerere</i> , viure de bone intelli- gence.
<i>Examen</i> , dose.	<i>Tendere</i> , auoir dessein.
<i>Compescere</i> , regler.	<i>Terebrare</i> , racler.
<i>Compescere examen certo puncto</i> , regler la dose.	<i>Puer</i> , valet.
	<i>Succingere</i> , mettre sur les epaules.
	<i>Pellis</i> , besace, bourse de cuir.

<i>Trabis vasta</i> , grand vaisseau.	<i>Percute</i> , sacrifier.
<i>Rapere Ægeum</i> , traverser la mer.	<i>Trepidere</i> , se demener, aprean-
<i>Calidus</i> , echaufé par la colere.	der.
<i>Torta cannabis</i> , de la corde.	<i>Cassis</i> , des filets.
<i>Transtrum</i> , tilhac.	<i>Ferus</i> , sans pitié ny compassion.
<i>Mascula bilis</i> , noble indignation.	<i>Violens</i> , impitoiable, ferme dans
<i>Fullus</i> ,	une resolution.
<i>Exhalare</i> , verser.	<i>Ve</i> , pour que.
<i>Pix, picis</i> , poix.	<i>Accersare</i> , rechercher.
<i>Vapidus</i> , qui comunique sa mau-	<i>Eltro</i> , de plus.
uaise senteur.	<i>Festuca</i> , verge du preteur.
<i>Auidus</i> , excessif.	<i>lactare</i> , faire montre au peuple.
<i>Oberrare</i> , se tromper.	<i>Ineptus</i> , maladroït, matois.
<i>Obstare</i> , resister.	<i>Hians</i> , desireux des honneurs.
<i>Parere imperio</i> , succomber à la	<i>Ducere</i> , gouverner.
mollesse.	<i>Cicer</i> , pois chiche.
<i>Luclatus</i> , qui fait des efforts.	<i>Ricans</i> , qui se querele pour
<i>Nodus</i> , chaine.	auoir la meilleure portion.
<i>Trahere</i> , trainer.	<i>Apricus</i> , qui prend plaisir a res-
<i>Crudus</i> , vilain.	ter au soleil.
<i>Siceus</i> , sobre, sage, retenu.	<i>Dispositus</i> , rangé en bon ordre
<i>Deceus obstare</i> , faire deshonneur.	<i>Lemures</i> , esprits folets, phan-
<i>Cognatus</i> , parent	tomés.
<i>Res patria</i> , la succession de mon	<i>Ineussere</i> , persuader.
pere.	<i>Centus</i> , demi-pistole, cent sols.
<i>Frangere</i> , consumer.	<i>Curtus</i> , qui n'est pas bien entier.
<i>Humere sinistro</i> , aux dépens de	<i>Ingens</i> , robuste, vigoureux.
ma reputation.	

## SATYRE VI

<i>Tetricus</i> , seueré.	<i>Fides, fulis</i> , instrument de mu-
<i>Pecten</i> , archet.	sique.
<i>Viueré</i> , être animé.	<i>Ludere aliquem</i> , decrire les occu-
<i>Numeri</i> , vers lyriques.	pations de quelqu'un.
<i>Primordia</i> , enfance.	<i>Intepere</i> , adoucir la rigueur du
<i>Veteres voces</i> , poesie.	tems.
<i>Mox</i> , ensuite.	<i>Iubere</i> , apprendre.

<i>Destertere</i> , sortir du sommeil.	<i>Curtare</i> , diminuer.
songer.	<i>Surdum spirare</i> , ne rendre pas
<i>Securus vulgi</i> , sans se metre en	une bone senteur.
peyne de ce qui se passe.	<i>Cinnamum</i> , ciname.
<i>Præparare</i> , faire du degast.	<i>Incolumis</i> , en santé.
<i>Infelix</i> , pernicieux.	<i>Ita fit</i> , telle est notre façon de
<i>Auster</i> , vent du midy.	viure.
<i>Securus</i> , ie me soucie fort peu.	<i>Sapere</i> , la science des belles con-
<i>Et si adeo</i> , quoyque.	noissances.
<i>Seniam</i> , vieillesse.	<i>Fœniseca</i> , faucheur, paisan.
<i>Ornare sine uncto</i> , prendre ses	<i>Seductior</i> , hors de l'embarras et
repas sans être parfumé.	de la foule.
<i>Olus</i> , des herbes. des choux.	<i>Locare</i> , placer, aprendre.
<i>Calix</i> , un vase.	<i>Luteus</i> , iaune.
<i>Emptus</i> , qu'il vient d'achepter.	<i>Essedum</i> , une sorte de charriot.
<i>Peragere</i> , prodiguer, manger.	<i>Inducere</i> , presenter.
<i>Magnanimus</i> , prodigue.	<i>Prohibere</i> , s'opposer.
<i>Rhombus</i> , turbot.	<i>Dicere</i> , parler.
<i>Lautus</i> , delicat.	<i>Non adeo</i> , ie n'ay garde.
<i>Ponere</i> , seruir.	<i>Exossatus</i> , ou il n'y a point de
<i>Turdus</i> , griue.	pierre.
<i>Saliua</i> , gout.	<i>Age</i> , sus donc, donc.
<i>Nosse</i> , discerner.	<i>Amita</i> , tante du coté du pere.
<i>Viure messe propria</i> , viure de	<i>Patruelis</i> , cousin germain.
ses rentes.	<i>Proneptis</i> , niepce du coté de
<i>Occare</i> , herser la terre pour	mon oncle.
rompre les motes.	<i>Matertera</i> , sœur de la mere.
<i>Trabe rupta</i> , apres auoir fait	<i>Accedere</i> , se retirer a.
naufrage.	<i>Cliuus</i> , penchant.
<i>Prendere</i> , demander du secours,	<i>Iam</i> , pareillement, aussy.
saysir, s'attacher.	<i>Ritus</i> , naissance.
<i>Officium</i> , humanité.	<i>Renuere</i> , refuser.
<i>Vocare</i> , solliciter.	<i>Summa</i> , heritage.
<i>Res omnis</i> , tout le bien.	<i>Totum</i> , tout le reste.
<i>Condere</i> , perdre.	<i>Reponere</i> , metre en usage.
<i>Mergus</i> , oyseau apelé plongeon.	<i>Eximere</i> , oter.
<i>Lacer, a, um</i> , dechiré.	<i>Sumptus</i> , depense.
<i>Cossa</i> , debris.	<i>Impentius</i> , avec plus de depense,
<i>Frangere</i> , doner.	avec plus de graisse.

<i>Festa luce</i> , un iour de fête.	<i>Excutere latus mundi</i> , parcourir tous les coins du monde.
<i>Exta, torum</i> , entrailles.	<i>Plaudere</i> , vanter.
<i>Anser</i> , une oye.	<i>Rem duplicare</i> , augmenter ses reuenus de la moitié.
<i>Trama figuræ</i> , les os qui cou- urent la chair.	<i>Ruga</i> , plys.
<i>Popa</i> , sacryficateur.	<i>Depungere</i> , marquer l'endroit.
<i>Omentum</i> , graisse.	
<i>Mercari</i> , trafiquer.	

---





# LES SATYRES DE PERSE

TRADUITES EN VERS POUR L'INSTRUCTION DU DAUPHIN,  
PAR LE DUC DE MONTAUSIER, SON GOUVERNEUR,  
D'APRÈS LE MANUSCRIT AUTOGRAPHE DE L'ARSENAL.

Eh ! qu'importe à mes vers que Perrin les admire ;  
Pourvu qu'ils puissent plaire au plus puissant des rois ,  
Qu'à Chantilly Condé les souffre quelquefois ,  
Et plût au ciel eneor, pour couronner l'ouvrage ,  
Que *Montausier* voulût lui donner son suffrage.

(BOILEAU, ép. VII.)

---

## SATYRE I

Que les soins des mortels sont frivoles et vains.  
J'écris , mais qui lira ce qui sort de mes mains ?  
Deus ou trois seulement , et peut estre personne ,  
Certes j'en suis honteus , et ce malheur m'étonne .  
Pourrois je sans dépit me voir si maltraité  
Que l'on me préférast un poëte croté ;  
Mais regardons cela comme une bagatelle .  
Quoy ! lorsque nous voyons le peuple sans ceruelle  
Condamner sottement quelque chose de bien ,  
Faut il que nostre goust s'accorde avec le sien ?  
Ne pesons pas l'honneur a sa fauce balance .  
Et satisfais de nous meprisons sa croyance .  
Qui n'est injuste a Rome ? Ha ! si j'osois parler !  
Mais osons-le ; mon sang commence a se geler ,  
Mon humeur est seuere et j'ay la teste grise  
La censure des mœurs me doit estre permise !  
Parlons ! Non taisons-nous ! Mais pourquoy disputer ?  
Je n'en puis plus de rire , il faut bien eclater .  
Seul dans son cabinet chacun de nous compose ,  
Comme veut son caprice : en vers ou bien en prose .

Quelque ouvrage si grand qu'il lasse le poumon  
Quand au peuple on le lit pour acquérir du nom :  
Sur un siège eleué l'auteur qui le recite  
Fait briller en ses dois quelque pierre d'élite ,  
Il vient , poudré , frisé , vestu superbement ,  
Il boit force sirop pour parler doucement ,  
Et , comme une coureuse attentive a sa proie ,  
A faire les doux yeus tout son art il employe :  
Les gestes effrontés des plus grands sénateurs  
Contre la bienséance aprouent ces auteurs ,  
Tandis que de leurs vers l'eloquence impudique  
Jusques au fonds des reins les echaufe et les pique.  
Toy que ta peau ridée auertit qu'il est tard  
Et que tu dois bien tost songer a ton depart ,  
Par tes sales ecris tu crois faire merueilles ,  
De perdus comme toy chatouillant les oreilles ,  
Ne cherchant que l'eclat tu tiens que le scauoir  
Est sans aucun profit si l'on ne le fait voir ;  
Il s'enfle dans ton sein , puis sort de tes entrailles  
Comme cet arbrisseau qui perce les murailles ;  
Regarde ta viellesse et tu seras surpris  
De voir tant de folie avec tes cheueux gris.  
Quoy ! comptes tu pour rien la solide science ,  
Si de ce que tu scais on n'a la cognoissance ?  
Mais il est beau , dis-tu , d'ouïr de ca de là  
Qu'en te montrant au doit , on dise : le voila !  
Et tu crois que l'honneur qui tout autre surpasse  
Est d'estre aux jeunes gens dicté dans une classe.  
A table d'autre part on peut voir nos Romains ,  
Sous jusques a creuer , parler des ecrivains ,  
Demander ceux qu'on tient les plus grands personnages ,  
Et quel est le sujet de leurs plus beaux ouvrages .  
Icy quelqu'un d'entre eus paré comme les Roys  
Begayant a dessein pour mignarder sa voix  
De Philis , d'Hypsipile et d'autres misérables  
Récite en soupirant les regrets pitoyables :  
Chacun s'écrie et loue un ouvrage si beau ;  
Et dit qu'a son auteur léger est le tombeau ,  
Que ses os sont heureux , que ses cendres sacrées

Produiront tous les jours mille fleurs diaprées  
Que si quelqu'un me dit : tu vis contre raison ,  
Car tout le monde veut acquerir du renom ,  
Surtout celuy qui lait des vers dignes de viure .  
Et dont les epiciers n'achetent point le liure . —  
O toy, qui que tu sois qui me parles ainsi ,  
J'auoue ingénument lorsque j'ai reussi,  
Ce qui n'est pas commun parmi les gens d'estude .  
Que je n'ay pas le cœur si barbare et si rude ,  
Que l'estime pour moy n'ait de fort grands appas ;  
Mais a dire le vray je ne t'accorde pas  
Que la vertu pour but ait les cris de louange ;  
Regardes y de près , tu trouueras étrange  
Qu'une chose qui n'a que de la vanité  
Comme un solide bien t'ait longtemps arrêté.  
Mes vers malgré la mode ont banni toute enflure ,  
Ils ne traitent jamais d'une matiere impure ,  
Et l'on n'y trouue point ce qu'a leur aise assis  
Ecriuent nos seigneurs entre des mets exquis.  
Ils tiennent une table et grande et delicate ,  
Ils donnent des habis a celuy qui les flate  
Puis disent hardiment : j'aime la verité,  
Parlés moy de mes vers avec sincérité.  
Ils ne la diront pas , mais vieux pelé , je pense  
Que l'on doit mesurer ton esprit a ta pance ;  
Je ne vois que Janus qui puisse estre en repos ,  
Aussi bien qu'au visage ayant des yeus au dos ;  
A luy tirer la langue aussi nul ne se joue ,  
Et l'on ne luy fait point les cornes ny la moue .  
Mais vous de qui le cul vit dans l'aveuglement ,  
Gardes l'avecque soin , cent railleurs laschement ,  
Quand on ne les voit pas se mocquent par derriere ;  
Si vous leur demandez cependant la maniere  
Dont le monde par tout parle et juge de vous ,  
Ils vous jurent qu'on dit que vos vers sont fort doux .  
Qu'un marbre marqueté de qui la polissure  
Ne permet pas aux doigts d'y trouuer de jointure ,  
Qu'on croit assurément qu'ils sont fais au cordeau ,  
Tant ils sont ajustés et tant leur ordre est beau ,

Et qu'au peuple ou qu'aux Rois vous donniez votre peine  
Que jamais rien de bas ne sort de votre veine.  
Je vois d'autre costé paroistre sur les rangs  
Avecque des desseins heroïques et grands  
Des gens foibles de reins, qui monstrant leur foiblesse  
N'ont fait que badiner comme l'on fait en Grece,  
Qui, manquant d'un poumon, n'ont qu'un filet de voix,  
Qui n'ont pas seulement l'art de decrire un bois  
Ny de représenter un commode village  
Qui comblé de tous biens a Pales rend hommage,  
Ou demouroit Romule et le grand Cincinnat  
Lorsque devant ses bœufs, pour aller au Senat,  
Sa femme l'habilla de l'auguste parure,  
Dont le pompeux éclat marque la dictature,  
Et qu'un garde emporta jusques dans sa maison  
Le soc qu'il reseruoit pour une autre saison.  
O poëtes grossiers, prenés pourtant courage,  
D'Accii on lit encore le raboteus ourage,  
Pacue parmi nous trouue des sectateurs  
Et sa rude Antiope a des approbateurs.  
Qu'on ne s'etonne pas des bizarres mélanges  
Qui gastent le discours par tant de mots estranges  
Puisqu'aux tendres enfans les viellards chassieus  
Font lire ces auteurs si moisés et si vieus.  
De là vient que l'on voit tous les jours au théâtre  
De vers impertinans la jeunesse idolâtre.  
Jusques dans le Barreau cette folie a cours;  
Mesme les criminels y fardent leurs discours;  
Les viellards sans rougir se trouuent dans le crime  
Si d'orateurs polis ils acquierent l'estime:  
Si l'on dit que Pedie a mille maux commis,  
L'Antithese il oppose a tous ses ennemis,  
De mots aigus les pique, et bénit les injures  
Qui luy font employer tant de belles figures.  
Aprouuez-vous cela, race des vieux Romains?  
Quoy! vous le trouuez beau? quoy vous bates des mains?  
Si quelque marinier échapé du naufrage  
Représente en chantant sa perte et son dommage  
Ce n'est pas le moyen de se faire assister,

Car pour auoir l'aumone il ne faut pas chanter.  
Qui veut que de pitié mon ame soit atteinte  
Ne meslera ni fleurs ni pointes à sa plainte ;  
Vous pensés que l'éclat des ornemens diuers  
Donne plus de cadence et plus de grace aux vers ,  
Par exemple : *un Dauphin de sa rame azurée ,*  
*Fend le dos ondoyant du flot flottant Nerée*  
*Et du fier Annibal le glorieux chemin*  
*De la les rocs chenues du negeus Appennin*  
Virgile est modéré, mais bien souuent sa plume  
S'enfle comme du liege et produit de l'écume.  
Quels vers trouués vous donc exemps de ce défaut ?  
Sans doute les voicy faits comme il vous les faut :  
*Ils faisoient eclater par leurs halenes fortes*  
*Le resonnant airain de leurs trompes retortes*  
*Quand Agaué suivant ses transports inhumains*  
*D'un parricide atroce ensanglanta ses mains ;*  
*La Menade enrouée et l'aspre Bassonide*  
*Qui de pampre enlacé font au tigre une bride ,*  
*De leurs cris forcenés font retentir les monts*  
*Et l'æcho de Bacchus redit les sacrés noms.*  
Le sang de nos ayeux courust il dans nos veines,  
Nous ferions banqueroute a des choses si vaines ;  
Ces discours affectés sans force et sans vigueur  
N'ont qu'un son languissant qui ne va point au cœur ;  
On voit que leur auteur les fait sans qu'il y songe ,  
Sans qu'il frappe la table ou que ses doigts il ronge —  
Mais quel besoin de dire aux gens leurs vérités ,  
Pour rendre contre moy tous les gens irrités ?  
Ils me feront deffendre et leur table et leur porte  
Si comme un chien hargneus je jappe de la sorte. —  
He bien j'approuue tout , je ne diray plus mot ,  
Changés le noir en blanc , en habile homme un sot ,  
D'actions de néant faites en des merueilles ,  
Cela vous réjouit et plaist a vos oreilles ,  
Ceux qui font autrement ne sont pas bien venus :  
Mais afin d'empescher qu'ils n'y retournent plus ,  
Masqués vous , comme un mur qu'on a peur qu'on salisse ,  
De ce signe sacré qui deffend qu'on y pisse.

Des gens que Rome mesme a souuent reuerés  
Par le mordant Lucile ont été déchirés.  
Il laissa bien souuent ses dents dans la morsure.  
Horace le matois ne fait point de blessure ,  
Mais il raille de tout auecque ses amis ,  
Le peuple tout entier passa par son tamis.  
Et moy je n'oserois dire mot de personne?  
Il faut quoy qu'il en soit que je me deboutonne ,  
J'aime mieus , comme fit le valet de Midas ,  
Enterrer ce secret que ne le dire pas ;  
Les courtisans , le peuple et les gens a soutane  
Tout le monde en un mot a des oreilles d'asne.  
Tu railles froidement , me diront mes lecteurs.  
Je vaus mieus cependant que tous leurs grands auteurs.  
Je ne veus point aussi faire voir ma satire  
Qu'a ceus qui scauent l'art de piquer et de rire ,  
Et qui passent les nuits du soir jusque au matin  
A lire Aristophane , Eupolide et Cratin ,  
Ceux qui trouuent du goust en ces auteurs comiques  
En trouueront sans doute en mes vers satyriques ;  
Je ne veus pas non plus de ces hommes brutaus ,  
Qui bossus aux boiteus reprochent leurs défaus ,  
Qui presumant beaucoup s'estiment fort habiles  
Pour auoir corrigé dans de petites villes  
L'abus qu'on commettoit en mesurant le vin ,  
Qui meprisent des Grecs le scauoir tout divin ,  
Les nombres de l'algebre et la mathematique ,  
Et trouuent fort plaisant qu'une femme publique  
De quelque homme d'honneur se joue insolemment.  
Mes vers ne seront point leur diuertissement ;  
Qu'ils donnent au barreau toute la matinée ,  
Et chés quelque putain passent l'apres-dinée.

---

## SATYRE II

Marque ce jour de blanc, c'est sa viue clarté  
Que tu vis la premiere a ta Natiuité!  
Afin que la tristesse en soit toujours bannie  
Offre, si tu me crois, du vin a ton génie,  
Il te fera jouir d'un grand nombre de jours  
Et je ne doute point du bonheur de leur cours,  
Car tu ne voudrois pas achepter la Fortune  
Par ces vœus dont l'audace est aujourd'huy commune  
Et dont l'on n'oseroit importuner les Dieux (1),  
S'ils n'estoient corrompus par des dons précieux.  
La plupart de nos grands honteus de leurs demandes  
Parlent a basse note en faisant leurs offrandes,  
On cache sa priere et je ne pense pas  
Qu'on peust faire qu'au temple on ne parlast plus bas.  
Si d'impetrer du ciel quelque homme se propose  
Le sens, la foy, l'honneur, sa bouche n'est point close,  
Sa priere est publique, il cherche des temoins  
Mais tout bas il marmotte et se cache en des coins  
Pour souhaiter la mort d'un oncle vieus et riche,  
Ou que ses laboureurs quand ses champs on defriche,  
Par la faueur du Dieu qui preside aux tresors,  
En trouuent sous le soc et les poussent dehors;  
Pour me faire heriter, dit il, de mon pupille  
Que la gale deuore et qui creue de bile,  
Dieus, ne permettes pas qu'il viue plus longtems,  
Et pour rendre bien tost tous mes desirs contens,  
Faites moy souuent vœuf, aussi bien que Nevie  
Qui la troisieme fois aujourd'huy se marie.

(1)

Et que l'on n'oseroit faire sçavoir aux dieux.

Pour estre en bon estat , et purger le peché  
Dont la dernière nuit t'a peut estre taché ,  
Saintement , au matin , auant qu'estre en prière ,  
Tu plonges par trois fois ta teste en la riuere .  
Ridicule déuot , responds-moy franchement ,  
Que penses-tu des Dieux ? dy m'en ton sentiment .  
Quoy ! tu demeures court , au moins tu les estimes  
Plus que quelque assassin noirci de mille crimes ,  
Qu'un perfide tuteur , qu'un corrupteur des lois ;  
Mais dis a ces méchants ce qu'aux Dieux tu disois ,  
Ils seront etonnés de ton audace extreme .  
Penses-tu que les Dieux ne le soyent pas de mesme ?  
Non , non , le juste ciel ne t'a point pardonné ,  
Encor que sans te perdre il ait cent fois tonné .  
Si toy ni ta maison n'estes point mis en poudre  
Sur d'insensibles troncs voyant tomber la foudre ,  
Ne t' imagine pas que Iuppiter enfin  
Se laisse nazarder sans monstrier du chagrin .  
Des intestins bruslés , de la graisse puante ,  
Rendroient-ils des grands Dieux l'humeur si patiente ?  
Voicy d'autre costé des vœux d'autre façon ,  
La nourrice au berceau prenant son nourrisson ,  
Une vielle grand mere , une tante bigote  
Chantent autour de luy quelque bisarre note ,  
Et d'un crachat bénit mouillent son tendre front ,  
Pour le sauuer des maux que les sorciers font ,  
Puis le faisant sauter , elles disent : de grace  
Dieus , donnés luy le bien de Licine et de Crasse ,  
Faites qu'il soit des Rois pour gendre souhaité ,  
Que rien sous le soleil n'égale sa beauté ,  
Que pour le trop aimer les Dames le rauissent ,  
Et par tout sous ses pas que les roses fleurissent .  
Celles qui font ces vœux n'ont lumiere ny sens ,  
Ne les ecoutés point , rejettés leur encens ,  
Bien que chacune ait pris , pour vous rendre propices ,  
Les habis destinés aux jours des sacrifices .  
D'autres n'ont pour desir que la santé du corps ,  
Que d'estre en leur viellesse et vigoureux et forts .  
Mais , ô grand Iuppiter , les bisques et les saulces



Empeschent malgré toy que tu ne les exaues.  
Tel qui veut s'enrichir fait tomber ses troupeaux  
Au pied des saints autels sous les sacrés couteaux ,  
Et puis dit a Mereure : ô Dieu , je te supplie ,  
Fay que par ta faueur mon troupeau multiplie.  
Comment pourroit il voir arriuer son souhait,  
Puis qu'il deffait soudain tout ce que le Dieu fait.  
Il espere pourtant qu'il aura recompense  
De la graisse et du sang qu'il offre en abondance ,  
Il croit qu'en peu de temps son champ s'agrandira ,  
Et que de ses brebis le parc se peuplera ,  
Jusqu'a ce que son coffre estant sans croix ni maille  
Il recognoist trop tard qu'il n'a rien fait qui vaille.  
Si je t'auois donné de ces vases exquis  
Dont l'or nous éblouit , et dont l'art est sans prix ,  
Le cœur te battroit d'aise et la sueur sans doute  
De ton sein pantelant couleroit goutte a goutte.  
De là vient que par toy jugeant des Immortels  
Tu transformes en or le cuire des Autels ,  
Et fais la barbe d'or a ceux d'entre ces Peres  
Qui sont plus complaisans et font mieux tes affaires.  
Hors des temples des Dieux ce metal souuerain  
Bannit les pots de terre et les vases d'airain  
Dont Numa se seruoit et les saintes pucelles  
Commises a garder les flammes éternelles.  
O mortels , dont l'esprit et bas et vitieux  
Doit son estre a la terre et ne tient rien des cieus ,  
Vous imaginés vous que ceus qu'on sert aux temples  
Auans et vilains suivent vos beaux exemples ,  
Et qu'ils trouuent du bien et cherchent des plaisirs  
Aux infames objects de vos sales desirs ?  
Pour frotter vostre peau vous faites un melange  
Du beurre , de la cire et de la fleur d'orange ,  
Pour teindre les beaux draps qui vous courent le dos  
Vous seignés les poissons que Tyr pesche en ses flots ,  
Pour parer de coliers vos femmes et vos filles  
Jusques en Orient vous cherchés des coquilles ,  
Et pour user de l'or le torant du fourneau ,  
Vous luy faites souffrir mille coups de marteau.

Certes vous aués tort, pourtant je vous pardonne,  
Car le mal en cela quelque plaisir vous donne,  
Mais des prestres sacrés je voudrois bien scauoir  
Quel besoin de nos biens les Dieus peuuent auoir,  
Ils leur seruent autant qu'à Venus les poupées  
Que luy vont consacrer les jeunes fiancées.  
Qui voudra plaire aux Dieus qu'il face des efforts  
Pour donner ce qu'un Roy n'a pas dans les tresors,  
C'est un cœur ou l'Honneur regne avec la Justice (1),  
Et de qui les replis ne cachent point le vice.  
Portés ce don au temple et vos vœus innocens  
Auront pour leur escorte assés d'un grain d'encens.

---

(1) Var. : Pour leur donner un cœur plus grand que les trésors,  
Rempli de piété, d'honneur et de justice.

### SATYRE III

Quoy! toujours paresseus! Mais c'est ton ordinaire ,  
Malgré les contrevents toute la chambre est claire ,  
Avec moins de sommeil tu cuerois le vin  
Qui t'auroit fait tomber en sortant d'un festin.  
Debout , dormir encore c'est estre ridicule .  
Il est près de midi, l'ardente Canicule  
Murissant les espics fait fendre les guerets ,  
Et desjà les troupeaux cherchent l'ombre et le frais ,  
Si l'heure t'a surpris , tes gens en sont de mesme :  
Ils ne respondent pas , ta colere est extrême .  
Ne te fasche pas tant , on diroit a ta voix  
Qu'on entend pour le moins dix asnes a la fois .  
Bien , te voila peigné , lis ce liure et profite ,  
Tien , voila ton papier , prends ta plume , ecris viste ,  
Mais tu trouues encore mille difficultés ,  
Ton ancre est grasse ou blanche ou fait trop de pastés .  
Que je plains ton malheur , il augmente sans cesse ,  
Dieus! pouuoit-on venir a ce point de paresse ?  
Pour moy, puisque tu veus faire ainsi le douillet ,  
Je te conseilerois de te remettre au lait  
De viure en fils de Roy, qui plein de mignardises .  
Refusant le teton mange des friandises .  
Ta plume ne vaut rien , tu la veus jetter là .  
Ne te lasses tu point de nous dire cela ?  
Songe a ton interest , c'est ton argent qu'on joue  
Et si tu perds le temps , on te fera la moue .  
Quand un pot n'est pas cuit , il rend un mauvais son ,  
Tu n'es que terre molle , il y faut la façon ,  
Mais tu trouues assés aux terres de ton père

De quoy mettre la nape et faire bonne chère ,  
De quoy bien recevoir tes amis familiers ,  
Et donner a ton pot de solides piliers.  
Ne prends pas pour cela de gloire ni d'audace ,  
Non plus que pour conter mille ayeux dans ta race ,  
Ou pour estre habillé comme sont les plus grands ,  
Ou pour voir gouverner l'Etat par tes parents.  
A ces sots ornemens le sot peuple s'arreste.  
Toy, je cognois ton cœur, et je voy dans ta teste.  
Ne meurs-tu point de honte ? as-tu bien resolu  
D'imiter un fripon , un goinfre , un reissolu ?  
Pour luy dès sa naissance il apprit a mal viure ,  
Son cœur s'est endurci , sans blasma il peut poursuivre ,  
Car ne cognoissant pas seulement la vertu  
Sans pouvoir s'eleuer il demeure abatu.  
O puissant Iuppiter, ne forme point de foudre  
Pour punir les Tyrans en les mettant en poudre .  
Mais lorsque l'avarice et la brutalité  
Seruiront d'eguillons a leur cœur irrité ,  
Fay leur de la vertu remarquer tous les charmes ,  
Et que pour elle en vain ils rependent des larmes ;  
Le taureau de Perille a t-il dans les tourmens  
Fait sortir de son sein tant de gemissemens ?  
Celuy qui sur son chef vit une lame nue  
D'un superbe plafond par un fil suspendue ,  
Dans son habit de pourpre eut il tant de frayeur ,  
Que ceux qui de leur vice ont le remords au cœur ,  
Et dont les sentimens sont tellement infames ,  
Qu'ils les tiennent cachés mesme a leurs propres femmes ?  
Lorsque j'estois enfant , je me frottois les yeus  
D'huile qui les rendoit rouges et chassieus ,  
Me voulant dispenser de charger ma memoire  
Du discours qu'en mourant Caton fait dans l'Histoire ,  
Qu'a mon pere abusé mon maistre auoit promis  
Que je reciterois deuant tous ses amis.  
Cela n'est pas étrange , en un âge si tendre  
On n'a rien dans l'esprit que le dessein d'apprendre  
Comment il faut son bras et ses coups gouverner  
Pour faire une toupie adroitement tourner

Ou bien comment on peut acquerir la science ,  
D'amener comme on veut ou basse ou haute chance .  
Pour toy , ton age est mur , tu ne peus t'excuser ,  
L'apparence du bien ne scauroit t'abuser ,  
Du vice tu cognois la honte et la misere ,  
Et ce qu'enseigne aux siens le Portique seure .  
Ou la jeunesse instruite à viure sobrement  
Et le jour et la nuit étudie ardemment ,  
Ton esprit éclairé scait bien qu'il faut encore  
Au fameus carrefour dont parle Pythagore  
Prendre sur la main droite un chemin tout pierreus  
Qui conduit a la fin dans un lieu bien heurus .  
Mais tu ne m'entends pas , tout leué tu sommeilles .  
Et ta bouche en baillant s'ouure jusqu'aus oreilles  
Di , parle franchement , fai moy voir dans ton sein .  
A quel but vises-tu ? N'as-tu point de dessein ?  
Sans scauoir ou tu vas , comme un enfant frivole ,  
D'arbre en arbre suis-tu quelqu'oiseau qui s'enuole ?  
Penses-tu seulement viure de jour en jour ?  
Quant un ventre hydropique est gros comme un tambour ,  
On cherche vainement a luy donner remède ,  
Lorsque le mal commence il faut courir a l'aide ,  
Car s'il a pris racine une fois dans un corps  
En vain aux medecins on promet des trésors .  
Apreons donc pourquoy les Cieus nous ont fait naistre .  
Et quand nous sommes nés ce que nous deuons estre .  
Pour nous conduire icy quel ordre ils ont donné .  
Et qu'on vit aisément comme ils l'ont ordonné .  
A suiure la raison faisons-nous bien instruire  
A voir a quoy l'argent nous peut seruir ou nuire .  
A seruir le pais dans lequel nous viuons .  
Enfin , appliquons-nous des nostre premier age  
A nous bien acquitter de nostre personnage .  
Aprenonç tout de mesme a n'estre point jalous  
Voyant qu'a nos voisins on donne plus qu'à nous  
Et que pour appuyer quelques méchantes causes  
Leur caue et leur grenier sont pleins de toutes choses ,  
Et leurs garde-mangers tousjours si bien fournis  
Que par aucuns festins ils ne sont dégarnis .

Icy quelque soldat ignorant ou maussade  
Viend a dire aussitot faisant une brauade  
Qu'il est assés scauant et qu'il ne prétend pas  
Estre un graue Solon , un triste Arcesilas ;  
Qui les yeus contre terre et la teste baissée ,  
S'entretiennent tout bas avecque leur pensée ,  
De songes si connus qu'un viellard radotant ,  
Ou qu'un pauvre fieureus n'en feroit pas autant ,  
Comme s'ils estoient fous qu'ils parlent en eux-mesmes ,  
Que de jesusne et d'étude ils deuiennent tous blesmes ,  
Et que pour rechercher *si rien ne produit rien*  
Ils ne font point d'état , du repos ni du bien ,  
La jeunesse , le peuple et ceus de cette etoffe  
En homme a bonnet vert traitent un philosophe ,  
C'est ainsi qu'un malade en tirant a la fin  
Meprise bien souuent l'auis du medecin ,  
Regardes , luy dit-il , avec combien de peine  
D'un poumon haletant je tire mon haleine ,  
L'abile medecin dit qu'il est a propos  
Qu'il viue de regime et prene du repos ;  
Mais son pouls se baissant a peine recommence  
De battre également , d'auoir moins de fréquence ,  
Qu'il se met dans le bain et qu'il vuide a grands traits  
Un gros flacon tout plein de vin friant et frais  
Le medecin reuiet , trouue un mauuais visage .  
Dit que pour se guérir il faut estre plus sage ,  
Que la bile paroît , qu'il est si fort enflé  
Qu'on croit en le voyant que quelqu'un l'a soufflé.  
Mon teint , dit le malade , est meilleur que le vostre ,  
J'ay perdu mon tuteur et je n'en veus plus d'autre .  
Le medecin respond , courés viste au trespas ,  
Si vous voulez mourir , il ne m'importe pas .  
L'insensé cependant et se beigne et se soule ,  
De son estomac plein les rots sortent en foule ,  
Mais un grand tremblement , qui le saisit soudain ,  
Luy fait bientost tomber le verre de la main ,  
Et craqueter les dents et rendre par la bouche  
Un torrent infecté dont il salit sa couche .  
Enfin il fait le sault , puis on l'enseuelit

Tout enduit de parfums dans un superbe lit ,  
D'un son triste et perçant la trompette on oit bruire ,  
On voit de toutes parts mille flambeaux reluire ,  
Il sort les pieds deuant et d'un ordre fort beau  
Ses plus chers affranchis le portent au tombeau.  
Pour toy, touche pour voir ton sein et ton artere ,  
Tu n'y trouveras point de chaleur estrangere ,  
A tes pieds , a tes mains tu ne sens point de froid ,  
La nature en ton corps fait tout ce qu'elle doit ,  
Mais si tu vois d'argent une bourse remplie ,  
Ou d'un de tes amis la fille un peu jolie ,  
Le cœur te bat soudain et tout le sang te bout.  
Si l'on dit : pour souper ton cuisinier en tout  
N'a trouué qu'un peu d'herbe avec quelque racine ,  
Et du pain assés noir fait de grosse farine ,  
Une ulcere au palais t'empesche de macher ,  
Et des mets si grossiers le pourroient ecorcher.  
Tu geles, quand la peur se fourre dans ton àme ,  
Et presque au mesme temps tu deuiens tout de flame ,  
Quand le feu dans les yeus et le courroux au cœur ,  
Toutes tes actions témoignent ta fureur ,  
Sans rime et sans raison tu tiens un tel langage  
Qu'Oreste l'enragé t'accuseroit de rage.

---





## SATYRE IV

Celuy qui des Mortels passa pour le plus sage ,  
Et mourut en prison par un cruel breuusage ,  
Au jeune Alcibiade un jour tint ce discours :  
Pour gouverner l'Etat d'où prends-tu du secours ?  
Sans doute la raison , l'esprit et la prudence  
Venus auant ta barbe , en toy font residence ,  
Tu sçais bien a propos et te taire et parler ,  
Tu sçais a son deuoir le peuple rappeler ,  
Lors que seditieus et courant par la ville  
Il suit les mouuemens que luy donne la bile ,  
Tu le sçais haranguer , tu fais adroitement  
A tous les gens de bien suiure ton sentiment ,  
Car faisant droit a tous sans faueur ny cabale  
Ton equitable main tient la balance égale ,  
D'un œil vif et soigneux tu remarques soudain  
Si l'un des deux costés l'emporte d'un seul grain.  
En quelque part qu'il soit tu censure le vice ,  
Et tu ne souffres point de crime sans supplice.....  
Pourquoy sans posseder toutes ces qualités ,  
Et n'ayant pour appuy que tes seules beautés ,  
Veux tu deuant le temps flater la populace ?  
A l'hospital des fous prends plus tost une place ;  
Tu contrefais l'habile avec un beau maintien ,  
Tu ne sçais pourtant pas en quoy gist le vray bien ;  
Tu penses qu'il consiste a faire bonne chere ,  
A se bien dorloter , a ne trauailler guere ,  
La vielle que tu vois parle comme tu fais.  
De ton illustre sang vante-toy desormais ,  
Deviens bouffi d'orgueil pour auoir bonne grace ,

Que te sert cet éclat qui tout autre surpasse  
Si tu crois ce que croit une femme à haillons  
Qui vend dans le marché des herbes aux souillons ?  
Ton âme cependant vaine et présomptueuse  
Pretend seule être belle et grande et vertueuse ;  
Voilà comme dans soy personne ne descend ,  
Quelque défaut qu'on ait jamais on ne le sent ,  
Quoy que pour ceus d'autrui l'on ait si bonne veue  
Qu'elle pourroit percer la plus épaisse nue.  
Car demande à quelqu'un : vois-tu Vectidien ?  
Scais-tu ce qu'il possède et cognois-tu son bien ?  
Il répond aussi tost : qui ? ce vilain , ce chiche ,  
Qui parmi les Sabins est estimé si riche ,  
Qu'ils disent qu'un milan ne scauroit en un jour  
De ses fertiles champs faire le vaste tour ?  
Je le cognois fort bien , le Ciel plein de colère  
Fait que malgré son bien il vit dans la misère.  
Quand les deuots mortels rendent grâces aux Dieux  
Des dons que sur la terre ils ont versé des cieus  
Et qu'on passe en festins quelque fameuse feste .  
Pour regaler ses gens des ognons il appreste ,  
D'une bouillie épaisse emplit deux ou trois plats ,  
Et leur donne à chacun un coup de vin au bas .  
Tandis qu'un medisant en ces discours s'emporte  
Il se voit par un tiers traité de mesme sorte ,  
Et comme il donne encor plus de prise sur luy  
On en dit plus de mal qu'il n'en disoit d'autrui .  
On jure qu'il se sert d'une certaine paste  
Pour se rendre la peau douillette et delicate ,  
Qu'excepté les cheueux qu'il a soin de friser ,  
Il se fait tout le poil honteusement raser ,  
Qu'enfin malgré le sexe et sans crainte de blâme ,  
Aux hommes débordés il veut servir de femme .  
Ainsi nous receuons et nous donnons des coups ,  
C'est la mode qui court aujourd'huy parmi nous  
Souuent estant bien mal de courir on essaye  
D'un large bouclier la grandeur de sa playe ,  
Mais quelque art qu'on apporte à cacher sa laideur  
On en ressent toujours la cuisante douleur .

Quoy ! pour estre estimé de tout son voisinage ,  
S'imagineroit on estre un grand personnage ?  
Si le cœur te tressault quand tu vois de l'argent ,  
Si pour estre payé tu presses l'indigent ,  
Si tu lasche la bride a la brutale enuie ,  
Dont l'Amour deshonneste est sans cesse suiuite ,  
Sur le rapport d'autruy n'ajoute point de foy  
Au bien qu'en mille lieux le monde dit de toy .  
Rends , si tu n'es louable , au peuple sa louange  
Les présens qu'il te fait ne sont que de la fange :  
Mais rentre dans toy mesme et tu seras surpris  
D'y voir des qualités si dignes de mepris .

---



## SATYRE V

Nous voyons souhaiter cent bouches et cent voix  
A ceux qui pour sujet prenant les grands exploits  
Osent bien entreprendre un poëme heroïque  
Ou porter sur la scene un ourage tragique.  
Ne pense pourtant pas qu'ainsi que ces auteurs  
Mon but soit de donner du vent à mes lecteurs ;  
Que ceus qui vont si haut se repaissent des nues  
Qu'exhalent d'Helicon les montagnes cornues ,  
Quand Atrée et Progné pour le peuple idiot  
Font encor tous les jours bouillir icy leur pot.  
De mesme qu'un soufflet , qui dans une fournaise ,  
Pour épurer le fer fait pétiller la braise ,  
D'un air venteus et vain je ne me gonfle point,  
Et je ne fais jamais élargir mon pourpoint.  
D'un son trop éclatant qui choque les oreilles  
Je ne croasse point , comme font les corneilles .  
Et dès mes jeunes ans on m'a veu renoncer  
Aux grands mots que la bouche a peine à prononcer .  
Mon stile est médiocre , et polissant ma rime ,  
Sur les mœurs des méchants je fais passer ma lime ,  
Je scay l'art de servir un homme en me mocquant ,  
Et mesmes aux vitieus , je plais en les piquant :  
A cela seulement je destine mes peines ,  
Et laissant les festins de Thrace et de Mycènes ,  
Je me contenterai de mettre sur les rangs  
Les debauches du peuple et le luxe des grands.  
Ma muse aux vains discours n'est point accoutumée .  
Elle ne donne point de poids a la fumée  
Et c'est par son conseil cognoissant ta candeur

Que teste a teste icy je te fais voir mon cœur ,  
Sçache donc que mon ame a la tienne atachée  
De ton sein par ma mort ne peut estre arrachée ,  
Et si mon amitié te laisse du soupçon  
Eprouue moy, l'argent se connoit bien au son.  
C'est icy tout de bon que je voudrois cent langues ,  
Pour te persuader, par autant de harangues ,  
Le secret sentiment qui m'oblige à t'aimer,  
Et de qui les transports ne peuvent s'exprimer.  
Comptant desjà seize ans du jour de ma naissance ,  
Ayant quitté l'habit qu'on quite avec l'enfance ,  
J'auois pour commencer a suiure la raison  
Appendu mes jouets aux Dieus de la maison ,  
Ceus qui m'accompagnoient ayant l'humeur facile  
Me laissoient remarquer les putains par la ville.  
J'estois ou le chemin se separant en deus  
Rend l'esprit des humains inquiet et douteus  
Quand prenant soin de moy, comme un autre Socrate ,  
D'une adroite façon qui corrige et qui flate ,  
Des mes plus tendres ans tu bannis les erreurs  
Dont la contagion eust corrompu mes mœurs.  
Mon esprit combatu de tes raisons pressantes  
Voulut estre vaincu par tes armes puissantes  
Et ta main le formant ainsi qu'elle a voulu  
Luy fit prendre le pli qu'elle auoit résolu.  
Je passois doucement avec toy les journées ,  
Et quand nous les voyons par la nuit terminées ,  
Soupant en liberté mais fort modestement ,  
Ainsi que nous soupions nous raillions sobrement ,  
Et par nostre repos soulageant nostre peine ,  
Nous trauaillions ensemble et reprenions haleine.  
Tu ne peus pas douter que nostre astre natal  
Ne conduise nos jours d'un mouuement égal.  
Par l'arrest du Destin qui n'est point variable ,  
Et ta vie et la mienne auront un cours semblable ,  
Soit que nous soyons nés sous l'astre des Jumeaus ,  
Qui donnent la concorde aux hommes comme aux eaus ,  
Soit qu'en nostre faueur Jupiter à Saturne  
Ait fait perdre l'humeur maligne et taciturne ,

Je ne scay pas quel astre a toy m'a si bien joint ;  
Mais sans l'aide du Ciel je ne le serois point.  
Car les hommes sont tous d'une humeur différente ,  
Ce qui contente l'un , l'autre s'en mécontente ,  
Chacun fait a sa guise , on voit dans l'univers  
Autant de sentimens qu'on voit d'hommes diuers.  
L'un jusqu'en Orient change pour de l'épice  
Les biens que l'Italie offre a son auarice ,  
Un autre seulement veut manger et dormir ,  
Tel veut en s'exercant ses membres affermir ,  
Ceus cy pour regagner mangent ce qui leur reste ,  
Et ceus la de Venus suiuent l'appat funeste.  
Mais que l'orsqu'ils verront leurs membres desséchés  
Par la goutte pierreuse au grabat attachés ,  
Ils se repentiront des actions passées  
Et de n'auoir pas eu de meilleures pensées !  
Pour toy , sur les papiers de trauail tu pâlis ,  
Parce que jour et nuit sans relasche tu lis ,  
Et prends soin de former la jeunesse innocente ,  
Qui rencontre chez toy le Portique et Cléante.  
La , sans chercher ailleurs , courés jeunes et vieux ,  
On y trouue le bien qui rend égal aux Dieus.  
Je le feray demain , me dit plein de paresse  
Un de ces étourdis qui perdent leur jeunesse.  
Le terme n'est pas long : mais pourtant ce demain  
Se remettant tousjours nous l'attendons en vain.  
Desja force demains ont passé l'un sur l'autre ,  
Mais parmi tous ceus la je n'ai point veu le vostre ,  
Il s'eloigne tousjours , et je croy desormais  
Qu'il s'enfuira si loin qu'il ne viendra jamais.  
Ainsi d'un chariot la roue estant derrière  
Ne scauroit par nul art atraper la première ,  
Car quand l'une se meut , l'autre change de lieu ,  
Et tousjours le second suit le premier essieu.  
Qui , suiuant mon conseil , voudra deuenir sage  
Doit principalement estre hors de seruage ,  
Mais cette liberté n'est pas celle qu'attend  
D'un maistre libéral un esclau constant.  
Qui croit que d'un conjé dépende la franchise

N'a jamais eu du vray la cognoissance exquise ;  
Cet insigne fripon , ce pendart de valet ,  
Qui sçait ferrer la mule et ganter le mulet ,  
Ce gourmand , ce menteur , cet escroc et ce traistre ,  
Sera libre a l'instant par un mot de son maistre ?  
Pourquoy non ? dit quelqu'un qui fait l'intelligent ,  
Si sous sa caution vous trouués de l'argent ,  
Si , graue magistrat , il fait paslir le crime  
Et si , voulant tester , la chose est legitime ,  
Ce qu'on ne fait jamais dans la captiuité !  
N'appelés vous donc pas tout cela liberté ?  
N'est ce pas estre libre a donner de l'enuie  
Qu'auoir sa volonté pour regle de sa vie ?  
Je fais ce que je veus , je vis comme il me plaist ,  
Brutus donc qui du peuple embrassant l'interest  
Fonda la liberté sur les riués du Tibre  
Se comparant a moy ne se croiroit pas libre.  
Tu raisonnes fort mal et non pas en docteur ,  
Respond du grand Zenon un digne sectateur ,  
Il ne t'est pas permis de suivre ton caprice  
Et la nature mesme a deffendu le vice.  
Lorsque le magistrat te mettant sur ta foy  
T'accorde absolument de disposer de toy ,  
Tu crois qu'en mesme temps tu peus et dire et faire  
Tout ce qu'approuuera ton humeur volontaire ,  
Hormi ce qu'aux humains les lois ont deffendu  
Sur peine de l'amende ou bien d'estre pendu.  
Tu te trompes très fort , mais je te veus instruire ,  
Pourueu que sans gronder tu te laisses conduire ,  
J'arracheray bien tost du fonds de ton esprit  
Les contes qu'au besoin ta grand'mère t'aprit.  
Jamais le magistrat ne prescrit a personne  
Ce que la bienséance ou la sagesse ordonne ,  
Il ne t'apprendra pas a te seruir du temps ,  
Et certes sans raison de luy tu le pretens ,  
C'est comme si poussé d'un esprit frénétique  
Tu voulois qu'un baudet fut maistre de musique ,  
La raison le defend et qui veut l'écouter  
N'entreprend jamais rien afin de le gaster ,



Et la loy politique et la loy de nature  
Veulent que l'ignorant sa foiblesse mesure.  
Les medecins diront que jamais tu ne dois  
Donner de l'opion sans en sçavoir le pois ,  
Et si ton laboureur, pour conduire une flote  
Sans connoistre le Nord, s'erigeoit en pilote,  
A ce nouuel object Melicerte étonné  
Diroit que parmi nous tout est desordonné ;  
Marches-tu franchement , sçais-tu les differences  
Des pures vérités aux simples apparences?  
Ebloui par l'eclat d'un lustre faus et vain ,  
Quelquefois pour de l'or ne prends tu point l'airain ?  
Daignes-tu remarquer le bien et son contraire ,  
L'un pour t'en éloigner et l'autre pour le faire ?  
Modeste en ta maison, modeste en tes desirs ,  
Tu combles tous les jours tes amis de plaisirs ,  
De tes greniers ouuerts hautement on te louë ,  
Tu peus , sans l'amasser, voir un sou dans la boüe.  
Et le gain, quoyque grand, ne te sçauroit tenter,  
Si de ces qualités tu peus bien te vanter,  
Les Iuges et les Dieus par leur juste suffrage  
Te doivent déclarer aussi libre que sage.  
Que si comme jadis que tu ne valois rien ,  
Seulement pour tromper tu fais l'homme de bien ,  
Tu me dédis tout net , le vice qui t'entraîne  
Quand mesme on t'affranchit te remet a la chaisne.  
Si tu ne suis tousjours la raison et le droit  
Tu fais mesme une faute en remuant le doit ,  
Cette action pourtant semble n'importer guière ,  
Mais croy qu'on ne sçauroit par don ny par prière ,  
Mesme une seule fois, faire vouloir aux Dieus  
Qu'on face rien de bien quand on est vitieus ,  
Ils ne permettent pas que ce melange on face ,  
Qui sans doute seroit d'aussi mauuaise grace ,  
Que si nos villageois avecque leurs sabots  
Essayoient d'imiter les baladins dispots.  
Je suis libre, dis-tu , mais comment peus tu l'estre ,  
Car dans tes passions tu trouues plus d'un maistre?  
N'en recognois-tu point , que ceus la seulement

Qui pour estre seruis commandent brusquement  
Disant : holà, qu'aux bains on porte ma toilette ,  
Quoy l'on n'est pas parti, la chose n'est pas faite ?  
Parce que n'estant plus sujet a leur courrous  
Ton cœur ne tremble plus par la crainte des coups  
Tu crois que c'est assés , mais , ô valet infâme ,  
Mille maistres pour un , qui regnent dans ton âme,  
Ne te traitent-ils pas avec plus de rigueur  
Que ceux dont le baston tient tousjours dans la peur ?  
Voulant dormir bien tard , l'avarice t'euille  
Et des l'aube du jour te vient tirer l'oreille.  
Debout , dit-elle , allons , paresseus , leue-toy ;  
Et si faisant le long tu demandes pourquoy ,  
J'entends qu'elle respond : viens viste dans la rüe  
Pour faire décharger les harans , la morüe ,  
L'ébene , le castor , l'encens , le vin nouveau ,  
Et tout ce qu'on t'apporte encore du vaisseau ,  
L'epice est arriuée, il en faut faire emplete ,  
Elle est d'un grand profit au premier qui l'achète .  
Change ta marchandise et si tu veus gagner  
Il ne faut pas sur tout les sermens epargner ,  
Si pour un diamant tu veus vendre du verre ,  
Prends a temoins les Dieus du ciel et de la terre ,  
Jure sur leurs autels , et n'aprehende pas  
Qu'ils lancent pour cela leurs foudres ici bas :  
Tu meneras tousjours une vie incommode ,  
Et tu mourras de faim si tu vis a leur mode.  
Cette belle harangue agit si puissamment  
Qu'elle te fait songer mesme a l'embarquement .  
Desjà de ton vaisseau l'equipage on prepare ,  
Rien ne t'arreste plus , et ton humeur auare  
Pour te faire enrichir des tresors du Leuant  
Te va faire exposer à la fureur du vent .  
Mais d'un autre costé pour t'en oster l'enuie ,  
La Volupté suruient de mille attraits suiue ,  
Et crie : O malheureus , quelle erreur te séduit ?  
Ou vas-tu ? que veus-tu ? voy le mal qui te suit .  
Ta bile a mon discours est tellement emüe ,  
Qu'il faudroit pour l'eteindre un plein seau de cigüe .

Apaise-toy pourtant , je désire ton bien ,  
C'est pour luy que je parle et non pas pour le mien .  
Tu vas passer la mer ou soutenu d'un cable  
Tu n'auras en mangeant que le tillac pour table ,  
Ou tu ne boiras rien que du vin frelaté ,  
Qui sentira la poix dont il est cacheté !  
Qu'est-ce que tu pretens ? veus-tu doubler la somme ?  
Qu'un honneste intérêt faisoit croistre dans Rome ?  
Quite ces lasches soins , recherche les plaisirs ,  
Et ne refuse rien a tes jeunes desirs ,  
Mais ne t'amuse pas , car perdant la lumière ,  
Tu ne seras qu'une ombre et qu'un peu de poussière .  
Le temps s'en va tousjours , tu le suis pas a pas ,  
Croy moy , vis , et , viuant , souuiens-toy du trepas .  
De ces maistres diuers l'ordre diuers te trouble ,  
De mesme qu'un poisson qui voit un appast double ,  
Tu ne scais que choisir , ton esprit est douteus ,  
Mais il faut obeir enfin a l'un des deus .  
Si pourtant une fois avec quelque constance  
A leurs commandemens tu faisois resistance ,  
Il ne seroit pas temps encor de te vanter  
Que tes liens rompus ne peuuent t'arrester  
A force de ronger , quand un chien rompt sa chaisne .  
Il fuit , mais en fuyant d'ordinaire il la traïsne .  
Tu vois ce pauvre amant , il dit qu'il veut guerir ,  
Qu'en des fers si honteus il ne veut pas mourir ,  
Ny chanter sans lumiere aux portes d'une infâme ,  
Ny manger tout son bien pour acquérir du blasme .  
Prends courage , lui dis-je , et va viste aux Autels  
Rendre , en sacrifiant , graces aux Immortels .  
J'y vai , me respond-il ; mais as-tu la pensée  
Qu'elle jette des pleurs se voyant délaissée .  
Ha , duppe , dis je alors , que de coups de patin  
Tu souffriras encor de cette chere main .  
Tu n'oseras grouiller quoy qu'elle te gourmande ,  
Ny rompre tes liens , quoy qu'elle te demande  
Tu fais le furieus , mais dès le mesme instant  
Qu'elle t'appellera ton cœur sera flotant ,  
Tu penserás cent fois : que faut il que je face ?

Car elle me conuie et de si bonne grace ,  
Elle prie , elle presse , elle pleure , elle escrit ;  
Si de tant de douceurs tu saunes ton esprit ,  
Je confesseray lors que libre on te peut dire  
Plus que ceus qu'un congé d'esclauage retire.  
Tiens-tu libres non plus , ces gens qui dans la cour  
Veillent toute la nuit , trauaillent tout le jour,  
Et qui pour s'agrandir font jusques dans les Halles  
A force de présens de puissantes cabales ,  
Voulant pour contenter leur sottie ambition  
Qu'on se souuienne un jour de leur profusion.  
On en peut dire autant de ceus de qui la mode  
Est de solemniser la naissance d'Hérode ,  
Quand les Iuifs luy rendant de celestes honneurs  
Aux fenestres font voir des lampes et des fleurs ,  
Et pour mieux celebrer ce bisarre mystere  
A la devotion joignent la bonne chere.  
Ils ont de la terreur pour le jour du Sabat ,  
La Superstition qui le cœur leur abat ,  
Les Spectres , les Lutins leur donnent de la crainte .  
Au nom des Loups garous leur ame en est ateinte ,  
Si la saliere tombe ou qu'un œuf soit cassé ,  
Leur esprit aussi tost paroist embarrassé.  
Lors les prestres d'Isis auec ceux de Cybele  
Les venant menacer les mettent en ceruelle ,  
Et leur font de leurs Dieus attendre mille maus ,  
Si trois fois au matin ils ne mangent des auls.  
Voila mon sentiment que je t'ay voulu dire  
Quoy que mille brutaux ne feront que d'en rire ,  
Car la plupart des gens sont tellement grossiers  
Qu'ils prisent cent docteurs bien moins que cent deniers .

---

## SATYRE VI

Poëte merueilleus qui chantes dans tes vers  
Les principes cachés de ce vaste uniuers  
En rehaussant d'un ton les cordes de ta lyre ;  
Puis les mettant plus bas , te contentes de dire  
De nos sages vieillards les vertueus discours ,  
Ou de nos jeunes gens les folastres Amours ;  
T'occupes-tu tousjours a ce noble exercice ,  
Cependant que l'Hyuer de glaçons se herisse,  
Et qu'au coin de ton feu passant cette saison  
Tu n'abandonnes point ta rustique maison.  
Pour moy j'habite en paix la tiede Ligurie ,  
Tandis que nostre mer exerce sa furie  
Contre ces hauts rochers , qui forment des valons  
Ou l'onde dort tousjours sans peur des Aquilons.  
Quand le vieus Ennius guéri de sa chimère  
Ne veut plus que son ame estoit celle d'Homère .  
Et qu'il auoit vescu sous les plumes d'un pan ,  
Fait du port de la Lune en ses vers un beau plan .  
C'est l'endroit où je suis , sans nulle inquietude  
De ce que dit de moy la sotte multitude ,  
Sans soucy que l'Autan empeste mon bestail  
Et sans que mon esprit se donne aucun travail  
Parce que mon voisin est maistre d'un domaine  
Qui plus gras que le mien se cultiue sans peine.  
Quoy ! pour voir des faquins plus que moy s'enrichir  
Les soins auant le temps me feront ils blanchir ?  
Me rougnant mes morceaux feroisje la folie  
De boire tous les jours mon vin jusqu'a la lie ?  
Un autre le fera , car mesme les bessons

Sont souuent differens d'humeurs et de façons ;  
Un d'eus pour celebrer le jour de sa naissance  
Content d'une salade observe l'abstinence  
Ou pour le plus il donne un maigre saupiquet  
Epargnant comme l'or le poiure qu'il y met ,  
Et l'autre mange tout , faisant tout au contraire  
Ceder nos grands festins a son moindre ordinaire.  
Pour user de son bien faut il à tous allans  
Donner de grands turbots et de gros ortolans ?  
Mange ton reuenu , n'epargne point tes rentes ,  
Ne crains rien , la raison veut que tu te contentes ,  
Trauaille seulement et tu remplaceras  
Par la moisson qui vient ce que tu mangeras.  
Tu dis que le deuoir a mon conseil s'oppose ,  
Qu'il faut pour ses amis reseruer quelque chose ,  
Que s'il en vient quelqu'un des ondes echapé ,  
Sur un morceau de bois par hasard atrapé ,  
Ses vœus auec son bien ayant tous fait naufrage ,  
Et parmi ce debris arriuant au riuage ,  
Tu n'aurois pas de quoy l'empescher d'aller nu  
Si tu ne gardois rien de tout ton reuenu ;  
Il faut en ce cas là vendre un morceau de terre  
De peur qu'en mendiant de tous costes il n'erre.  
Mais en rougnant ton bien tu crains tes heritiers ,  
De peur qu'en le trouuant presque amoindri d'un tiers  
Sans faire de festin ils n'enterrent ta cendre ,  
Qu'ils ne luy rendent pas l'honneur qu'on luy doit rendre  
Ne prenant point le soin de la faire embaumer  
Ou de viles odeurs la faisant parfumer.  
Je ne m'etonne pas qu'une raison si forte  
T'oblige , quoy qu'on die , a viure de la sorte ,  
Sans t'en arrester là tu poursuis de plus près ,  
Disant , que cette humeur de faire tant de frais  
N'auoit jamais a Rome inspiré sa mollesse ,  
Sinon depuis le temps que dans les ports de Grèce  
Le scauoir s'embarquant auecque les pruneaus  
Passa dans l'Italie a la mercy des eaux.  
Quoy ? pour apres sa mort songer a telles choses ?  
Mais preste-moy l'oreille , o toi qui te proposes

D'heriter de mon bien lorsque je seray mort ,  
Tu sais bien que Cesar a du costé du Nort  
Defait des Alemans la jeunesse obstinée ,  
J'ay veu de vers lauriers sa lettre environnée ,  
Desjà l'on se prepare a parer les autels ,  
Pour rendre d'un tel bien graces aux Immortels ,  
Desjà l'Imperatrice , en essayant ses larmes ,  
Destine les endrois pour apendre les armes ,  
Les estendars volans et les brillans écus  
Des Rois que sur le Rhin l'empereur a vaincus .  
Pour temoigner mon zele il faudra qu'a la gloire  
Des Dieus et de Cesar, auteurs de la victoire ,  
Je donne a mes dépends deux cents gladiateurs  
Qui répandent leur sang aux yeus des spectateurs ,  
Di, de m'en empescher auras-tu l'assurance ?  
Non, tu n'oses icy manquer de complaisance .  
Le peuple aux carrefours avec confusion  
Sentira les effets de ma profusion ,  
Me le permettras-tu ? parle avecque franchise ,  
Tu me responds , qu'ainsy je mourray sans chemise ,  
Que tu renonceras a mon heredité ,  
Qu'aussi bien mon domaine est fort mal ajusté .  
J'accepte le parti, je n'ay ny fils , ny fille ,  
Et je suis resté seul de toute ma famille ,  
Mais crois-tu pour cela que je demeure court  
Sans trouuer d'heritiers qui me facent la court ?  
Sans prendre aucune peine et chercher davantage  
Je n'ay qu'a m'en aller dans le premier village  
Et pour mon successeeur prendre quelque incognu ,  
Ainsi qu'un champignon de la terre venu  
Je scay bien quels estoient mon grand pere et son pere  
Mais de monter plus haut c'est un secret mystère ,  
Car la terre donna naissance a mes ayeus .  
Ainsi ce villageois m'assortira des mieus ,  
Et je suis obligé de le mettre en ta place  
Puisque nous nous trouuons tous deux de mesme race .  
Mais laissons ce parent et reuenons a toy ,  
Penses-tu me suruiure estant plus vieux que moy ?  
De plus , si tu suruis pour ta bonne aventure

Je viens la bourse en main comme on dépeint Mercure ,  
Si la somme est petite , accepte la pourtant ,  
Elle vient de Dieu grace et c'est toujours autant ,  
Si mon bien s'amointrit ne t'en plains a personne ,  
Car tu recois entier tout ce que je te donne.  
Ne demande jamais qu'est deuenu le bien  
Que par son testament me donna Tabien ,  
Disant qu'honnestement je pouuois viure a Rome ,  
De son seul interest , sans toucher a la somme ;  
Que tu crois , cependant , qu'il m'en reste fort peu.  
Puisque tu le prends-la , je veux jouer beau jeu ,  
Hola , maistre d'hostel , qu'on allonge ma table ,  
Et qu'on n'y serue rien qui ne soit admirable.  
Je me passeray donc le soir et le matin  
De chouls avec du lard , comme d'un grand festin ,  
Pour que ton petit fils de becasses s'engraisse  
Et ne daigne coucher qu'avec une princesse ?  
Feray-je de maigreur etressir mon pourpoint ,  
Afin que ce creué soit tousjours en bon point ?  
Tu veux que pour le gain aux perils je m'expose ,  
Que je coure le monde et face toute chose ,  
Et que me rabaissant jusqu'au plus vil mestier  
D'esclaves je trafique et me fasse courtier. ....  
Je le veus , et desja j'ay doublé mon domaine ,  
Depuis , a le tripler j'ay mis toute ma peine ,  
Et j'ay fait tant d'efforts , te voulant contenter ,  
Que jusques a dix fois je l'ay fait augmenter.  
Mais sans t'arrester là tous les jours tu me presses  
De t'entasser encor richesses sur richesses ,  
Et Chrysippe essayroit encor plus vainement  
De borner tes desirs que son long argument.

---



# FRAGMENTS INÉDITS

DE XÉNOPHON, DE LUGRÈCE, DE TÉRENCE, ETC.,

PUBLIÉS DIPLOMATIQUEMENT (1) SUR LA COPIE D'UN DES SCRIBES  
DU LOUVRE, CONTENANT PASSAGES ET CORRECTIONS  
AUTOGRAPHES DE BOSSUET,  
ET CONSERVÉE A LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

---

## AVERTISSEMENT

Ces fragments forment un brouillon du cours oral fait par Bossuet au grand Dauphin, un jalonnage, une désignation des leçons ; le style toujours plus que concis, souvent négligé, parfois incorrect, révèle une improvisation dictée (2). Ce memorandum des passages principaux qu'il devait signaler, faire remarquer ou développer à son royal élève est extrêmement précieux, car, grâce à lui, nous assistons à ses illuminations soudaines, laborieuses, puissantes au contact des maîtres de l'antiquité.

Les plus grands génies ont donc dans les germes de leurs chefs-d'œuvre un tâtonnement qu'il est fort intéressant de surprendre ici.

La critique, qui justement, en apparence, n'a pas toujours trouvé notre cours oral à la hauteur du grand homme, verra que ce n'est que par des améliorations successives et répétées qu'il a pu atteindre aux derniers sommets.

(1) J'ai maintenu même les solécismes : *inter mundis*.

(2) Les grosses fautes par *homophonie* en sont une des preuves.

Ce Xénophon, Lucrèce, Térence, etc., constate la première manière de Bossuet ; la seconde est révélée par notre Juvénal et Perse ; en professant, il anime déjà superbement les chaos de son brouillon ; s'il avait voulu publier ces leçons intimes, il les aurait alors dépouillées de tout alliage et frappé de son coin inimitable le brut lingot d'or.

Je suis le premier à regretter cette métamorphose suprême qui eût porté notre *Juvénal* et *Perse* à la hauteur du *Discours sur l'histoire universelle* ; mais ne demandons pas à un embryon de cours, à une improvisation scolaire la perfection d'une œuvre méditée, remaniée, destinée aux lettrés.

La gloire de l'Aigle grandit, s'il se peut, à le voir pour la première fois abaisser ses hautes ailes au niveau d'un esprit adolescent, puisque, même dans ce terre à terre, il retrouve de temps en temps ce vol sublime qui emporte où il lui plaît toutes les admirations.

L. MÉNARD.

---

## PLATON.

Le premier de tous les empires est de se commander a soy-mesme, la premiere des guerres ciuiles est d'estre en diuision avec soy-mesme ; la premiere paix est celle qu'on a avec soy-mesme ; le premier et le plus fascheux de tous les bannissemens c'est de se chasser soy-mesme de soy-mesme.

---

## XENOPHON. — CYRUS.

### LIVRE I<sup>er</sup>.

Page 9. Il s'estonne des affaires que son grand pere a a manger et de tant de sortes de viandes, que les Perses bien mieux, plus simples, que le pain bien meilleur et qu'il croyoit son grand pere degouté du reste parce qu'il se frottoit les doigts son grand pere luy ayant permis de disposer de toutes les viandes il les donne aux uns et aux autres en disant pourquoy ne donne rien à l'euchanson qu'il leur donnoit du poison les voyoit chanceler en sortant de table.

12. Jugement des robes.

13. Parloit un peu parce qu'instruit a rendre raison de tout.

14. Aymoît les exercices ou il estoit le moins instruit pour les apprendre.

31. Le moyen de faire que les hommes obeissent volontairement c'est de les bien gouverner, car chacun choisit un bon medecin, un bon pilote, ect.

32. Le general doit trauailler plus que tous les autres, le soleil, le froid, tous les trauaux Astyage a Cyrus car par la les cœurs et le general trauaille moins parce que l'honneur le soutient.

34. Point parler d'amour aux ieunes gents pour ne point exciter un desir deja trop fort.

LIVRE III.

En entrant en Assyrie il sacrifie a Iupiter et autres dieux, aux heros des Medes, a la terre, aux dieux et aux heros des Assyriens.

81. Il fait deviner par les entrailles.

82. Pour le mot Iupiter auxiliaeur et general.

LIVRE V.

114. Donne Pentée femme d'Abradase roi de Suse a garder a Araspe Medien ieune homme nourri avec luy, beauté de Pantée, son affliction d'estre esloignée de son mary. Araspe pour la consoler luy fait esperer Cyrus non moins bien fait elle se met a crier et a lamenter. Araspe excite Cyrus a la voir, ce qu'il dit qu'il ne fera pas si elle est si belle, de crainte de l'aimer et qu'elle ne luy persuade de la reuenir voir trop souuent et de laisser la ses affaires le ieune home demande en riant si la beauté peut forcer les hommes que le feu brule toujours mais que parmi ceux qui sont beaux les uns aiment les autres non que les loix moderent l'amour d'ou vient qu'on n'en a pour des sœurs quoyque nulle loy ne puisse ordonner qu'on n'ait pas faim ni qu'on n'ait pas chaud ce qui montre que l'amour depend de la volonté. Cyrus fait voir que souuent

on aime malgré soy que ceux qu'on aime malgré soy et qu'on pleure et qu'on deplore sa seruitude. Araspe que cela est vray mais que ce sont des gens de neant et qu'il a veu Pentée sans estre empesché de se rendre aupres de luy et de monter a cheual Cyrus, qu'on peut quelquefois passer si viste par le feu qu'on n'en soit point brûlé et que pour luy il ne veut ny toucher le feu volontairement, ny regarder les belles personnes car le feu ne brule que ceux qu'il touche et celles-la brulent mesme ceux qui les regardent de loin Araspe promet a Cyrus qu'il ne se laissera point prendre, ce sera bien fait dit il et gardez la moi (1).

117. Araspe touché de sa beauté et de son honnesteté est pris à la fin voyant qu'elle répondoit a ses soins le faisant servir par ses gents et en prenoit soin dans sa maladie, aussi il commença a l'aimer croyant qu'elle ne seroit point ingrate.

120. Gobryas recommande a Cyrus avec une infinité de thresors sa fille fort ieune et fort belle affligée de la mort de son frere que le roy d'Assyrie auoit tué en trahison dont il luy demande la vengeance, quelqu'un promet, prend l'argent et la donne a cette fille et a celuy qui l'epousera.

Cyrus. Duel offert au Roy d'Ass.

125. Entre dans le pais de Babylone.

126. Offre le duel au Roy d'Assyrie par Gobryas en lieu de seureté.

Reponse au Roy d'Assyrie : nourrice, que te dit ton seigneur le Roy d'Assyrie ?

Je ne me repens pas d'auoir tué son fils, mais de ne

(1) Ici Bossuet n'a plus dicté au scribe; il a écrit de sa propre main son improvisation jusqu'au § 189.

l'auoir pas tué toy mesme. Si vous voulez combattre, dans 30 iours, ie n'en ay pas le loisir occupé des soins de la guerre.

132. Le general doit scauoir les noms pour louer et blasmer qui est comme du prince plus obligé a bien faire.

132. Pardonne aux laboureurs.

138. A Babylone une seconde fois.

142. Cyaxare comme (illisible) par Cyrus.

## LIVRE VI.

153. Araspe epris se declare et presse Panthée elle sa fidelité enuers son mari, ne se plaint point a Cyrus pour ne point brouiller des amis l'autre menace de violence.

Panthée auertit Cyrus qui enuoye Artabase a Araspe qui troublé de honte et de crainte.

Cyrus le console que les Dieux mesme vaincus par l'amour et que luy mesme sy trouuoit sensible s'il regardoit les belles personnes. Araspe qu'il voyoit bien la bonté et l'indulgence ordinaire de Cyrus, mais que troublé par les autres amis qui lui conseilloyent de se retirer comme ayant tres fâché Cyrus.

154. A cette occasion Cyrus propose de faire semblant de le quitter et qu'il gagneroit la confiance des ennemis dont a Cyrus par luy tous les conseils.

Mais pourrez-vous quitter cette belle Panthée ?

L'ay repodit il deux ames et l'amour m'a appris cette nouvelle, car si l'on n'en auoit qu'une, on ne voudroit pas

tout ensemble le bien et le mal , ma bonne ame aidée par vous deuient la plus forte.

155. Apres la retraite d'Araspe, Panthée pour l'en consoler, Cyrus luy promet son mary amy plus fidele. Le Roy de huit de ses amis, celui-cy point et il viendra aisement a un homme tel que nous... Abradate se rend a Cyrus avec 2 mille homes, touché de sa generosité enuers sa femme.

158. Avec le Roy de Babylone les Thraces, les Egyptiens, Cypriens, Ciliciens, Phrygiens, Licaoniens, Paphlagoniens, Cappadoces, Arabes, Pheniciens, Assyriens, Ioniens, Eoliens, Grecs d'Asie, contraints de suivre Cresus, ambassade a Lacedemone. Syriens soumis au Roy.

165. Araspe reuient a la veille de la bataille qui se prepare.

166. Araspe rend compte des troupes ennemies et du dessein de Cresus qui vouloit enuelopper ses troupes.

Abradate ancre les machines offre a combattre la phalange des OEgyptiens, le sort decide en sa faueur.

Abradate avec sa cuirasse de lin, un casque d'or par Panthée avec des brassards et une tunique de pourpre jusqu'aux talons, rauï de ce présent, est ce de nos ioyaux? Si vous combattez bien, vous mon ioyau, elle excite honneur : iamais femme a un mary plus de foy prend son amour a temoin comme par leur amour mutuel ne fait leur amour commun qu'elle auoit promis a Cyrus meilleur ami qu'Araspe.

Abradate l'embrasse et prend Iupiter a temoin qu'il seruiroit bien Cyrus. Dans la separation Panthée qui ne pouoit plus l'embrasser baise le siege du chariot.



LIVRE VII.

172. Cyrus ayant inuoqué le Jupiter de son pais, l'on verse adroite, bon augure.

Signe militaire, aigle d'or encore ainourdhy des Perses.

Les cheuaux fuyent deuant les chameaux.

Abradate pousse les Egyptiens (chariot sur les tas).  
Abradate renuersé et plusieurs autres qui tuent combat-tant.

179. Les Egyptiens se ioignent a Cyrus.

180. Crœsus se retire a Sardes prise par Cyrus qu'il a cru atteler seigneur raconte l'oracle.

182. Il raconte a Cyrus comment il s'estoit défié d'Apollon qu'il auoit voulu l'eprouuer qu'il croyoit l'auoir apaisé avec des dons. Oracle ambigu il s'en plaint. Cyrus luy rend sa femme et ses enfans, il s'estime heureux avec elle et auoue qu'Apollon ne l'a pas trompé.

184. Mort d'Abradate connue a Cyrus, que sa femme l'auoit enléué aupres du Pactole ou la teste sur ses genoux, en lamentant va a elle, pleure le mort, Panthée qu'elle en estoit cause exhorté a se rendre digne de son amitié. Cyrus ou elle veut aller, qu'il s'en rende l'esprit en repos, elle se tient la teste sur la poitrine de son mari, trois eunuques se tuent apres elle, leur tombeau en lettres syriaques. le titre Σακπτόζου.

189. Cyrus prend le dessein d'assiéger Babylone par famine commande un grand fossé autour songe a dessecher le fleue pendant la nuit, entre par la Gadase et Gobria

qui scauoient le chemin le conduisent. Gobria grande esperance parce que la ville en festin durant cette nuit Gadase et Gobria arriuent au palais, les soldats crient et font semblant d'estre en ioye comme les autres, tout le monde beuant et yures les portes ouuertes tuent les gardes et le Roy impie rendent graces aux Dieux.

193. Cyrus pour se faire respecter se montre moins donnant pourtant des audiences des le grand matin.

195. Mithres qui est le soleil, son Dieu.

## LIVRE VIII.

### *Religion des Perses.*

204. Les mages par son ordre ordonnent les affaires de la religion et a quels Dieux il falloit sacrifier.

La pieté importante pour empescher toutes les meschancez.

### *Grands de Perse.*

209. Parmi les Perses ceux qui estoient appelez les yeux et les oreilles du Roy.

210. Bon pasteur et bon Roy mesme chose pour Cyrus.

### *Parure de Cyrus.*

213. Il s'habilloit a la Medique, eux et les siens com-  
mancant a quitter l'habit persien comme trop simple quand

il sortoit en public, beaucoup de magnificence pour imprimer du respect.

215. Le chariot du Soleil un troisieme chariot apres lequel des hommes qui portoient le feu dans un grand foyer apres Cyrus Tiare habit de pourpre tirant sur le blanc. Le Roy seul de cette couleur, diademe que ses seuls parents portoient. Il paroissoit le plus grand plus que celuy qui le menoit adoré, en passant iamais apparauant, sa garde nombreuse, huissiers avec des baguettes après son chariot, 300 cheuaux de main avec des freins d'or, toute la caualerie, ect.

220. Festin aux grands chacun distribue les rangs pretere Crisantea Histaspe donne Histaspe raison que Cyrus luy dit et que Crisante scauoit connoistre les sentiments pour proposer comme de soy-mesme ce dont le Roy ne vouloit pas donner ouuerture qu'il se reioüissoit plus que luy mesme de ses auantages preuenoit en tout ses desirs, ne dois ie pas dit Cyrus le preferer a moy mesme.

Histaspe ie me reioüis de scauoir car ie tacheray dorenauant d'en faire autant.

#### *Honesteté de Cyrus.*

Familiarité de Cyrus avec ses amis, il les inuite a luy dire quand ils voudroient se marier qu'il auoit un art particulier pour connoistre ce qui est propre a un chacun raille avec eux agreablement, marie Histaspe a la fille de Gobrias grand present a ses amis et aux soldats.

225. Ordre en tout.

#### *Cyrus epouse la fille de Cyaxare.*

228. Offre sa fille a Cyrus, qui toute ieune disoit tou-

iours qu'elle vouloit Cyrus pour dot toute la Medie car unique

Cyrus tres bien mais l'aduis de son pere et de sa mere va en Perse. Cambise approuue et le mariage se fait.

232. Dispose des cheuaux a chaque iournée pour porter des nouvelles par tout son Empire chere a tout le monde.

*VII<sup>e</sup> année de Cyrus.*

233. En Perse la 7<sup>me</sup> année de son regne quelqu'un avec une forme plus qu'humaine préparez-vous Cyrus vous allez apres des dieux et veillez. Il sent la fin de sa vie. Il sacrifie au Iupiter de son pays au Soleil, aux autres Dieux a u sommet des montagnes selon la coutume des Perses remercie les Dieux de ce qu'il a connu par leurs presages ce qu'il deuroit faire ou euter et de ce qu'il auoit connu leurs soins enuers luy et point enflé de ses prosperitez leur recommande ses enfans, sa femme, ses amis, son pais et demande une fin semblable au reste de sa vie.

234. Prest a mourir appelle ses enfans, ses amis et ses magistrats qu'apres sa mort on le tint bienheureux qu'il auoit eu à chaque age tout ce que chaque age pouuoit désirer, dans la viellesse ses forces point diminuées ses amis heureux, ses ennemis abattus, sa patrie dominante donne le Royaume a Cambyse selon les loix a Tannauxare la satrapie des Mediens des Armeniens et des Cadusiens ainsi la royauté a son frere aîné mais a luy un bonheur plus degagé de toute inquietude dont la royauté est chargée entreprise secrete, emulation de ses actions ne laisseront pas beaucoup de repos à ses successeurs et sçachez Cambise que ce n'est point ce sceptre d'or qui vous conseruera le

royaume mais que des amis fideles sont le vray sceptre du Roy.

235. Il ne faut point s'imaginer que les hommes naissent fideles autrement tous le seroient ; il les faut faire et cela ne se fait point par la force mais par la bonté et en leur faisant du bien.

236. Commencez par vostre frere, car les citoyens nous sont plus unis que les estrangers et nos camarades plus que les autres et personne plus que nos freres qui ont des parents communs une mesme maison un mesme sang. Ne meprisez donc pas ces biens par lesquels les Dieux vous unissent mais donnez-vous mutuellement tant de marques d'amitié que vostre concorde soit inuincible qui a soin de son frere a soin de soy-mesme.

Tannaauxare soyez le premier a obeir ; ces biens et ces maux ne regardent personne plus que vous et pour vous.

Cambise songez que vostre frere est le seul a qui personne n'enuiera la premiere place aupres de vous.

Voila mes enfants ce que ie vous recommande au nom des Dieux, honorez vous les uns les autres si vous voulez m'obliger, ne croyez pas que ie ne sois plus rien apres ma mort vous ne me voyez pas quand i'y vais, ne voyez-vous pas quelles terreurs et quelle vengeance ceux qui ont esté tuéz enuoyent a leurs meurtriers ie n'ay jamais pù croire que l'ame vescu tant qu'elle estoit dans le corps et qu'elle mourust aussitost qu'il en estoit separé car ie vois que l'ame estant dans le corps mortel le fait viure tant qu'elle y est qu'elle soit sans sagesse quand elle est separée de ce corps incensé c'est ce que ie ne puis croire mais au contraire que l'esprit estant separé du corps deuient parfaitement sage quand l'homme se dissout chaque

chose retourne a ses principes excepté l'ame qui ne seroit point ni quand elle est presente, ni quand elle se retire rien plus semblable a la mort que le sommeil pendant lequel les Dieux nous font scauoir leurs volonte, s'il est ainsy respectez mon ame après ma mort en faisant ce que ie vous commande respectez les Dieux et ne faites rien d'impie ni de méchant, apres les Dieux respectez les hommes qui vous rendront puissants si vous estes iustes, sinon vous perdrez toute créance aupres d'eux principalement si vous manquez de foy a vos amis. Il recommande qu'on rende son corps a la terre point dans de l'or ni de l'argent car c'est la terre qui produit et qui conserue les meilleures choses et que luy qui a tousiours esté si bien faisant enuers les hommes aime aussy a estre uni a la terre si bienfaisante qu'on baise sa main a present qu'apres sa mort personne ne voye son corps qu'on appelle les Perses a son tombeau afin dit-il, qu'ils se reiouissent de ce qu'ils ne peut plus rien arriuer de mal soit que ie sois avec la diuinité soit que ie sois reduit a rien.

Souuenez vous de cette dernière parole si vous faites du bien a vos amis vous pouuez faire du bien a vos ennemis adieu mes chers enfants saluez vostre mere de ma part et vous mes amis absens et presens adieu, donne sa main l'enveloppe et meurt.

*Empire de Cyrus.*

Les bornes de son Empire, la mer rouge a l'orient le pont Euxin en Septentrion Chypre et Egypte au couchant, l'Ethyopie au midi.

## LVCRECE.

### LIVRE I<sup>er</sup>.

13. Il promet de parler de la nature des Dieux , de l'origine des choses et des premiers Eléments qu'on appelle les premiers corps dont tous les autres.

La nature diuine immortelle tranquille abondante par elle mesme nul besoin de nous n'est touchée ni des seruices ni irritée contre personne parce que rien ne luy peut nuire.

15. Voyez Ciceron dans l'oraison contre Pison ou il fait parler cet Epicurien a César.

Pendant que la vie humaine accablée de la religion qui apparoissoit du haut du Ciel menaçant les hommes un homme Grec a osé le premier s'opposer a elle sans s'estonner ni de la reputation des Dieux ni du tonnerre.

16. De là il nous a rapporté ce qui se peut et ce qui ne se peut pas, quel est le terme des choses et de la puissance en sorte que la religion est a son tour foulée aux pieds et que la victoire nous egale au ciel.

19. Ne croyez pas que par là on aille a l'impiété et au crime que sa religion au contraire. Les sacrifices humains Iphigenie tantum religio.

24. Les oracles les songes , les diuinations renuersent tout et les hommes pourroient se mettre au dessus de la religion s'il y auoit une fin , mais les menaces des deuins vont plus loin que cette vie et nous parlent de peines eternelles parce qu'ils ne scauent point la nature de l'ame si elle est née elle mesme ou si elle est insinuée apres la naissance si elle meurt avec nous , si dans les enfers ou dans d'autres bestes

28. Il faut donc scauoir la nature des choses et les causes d'ou vient l'ame quelle est sa nature , d'ou viennent les songes et les spectres.

29. Difficile propter egestatem linguæ pauureté de la langue latine et rerum nouitatem.

31. Premier principe rien diuinement tiré du neant : Nullam rem e nihilo gigni diuinitus unquam.

La crainte vient aux mortels de ce qu'ils attribuent a la Diuinité les effets inconnus , mais si on voit que rien ne se fait de rien , on verra ensuite d'ou chaque chose est et comme elle se fait sans les Dieux.

32. C'estoit un premier principe de tous les philosophes, autoritez rapportées , rien de rien , rien a rien.

33. Preuue de Lucrece : autrement de toutes choses viendroient toutes choses. Cette preuue fort étendue.

38. Nul aneantissement , nulle chose n'est mortelle de toutes parts , autrement on les verroit euanouïr sans force contraire , mais parce que les principes sont eternels , rien ne se detruit qu'il n'y ait une force dissoluant qui frappe et qui perce tres elegamment.

40. Tout est d'une nature immortelle et rien au neant.

42. La nature eternelle , mais les liaisons dissemblables les choses demeurent donc jusqu'a ce qu'une force assez



viue selon le tissu d'un chacun. Rien donc ne retombe dans le neant, mais retourne par la separation dans les premiers corps.

43. De ce qui perit il naist une autre chose et rien ne vient que par la mort d'une autre tres elegamment.

45. Obiection, on ne voit point ces principes d'ou tout et ou tout. Preuve qu'il y a des choses inuisibles la force du vent et ses effets terribles sur la mer et dans les forests.

48. Cours dans l'air semblable a celuy de l'eau.

50. Les odeurs, le chaud et le froid, la parole tout cela corps, puisqu'ils poussent les sens : tangere enim et tangi.

Les habits seichent et s'humectent imperceptiblement, l'humeur donc reduite en petites parties inuisibles.

53. Les rochers creusés par le sel de la mer par une diminution insensible : *corporibus cæcis igitur natura gerit res.*

54. Il ne s'ensuit pas que tout soit plein. Il y a un lieu qui ne se peut toucher, vuide, autrement point de mouuement, le propre du corps estant de resister et d'empescher, ainsi rien n'auanceroit, parce que le principe de resister ne seroit nulle part : *principium quoddam cedendi nulla daret res.*

Sans cela nous ne verrons point tant de mouuements : *undique materies quoniam stipata qui esset.*

56. Passage d'Aristote pour cela du liure 4 des Physiques et Merissus se seruoit de cet argument pour prouuer qu'il n'y avoit point de mouuement.

57. Il ne faut point penser que les choses soient tout a fait solides, l'eau trauese les pierres, la nourriture penetre les arbres, le bruit perce les murailles, les choses ne sont plus pesantes sous une mesme figure qu'a cause des

ouuertes cachées autrement la laine comme le plomb s'il y auoit autant de corps.

Le deuoir du corps est de pousser en bas ou plus leger plus de vuide.

60. Objection qu'il n'est pas besoin de vuide pour le mouuement, mais qu'une chose cede a l'autre comme l'eau au poisson, il respond comment le poisson si l'eau ne cede, et comment iront les eaux si le poisson ne peut pas auancer, il faut donc mettre le vuide qui donne le principe au mouuement.

Voyez un beau passage d'Aristote liure 4 de la Physique ou il propose et resout cette obiection et dit que les choses se peuuent ceder et succeder l'une a l'autre, sans mettre un interualle separé des corps qui se meuuent, ce qu'il prouue par le mouuement circulaire des choses solides et des tourbillons des liquides.

62. Il ne faut point dire que l'air se rarefie et se condense, car cela mesme ne se peut sans vuide, l'air ne pouuant sans cela se retirer en luy mesme, ni ramener ses parties à la mesme place.

64. Il explique elegamment par la comparaison des chiens de chasse comment il faut aller d'une chose a l'autre sans qu'il soit besoin de tout dire.

69. Rien de milieu entre le corps et le vuide, car s'il peut estre touché c'est un corps, sinon et s'il n'empesche point ce passage c'est le vuide mesme.

70. Rien ne peut faire et agir sans corps, rien ne peut donner passage que le vuide, donc rien de visible ou d'intelligible au dela. Il n'y a donc que cela et ce qui suit de la qu'il appelle *euenta* parmi lesquels il met seruitude liberte, richesse, pauureté, guerre, paix.

72. Le temps n'est pas par luy mesme et ne differe pas du mouuement ou du repos.

73. Voyez Aristote livre 4 sur le temps.

74. Les premiers principes ne peuuent estre blessés et leur solidité est touiours victorieuse.

76. Obiection contre la solidité ; le chaud et le froid penetrent l'or et l'argent , ne prouuent pourtant pas qu'il y a des corps solides et eternels qui sont les premiers principes.

78. Y ayant deux natures dissemblables le corps et le lieu il faut que les 2 se trouuent pures et par consequent les premiers corps sont solides et sans vuide comme le lieu est sans corps et on ne peut comprendre que le vuide soit dans quelque chose sans comprendre un solide qui l'enferme.

81. Il conclut qu'il y a des corps solides , indissolubles , inseparables , inebbranlables et ce sont les premiers corps qui n'ont point de vuide et par consequent sont eternels.

84. Il prouue qu'il y a des corps insecables , autrement tout seroit deja brisé , car les choses se dissoluent plutost qu'elles ne se refont.

85. Quand tous les premiers corps seroient solides , la molesse viendroit par le melange du vuide , mais si les premiers corps estoient mols , il n'y a plus aucune raison qui pust faire du fer et des pierres nam funditus omnes principio fundamenti natura carebit.

La nature n'auroit point de fondement.

Sunt igitur solida pollentia simplicitate.

Si tout se brisoit , on ne verroit point une suite uniforme dans toute la nature , ni les oiseaux auoir la mesme marque, ecl.

88. Il prouue l'indiuisibilité des premiers corps, parce que l'extremité est inseparable et n'a point de parties, il en est de mesme des autres qui composent le corps (1), ainsi les principes sont solides et simples, non composés d'autres corps, ils subsistent par une eternelle simplicité. Il prouue que le plus petit se peut donner.

90. Si le plus petit n'est pas, tout iusqu'au plus petit sera composé de parties infinies, car touiours moitié de moitié, la raison s'y oppose, il faut donc dire qu'il y a des choses qui n'ont point de parties, qui sont plus petites et par consequent solides.

Si donc le plus petit n'est rien de soy, et que cela dépende d'une cause qui puisse faire plus petit et plus grand jusqu'a l'infini, tout son raisonnement tombe par terre et il faudra dire que le solide a une cause.

93. Contre ceux qui mettent le feu matiere de tout.

Heraclite admiré des sots par son langage obscur qui aime ce qui est caché et iuge de la verité par le beau son qui frappe les oreilles. Peu admiré par les Grecs qui recherchent la verité.

Si tout estoit du feu partant de diuersité.

96. Si on oste le vuide tout s'épaissit et tout se fait un seul corps qui ne peut rien ietter hors de luy mesme comme le feu iette la lumiere.

97. Le feu n'est donc point composé de parties solides entassées.

99. Parce qu'il y a des corps tres distincts qui conseruent la mesme nature dont l'eloignement ou les approches le renuersent, ou l'ordre fait le mouuement de tous les

(1) Note en marge : *Inexplicable.*

corps et les changements de la nature, il s'ensuit que tous les corps ne sont pas du feu et c'est détruire les sens par ou on connoist tout et par ou Heraclite luy mesme a connu le feu.

Ceux qui mettent ou l'eau, ou l'air ou la terre tombent dans la mesme erreur.

102. Il attaque ceux qui doublent les principes et qui veulent que l'air joint au feu et la terre a l'eau soient cause de tout ou les quatre meslez dont Empedocle le premier.

Louange d'Empedocle.

La Sicile, rien de si etonnant que luy, ses vers divins et plus precieux que les oracles de la Pithie, se trompent pourtant en ce qu'ostant le vuide, il oste le mouuement et met la mollesse sans vuide les corps touiours fragiles et diuisibles et rien de tres petit et sans parties.

108. Et pour ne mettre rien de solide il reduit tout au neant, outre que ces quatre elements sont touiours contraires. Il combat la composition des quatre elements et leurs changements mutuels. 110. ect.

113. Il faut regarder la situation et les mouuements differents des choses, les elements sont communs, les arrangements sont diuers, plusieurs mots differents ont les mesmes lettres tant le seul arrangement fait de difference.

114. Il vient a l'homeomerie d'Anaxagore. Les os de petits os, les entrailles de petites entrailles, le sang de petites goutelletes et ainsi du reste, point de vuide, point d'insecable, fait les principes trop foibles et les goutelletes aussi capables de perir que le sang mesme, nul frein aux choses, impossible de les sauuer sous les dents mesme de la mort.

Les insensibles aussi corruptibles que les sensibles.

118. Il faut qu'il dise ou que les veines et chaque partie sont composées de parties étrangères ou du moins que les aliments le soient et si cela est que l'inconvenient que les veines mesme le soient. Il n'y a donc point d'homeomerie car la flame, la fumée, la cendre seront également dans le bois.

119. Petite échappatoire de dire qu'en effet tout est meslé et que chaque chose paroist estre ce dont elle a le plus de parties, et magis in promptu, primaque in fronte locata, si cela est, repond il, il faudroit que la pierre broyée monstrast quelquefois du sang et qu'en brisant le bois on trouuast du feu et ainsi du reste.

120. Il n'y a donc pas de parties formées, mais seulement des semences.

122. Quand les forests s'embrasent ce n'est pas le feu dans le bois, autrement il ne se cacheroit pas, y en'ayt tant, et tout seroit consumé, mais c'est des semences de feu qui s'assemblent par le mouuement.

124. Il louë la poësie et son entreprise, il rend la philosophie douce.

129. Il demonstre l'infini, on ne peut marquer l'extremité que par quelque chose qui finisse hors du tout il n'y a rien, donc point d'extremité. Mettez qu'on soit a l'extremité, on peut tirer un dard et donc place au delà, on ne le peut et donc solide.

133. Et toute la matiere seroit deja tombée au fond si elle n'estoit infinie et il n'y auroit ni ciel ni lumiere mais ce qui fait que le mouuement va tousiours, c'est qu'il n'y a point de fond, donc l'espace est infini et inepuisable de tous costez.

135. Et n'estoit que le vuide est terminé par les corps et les corps par le vuide, ni la mer etc., ni les corps sacrez des Dieux ne subsiteroient pas un moment et tout se dissiperait dans ce vuide immense.

Il ne se produiroit aussi rien de nouveau, car les corps primordiaux n'ont pas en eux une sagesse ni n'ont pas fait un accord entre eux pour se ranger, mais parce qu'ils se donnent des coups infinis, il faut qu'ils experimentent toute sorte de mouuements et d'arrangements et qu'ils viennent enfin en la disposition ou nous les voyons, et si la matiere n'estoit infinie, les riuieres et les astres, etc. s'épuiseroient a la fin comme les animaux perissent faute de nourriture.

140. Il ne faut pas s'imaginer que tout le monde subsiste par ce que tout tend au milieu de sorte qu'il n'y a rien qui le puisse detruire par le dehors et que d'ailleurs rien ne s'eleue, mais que le concours au milieu donne a tout une consistance solide, erreur grossiere de mettre un milieu dans l'infini.

Il n'y a point de lieu ou les corps perdent leur pesanteur ni se tiennent suspendus dans le vuide qui ne leur resiste pas.

141. 142. Tous les corps ne vont pas au milieu, mais seulement les corps terrestres, l'air et le feu s'en eloignent, la nourriture s'eleue de la terre au plus haut des arbres.

Si vous suiuez ces choses, rien ne vous fuira, une chose eclaireira l'autre, vous verrez le bout de la nature, *ultima naturai peruideas ita res accendent lumina rebus.* Beau passage de Ciceron au 2<sup>e</sup> liure de la nature des dieux qui establit l'unité et la consistance susceprandance au milieu et de Platon dans le Timée qui semble dire que

la legereté ne differe de la pesanteur que du plus en moins.

## SECOND LIVRE.

150. La nature ne demande autre chose , si ce n'est que douleur estant separée du corps , nous iouissions de nostre esprit avec un sentiment agreable.

Peu de choses sont nostres pour empescher la douleur etc. qu'il explique bien.

155. Les richesses ne seruent rien a nostre corps , ni la noblesse ni la royauté, il faut donc croire aussi que tout cela ne sert de rien a nostre ame.

(Le voila donc qu'il distingue l'ame et le corps et la nature nous y porte malgré nous.)

157. Apres auoir expliqué les principes en general , il vient a exposer les mouuements par ou les choses sont faites, il reprend, que la matiere n'est pas epaissie ; tous les corps dans le vuide portez par leur pesanteur ou pressez par les coups des autres poussez en diuerses parties comme estant tres durs par leur poids solide et rien les empeschant.

S'ils sont tous tres petits , donc tous d'une egale grandeur, donc le poids egal , donc mouuement également viste, et puisque tous separez par le vuide iamais ils ne s'atteindront.

166. Il montre les atomes et leur mouuement parce qu'il nous paroist au soleil au milieu de l'air.

Les principes se meuent par eux mesmes . les corps les



plus simples se composent , ceux la s'unissent a ceux qui sont un peu plus grands , cela vient enfin à nos sens.

169. Les premiers principes fort vistes beaucoup plus que toute la lumiere du soleil et aussi grand espace en mesme temps suit tousiours le chemin qu'ils ont commencé, parce que nul obstacle point de liberté pour s'arrester et ne scauent point la raison pourquoy ils vont.

171. Ceux qui croient que tout cela ne peut aller sans les Dieux se trompent fort.

172. Le monde trop de fautes , come il promet de le faire voir.

174. Il reuient au mouuement, rien en haut, la nourriture qui monte et le feu qui s'éleue poussez par un plus grand poids.

La foudre, les etoiles tombent, les rayons du soleil donnent de tous costez.

177. Quand les corps vont en bas par leur propre poids dans le vuide qui est tout droit , ils se detournent un peu , autrement tout croit come des gouttes d'eau dans l'abisme au milieu de l'abisme , il n'y auroit ni coup ni rencontre ni rien de formé.

178. C'est une erreur de croire qu'il y ait des corps plus pesants qui frappent les plus legers , car il n'en est pas des premiers corps qui tombent dans le vuide come de ce qui tombe a trauers des eaux et de l'air ou il y a de l'obstacle , mais dans le vuide tout mouuement est egal.

181. C'est pourquoy il faut un petit detour, paulun cliuare necesse est corpora nec plus quam minimum.

Il voit la difficulté de son opinion . il ne veut pas feindre, dit il , des mouuements de trauers que l'experience refuse . car tout se precipite sans se detourner d'une maniere

remarquable : et toutes fois personne ne peut dire que rien ne se détourne, car si tout mouuement vient d'une autre fatalité, point de liberté, libera per terras ne næc animantibus extat unde est hæc, inquam, fatis auulsa voluntas.

Il y a des mouuements causez par la seule volonté, tempore certo nec regione loci certa, sed ubi ipsa tulit mens nam dubio procul his rebus sua cuique voluntas principium, ce qu'il explique assez amplement et elegamment.

183. Il montre que quelquefois nous sommes entrainez mais quelque chose au dedans qui s'oppose a ce cours, *cujus ad arbitrum la matiere mesme cogitur interdum flecti*, d'ou il conclud que quelque chose de semblable dans les principes et que les mouuements ont une autre cause que les coups et le poids. *Esse aliam præter plagas et pondera causam motibus, unde hoc est nobis innata potestas.*

Car poursuit il rien ne vient de rien et ce qui fait que l'esprit n'a pas une necessité intérieure : *necessum intestimensum cunctis in rebus agendis, id facit exiguum clinamen principiorum nec regione loci certa nec tempore certo.*

187. Les choses qui ont accoutumé de s'engendrer s'engendreront touiours parce que la matiere iamais plus ni moins pressée et qu'elle n'augmente, ni ne deperit, le mouuement aussi touiours le mesme. et rien ne peut changer l'uniuers ou il n'y a nulle force externe.

189. Il explique comment tout estant en mouuement, il y paroist du repos, parce qu'on ne voit point les principes et qu'il en arriue comme quand on voit de loing un troupeau ou une armée tres elegamment.

192. Figures cachées dans les principes sous les diffe-

rences des choses , une vache dont on a immolé le veau n'est point soulagée par les autres, quelque chose de propre et de connu : proprium, notumque.

Il faut donc que les principes soient de figure differente n'estant pas faits a la main sur la mesme forme.

Il ne seroit non plus de mesme poids, n'estant non plus pesez en mesme balance.

197. Le feu de foudre passe plus viste composé de figures plus petites et plus délicates.

La lumiere perce la corne plustost que la pluye, les corps de la lumiere plus petits : et comment s'il a bien prouué que les mouuements sont tous au dernier degré de petitesse et par consequent egaux.

198. L'huile d'oliue plus pesante ou plus grands elements ou plus accontre pliez et enueloppez l'un dans l'autre.

199. Ce qui flatte le goust rond et poli, crochets pointez et autres choses dans ce qui l'offense.

200. Ce qui flatte la veue et ce qui arrache les larmes n'est pas de mesme figure.

202. Ce qui est dur et epais composé de corps crochus et come rameux.

203. Les choses liquides, rond et poli. Le sel. Il se fait aussy des separations : le doux et l'amer peuuent estre meslez parce que les figures le seront et quand deueloppé les effets diuers.

213. Les corps semblables infinis, autrement la matiere seroit finie, mais les differences finies entre le chaud et le froid.

215. La matiere infinie parce qu'une infinité de choses semblables, mais quand il y en auroit d'unique si la

matiere n'estoit infinie et repandue partout , jamais la matiere n'auroit pû se rassembler pour la faire.

218. Donc en chaque genre une infinité de principes, impossible d'eüter tous les mouuements ruineux et impossible aussi que tout perisse.

219. Nulle chose dans la nature qui n'ait des principes que d'un seul genre et dont les semences ne soient point meslées, *nec quicquam quod non permixto semine constet.*

220. Et plus une chose a de vertus , plus elle a de principes et de différents genres et de diuerses figures. La terre a des eaux , des feux , de quoy nourrir les herbes , les arbres , etc.

221. Il explique les misteres de la terre appellée la mere des Dieux.

228. Tous ces misteres sont bien expliquez , la nature des Dieux tranquille , comme il a dit au commencement et les mesmes vers.

La terre nul sentiment.

234. Les principes ne peuuent pas s'unir en toutes manieres , autrement on ne verroit que monstres.

235. Puisque tout n'est pas semblable : *differre necesse est internalla vias connexus pondera , plagas concursus motus.*

236. Il se faut bien garder de croire que le blanc vienne du blanc et ainsi du reste car les corps par eux-mesmes n'ont aucune couleur. C'est une erreur de croire que nostre esprit ne puisse entendre que les choses colorées , toutes les couleurs se changent les unes dans les autres , ce qui n'arriue point aux principes , gardez-vous donc bien de les croire colorez , autrement tout periroit : *immutabile enim quiddam superare necesse est ne res ad nihilum redigantur funditus omnes.*

240. Quoique les principes n'ayent aucune couleur, ils ont diuerses figures d'où toute la variété des couleurs est engendrée : l'arrangement y fait beaucoup. La mer blanchit battue des vents, quoiqu'elle nous paroisse noire, que si elle estoit composée de principes bleus et noirastres elle ne blanchiroit iamais.

242. Point de couleur sans lumiere et les changements différents selon que les choses sont frapées par des rayons droits ou obliques, ce qui fait ces belles couleurs du col des pigeons.

243. Point de couleur sans le coup du rayon et la prunelle de l'œil reçoit aussi un certain genre de coup quand elle aperçoit la couleur blanche, il paroist que les principes n'ont point de couleur, mais que tout depend de la figure : *sed variis formis variantes edere tactus.*

246. En tirant les choses par filets on leur fait perdre leur couleur d'autant qu'elles soient reduites au premier principe, tres elegamment.

248. Les premiers corps n'ont non plus de chaud ni de froid, de son, de goust, ni d'odeur.

*Omnia sunt a principio sejuncta necesse est, immortalia si volumus subjungere rebus fundamenta quibus nitatur summa salutis.*

251. Les choses sensibles composées des insensibles.

253. Quest ce donc qui frappe l'ane mesme et quelle peine auez-vous a croire que ce qui sent est composé de choses qui ne sentent pas. Il ne faut regarder que la figure, la quantité, *qua sint prædita forma, motibus ordinibus posituris.* De la les vers dans la pourriture.

257. Il paroist par cet exemple et par la naissance de tous les animaux que les sens sont engendrez du non sens

et que ce qui fait que tout ne sent pas , c'est que les mouemens d'ou s'excite le sens qui voit tout ne sont pas assemblez par tout.

262. Douleur quand les corps sont agitez hors de leur place, plaisir quand ils y reuiennent, donc les premiers corps n'ont ni douleur, ni plaisir. Et si ce qui rit n'est pas composé de choses qui rient, ni ce qui est sage de choses sages, donc ni ce qui sent de choses qui sentent.

265. Nous sommes tous d'une semence celeste.

*Cedere item retro possent indeteriores  
Omnia sic parteis ut diximus in meliores.*

266. Interualla, viæ, connexus, pondera, plagæ, concursus, motus ordo, positura, figuræ cum permitantur mutari res quoque debent.

272. Puisque la matiere infinie et que par le concours fortuit la terre, etc. et les animaux, il faut sans doute qu'il y ait ailleurs de semblables concours de matiere.

Et puisque le bien, la matiere, la cause est la mesme, il faut qu'il y ait d'autres mondes et d'autres nations d'hommes.

273. D'autres cieux et innombrables.

275. Par la la Nature vous paroist libre sans auoir des maistres superbes et faist elle mesme toute chose sans les Dieux, car, oisifs et tranquilles esprits des Dieux, quelle main pourroit tenir cette immensité, tourner ces cieux, agiter les nues, ebranler les cieux par les coups de foudres, renuerser ses propres maisons et exercer sa furie dans les deserts ou il n'y a personne, frapant egalement ce qui est innocent ou criminel.

LIVRE TROISIEME.

289. Apostrophe a Epicure qui a illuminé la vie humaine et l'a tirée d'ignorance , qu'il est l'inventeur et le pere , qu'aussitost que la raison a eu fait voir par sa bouche que la nature ne venoit pas d'un esprit diuin toutes les terreurs se dissipent , les murailles du monde s'euanouissent , on voit que tout se fait dans un vuide immense , le siege des Dieux paroist tranquille et inalterable plein d'une serenité et d'une lumiere eternelle , rien ne trouble la tranquillité de l'esprit ces temples de l'Acheron disparoissent , ie sens une horreur et un plaisir diuin de voir la nature si bien decouverte par la force de vostre genie.

293. Parce que j'ay montré que les principes volent par eux mesmes en diuerses formes et se poussent les uns les autres et que tout vient de ce mouuement. Il faut expliquer la la nature de nostre ame et dissiper la crainte de l'enfer qui couure tout de la noirceur de la mort et ne laisse aucune volupté pure.

Les homes ne veulent pas entendre que la nature de l'ame est la mesme que celle du sang et croient que les maladies ou l'infamie sont plus insupportables que l'enfer parce que la louange ou la vanité les enporte.

295. Apres s'estre moqué de ceux qui sacrifient aux Manes il dit qu'il faut connoistre un home dans le peril , car c'est dans l'aduersité que sortent les paroles véritables : vera voces. Et eripitur persona , manet res.

Il raconte ensuite les maux que la crainte de l'enfer a fait faire , trahir sa patrie , ect.

Choses pourtant dont il n'allegue aucun exemple.

296. Il faut dissiper toutes ces terreurs non par la lumiere du soleil, mais par la droite raison et par la nature mesme.

299. Que l'esprit et l'intelligence, animus, mens, reside ou est le conseil et la conduite est une partie de l'home come la main et le pied, quoique plusieurs sages ayent estimé que le sens estoit par tout et que ce n'estoit autre chose que cette habitude vitale du corps que les Grecs ont appelé l'harmonie. Au reste que l'esprit n'est point dans une partie non plus que la santé.

300. Il refuse ce sentiment parce que quelque fois le corps de la douleur a l'exterieur et de la ioye au dedans et au contraire dans le sommeil agitation, quoyque tout le corps en repos.

303. Et pour montrer que ce n'est pas une harmonie, on perd beaucoup du corps sans perdre l'esprit et souuent l'esprit sans perdre rien de ce qui paroist du corps, ce qui monstre que la vie reside dans les principes de vent et de vapeur chaude.

Cette chaleur et le vent, c'est la vie mesme, ainsi la nature de l'ame estant trouuée come une partie de l'home rendez l'harmonie aux Muses.

304. Animus et anima mesme nature, mais le conseil domine et c'est la ce que nous appelons animus, mens dans la poitrine, au milieu du corps, ou se sent la crainte et la ioye, le reste de l'ame repandu partout.

*Et ad numen mentis nomenque morietur  
Idque sibi solum per se sapit et sibi gaudet  
Cum neque res animam neque corpus commouet illa.*



305. Mais quand l'esprit est fort esmeu en lui-mesme tout le corps s'en sent , ce qui fait voir que l'esprit et l'ame sont joints ensemble et que l'ame estant frappée par l'esprit pousse le corps et le bat , ce qui montre tout cela corporel puisqu'il y a un poussement qui n'est point sans contact come le contact n'est point sans corps , ainsi la nature de l'esprit est corporelle , puisqu'elle peut recevoir des coups corporels.

307. Epicure chez Diogene qui met l'ame incorporelle fait qu'elle ne peut ni agir ni souffrir.

309. L'ame faite de corps subtils et vistes et l'esprit se meut luy mesme plus viste qu'aucune autre chose, il faut donc qu'il soit principe rond et tres petit. C'est ce qui fait que l'eau se remue aussi et le miel est tenace et lent , parce que les parties en sont attachées l'une a l'autre, point rondes, point subtiles, point polies.

312. L'esprit composé de peu de parties fort subtiles , puisqu'elles n'ostent rien du poids en se retirant.

314. La nature n'en est pourtant pas simple, car il y a une vapeur et une chaleur qui n'est point sans air, donc trois choses : aura, vapor, aër, aucune de ces choses ne peut faire l'esprit ni le sens. donc une quatrieme qui n'a point de nom, rien de plus mobile, ni de plus mince, ni de plus poli, elle se remue apres la chaleur, apres, le vent, apres, l'air, apres tout le reste. Le sang, les entrailles.

316. La pauvreté du langage latin l'empesche d'exprimer tout ce mélange, il tasche pourtant. Les principes se remuent comme poussez d'une mesme sorte.

317. La force de l'esprit et de l'ame est repandue et cachée partout, parce qu'elle est composée de corps petits et en petit nombre.

319. La chaleur fait la colere , le vent fait la crainte, l'air fait la tranquillité, chacune de ces choses domine selon les diuers temperaments.

320. Impossible de tirer de tout le corps la nature de l'esprit et de l'ame sans que tout s'en aille.

La puissance du corps et de l'esprit ne peuuent estre separement senties. Le sens vient d'un mouuement commun a l'une et a l'autre.

323. Coniunction étroite de l'ame et du corps faite des le ventre de la mere monstre que leurs natures sont unies , et que l'ame meslée avec le corps fait ce que nous appelons sens.

325. C'est une folie de dire que l'œil ne voit pas, mais que l'esprit voit par l'œil come par une porte ouuerte car les portes ne trouaillent pas et les yeux estant arrachez l'esprit verroit dauantage.

325. Opinion de Democrite sur les parties de l'ame et du corps refutée.

Nous ne sentons point les petites choses , les elements de l'ame plus petits et en moindre nombre que ceux qui font le corps et les entrailles et il faut que les parties de l'ame soient aussi petites que sont les premiers obiets que nous sentons et il faut que plusieurs choses soient remuées en nous deuant que les principes de l'ame puissent estre ebranlés.

330. L'esprit domine à l'ame.

332. Il recommance a prouuer la mortalité, il auertit qu'il prend dans la suite *animus* et *anima* pour le mesme, que les parties en sont plus petites et plus mobiles que celles de l'eau, du brouillard et de la fumée , puisqu'elles sont meus par les images des brouillards et de la fumée.

Si donc l'eau, le brouillard et la fumée se dissipent quand le vaisseau est cassé, l'ame bien plutôt dont le corps est le vaisseau.

335. L'ame croist et vieillit, il souffre, il est inquiet etc. pas elegamment. Il est malade, donc il meurt.

338. L'effet du vin, si l'ame peut estre troublée, empeschée une partie diuisée de l'autre, ce qui paroist dans l'alienation d'esprit, dans les defaillances, si tout ce travail a l'ame, donc aussi la mort.

342. Ce qui est immortel ne peut estre ni diminué ni transporté, ni changé, car tout changement est la mort de ce qui estoit auparauant.

Ou voit l'ame se retirer peu a peu des extremitéz et de l'une à l'autre.

343. L'ame donc se partage et se dissipe et quand vous voudriez dire qu'elle se ramasse n'importe quelle se dissipe ou quelle s'abrutisse en se ramassant.

345. L'ame estant une partie de l'home, elle ne peut non plus sentir toute seule que la main ou l'œil, car elle n'a sans corps aucun mouuement vital.

347. Il decrit elegamment la corruption du corps apres la mort et montre que la nature de l'ame repandue partout doit en auoir esté tirée.

348. Sa couuerture luy estant ostée non seulement elle ne peut pas durer, mais elle ne peut pas mesme subsister un moment.

En mourant, nous ne sentons pas que nostre ame s'en aille entiere du corps, mais qu'estant placée en une certaine region, elle defaut come les autres sens, que si elle estoit immortelle, elle ne se plaindroit pas en mourant de sa dissolution mais de quitter son habit come le serpent.

350. Pourquoi est ce que la pensée et le conseil ne s'engendrent pas dans la teste ou dans les pieds ou dans les mains, si ce n'est que chaque chose a son lieu ou elle peut durer.

Si l'ame est immortelle, elle a donc ces cinq sens ce qui ne se peut sans les yeux ect. et les autres organes.

353. Si l'on coupe l'animal par le milieu, l'ame est diuisée, donc elle ne peut estre esternelle.

354. Quelque viuacité dans une teste coupée, jusqu'à ce qu'elle ait rendu tous les restes de l'ame.

Le serpent a t il plusieurs ames ou n'en a t il qu'une que les deux parties coupées se tortillent; un mesme animal n'a pas plusieurs ames, donc une seule, donc diuisible.

357. Si l'ame immortelle, pourquoy en naissant ne nous souuenons nous pas de la vie passée; elle commence, donc elle cesse.

L'ame s'ecoule continuellement, donc elle perit.

Si point de reste de l'ame dans un cadaure d'ou viennent les vers?

Si des restes, donc diuisible.

366. Les dispositions de l'ame suiuent les semences, la colere toujours dans les lions, les enfants ne sont point sages, l'ame y croist donc avec le corps.

370. Pourquoi l'ame s'en va t elle des viellards, craint elle la ruine de sa maison? Comment des ames tousiours prestes a la conionction des animaux et comment immortelle s'amuse t elle a regarder en nombre innombrable qui la premiere s'insinuera dans des corps mortels.

373. Tout ce qui est immortel, c'est ou par la solidité come les principes ou parce qu'il ne peut estre touché come

le vuide, parce qu'il n'y a point de place au dehors ou il puisse se dissiper, ni d'ou il puisse estre chassé come l'univers. L'ame n'est rien de tout cela donc

375. La mort n'est pas chose qui nous regarde le futur pas plus que le passé, les guerres puniques ne nous faisoient rien quand on disputoit a qui l'empire, quand tout se renuerveroit apres nous n'importe.

376. Quand mesme nostre ame sentiroit hors de nostre corps rien a nous qui cœtu conjugioque corporis atque animæ consistimus uniter apti.

Quand toute nostre matiere reuiendroit comme elle est et que nous reuiendrions au monde, tels que nous sommes ayant de l'interruption et point de ressouvenir, nous mesmes ne serions plus a nous-mesmes parce que nous aurions esté auparauant et qu'il ne nous importe de ceux que la suite des temps refera nostre matiere.

378. Le raisonnement d'Epicure que la mort ne nous touche pas rapporté de Diogene Laërce. Epigramme grecque sur cela.

379. Ce mesme raisonnement dans le 1<sup>er</sup> liure des Tusculanes de Ciceron.

382. On regarde les temps infinis, on peut croire aisement que les principes ont esté au mesme ordre qu'a present et toutes fois nous ne nous en souuons pas, parce qu'il y a eu une pose entre deux et que les sens sont dissipés.

(Si la mesme disposition, pourquoi non celle qui seroit le ressouvenir.)

N'importe ce qui arriue apres nous, puisqu'une mort immortelle nous a osté nostre vie mortelle.

Ceux qui craignent pour leur corps ne se sont pas tout a fait osté la vie.

388. La mort, come quand on dort, sommeil eternel, nec desiderium nostri nos attingit ullum.

393. Discours de la nature qui nous console de la mort qu'elle n'a plus rien de nouveau, quelle a besoin de nostre matiere, que le banquet est acheué, vitæque mancupio nulli datur omnibus usu.

399. Le passé, rien d'horrible, l'auenir de mesme, l'un, image de l'autre, ni la pierre de Tantales, ni l'oiseau de Titios, la crainte des Dieux, c'est cette pierre, c'est l'oiseau de Titios dont le corps quelque grand qu'il soit ne peut fournir a une douleur eternelle. Toutes les fables des enfers appliquées aux mœurs, a l'ambition, a l'auarice, etc.

403. La conscience qui ne voit aucune fin de ces maux et en craint l'accroissement dans la mort mesme c'est Cerbere et les Furies.

406. Que craignez-vous de mourir? Tous les grands hômes sont morts, Scipion, Homere, Democrite, quand la viellesse l'eut auerti que l'esprit s'affoiblissoit sponte sua leto caput obuius obtulit ipse, Epicure mesme vostre vie n'est que mort, puisque vous en passez une partie dans le sommeil, et que vous resuez mesme en veillant.

#### LIVRE IV

422. La douceur de ces vers fait aualer la philosophie come une medecine aux enfants, ces vers deia en un autre endroit.

423. La philosophie des images : quasi membranæ

summo de corpore rerum dereptæ volitant, ultro citroque per auras.

425. Images et figures legeres : quasi membranæ vel cortex.

426. Beaucoup de petits corps dans toutes les superficies peuvent estre iettez dans un mesme ordre.

427. Il en vient une quantité prodigieuse et c'est ce qui fait qu'on sent , car un seul ne le feroit pas.

433. Les petits corps insensibles et les images ne sont pas seulement renuoyées des corps , mais il y en a qui se forment d'elles mesmes au milieu des airs.

434. Les figures dans les nuées.

436. Ces images inepuisables , touiours quelque chose de superflu a reierter aussi viste que la pensée. Un miroir fait voir que l'image tres viste et sort touiours.

437. Passage d'Epicure dans Diogene Laërce.

438. Passage de Platon dans le Timée sur la mesme chose.

440. La vitesse des images prouée par la lumiere , vapeur du soleil, s'entresuiuent et se poussent l'une l'autre. Les images vont de mesme en un instant.

443. Touiours des images pour les yeux , des odeurs et ainsi du reste.

444. Tant il est vray que de toutes choses il sort quelque chose , il coule quelque chose qui se repand de tous costez sans cesser iamais puisque nous ne cessons iamais de sentir.

446. Si la nuit nous sentons un quarré en le touchant , nous ne le sentirions pas de iour par nos yeux sans son image quarrée.

448. Ce qui fait que chaque image n'estant pas veue , le

corps est veu, c'est de mesme que le premier coup du vent et du froid ne nous touche pas.

Quand nous touchons une pierre, nous en sentons au dehors la dureté qui est au dedans.

449. Il tasche d'expliquer d'où vient que les images se voyent hors du miroir (raison inintelligible.) L'air poussé entre le miroir et l'œil, ce qui fait que nous le sentons d'entre le miroir et quand nous sentons le miroir un nouvel air en pousse encore un autre, ainsi les images semblent loin du miroir.

451. Pourquoi les images renuersées dans les miroirs le gauche a droit et le droit a gauche come si une image de craye appliquée et brisée contre quelque chose de solide aussi juste qu'elle s'exprimeroit elle mesme ainsi dans le miroir.

452. Dans les notes l'ignorance d'Epicure démontrée, nullement mathematicien bien mieus expliqué par l'angle des reflexions dans la 19<sup>me</sup> d'Epicure, et Platon l'a expliqué en un mot dans le Timée.

455. Pourquoi les images nous imitent et nos mouuements.

458. Pourquoi dans les tenebres nous voyons ce qui est illuminé, les tenebres sont dissipées par l'air, l'humidité qui vient de là.

459. Pourquoi les tours quarrées sont veues rondes ; de loin tout angle est obtus.

461. Passage d'Alexandre Aphrodisien au 1<sup>er</sup> des Problemes.

463. Que les yeux pour cela ne se trompent pas et que c'est a la raison a discerner come quand dans un vaisseau on croit que tout marche. Il continue dans la suite de



parler des apparences a l'égard des sens jusqu'à la p. 470, et dit que toutes ces choses ne peuvent pas oster la croyance aux sens, parce qu'elles viennent des opinions que nous adioutons aux sensations en prenant pour veu ce qui ne l'est pas.

475. Quand on ignorerait les causes qui font voir le quarré rond, il vaudroit mieux en rendre de mauvaises que de se laisser echaper des mains des veritez manifestes.

Toute la raison tomberoit et la vie mesme, si on ne croyoit aux sens, comme si dans un bastiment la regle manquoit tant soit peu, tout seroit de trauers et la balance de mesme.

480. Apres que par les images il a expliqué la veue, il vient à l'ouïe et montre que les paroles ont des principes corporels.

482. Les propriétés des corps conuiennent a la voix aspre, rude, douce, ce qui ne peut dependre que de la figure.

485. Un edit publié se repand partout parce que le son se diuise, quelque partie echappe, de la les echos que les ignorants prennent pour les nimphes et les satires voulant tout rempli de Dieux.

Les oreilles curieuses de contes.

488. Aisé de rendre raison pourquoy la voix passe ou non la lumiere, la voix peut par des trous tortueux, mais la lumiere les veut droits, tels que le verre les a, car les images refusent d'entrer par les replis qui les briseroient, elle ne vont que droit et ne viennent que d'un costé au lieu que le son egalement de toutes parts.

496. Dans le goust, le suc s'exprime en brisant come d'une eponge et se repand : diditur raræ perplexa foramina

linguæ. quand ils sont polis, doux, autrement picquent dechirent.

492. Tous n'ont pas le mesme goust, ce qui est nourriture a l'un, poison a l'autre, ce qui montre que les trous ne sont pas de mesme figure, les uns triangulaires, les autres quarez, les tissus differents. La bile change les figures et ce qui conuenoit ne conuient plus. Dans le miel il y a des principes pour faire l'amer et le doux, la langue estant changée les uns entrent plustost que les autres.

495. La mesme chose pour les odeurs.

496. Pourquoi les odeurs ne vont pas si loin que la parole et la lumiere. Elles se dissipent tout d'un coup par la brisure, les corps rompus ou frotez ou brisez par le feu et le coup se rallentit en allant.

499. Les couleurs mesme ne sont pas toutes également conuenables, celles du coq blessent le lion, parce que pupillas interfodiunt, dans nous ou elles ne percent pas, ou elles s'echappent bien viste.

501. Il passe a ce qui touche l'esprit, images infinies et de toutes parts au milieu de l'air penetrent le corps, excitent la nature subtile de l'esprit, font des centaures et des ombres des morts. Les centaures ne se font point ex viuo, sans doute.

502. Mais l'image de l'home et du cheual se rencontrant, leur nature subtile et leur tissu delicat font quelles s'attachent, le reste de mesme.

504. C'est de la que viennent les images des songes.

508. Pourquoi on songe de ce qu'on aime, est ce que les simulacres attendent nostre volonte et que la nature fait a point nommé ce que nous voulons, sub verbo.

509. Non sans doute, mais les images viennent ensemble

de tous costez et l'esprit reçoit ceux auxquels il est préparé car il faut une action et une preparation a l'esprit come aux yeux : contendere se atque parare.

514. C'est une erreur de croire que les yeux nous soient donnez pour voir, les mains pour serrer, ect. Ces choses ne sont pas faites afin que nous nous en seruions, mais estant faites l'usage s'ensuit, la langue precede le discours, et tous les membres sont faits deuant leur usage : ils ne se font donc pas pour l'usage . mais l'usage suit leur nature.

518. Pourquoi chaque animal cherche une nourriture conuenable.

519. Pourquoi on marche, les images de marcher tombent sur nostre esprit et le poussent, de la la volonté . car impossible de rien faire qu'on n'ait veu.

520. Un air mobile vient par les trous en abondance et se repand dans les petites parties de sorte qu'il remue le corps, come le vent remue un vaisseau par les voiles , ce qui fait qu'il ne faut point s'etonner que de petits corps en viennent un grand, puisqu'un si gros vaisseau par le vent et qu'une seule main le conduit si aisement par le gouvernail et que les poulies leuent de grands poids avec si peu d'efforts.

523. Cause du sommeil, la force de l'ame separée par les membres et dissipée au dehors, ce qui fait que les membres se relaschent.

524. L'ame echappée , non pas toute , car on seroit mort, mais come le feu sous la cendre.

526. La cause des foiblesses, l'air bat le cuir, les poils , lecal, l'ecorce, les conques pour empescher le coup.

Chose etrange qu'on ne peut s'empescher de reconnaistre la cause finale.

Le dedans mesme est frappé, et les principes sont troublez, ce qui fait la foiblesse, la langueur qui se repare par le someil.

La nourriture cause le sommeil.

529. Les mesmes pensées dans le sommeil, parce que les mesmes passages ouuerts donnent lieu aux mesmes images.

534. Les images suivent les dispositions des corps et la il explique les songes.

537. Les causes de l'amour et ce que c'est que Venus tres elegamment.

540. Les remedes de l'amour, come il s'eschauffe et s'entretient, les effets de l'amour, ses impatiences, ses coleres, pas un plaisir pur, se vange et le plaisir seul adoucit la colere, car on esperoit esteindre l'ardeur d'ou elle estoit venue et la nature ne le souffre pas, car la cause vient du dedans, c'est pourquoy ce desir insatiable, celuy des fruits et des eaux s'accomplit facilement. De la beauté et de la couleur d'un corps humain, on ne peut prendre que l'image qui ne rassasie non plus que les images de l'eau eteignent la soif dans les songes.

Venus joüe les homes par des simulacres, ils ne peuvent rien arracher, cette fureur s'appaise un peu et puis se reueille plus violente.

546. Les depenses de l'amour.

547. Les amertumes de l'amour et quelles en sont les causes?

Plus aisé d'euister ses lacets que de s'en tirer.

551. Il degouste de l'amour.

Les vices cachez, la puanteur, ect., c'est pourquoy elle se menage et cache beaucoup de choses, ce qu'il decrit excellamment.

563. La ressemblance des enfans.

566. Les Dieux ne s'en meslent pas et les causes de fecondité ou de sterilité sont rapportées tres elegamment.

568. Les mœurs et viure ensemble concilie l'amour.

## LIVRE V.

578. Rien n'egale les inuentions d'Epicure, c'est un Dieu. Ceres et Bacchus n'ont pas trouué de meilleures choses. Hercule n'a pas defait des monstres plus dangereux. On cuite les monstres que combat Hercule en s'esloignant des lieux ou ils sont, mais c'est en nous-mesmes que naissent les monstres qu'a combattu Epicure.

587. Ceux qui ne connoissent pas la tranquillité des Dieux se donnent des maistres importuns qu'on croit tout puissants, ignorans qui ne scauent point ce qui peut estre et ce qui peut n'estre pas, que chaque puissance est finie et que chaque chose a des bornes.

591. Il commence a prouuer que le monde perira, chose incroyable.

593. Il ne faut pas que la contrainte de la religion nous fasse croire que la terre, le soleil, le ciel ayent des corps diuins et doivent subsiter eternellement.

594. Treseloignés de la nature diuine n'ont point d'esprit qui ne peut estre sans nerfs et sans sang, la raison n'y peut non plus estre que dans la teste et dans les pieds, ils ne sont donc pas des Dieux, puisqu'ils ne sont pas mesme des choses viuantes.

595. La sainte demeure des Dieux n'est dans aucune partie du monde, car la nature des Dieux est subtile (tenuis) tres éloigné de nos sens et a peine peut elle estre aperçue animi mente et parcequ'elle ne peut estre touchée ni frapée par nos mains : tactile nihil nobis quod sit contingere debet tangere enim non quit quod tangi non licet ipsum.

596. Epicure plaçoit les Dieux dans les interualles de deux mondes, in Epicuri inter mundis, come les appelle Ciceron, lib. 1, de natura Deorum et de diuinatione lib. 2, ou on peut voir le sentiment d'Epicure qui donne aux Dieux les mesmes membres que nous, mais les faisoit per lividos et per flabiles et les mettoit entre deux mondes, metu animarum, come dit Ciceron, ce qui lui paroist une pure mocquerie et il dit qu'Epicure les mettoit ainsi iocandi causa, voulant dire que tout ce qu'il disoit des Dieux n'auoit rien de serieux.

Logotheoretous.

598. Et dans le premier liure de la nature des Dieux Velleius qui ne craignoit rien plus que de ne parler pas assez affirmatiuement disoit que les Dieux n'auoient pas de corps, mais come un corps point de sang, mais come un sang, ect.

599. Folie de dire que les Dieux ayent fait le monde pour les homes et qu'il les en faut louer, et croire que leur ouurage est eternel et qu'il ne faut point renuerser les sentiments qui ont touiours esté parmi les homes; qu'attendoient ils de nous, quelle nouvelle raison les obligeoit a changer leur maniere de vie, qui ne s'ennuie pas de son Etat ne fait jamais rien de nouveau, viuoient ils dans les tenebres, quel mal leur fust il arriué quand nous n'aurions iamais esté au monde. D'ou vient aux Dieux l'idée et la

connoissance des hommes et auroient ils connu ces principes, si la nature elle mesme ne leur en auoit monstré la forme.

600. Depuis le temps infini qu'ils se remuent, s'assemblant en toutes manieres et sentant toutes les voyes par lesquelles ils peuuent s'unir ce n'est pas merueille, s'ils sont venus par leur mouuement a la disposition que nous voyons.

602. Les fautes dans le ciel et dans le monde prouuent qu'il n'est pas fait par une nature diuine, si la terre n'estoit cultiüée, epines et ronces, les rochers, les marais vastes, la mer, les montagnes incultes, deux parties du monde inhabitables, donc point pour les homes, apres la culture, les tempestes emportent ou le chaud ou le froid, les bestes farouches, les serpents, les saisons mortelles, la naissance des enfans, les cris et les pleurs a la veue des maux dont la vie abonde, les animaux point de pareil besoin, ni d'armes, ni de murailles, ni d'habits.

606. Chaque partie du monde mortelle, donc tout le corps et tout l'uniuers, car le corps mortel donc les membres le sont et il faut que le ciel et la terre ayent un principe et qu'une perte derniere luy soit destinée.

608. Il prouue que la terre perit et se refait, la poussiere exhalée en haut come un brouillard et une nuée, les pluyes entraînent, les fleues rongent, tout ce qui nourrit est consumé et la terre qui enfante toutes choses en est le commun sepulcre, l'eau de mesme est diminuée par les vents et par le soleil, et c'est ce qui empesche qu'elle ne soit trop abondante.

610. La grande mer de l'air ou tout coule, tout seroit deia changé en air, si l'air ne rendoit d'autres corps a

l'univers, le soleil arrose toujours l'univers d'une lumière récente, toute la lumière perit au dessous par l'interruption d'une nuée pour monstrier qu'il faut toujours une nouvelle lumière.

L'exemple des flambeaux qui se consomment en luisant, il en est de même du soleil, de la lune et des étoiles, gardez-vous donc bien de les croire invariables.

613. Les pierres, les tours, les temples et les statues des Dieux, le temps en triomphe, nec sanctum numen fati protollere fines posse, neque adversus naturæ fœdera niti.

(Voyez comme il appelle les statues sanctum numen.)

614. On ne verroit point tomber tout d'un coup les rochers s'ils avoient soutenu durant un temps infini les violences du temps : omnia tormenta ætatis.

On auroit des histoires devant celles de Thèbes et de Troye, l'univers est nouveau, et il n'y a pas longtemps que la nature a commencé, il y a des arts qu'on polit encore, on ajoute beaucoup de choses aux vaisseaux, les instruments de musique se perfectionnent, la philosophie que l'enseigne est nouvelle et je suis le premier qui l'ay mise dans ma langue.

Que si on imagine des deluges, des embrasements, des tremblements de terre, on doit bien plutôt croire que tout perira, puisqu'il y a tant de maladies, et tant de pestes.

615. Trois causes d'éternité ou il repete les mêmes vers que ci dessus contre l'ame, ou solidité, ou vuide, ou rien au dehors, le monde n'est ni tout solide, ni tout vuide, ni infini, il ny a donc rien d'éternel, si ce n'est summarum semina et chaque monde en particulier peut perir et ce qui est composé de corps mortels ne peut point mépriser les forces immenses qu'il attaque de toute éternité.



618. Preuve contraire d'Aristote dans le liure du monde.

619. Guerre impie entre toutes les parties du monde, le soleil tasche de consumer toutes les eaux, la mer d'inonder toute la terre, mais le soleil et les vents esperent de la pouuoir dessecher auant qu'elle ait acheué son ourage, si l'un des deux preuaut come la renommée du deluge et celle de l'embrusement sous Phaeton.

623. Il explique comment le monde s'est fait et repete les mesmes choses et les mesmes vers, ni conseil ni accord, mais mouuements infinis de toutes les forces, les figures, les internalles, les mouuements, les arrangements differents ont fait la separation du ciel et de la terre.

624. Passage de Plutarque de Placitis philosophorum.

626. Parce que les corps de la terre plus pesants et plus embarassez prenoient le milieu, plus ils se serroient ensemble, plus ils exprimoient la mer, les astres et le soleil.

627. Passage d'Epicure.

628. Plus le soleil battoit la terre, plus il en exprimoit les eaux et la mer et l'air et les vapeurs, les campagnes s'aplanissoient et les rochers souleuoient les montagnes, la terre au fond comme la lie, ensuite l'air, ensuite les terres enflammées qui s'eleuent au dessus de l'air, laissent tomber les eaux et coulent perpetuellement avec ces feux.

632. Diuerses causes du mouuement des astres toutes obscures et impertinentes. difficile, dit il, de dire ce qui est, il dit ce qui se peut.

635. Passage d'Epicure.

La terre en s'affaissant a quitté son poids et parfaitement unie a l'air, elle ne pese plus dessus come la teste ne pese point sur le col, ni tout le corps sur les pieds, ce qui vient de dehors pese, tant la iointure a icy de force, la terre n'a

pas esté tout d'un coup apportée sur l'air, mais formée avec luy, luy est unie come un membre.

636. Les racines sont communes, nostre ame si mince soutient sans peine tout le corps, elle le fait sauter, tant elle est forte, la force d'une nature mince quand elle est bien iointe.

646. Du mouuement du soleil : raisonnement de Democrite bien faux.

637. Le soleil ne peut pas estre plus grand ni moins ardent que nous le sentons, l'interualle ne luy oste rien de son corps et si sa chaleur et sa lumiere viennent à nos sens, rien n'empesche que la forme n'y vienne aussi.

638. La lune soit qu'elle ait sa lumiere propre ou empruntée, pas plus grande qu'elle ne paroist.

Car puisqu'elle a une apparence claire et une figure certaine elle ne tient rien de la confusion des choses, que nous voyons de loin.

639. Passage d'Epicure et contraire de Cleomede, lib. 2.

643. Pourquoy un si petit corps, de si grands effets, une petite source couure toute une campagne, l'air s'allume facilement par une petite ardeur, une etincelle brule toute une moisson, peut estre au retour du soleil, beaucoup de feux inuisibles.

646. Diuerses raisons des solstices et des tropiques.

Passage d'Epicure, pas s'arrester a une seule raison quand plusicurs.

647. L'air repousse les nuées tantost en haut, tantost en bas, ainsi le cours du soleil.

Passage d'Epicure.

649. Et d'Aristote au second liure des *Metheores* qui se mocque de ceux qui disent que le soleil change de place cherchant de la nourriture.

Passage de Cicéron liure 3, *de natura* qui attribue ce sentiment à Cleante.

650. Diverses causes de la nuit le soleil épuisé, se rallume et cela à certains temps, comme les arbres fleurissent, comme le poil et la barbe vient.

651. Passage de Cleomède qui réfute ce sentiment d'Épicure lib. 2. et explique le lever et le coucher des astres par la rondeur de la terre.

652. Suite de ce passage et fable des Espagnols qu'ils entendoient le soleil faire du bruit dans les eaux.

653. Passage de Diodore Sicilien qui explique le feu du mont Ida que Lucrece apporte en exemple.

657. Nul inconuenient que la lune renaisse toujours sous la mesme forme avec un certain ordre, non plus que les saisons.

658. Passage d'Épicure.

656. La lune n'est que moitié lumineuse et nous tourne successiuellement les deux faces.

661. Les éclipses, quand le soleil et la lune dans des lieux ennemis de leur lumière ou par l'opposition de la lune et de la terre.

Passage d'Épicure.

663. Il reuient à la nouveauté du monde.

664. De là sont nez les animaux comme on en voit encore plusieurs par l'humidité et au commencement beaucoup d'auantage, la terre estant encore recente.

665. Car beaucoup de chaleur et d'humidité, il se formoit Matrice, il ny auoit point de trop grands froids, ni de trop grand chaud, car tout croist et se fortifie avec le temps.

665. Mais parce que la fécondité est bornée, il falloit qu'elle cessast d'enfanter comme une femme épuisée par l'âge.

Ainsi elle devoit eprouuer toute sorte d'etats.

Passage de Diodore qui en rapporte un d'Euripide.

668. Passage de Lactence, de Firmien, lib. 2, ch. 1<sup>er</sup> de Ciceron, lib. I des Loix, de Dion Chrysostome : Discours de la connoissance de Dieu.

669. La terre fit dabord plusieurs moustres Androgine ni l'un ni l'autre, entre les deux, éloigné des deux, sans main sans bras, mais n'ont point duré, ni engendré, les especes en sont peries.

674. Mais les Centaures n'ont pas pu estre ni ces composez de natures differentes, car encore que la terre ait eu des semences, il ne s'ensuit pas qu'elle ait pu en mesler de dissemblables.

678. Les premiers homes plus durs, leurs c... (1) plus solides, vivoient come les bestes, se nourrissoient de ce que la terre donnoit elle-mesme, maison les forests et les montagnes creuses, point de loix.

680. Chacun pour soy-mesme, l'amour ou par le desir mutuel ou par la force ou des glands ou des poires pour recompense.

Passage de Maxime de Tyr et de Platon dans la Politique.

683. Force extraordinaire, poursuivoient les bestes farouches avec des pierres et des branches, troublez et souuent chassez par les animaux.

688. Les arts et les loix inuentées.

690. Les langues inuentées, chacun sent a quoy il est propre : un veau avant d'auoir des cornes menace de son front.

(1) Cuirs. Le mot est raturé; on distingue bien le c; avec les vestiges des lettres, on ne peut supposer *corps*, mais *cuirs*, *caurs*...

691. Passage d'Epicure, impertinence de dire que le langage formé de dessein par un seul home.

694. La nature a certaines voyes et preueue par les animaux.

696. Le feu par la foudre et par des branches qui se frottent ; le soleil leur a appris a cuire leurs aliments en cuisant les fruits de la terre. Ceux qui ont eu le plus d'esprit ont basti les villes ; ont gouuerné, les mieux faits et les plus forts, l'or trouué le dernier.

701. Les seditions nous ont appris a créer des magistrats et a regler les choses par des loix pour empescher que chacun ne voulust auoir l'empire.

703. Passage d'Epicure que l'iniustice n'est pas mauuaise d'elle mesme.

704. Origine de la religion et des festes, les songes ont donné l'idée des Dieux, on leur a attribué l'ordre dont on ne connoissoit point la cause.

706. Aueuglement des homes qui a donné aux Dieux de la colere, point de pieté de se tourner vers une pierre.

707. L'ignorance a fait inuenter des causes cachées.

710. Les metaux trouuez et l'art de les fondre par les embrasements des forests, l'art de les battre. l'airain et le fer plus estimés que l'or.

714. Les premieres armes, les mains, les ongles, les dents, les pierres, les branches, les feux. Le cuiure connu devant le fer, les armes trouuées, on a dompté les animaux, le frein aux cheuaux, des tours sur les elephants.

716. On se seruoit dans les guerres de taureaux et de lyons dressez, mais souvent se dissipoient et souvent contre leurs auteurs.

724. Les dens pesantes, les sauts irreguliers, quand on

avoit assez mangé , les chants grossiers , les sifflements des zephyrs dans les roseaux ont fait inventer les flutes, l'invention des meilleures choses a fait mepriser les premieres.

731. Passage d'Epicure que la nature a commencé les inventions perfectionnées dans la suite.

## LIVRE VI.

734. Louange d'Athenes et d'Epicure.

736. Passage de Cleomede lib. 2 , qui monstre l'ignorance de ce philosophe.

714. L'ignorance a etabli l'Empire des Dieux, qui connoist leur tranquillité se met au dessus des religions , l'action indigne de leur repos.

Les statues dont on dit que le corps est saint et nous rapporte la figure des Dieux. (R.)

749. Le tonnerre par le concours des nuées qui plus epaisses que les brouillards et moins que les pierres soutiennent la nege et la gresle.

Diuers bruits du tonnerre et diuerses comparaisons pour les expliquer.

750. Les effets du vent.

752. Les diuers sons que cause le vent.

755. Les eclairs deuantent le bruit , toujours l'œil preuient. Concours des nuées come l'etincelle de deux pierres.

758. Les nuées les unes sur les autres, les vents interceptent leurs effects.

761. Le foudre du soufre.

764. La force du foudre.

766. Les vents et les feux partout.

769. Le vent s'enflamme luy mesme par son cours en se déchargeant des grands corps et en prenant des petits come une bale de plomb s'enflame au milieu de l'air.

776. La force du foudre vient de la contrainte come ce qui sort des machines belliques, tout poids en bas de soy, la violence adioutée, la subtilité penetrante composée d'elements polis et minces qui s'insinue facilement, et insinuata repente dissoluunt nodos omnes et vincla relaxant.

766. Voila ce qui s'appelle entendre la nature du foudre et non pas en chercher en vain les signes cachés pour connoistre la pensée des Dieux.

Si c'est Iupiter, pourquoy, non, les mechants? pourquoy les lieux solitaires? est ce qu'il exerce son bras? attend il que les nuées soient venues pour se mettre dedans, et tirer de la de plus pres, que luy ont fait les eaux sur lesquelles il tonne tant?

Pourquoy foudroye t il ses propres temples et les statues des Dieux?

778. Passage d'Aristofane dans les nuées.

781. Il explique les prestères.

782. Passage de Laërce, description de ce metheore.

784. Comment se forment les nuées?

788. Cause de la pluye come le sang en nous.

792. Les tremblements de terre, pleine de cauernes au dedans, come au dehors des fleuves interieurs, des vents car semblable partout en elle mesme, les montagnes tombent quand les cauernes interieures rompues, les chariots la font bien trembler, les vents intercepez come le froid insinué par les pores fait trembler les doigts.

799. Pourquoi la mer ne s'augmente pas.

800. Pourquoi les eaux s'adoucissent, percolatur enim virus, ect.

802. Les feux du mont Ethna.

806. Causez par les vents et les flots de la mer.

808. Le débordement du Nil ou par les vents Etesiens ou en renuersant les digues de sable ou des pluyes, ou les neges de l'Ethyopie.

812. Les proprietez du lac Auerne et d'autres lieux.

827. Pourquoi les puits plus froids en esté, la terre au dehors toute sa chaleur.

833. Fontaine froide ou on allume des etoupes et des flambeaux, principe du feu répandu.

836. La nature de l'aimant, flux perpetuel des choses.

839. Ouvertures cachées dans tous les corps.

842. Tous les corps ne sont pas propres a toute ouuerture, les uns par le bois, les autres par l'or et de la l'aimant et le fer.

846. L'air repoussé deuant et le corps suit, car quand il se fait du vuide, les corps voisins se rapprochent de tous costez.

L'air qui est dans le fer battu suit ce cours.

849 Pourquoi la limure du fer saute quand on mest l'aimant dessus.

851. Exemple semblable de choses qui s'attachent les unes aux autres.

855. Les maladies et les changements de l'air qui les causent.

860. Peste a Athenes par une vapeur venue de l'Egypte. Belle description.



# TERENCE

---

## ARGUMENT DE HEAUTONTIMOROUMÉROS

---

Menedeme viellard athénien auoit un fils nommé Clinia qui estant deuenu amoureux d'Antiphile excita parla contre luy la colere de son pere. Ce viellard luy reprochoit sans cesse que quand il estoit a son âge il ne s'amusoit pas comme luy a faire l'amour, mais qu'il estoit allé au ser-vice du Roy de Perse ou il auoit acquis de la gloire et des richesses. Le jeune homme touché de ces reproches et ne pouuant souffrir la mauuaise humeur de son pere abandonna sa maison, le pere au desespoir vendit la plus grande partie de son bien se reduisant a viure et a tra-uailer a la campagne et ne pouuant se resoudre a gouter aucun plaisir loin de celuy avec qui il les deuoit partager.

Quelque temps apres, Clinia reuint et Clitiphon son ami le fit receuoir dans la maison de Chremes son pere. Aussitost qu'il se vit dans une retraite assurée, son premier soin fut de s'informer des nouuelles de sa maitresse et de la faire venir chez Chremes qui l'auoit ainsi trouué bon. Syrus valet de Clitiphon eut charge de l'aller querir, mais il s'auisa d'une fourbe pour contenter la passion de Clitiphon son maître ; ce fut d'amener dans la maison de Chremes

la courtisane Bacchis dont Clitiphon estoit amoureux en supposant qu'elle estoit la maitresse de Clinia. Cependant ils trouuerent moyen de mettre Antiphile aupres de Sostrate mere de Clitiphon comme estant de la suite de Bacchis. Chremes a qui peu auparauant Menedeme auoit conté son malheur ne tarda pas a luy porter l'heureuse nouvelle du retour de son fils.

Ce bon viellard transporté de joie vouloit aussitost le faire venir en resolution de luy doner tout ce qu'il demanderoit. Mais Chremes l'en detourna en luy representant que la maitresse de Clinia estoit d'une dépense excessiue et insupportable et que s'il faisoit paroistre tant de facilité, son fils a la fin luy seroit a charge ou plutôt le ruineroit tout a fait. Ainsi il luy fait trouuer bon de faire plutôt semblant de se laisser tromper par ses valets que de faire voir a son fils qu'il luy donnast de bon gré. Ensuite il engagea luy-mesme Syrus a tromper Menedeme et blâme la sotise du valet de Clinia de n'auoir pas l'esprit de le faire. Pendant ce temps-là, Sostrate decouurit qu'Antiphile estoit fille de Chremes et d'elle.

Chremes auoit ordonné qu'on l'exposast aussi tost apres sa naissance, et la mere en l'enuoyant exposer luy auoit fait mettre au doigt un anneau afin qu'elle emportast cette petite partie de son héritage. Cet anneau seruit a la faire reconnoistre par ses parens. Clinia prie son pere de la demander pour luy en mariage et Syrus embarrassé de voir que sa fourbe alloit estre decouuerte inuenta une nouvelle ruse pour tromper Chremes. Ce fut de luy faire dire la vérité avec un tel artifice qu'il ne la crust pas en l'apprenant, mais qu'il crust que Menedeme qui la luy disoit estoit luy mesme trompé. Ainsi il ne connut point les amours de

son fils quoy qu'on les luy dist et fust trompé pour estre trop fin. Cependant Syrus trouua moyen de tirer dix mines a ce viellard auare et soupconneux sous pretexte qu'il falloit deliurer sa fille Antiphile qui'estoit engagée a Bacchis pour pareille somme. Il fait ensuite passer Bacchis au logis de Menedeme a qui on decouure la vérité et qui la vient dire a Chremes en luy demandant sa fille en mariage pour Clinia. Chremes se met a rire et se mocque de la simplicité de Menedeme qui, disoit-il, ne s'estoit point aperceu de la fourbe de Syrus, ni du dessein qu'il auoit de luy tirer de l'argent sous pretexte de ce mariage. Il luy conseille selon leur premier projet de se laisser tromper par son fils et pour cela de luy dire qu'on luy accordast Antiphile. Menedeme reuient peu de temps apres pour raconter a Chremes la joye que son fils auoit temoigné en apprenant cette nouvelle : qu'au reste on ne luy auoit point parlé d'argent et comme Chremes commence a paroistre un peu étonné il luy decouure enfin ce qu'il auoit veu des amours et des priuautez de Clitiphon avec Bacchis ; il ajoute mesme que Clinia y auoit esté présent sans en paroistre emu tant soit peu. Alors Chremes s'emporte tout a fait et Menedeme se moquant de luy a son tour, lui repond en raillant que tout cela se faisoit pour mieux tromper. Mais Chremes n'entendant que trop combien on s'estoit mocqué de luy ne songe qu'a chatier son fils et pour cela luy fait accroire qu'il donneroit tout son bien en dot a sa fille. Syrus pour empecher l'effet du dessein que Chremes faisoit paroistre dit a Clitiphon qu'il n'estoit pas fils de Chremes, et qu'on declaroit assez qu'on le tenoit pour supposé puisqu'on le desheritoit aussi tost qu'on auoit reconnu sa sœur. Il vouloit faire par ce moyen que

la mere de ce jeune homme estant touchée de ses pleurs, Chremes fust enfin contraint a auoir pitié de luy. En effet Clitiphon affligé va trouuer sa mere, et la prie de luy faire connoistre ses parens. Elle l'appaise le mieux qu'elle peut et court aussitost représenter a Chremes que par ses mauvais traitemens il auoit reduit son fils a douter de sa naissance, Clitiphon vient luy-mesme luy declarer son desespoir et touché de ses justes reprimandes, il reconnoist sa faute : tout le monde demande pardon pour luy, il obtient enfin sa grace en promettant de se marier et Antiphile est accordée serieusement a Clinia.

---

# LE SOUVERAIN DE PERSE

---

## CAMBYSE A SON FILS CYRUS

---

### AVERTISSEMENT

Nous venons de voir Bossuet (p. 256) indiquer, à première vue du texte de la *Cypédie*, les points saillants de son Cours et s'arrêter sur l'oraison testamentaire de Cambyse à son fils Cyrus.

Or, deux fois ailleurs, on le sait, il s'est complu magnifiquement à ce héros qu'il proclame providentiel. « Tu n'es pas encore, mais je te vois ; tu t'appelleras Cyrus, etc. »

Il était donc naturel, alors que Louis XIV. aidé de Pélisson, traçait par ses *Mémoires* une *Instruction* gouvernementale à son fils, que dis-je ? il était forcé (puisque, suivant Dreyss, il ne fut pas question de ces *Mémoires* dans l'éducation du Dauphin). que Bossuet, assisté de Montausier, improvisât une *Instruction au Prince pour bien régner*, mais indirectement, comme en secret, sous le couvert d'un devoir de classe, pour ne pas aller sur les brisées du Roi qu'il aurait trop évidemment dépassé.

Il choisit donc le moment solennel où Cambyse, démissionnaire de par les années du pouvoir souverain, donnant à son héritier Cyrus une leçon qui lui a si bien servi, l'anime à la piété, à la justice, à la clémence, à la magnanimité, à la vaillance, et sans doute il espéra (en vain, hélas !) que son royal élève, enseigné déjà chrétiennement par lui sur ce Cyrus, envoyé de Dieu, s'prendrait d'une mission aussi grandiose.

J'ai donné dans ma préface, avec la réserve toujours indispensable en matière d'inédit, surtout lorsqu'il est un peu collectif, les raisons qui font à la lettre rentrer dans le programme de Bossuet à Innocent XI ce substantiel exposé d'un bon gouvernement.

Il ne s'agit plus ici d'un jalonnage ou d'une explication d'auteur, comme dans *Lucrèce* ou *Juvénal* : on songeait à concentrer, sous forme d'une simple harangue scolaire, l'encyclopédie politique, morale, administrative et militaire.

Le génie des auteurs du Cours royal savaient, suivant le besoin, descendre aux détails d'une érudition même de mémoire, ou atteindre aux sublimités de la politique; et si ma publication est en majeure partie utile aux Professeurs, elle pourrait, par certains passages, intéresser non seulement les maîtres des Monarchies tempérées ou absolues, mais encore les présidents des Républiques libérales, car si les formes sociales varient nécessairement, les mêmes vertus et les mêmes talents n'en demeurent pas moins utiles à tous les chefs d'Etat.

LOUIS MÉNARD.

---

# CAMBYSE A SON FILS CYRUS

## INSTRUCTION AU PRINCE POUR BIEN RÉGNER

*« A force de répéter, nous fîmes que ces trois mots : piété, bonté, justice, demeurèrent dans sa mémoire avec toute la liaison qui est entre eux.*

*« D'où nous tirions cette conséquence qu'un bon Prince n'était jamais fâcheux à personne s'il n'y était contraint par le crime et la rébellion.*

*« ... C'est à ces principes que nous avons rapporté tous les préceptes que nous lui avons donnés depuis plus amplement... »*

(Lettre de Bossuet à Innocent XI.)

Quand ie considere la condition des Princes, il faut que l'aduoue qu'elle est extremement miserable, car, bien qu'il semble que la felicité soit née pour eux, que toutes choses leur doiuent estre suiettes et que la fortune mesme leur face homage. les desplaisirs toutefois, les inquietudes et les mauuais iours qui accompagnent leurs sceptres surpassent de beaucoup tout ce qui est de plus heureux et de plus desirable dans la Souueraineté.

T'en suis legitime iuge, Cyrus. et l'experience que i'en ay faite autorise cette verité, car, depuis que la volenté de Dieu m'a mis le sceptre en main, pour commander et regir les peuples de Perse, i'ai soustenu plus de combats et couru plus de fortunes de la vie pour leur conseruation que ie n'ay eu de bien et de repos en toutes mes grandeurs.

Les espines qui se nourrissent pamy ces roses sont si picquantes qu'elles escorchent les mains de ceux qui les veulent cueillir.

Le faix des couronnes est si lourd que ceux qui les portent fleschissent et courbent plus souvent dessous qu'ils ne se maintiennent debout.

La charge de bien regner est si dure qu'il seroit parfois necessaire au souuerain de ne l'estre pas !

Ces considerations, avec les fatigues et les malheurs que j'ay supportés, me font merueilleusement approfondir ton établissement en ma succession.

Car, n'ayant que toy seul (1) pour continuer mon nom et ma grandeur, et par la loy de nature estant obligé de t'investir de mon Etat, t'établir en l'autorité souueraine et te rendre successeur de ma Couronne, dois-je pas auoir soing de mon sang, de ce sang que j'ay tant aymé, pour qui j'ai tant trauaillé, que ie cheris avec tant d'affection ? Dois-je pas cultiuer cette ieune plante qui doit honorer son vieux tronc ? et la parer en sorte que le murmure du temps, les secousses de la fortune, les orages et les tempestes coulent à ses pieds, sans leur faire aucun damage ? Au contraire, que ce soit un rocher assureé pour les siens, un rempart inexpugnable contre ses ennemis, l'appuy et la deffiance de ses suiets, bref, l'UNIQUE SOLEIL (2) qui esclaire cette terre basse !

Croy, ie te prie, Cyrus, que l'Authorité souueraine et l'entremise des affaires d'Estat est une dure, difficile et perilleuse charge et que si ie te pouuois persuader par la loy de l'honneur de viure en homme priué et quitter l'ambition et les fatigues de la Souueraineté, fort libre-

(1) Le début de la lettre de Bossuet à Innocent XI est textuellement pareil; comme les rapprochements en seraient trop nombreux, je ne les noterai plus.

(2) Allusion directe et exclusivement personnelle au fils du *roi Soleil*.



ment ie t'en prierois et coniuerois par le respect que tu me dois et par l'affection que ie te porte.

Mais, y allant du mien à t'auoir mis au monde et t'y abandonner par apres dans la confusion de ceux qui y sont et du tien d'auoir esté Prince et ne l'estre point, ie suis contraint de laisser a ta naissance et a ton honneur la conduite de cette entreprise et me contenter seulement de te rendre ma succession plus douce, moins onereuse, et les peuples plus fauorables que ie ne les ay trouués en l'acquisition que ie en ay fait et conserué iusques a present.

On ne peut donner un heritier de sang, trop illustre; et, s'il n'est esgal au Patron, au moins faut-il qu'il en approche, car les Peuples de nature altiere ployent impatienttement le corps sous la domination d'un fils qu'ils voyent amoindry du lustre de ses deuanciers.

Ie ne puis assez dire les obligations que tu as a ta mere, ny assez remercier les Dieux des dons d'esprit dont ils t'ont gratifié, car l'aduoue que tu es vrayment né pour estre Prince digne de commander en Maiesté souueraine, a un peuple beaucoup plus grand qu'a celuy qui m'est subiect.

Mais ce n'est pas assez; les rencontres sont tres fascheuses qui se font au monde: c'est une grande mer, pleine d'escueils et de bancs, un brigandage autorisé d'un commandement absolu, remply de beaux mais faux prétextes.

Et parce que, ieune Thesée que tu es, il te faut trauer ser ce labyrinthe, il est trop iuste que ie te fournisse le filet (1) d'Ariadne, pour te tirer de ce Dedale et te mettre dans la voye du bien, afin de longuement et heureusement regner,

(1) Expression particulière de Bossuet dans *Perse*, p. 76. Il y en a trop pour les noter.

si tu crois le conseil de ton pere, fondé sur l'experience de ses trauaux et de ses peines, car un nouveau seigneur doit se gouuerner en sorte que ses nouveaux subiects n'ayent occasion de regretter le gouuernement de son predecesseur.

Ma reputation n'est pas bonne, ie le scays bien ; on m'appelle *tyran*, *monstre de cruauté*, *ennemy des hommes* ; mais cela est permis a ceux qui ne m'ont iamais congneu (1).

Mais les hommes de vertu et de merite, tous les philosophes et hommes de lettre qui m'ont veu, tous les braues et vaillants qui ont porté les armes sous moy, les ennemys que i'ay eus en guerre, bref, la mer et la terre qui ont porté mes armes, mes victoires et mes instructions me feront iuger autre qu'on ne m'a creu.

Que si i'ay passé par fois a l'exces d'une seuerité, on ne m'en peut blasmer, considerant que i'entreprenois un Estat dont ie me voulois rendre souuerain un peuple fascheux et inconstant et sans foy et que partant il m'a esté necessaire de franchir les bornes de toute consideration, pour me conseruer.

Et certes il estoit necessaire d'user de cette correction, car l'obiet des prosperités passées emportoit deia leur insolence par de la les bornes de toute honnesteté ; mais depuis ils ont tellement profité de leurs hontes qu'ils sont deuenus plus traitables et amys de leurs correcteurs.

Mais qu'on sache de mes suiets si, depuis que i'ay esté paisible, aucune violence leur a esté faite et si i'ai iamais violé les loix, ny la foy publique.

(1) Voir les *Chansons du temps*, dont je possède douze gros in-folios inédits que je compte publier. Louis XIV, entre autres, y est fort malmené.

Ie leur ay restably l'ancienne liberté qu'ils auoient perdue, et les ay remis dans leurs maisons dont ils auoient esté chassés.

J'ai redressé le seruice des Dieux qu'ils auoient abandonnés et ne vis plus avec eux que comme un pere avec ses enfants.

Les vagues fureurs des confusions ciuiles et estrangeres ont desormais perdu leurs cours et leur nom.

La Prouidence Eternelle s'est visiblement serui de mes mains pour arrester la cheute et les ruines de mon Estat.

Aussy combien de guerres ay-ie soustenues pour leur deffence? combien de perils ay-ie couru pour leur salut? Bref combien de fois ay-ie mis ma vie au hazard pour la conseruation de la leur et de leur liberté? Offices certes d'un bon prince lesquels pourtant tous ne font pas, et c'est de quoi ie te veux instruire brieffement et par ordre.

---

I.

DE LA PIÉTÉ.

Je te diray doncques que comme les Royaumes et les principautés souueraines ne sont donnés que de la main du grand Dieu, ceux qui sont paruenus a tel degré ne doiuent aussy n'auoir d'autre visée que son diuin seruire, ni choses quelconques en si grande recommandation, en l'exercice duquel gist le salut du Prince et ccluy des peuples, car d'estimer que la force, la dexterité, le courage et les thresors puissent acquerir les couronnes, c'est une pure folie, puisque nous scauons tres bien et en faisons tous les iours les preuues, que les Roys et les Royaumes viennent immediatement du ciel qui les abat et les releue ainsy et quant il luy plaist, sans qu'il se puisse trouuer une resistance assez forte pour s'opposer a sa diuine volonté (1).

C'est pourquoy tout bon Prince doit commencer sa vie par une ferme resolution de connoistre, adorer et seruir cette Supreme Diuinité, et establir le fondement de son autorité sur les colonnes de la pieté et de la iustice.

(1) Cf. Exorde de l'oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre.

L'une pour se maintenir toujours en bonheur, estant fauorisé des Dieux.

L'autre pour asseurer son Estat, estant serui et aymé des suiets.

Et bien que ces deux dernieres vertus soient plus que suffisantes pour deifier un Prince, estant fait par elles un Lieutenant de Dieu en terre et representant de sa personne, toutefois, pour le rendre plus accomply. l'approcher du ciel, entierement digne de son origine, i'en adioute deux autres : a sçauoir la magnanimité et la clemence, l'une pour chastier l'audace des ennemys, l'autre pour pardonner l'offence des suiets.

Et celles-cy se conduisent par la prudence qui n'est point née avec les hommes, mais leur est dictée ou pour mieux dire inspirée par l'Esprit Eternel, qui leur apprend que le commencement de toute sagesse est la crainte de Dieu.

Que tout Prince donc sçache que la prudence humaine n'est qu'une pure folie deuant le throsne du Tout Puissant et qu'il n'y a Estat ny maison priuée qui puisse subsister, si l'OEil diuin l'abandonne et si elle n'est soutenue de sa toute puissante main.

A luy donc, Cyrus, soit ton recours ; que tes prosperités et tes afflictions ayent mesmes sources et ressources ; que tes desirs et tes desseins buttent la ; le reste se parfait de soy-mesme et au Prince qui a le ciel pour obiect toutes choses sont fauorables.

Les conseils humains sans Dieu ne produisent aucun effect et les voyes des grands sont en sa puissance, aussy bien que des petits !

Sur cela ie desire esleuer ta Couronne pour la porter longuement.

Or la pieté n'est autre chose qu'un deuoir de l'homme enuers Dieu sur lequel le bras de la chair n'a point de puissance.

Il consiste au soing qu'il doit auoir a maintenir la Religion, comme en estant le Protecteur, car par ce moyen il s'acquiert l'amour du ciel et reputation par tout et de la pouruoit a sa conseruation, c'est a dire establit l'asseurance de sa personne et de son Estat, d'autant que ceux qui craignent l'ire du Tout Puissant n'osent attendre contre le Prince qui en est l'image en terre, ny contre son autorité pour ne violer les loix de l'Eternel.

Aussy est-ce la religion qui entretient la societé humaine, laquelle ne scauroit subsister si ce respect et lien sacré qui retient les hommes en leur chemin en est osté.

C'est pourquoy tout vertueux Prince doit s'estudier a donner ordre que la religion soit conseruée en son entier, selon les anciennes loix du païs où elle est receue ou establie; sans innouer aucune chose en ses ceremonies et chastier rigoureusement les autheurs des nouveautés, se ressouenant que l'offence faite aux Dieux ne peut estre pardonnée par les hommes.

Et certes, rien n'est si dangereux ny tant a craindre aux monarchies que le changement de religion, parce qu'ordinairement il les entraine avec soy en une totale ruine.

Les Dieux nous abandonnent d'autant que nous les meprisons, les peuples se reuolent et s'affranchissent de leur obeissance, parceque nous violons la foy que nous auons donnée aux Dieux.

Bref, tous malheurs nous accompagnent aussitost que nous gauchissons.

Je desire doncque de toy, Cyrus, que tu maintiennes la foy de tes peres et que tu conserues la religion qu'ils te laissent pour heritage.

Si tu veux estre heritier de ma Couronne, surtout ne souffre pas qu'aucune iniure soit faite a l'Eternel, ni a ses ministres.

Chastie seuerement les impietés et les blasphemes, te montrant tel que tu veux que tes suiects soient, car en matiere d'Estat, l'exemple du Prince est la loy muette du peuple, qui se porte d'ordinaire a cette obseruance, volontairement et par imitation, plustost que par rigueur et seuerité.

Et sçache que les supplices aigrissent les vices au lieu de les esteindre et roidissent plus les courages qu'ils ne les amolissent.

Mesprise ceux qui te diront qu'un prince doit estre eleué par dessus les autres hommes et auoir quelque aduantage sur ses suiects, ce ne sont que vanités indignes d'une belle ame.

Nous sommes faits hommes et sommes hommes; si quelque peu esleués par dessus les autres, considerons qu'il ne laisse pour cela des puissances sur nous, et une celeste sur toutes, a l'endroit de laquelle le prince n'est aultre qu'un simple homme.

Les loix sous lesquelles le monde subsiste et s'entretient sont communes; tout ce qui a vie y est obligé et pourquoy donc le Prince en sera-t-il exempt?

Non, Cyrus, les Dieux n'ont aucune acception de personne, ils veulent estre seruis de toutes, et principalement des Princes qu'ils ont substitués en leurs places pour auoir le regime et le gouuernement des peuples de la terre, les ayant a cette fin fait seigneurs et maistres.

Le veux doncques que tu serues ce grand Dieu du ciel, que tu luy obeisses, et le fasse connoistre en tous les Estats pour seul monarque, moteur et conseruateur de ce grand uniuers, sans te laisser emporter a la nouueauté d'une opinion contraire.

Nous auons des Dieux tutelaires, a ce que l'on dit; il y en a des domestiques.

Il se trouue mesme des hommes si transportés qu'ils s'en sont forgés a plaisir selon leurs necessités et vaines affections, mais ce sont des Dieux faux, des Dieux peints et plustost imaginations fantastiques et pures folies, que des verités.

Nos Anciens, pour acquerir credit parmy le peuple, ont inuenté les noms de Mars, de Iupiter et de Mercure et autres, attribuant aux uns l'autorité et puissance des armées, aux autres la conduite des Estats, aux autres la grace et l'efficace de la parole, et, comme ils ont excellé en quelques unes de ces belles qualités, aussi ont-ils voulu persuader aux simples qu'ils les tenoient de ces Imaginaires, en laquelle idée ils se sont (1) precipitamment et profondement plongés qu'ils en seroient deuenus idolatres et d'idolâtres, athées, couverts toutes fois du manteau d'hypocrisie dont ils ont tyrannisé leurs peuples.

Ce n'est pas ce qu'il faut faire, mais bien ce qu'il faut fuir.

Car qui considerera le premier chaos, cette masse informe, et l'admirable composition ou structure du monde. l'ordre des cieux, le cours des astres, la vicissitude des saisons, la composition du corps humain ou la vie est infuse, bref, nostre dignité, qui ne voira que

(1) *Suppl.* si.



la main du Tout Puissant a ouré et qu'il est impossible que ce soit un ourage de plusieurs, un assemblage de pierres diuerses ou rapportées ensemble ?

Se former des Dieux fantastiques est une impieté ; des Dieux impuissans, une sottise ; des Dieux cruels, une tyrannie !

Cette premiere essence est diuine ; puissance douce, toute pleine d'amour.

Qui fait germer la terre que sa diuine prouidence, qui soustient cette masse ronde que sa force ? Qui nous entretient et conserue que sa bonté, sans laquelle cette admirable contexture du monde se desmentiroit et tourneroit a son premier neant ?

Les hommes luy en donnent assez de suiect et, si sa misericorde n'estoit beaucoup plus grande que nostre malice, il y a long temps que l'embrasement uniuersel y auroit fait son dernier office.

C'est ce Dieu tout puissant qui nous donne des Dieux tutelaires, c'est a dire des bons esprits qui nous conduisent (ce sont les bons qui nous assistent).

Et pourquoy non ? puisque nous sommes l'ourage de ses mains et que personne n'est plus obligé que le pere a la conduite de ses enfants.

C'est pourquoy aussy il le faut seul reconnoistre et seul auoir pour obiect. Fuis toute pluralité des Dieux. Un Dieu et une foy te soient pour guides.

Chasse la superstition d'aupres toy, car d'elle naissent les troubles des armes (1) et de la les reuoltes, les souleuements, les entreprises et les attentats contre les souuerains.

Deteste l'hypocrisie plus que la peste ; elle ne peut seruir

(1) Faute du *copiste* ; lisez *ames*. Elles sont trop nombreuses pour les noter.

que pour la ruine des Princes. On s'en sert a la verité contre les hommes; c'est le pretexte de toutes les meschancetés, de toutes les exactions et pilleries et de toutes les oppressions que l'on exerce sur ses sujets; mais elle est inutile contre la Toute Puissance, car qui se cachera deuant les rayons de sa face, deuant lequel tout est ouuert, qui voit le fond des cœurs, et qui sçait la pensée des hommes auant qu'elles soient nées, auant qu'elles soient conçues, auant mesmes leurs idées.

A luy doncques donne tes pensées, donne-toy a luy d'un cœur simple et puis adore le sans fard et sans que ce soit par inclination, par deuoir et non par contrainte.

Ambrasse la religion; qu'elle soit une et pure en tes Terres; aye sa crainte qui est la vraye sagesse et puisque c'est Dieu par qui les Roys regnent et les Royaumes subsistent, espere tout bonheur au cours de ton regne.

Il aura soing de toy, te gardera et rompra l'effort de tous tes ennemys, car le cœur des Princes est en ses mains.

---

II.

DE LA JUSTICE.

De la piété que sur toutes choses ie te recommande, ie viens a la iustice, car par ces deux vertus les hommes sont faicts Dieux.

Et celle-cy est le fondement de l'homme, de la réputation et de la seureté des Princes sans laquelle ils n'ont rien de louable; c'est un grand et beau soleil qui illumine les Roys et Royaumes, qui rayonne sur eux avec une force si puissante que ceux mesme qui naissent et se nourrissent dans les boues du vice ne peuuent viure sans<sup>(1)</sup> estre esclairés. Et de vray les Royaumes qui en sont priués ne produisent que tenebres, que tempestes et qu'orages; ce ne sont que brigandages; tout est permis; et cela seul est iuste qui est puissamment entrepris, ne se trouuant aucun qui ose prescrire des loix aux Princes.

Pour cette seule cause les Roys ont esté créés, car laisser la terre a la direction des Puissans, viure sans iustice, c'est a dire sans société, c'est chose du tout impossible: d'où est venu que les premiers hommes se sont prescrit des

(1) *Suppl. en.*

loix; aussy les Roys ont esté faits de la main de Dieu pour regir les peuples et leur office n'est autre que de faire iugement et iustice et desliurer de la main des calomnieux ceux qui sont opprimés.

Un grand Prince d'entre ceux qui nous ont précédés a dict une belle parole, digne d'estre conseruée à la posterité :  
« Je suis, dit il, celuy d'entre tous les mortels qui ay esté  
« esleu pour représenter les dieux en terre, arbitre de la  
« vie et de la mort du peuple, et distributeur de la fortune  
« d'un chascun. »

Voy, Cyrus : l'office d'un bon Prince, ce n'est autre chose que de faire iugement, que rendre iustice c'est-à-dire que prononcer et faire exequuter sa volonté.

Mais surtout qu'il se rende equitable en ses ordonnances, qu'il chasse loing de soy l'auarice et l'ambition, pestes des belles ames; qu'il se rende capable des affaires de ses suiets, leur donne audience et tiene les anciennes Ordonnances en vigueur, car en elles est le salut des respubliques.

Empesche le plus que tu pourras d'en faire des nouvelles, de crainte d'introduire la corruption, et que l'Estat, fondé sur les vieilles loix, ne soit ruiné par autres subsequentes.

C'est pourquoy un grand philosophe desiroit trois choses au Prince, qu'il fut capitaine, iuge et prestre, et auoit raison, puisqu'en ces trois la gist l'honneur, la grandeur et la seureté des Estats et des Princes.

Quel contentement est-ce a un bon Prince de voir ses suiets en profonde paix par l'ordre de sa bonne iustice.

Quelle gloire de voir ses voisins le rechercher chez luy et l'eslire arbitre de leurs différens ?

Non, Cyrus, quand ie considere, a part moy, le peu que i'ai fait en ma vie, ie ne puis que ie ne leue les mains

au ciel pour remercier les dieux de ce que, par la volonté qu'ils m'en ont inspirée, j'ai tellement administré la justice a mes suiets, que par ce moyen ie ne me suis pas seulement rendu absolu, aimé et cheri d'eux, favori et recherché de mes voisins, mais, qui plus est, j'ay vaincu tous mes ennemys et les ay forcés par apres d'auoir recours a moy pour apaiser leurs querelles particulieres ou domestiques.

Et pour cela ie ne te donneray que deux preceptes tres utiles a suiure et fort faciles a exercer : le premier, rendre a chacun ce qui luy appartient et ne faire tort à personne; l'autre, ne violer jamais la foy que tu auras donnée, car il n'y a rien de plus digne a un Prince que de n'offenser personne et de plus beau que de garder la foy sans laquelle la justice ne peut estre rendue, les royaumes se perdent et la seureté ciuile se dissout.

Comment pourrait il rendre iustice aux autres s'il est iniuste a soy-même? Offenser est ravir le bien des particuliers, flaitrir l'honneur des hommes, les tenir pour esclaves, leur oster la vie pour auoir leur bien, les chastier sans auoir peché, raurir l'honneur des femmes mariées, violer les vierges, saccager les temples, tyranniser les peuples par impots et exactions, fouler la vertu aux pieds, etablir le vice, bref aller contre les loix de Dieu et de Nature; doncques il ne regnera plus, il perira!

Quelle honte qu'un homme esleué en telle dignité, un dieu en terre, soit fait homme, priué d'honneur, sans nom? Ah! que la mort est bien plus honorable, plus douce et plus desirable que la perte de cet homme, de cette souueraineté!

Si tu me dis qu'il s'en rencontre asses a qui ces actes sont ordinaires et familiers, et pour cela ne sont point de-

cheus de leur grandeur et que i'en ay moy même souuent usé de telle sorte; ie te reponds que Dieu l'a ainsy voulu pour faire esclater sa gloire et sa prouidence, car il n'a pas voulu punir tels Princes pour apprendre au peuple qu'ils sont les fleaux de son ire et les verges avec lesquelles il chatie leur mesconnoissance; mais tu ne scay pas aussy ce qu'il reserue aux ministres de ses vengeancees et les tourmens qu'il leur prepare. Car sache que la grandeur de ces Princes comme elle n'est bastie que dans le sang de leurs suiects, aussy ce mesme sang qui en crie vengeance au ciel sera cause quelque iour de la ruine entiere de tels monarques !

Quant à moy, i'accuse librement mes defauts et connois assez auoir abusé des graces que cette main celeste m'a desparties; mais qui n'y eust esté forcé, entrant dans un royaume dont les suiets m'estoient ennemis et tous les voisins contraires (1): touiours entreprises sur ma personne, touiours mon bien au pillage, touiours trahy et par conséquent sans moyen de me maintenir; pour le moins, ie remercie Sa Maiesté tres haute de ce que, donnant la paix a mes peuples et a moy, il m'a fait aussy la grace d'oublier mes desbauches passées et m'a donné de quoy me contenir en ma dignité et la maintenir. N'ayant iamais rien entrepris que par contrainte, ainsy que i'ay tesmoigné a mes suiects par les remises que ie leur ay faites de toutes nouvelles charges et impositions, me contentant des anciennes ordonnées pour la manutention de l'État, et pouuoir defendre ceux qui m'ont été baillés en garde, car *le salut du peuple est la loy souueraine des Estats.*

Ainsy tout Prince qui viura en cette sorte ne perira

1) Allusion à la Fronde.

iamais; les benedictions du ciel tombent sur sa teste à tout moment et celles du peuple luy conseruent les graces de Dieu , car *ordinairement la voix commune est celle de l'Eternel*. Mais la foy est celle qui parfait l'armée, qui entretient les societés , qui conserue les royaumes, qui distingue les hommes dans les bestes , bref c'est la vie de la société ciuile; partant elle doit être inuiolablement gardée . voire mesme aux ennemys.

Celuy qui cheminera en intégrité, s'il a juré, fut-ce à son dam , il ne faussera point son serment; malheur sur le Prince qui n'en a point et qui la viole , sous esperance de regner, croyant que tout ce qu'il veut luy soit loisible; malheur encore sur celuy qui établit l'assurance de sa personne sur l'infidelité, qui promet et jure avec intention de faire tout le contraire, qui ne s'en sert que pour surprendre et tromper tous ceux qui se fient en luy, et qui s'établit sur maxime de promettre tout et ne rien accomplir.

Je louë Dieu qu'on ne me scauroit iamais reprocher d'auoir failly a la foy que j'ay promise, encore que j'y aye esté trompé par plusieurs fois. et m'en raporte a mes ennemys mesme.

C'est pourquoy, ie te conjure, autant qu'il est possible que tu ne te départes iamais de la foy que tu auras donnée; gardes la infailliblement a qui que ce soit et te rends digne successeur de cette gloire que ton pere s'est acquise.

Les dieux oyent, voyent et scauent tout; les plus secrets replis des cœurs leurs sont ouuerts.

Tu me diras qu'il est parfois necessaire au Prince de n'estre pas si religieux a l'entretienement de cette foy publicque et de la iustice que celuy qui s'y voudra astreindre par trop, perdra son Estat ou du moins demeurera sans conqueste, qu'il viura sans credit, sans reputation

et sans estime dans le monde, bref que ce sera un homme sans nom.

Et pour quoy ? faut il pour des legeres vanités, pour des honneurs vains, tromper l'Eternel ? Croyons nous estre plus fins, ou mieux aduisés que les Dieux ? et que voulans tromper autruy, nous les puissions aussy tromper ? ce seroit une grande folie ; mais ie te veux satisfaire en cela et donner les reigles pour t'y bien conduire.

A la verité la iustice des Souuerains et leurs vertus marchent tout autrement que celle des particuliers ; i'auoue que la grande et pesante charge que le Prince porte luy donne des alleures plus larges et plus libres, que ce qui seroit iniuste a un autre est permis au souuerain et qu'il faut mesler la prudence avec la iustice pour bien regner ; mais ie te recommanderay aussy l'obseruance de trois conditions sans lesquelles le Prince ne peut se legitimement dispenser du frein de la iustice.

La premiere que ce soit pour la necessité de son Estat car, en ce cas, l'obligation mutuelle contraint le Prince a violer la loy commune.

L'autre que ce soit pour la conseruation de la personne du souuerain et pour se guarentir des entreprises, non pour s'agrandir et entreprendre sur autruy, car, en ce cas la, suivre la simplicité et le droit fil de la raison seroit souuent trahir l'Estat et le perdre.

Et la derniere que ce soit avec mesure et discretion sans en abuser, afin que les meschants ne prennent occasion d'autoriser leurs crimes, car ce seroit violer les loix d'hospitalité et te rendre odieux aux princes et peuples de la terre, et enfin attirer sur ton chef l'ire (1) de l'Eternel.

(1) Montausier emploie dans ses vers autographes ce mot qui commençait à vieillir : ma préface répond aux plus pointilleux scrupules.



Sous telles conditions , c'est a dire en telles necessités , le prince se dispensera de la justice ordinaire et avec raison , car qui peut viure parmy les ombrages des entreprises ? quelle assurance parmy des assassins ? quelle seureté entre des bourreaux ? Mais si sous ces pretextes tu voulais enfreindre la foy publique , par un traité stipulé soit avec tes suiects , soit avec des estrangers , encore que tu y eusses esté forcé , donne toy de garde que mal ne t'en aduienne.

Aucuns ont estimé la defiance estre necessaire aux princes et la dissimulation aussy , de quoy je ne m'esloigne pas de beaucoup aussy ; car bien qu'il semble que ce soit une leçon dangereuse et indigne d'une belle ame de se contrefaire , qu'il luy soit tres malaise de gehenner la liberté de ses affections et encore plus fascheux de n'estre iamais en repos et sans craindre toutes choses , toutefois ie tiens qu'un souuerain s'en doit seruir avec prudence.

Car le pariure est plus execrable que l'athée , d'autant que l'athée qui ne croit point en dieu ne luy fait point iniure , ne pensant point qu'il y en ait ; celui qui le scait bien le pariure par moquerie , de sorte que la perfidie en lui est coniointe avec une impieté et lascheté du cœur ; car celuy qui iure et trompe monstre euidentment qu'il se mocque de Dieu et ne craint que son ennemy.

Non que ie te desire persuader que tu te reposes entiere-ment sur la foy et parole de ceux qui l'auront fait une fois la guerre ; mais tu dois biaiser , ceder au temps et laisser passer beaucoup de choses qui en une autre saison se deuront faire autrement.

Non que ie veuille persuader d'entrer en apprehensiou de tes suiects , te deffier de leur fidelité et de leur seruir a craindre perpetuellement , car se seroit les faire entrer en iugement de ta foiblesse et defaut de courage.

Et vaudroit mieux tomber une fois que d'estre toujours en bransle.

Et en fait d'Etat il faut prendre cette résolution d'estre maistre ou rien du tout, car la souueraineté ne peut souffrir de diuision; elle n'a que ces deux extremes et point de milieu et l'ai toujours trouué par experience qu'il en faut venir la, d'autant que la crainte du mal offence beaucoup plus que le mal mesme.

Cette defiance, c'est à dire prudence mondaine, est tres necessaire à la conduite du Souuerain, d'autant plus que la trop grande credulité le ruine entierement.

Car estant l'œil et l'ame de son Estat, ses fautes sont congneües de tous et ne peuuent estre legeres et se fiant par tout, c'est sans doute qu'il s'expose au hasard de la honte et de la perte, conuiant par ce moyen tous les plus perdus d'entre tous les hommes d'entreprendre sur luy la voye de mal faire leur estant ouverte par la trop grande facilité du Prince.

Qu'il veille donc perpetuellement et qu'il ne s'arreste iamais aux discours que l'on lui fait; qu'il se garde de tous et de tout et se souuienne que si le front, les yeux et le visage sont suiets à mentir, la parole l'est beaucoup dauantage.

Si est ce toutefois qu'il faut que le Prince ayt quelque confident auquel il puisse communiquer fidellement et se fier de ses affaires, luy en communiquant et le secret et la conduite.

Le le trouue fort bon, pourueu que ce soit un seul auquel ie desire encore que tu faces rencontre de ces qualités sans lesquelles ie ne desire point que tu entres en confiance avec qui que ce soit, et quoy qu'il arriue, tiens

toy toujours sur les gardes, sans le faire paroistre de peur que si ton confident est une fois aussy scauant que toy en les affaires, il ne te puisse nuire, lorsque l'enuie l'en prendra.

Or tu cuiteras ce malheur, si tu prends pour confident un homme de bon lieu, d'autant qu'il est a croire que l'honneur de sa naissance et extraction le retiendra dauantage dans le respect des loix.

Et de vray les ames viles ne peuuent produire aucun acte magnanime.

Bien que ie ne fasse pas de doute que ceux la sont vrayment nobles qui sont vertueux et qu'il ne leur soit consequemment beaucoup deu, la vertu pouuant naistre en l'ame de qui que ce soit au monde. et en telle election le Prince donne un grand tesmoignage de son iugement.

Et apres que ce confident soit tres homme de bien et sans corruption. estant meilleur et beaucoup plus necessaire pour le salut d'un Estat qu'il y ait de bons conseillers que de bons princes.

La souueraineté ne pouuant estre iugée que par la vertu et de vray quelle honte luy seroit-ce de confier ses secrets et d'adiouter foy aux conseils des hommes de peu d'honneur !

Je veux en outre que ce soit un homme d'esprit naturellement porté aux affaires et qui aux occasions puisse agir et parler.

Et, surtout, garde toy de le prendre ou de le faire trop puissant, et non sans cause, car ceux qui sont nés de maisons illustres sont extraordinairement ambitieux, pleins de conuoitise et plus portés au commandement qu'à l'obeissance.

Occasion que si une fois ils auoient l'autorité et la force en la main, il dependroit d'eux de te recognoistre, car la souueraineté est si ialouse, que, qui est monté jusque la une fois, malaysement veut il descendre.

Et ceux qui viennent de bas lieu tiennent d'ordinaire de la corruption et de l'auarice qui est cause qu'on doit autant craindre la honte de ceux cy que la hardiesse de ceux la.

Mais celuy qui tiendra le milieu sera vrayement digne de garder le secret des Princes.

Il est vray que le choix n'en est aysé a faire, principalement en la corruption du siecle et ès cours des Princes; cela tenant aussy bien du hasard et de la fatalité des royaumes que le reste des actions des grands.

Il ne faut pourtant en abandonner l'estude et tout bon Prince emploiera a ce choix partie de son soing comme estant aussy la meilleure partie de son repos et de son salut.

Or, pour la dissimulation dont ie t'ay deia parlé, il est necessaire que ie t'en dise encore quelque chose.

A la verité elle est vicieuse aux particuliers, car elle porte en soy l'infidelité et la trahison et tout qui est de plus impur au monde : quelle apparence y a t il de faire dans nostre ame une litiere a tous vices ? et cela se fait lorsque nous protestons de parole et que dans le cœur nous detestons, lorsque nous promettons amitié a quelquun a qui en un mesme instant nous brassons secretement un moyen pour le perdre : bref, le nom en est si odieux qu'il donne de la honte et du blasme a ceux qui le seruent.

Toutesfois elle est tres necessaire au Prince qui scait bien

en user, soit en guerre contre ses ennemys, soit en paix a l'endroit de ses suiets et, quoy que avec plus de moderation. enuers des estrangers qui le visitent et tiens pour chose tres veritable que ceux qui ne s'en seruent a propos, ne scauroient aussy bien commander et trahissent souuent l'Estat et eux-mesmes.

Il est bien vray qu'il faut auoir de la dexterité a ne s'en point seruir avec impieté ou exces, car Dieu deteste ces actes.

Reparer les defaults de nostre esprit et de nostre courage, couvrir la necessité de la Couronne et celle des suiets, composer tous aduantages et surprises : ce n'est point offenser la loy, c'est bien agir et tres prudemment.

Que le Prince doneques pratique cet art : qu'il affecte apparemment la simplicité ; que ses actions soient naïfues et naturelles ; qu'il caresse indifféremment tous, et esloigne par discours la dissimulation et qu'aux petites choses il paroisse si franc et ouuert, qu'aux grandes il puisse estre estimé de mesme.

Et en cecy l'action du Prince est de consequence et puissante, car l'industrie et la prudence doiuent estre mises dextrement en lieu, principalement pour les pratiques et intelligences que tout Prince doit auoir dans les Estats voisins, amis, alliés, neutres ou ennemys, pour scauoir gagner le cœur des principaux d'un Estat et surtout des ministres et des plus auancés en dignités, en tirer les secrets ou par presents ou par paroles, et ainsy se mettre a couuert de l'orage, s'en destourner par la descouuerture des entreprises, et rendre la possession bien assurée.

C'est un traict de grand homme, au dire des politiques, pour la commodité des suiets d'user de l'artifice de la

parole, feindre et emporter, par subtilité et a temps, ce que la defiance des affaires empescheroit aucunement d'auoir, c'est a dire prendre a couuert ce qui ouuertement pourroit estre refusé.

Et a la verité, ce n'est grand faute (si faute il y a) de se seruir du temps et de l'occasion, pour destourner un plus grand mal comme un trouble, une reuolte generale, une mauuaise guerre ou bien quelque conspiration, car en ce cas la nature mesme nous oblige a la defense.

Si la meschanceté d'un suiet le porte, sans occasion quelconque a entreprendre sur la sacrée personne de son Prince, trouuera t'on estrange qu'il employe la dexterité de l'inuention pour s'en saisir, apres de bonnes preuues, et le faire punir, ie dis mesme sans regarder les formes de justice ?

Non, car en matiere d'Estat, l'execution doit touiours proceder et commencer par le chef, crainte de trop grande difficulté et de trop grand remuement et terminer en luy les troubles d'un royaume !

Blasmera t'on un bon Prince qui reprimera l'audace et l'insolence d'un sujet qui se voudra reuolter contre luy le contre carrer et lui faire teste ?

Non ! il faut le preuenir et n'attendre point qu'il se soit rendu inuincible et fasse la loy à son souuerain.

Accusera t on de tyrannie le Prince qui, voyant son Estat perdu, usera de son autorité pour auoir quelques deniers des plus accomodés, afin de se restablir et par ce moyen cuiten la ruine commune ?

Non, car chacun a part au peril commun et y doit contribuer selon son pouuoir : la necessité du Souuerain fait trouuer juste tout ce qui est utile au bien public.

Reprendra t'on le Prince qui voudra empescher ou abolir les droits usurpés par des particuliers, qui toutes-fois n'appartiennent qu'au seul Souuerain ?

Non, au contraire, la royauté estant induisible, les prerogatiues et les preeminences ne sont deues qu'a luy seul qui est le Souuerain.

Criera-t-on contre le Prince qui, pour commodité de son Estat ou pour detourner une funeste guerre, se saisira d'une bonne place frontiere et empechera qu'un autre s'en empare ?

Non ! car n'estant que tuteur de l'Estat il doit soigner que l'Estat ne perisse !

Et, en tout cela, le Prince ne doit estre accusé d'iniustice, ni prendre aucun mauuais nom, car on sçait bien que les plus grands exploits et les meilleurs exemples tiennent quelque chose de l'iniustice, laquelle toutes fois satisfait aux particuliers par le profit que le General en retire.

Et, aux affaires desesperées, le Prince doit suivre non ce qui est de beau a dire, mais ce qui est bon a executer.

Certes la necessité luy sert a cela d'une grande defense et ne peut-on dire que celuy-la soit meschant qui pesche par contrainte, estant impossible de brider la necessité par des loix puisqu'elle n'en a point ; mais adioustons que tout bon Prince ne se doit iamais porter a cette execution qu'avec larmes et que le regret qu'il en a et son desplaisir sont tels que le suiet prenne de la argument de mieux esperer a l'aduenir et autoriser ce qui se fait, voire se porter plus volontairement sur la consideration de la necessité du Prince.

Ainsy doit viure le bon Prince ; ainsy doit gouverner

l'Etat tout homme a qui Dieu a commis la garde des peuples; mais venons a la iustice qu'il doit rendre aux particuliers.

Tu es obligé de la faire toute entiere, sans acception de personne, sans faueur et sans support; tu es obligé de la faire rendre de mesme, par ceux que tu commettras a l'exercice des charges et dignités, et pourtant, tout ce qui sera digne de toy, iuge-le promptement.

Les peuples adorent les Princes qui sont prompts a faire iustice, droit et respect a tous.

Et toûiours te souuienne que tu es lieutenant du Grand Dieu et que tu dois rendre compte de tes actions a un plus grand que toy.

Ne refuse iamais personne qui voudra parler a toy; que la porte soit toûiours ouuerte a cet office; ne permet que le pauvre ny celuy qui est opprimé y heurte deux fois; sois affable et doux en tes paroles; tesmoigne la maiesté qui est en toy, car rien ne ruine tant les Princes que la fierté et l'arrogance; rien ne les fait tant mespriser que le refus de la parole: rien ne les destrone sitost que desnier iustice a ceux qui la demandent et auxquels ils la doiuent.

Que tes officiers soient de mesme; qu'ils soient tes suiets, non estrangers, faits et choisis de ta main, sans l'entremise d'autres, tout a temps, rien a perpetuité, car les hommes qui ont une autorité longue et perpetuelle, ne la quittent iamais que par le bouleuersement des Republiques.

Qu'ils soient gens de grande reputation, car il n'y a rien qui change sitost les Royaumes que lors que les indignes et gens de peu sont pourueus de charges honorables et que les gens de bien en soient rebutés.



Fais seuerement punir le vice et surtout ne pardonne a l'officier qui aura delinqué, car le Prince se charge des fautes de ses ministres, s'il ne les punit rigoureusement.

Establis la censure pour les charges publiques, seul moyen pour contenir chascun en son deuoir; que tes commissaires marchent par les Prouinces afin d'empescher les oppressions de ton peuple, car autrement les Princes sont tyrans, lorsqu'ils souffrent des charges iniustes et inutiles sur leurs suiets.

Ne permets que tes suiets entrent en querelle et en dispute; rends-t-en modérateur et arbitre, car apaiser les differens et esteindre les dissensions est acquerir la benediction de Dieu, et la bienueillance du peuple.

Reçois les plaintes d'un chascun, et ne te laisse preuenir par chose quelconque et, comme il est tres-iuste de chastier le vice, aussy souuiens-toy de punir la calomnie et de ne souffrir que le calomniateur viue, puisque c'est la perte de la société humaine.

Que tes loix soient inuiolables, bref regne en sorte que la posterité te puisse appeler les delices du genre humain, la fleur et l'honneur des Princes, ce qui l'arriuera, si tu gardes ces preceptes-cy et te rends agreable a Dieu par qui les Roys regnent et les Royaumes subsistent.

---

### III.

#### DE LA CLEMENCE.

Mais Cyrus, que dirons-nous de la clemence? car, bien qu'elle semble du tout contraire a la iustice et que l'une chastic et l'autre pardonne, toutefois elles ne different en aucune chose, au contraire s'entretiennent et doiuent accompagner les Princes comme prenant leur origine du ciel.

Il n'y a rien de si conuenable au Souuerain que la douceur, au Prince que la clemence et au Roy que la misericorde.

Et, pour cette occasion, aucuns se sont faits grands pontifes pour ne souiller leurs mains du sang humain.

Et certes il n'y a chose qui nous approche tant de la diuinité que cette vertu car, outre que c'est l'ornement de la Souueraineté, elle est encore la seureté de celuy qui l'exerce.

C'est pourquoy ie desire de toy qu'en toutes tes actions tu en uses et que tu l'establis dans le monde par le bon exemple de ta vie.

La cruauté est naturelle aux bestes; le propre des tyrans

et des voleurs est de tuer, massacrer et détruire, voler sous faux prétextes, asservir les hommes et ne trouver la paix que dans la solitude ou ils ne rencontrent plus rien à prendre ou ils ne trouvent plus rien à tuer !

Le premier qui assuétit les hommes par force et violence, établissant la principauté en Assyrie, fut le fils de Caïn, qui pour cette cause fut appelé le grand Veneur c'est à dire voleur et dépredateur.

Il s'en est trouvé de si barbares qu'ils ont désiré que les hommes ne fussent qu'un seul homme afin d'ôter d'un seul coup la vie à tous.

Est-ce une belle gloire au Prince d'ensanglanter ses mains de son semblable ?

Non, Cyrus, arrache cette opinion de ton cœur, et y établis la clemence. non pas que ie te persuade de laisser le vice impuni. mais ie desire que tu te portes aux chastiments des hommes en cette sorte ; les offenses qui regarderont un particulier, celles qui toucheront la personne doivent estre pardonnées non toutes fois avec tel mespris que cette indulgence obligeat tes sujets à penser mal de toy, car en toutes choses, le respect de la personne et de la dignité doit estre observée et pour ce les admonitions et la correction des paroles y sont tres necessaires ; mais ce qui regarde l'Etat et la dignité du Prince doit estre promptement et seuerement puni. *Le salut de la Respublique estant par dessus toutes choses.* Et en ceste execution sanguinaire use, ie te prie, de telles moderations que le sang du moindre de tes sujets te soit aussy precieux que celui du plus grand. Je desire encore de toy que ce soit le moins et le plus tard qu'il te sera possible d'autant que la haste trop grande en la punition des crimes tesmoigne

une affection affamée du sang humain ; ce qui ie te deffends sur tout.

Au contraire tiens pour chose veritable qu'il vaut mieux panser un membre malade que le couper.

Tu ne t'y laisseras iamais conduire que ce ne soit pour l'utilité publique , car tout chastiment doit tendre au bien general de tous et ne point estre attaché a la commodité particuliere de celui qui l'ordonne.

Que s'il y va quelque chose du tien , il ira d'auantage de ta faute , si tu ne tesmoigne du moins un grand desplaisir et de n'y estre venu que par la necessité ; ce que tu dois faire , non tant pour la consideration de la perte des meschants , qu'afin d'empescher que les autres perissent apres pour mesmes fautes ; mais que cela soit toujours donné a l'exemple et non a la vengeance , car ce n'est pas s'aymer soy-mesme que de se couper un bras ou une iambe ; procedes-y donc sans hayne et sans rancune ; et te souviennes que les temps des supplices sont marqués au Conseil de la Prouidence diuine : surtout ne t'esiois iamais de telles executions , car il n'est deu qu'aux bestes furieuses de se plaire au sang et au carnage ; aye toujours pitié des pauvres miserables , quoyque coupables , et te souviennes que la misere est commune ; prends garde que les supplices ne soient point forgés a piece nouvelle pour tourmenter les hommes.

N'inuente rien ; les communs et plus ordinaires aux republicques doiuent estre les plus usités , car tout homme qui en cherche d'autres s'offense soy-mesme et a bon droit est appellé bourreau ; et tiens pour chose certaine que ceux qui labourent le tourment et sement l'outrage les moissonnent a la fin.

Observe en outre que pour mesme crime le supplice ne soit point diners, ouy (1) esgaux en toutes choses, hors ce qui est des nobles, contre lesquels tu feras prendre plus doucement et plus modestement qu'a l'encontre du commun peuple.

En somme, ne cheris iamais occasion de faire perdre les hommes, car Dieu n'ayme point le Prince qui abbreuve ses poulmons du sang de ses suiets, car le sang des suiets est le propre sang du prince; fuis celle de les voir executer; les plus cruels tyrans, quoyqu'ils ayent ayiné les executions et supplices ne les ont toutes fois iamais voulu veoir.

Il est bien seant aux Prince de faire du bien aux bons et leur donner des recompenses; mais non pas se mesler du chastiment des vicieux, ouy bien les commettre aux iuges.

Considere aussy que la frequence et multiplicité des supplices est tres mauuaise et de perilleux exemple; peu de personnes les craignent; mais tous s'en offencent; c'est pourquoy une seule execution doit suffire; et, s'il se peut, que les supplices soient terminés en la personne d'un seul, c'est a dire que le seul chef souffre pour tout le reste.

Que l'Estat est heureux auquel les suiets vivent commodement ou un bon Prince commande, ou la iustice et la clemence sont en vigueur! ce Prince certes est en seureté de sa personne, parcequ'il est ayiné des siens qui le tiennent, l'honorent, et, s'il est permis de dire, l'adorent comme un Dieu, leur tuteur et leur pere; et, au lieu de le craindre, sont en perpetuelle apprehension pour luy qu'il ne luy aduienne quelque desastre.

(1) Faute et hardiesses grammaticales, provenant de l'improvisation maintenue sur la mise au net. Voir préface, explications.

Mais voicy une leçon qu'il te faut apprendre et bien practiquer qui est de te mettre en peine que rien ne se passe dans ton Estat que tu ne sçaches.

Et, en ce cas, ne descouure pas tout, car il faut souuent dissimuler ce qu'on sçait, accomoder les pardons aux fautes legeres, ainsy que la rigueur aux Grands et se contenter quelquefois de la repentance pour toute autre satisfaction.

Croy ton pere, Cyrus, qui, ayant passé par le destroit des difficultés du monde sçait ce qu'il dit, sçait ce qu'il doit faire; et ne te laisses iamais persuader a ceux qui te diront que la clemence amollit et enerue l'autorité du Souuerain et de son Estat; Ce sont des pestes a fuir sur toutes choses aux Princes desquelles la consideration est plus attachée a leur profit particulier qu'a l'honneur de leur maistre, car la clemence fortifie, donne credit et fait aymer le Prince; d'ou vient qu'aucun ne luy peut par apres desobeir, que toutes choses luy sont faciles et aysées a entreprendre et a executer; il n'y a aucune reuolte en ses Estats; la douceur y obtient ce que la rigueur feroit refuser; aussy sont-ils plus durables que tous autres.

Helas! de combien de misereres est entouré le Prince qui fonde ses autorités sur la violence d'un commandement et sur la mauuaise volonté du peuple; ce qu'il veut espan dre sur autruy luy tombe ordinairement sur la teste et il est tres necessaire que celuy craigne plusieurs que plusieurs craignent.

Cette vie est bien hazardeuse; elle n'est iamais a couuert, toùjours en branle, toùjours en hazard, toùjours a la veille de sa perte.

Que la clémence donc soit ton phare, soit ton ancre

sacrée et qu'elle soit ton azile et lieu de retraite ; et t'assures que le Prince, qui la porte gravée dans l'ame, ne se perdra jamais dans les difficultés et embarrasements du monde.

J'aurois a te dire beaucoup d'autres choses sur ce sujet ; mais ce seroit passer les termes de simples instructions ; aussy que ie t'ay donné des hommes qui ne l'abandonneront point ! et que tu as d'ailleurs de bons fiures qui sont les conseillers secrets et fideles lesquels tu dois veoir. Et surtout mon memoire journalier (1) qui t'apprendra ce que tu dois suivre et fuir !

---

(1) Allusion tout à fait directe aux mémoires de Louis XIV, qui, avant l'amplification de Péliçon, étaient un simple *mémoire journalier*.

IV.

DE LA MAGNANIMITÉ ET DE LA VAILLANCE.

Il reste a dire quelle doit estre la magnanimité et vail-  
lance du Prince, car la conduite du surplus est donnée  
a la prudence dont ie t'instruiroy cy-apres.

Cette magnanimité, Cyrus, est dependante de la cle-  
mence ou pour mieux dire la clemence despend d'elle et  
elle est la clemence mesme, car ce n'est autre chose qu'une  
grandeur de courage, a mespriser les iniures, pardonner  
les offenses, moderer ses passions et s'aneantir soy-mesme,  
s'il faut ainsy dire; chose non peu difficile, necessaire  
pourtant au Prince, pour bien regner.

Autrement, comment seroit-il possible que celuy peust  
regner et gouverner plusieurs qui ne se pourroit luy-  
mesme conduire? Et quelles loix pourroit-t-il establir pour  
le salut de la Respublique, n'en ayant point en ses actions?  
Quel ordre pourroit-il apporter en une confusion, s'il est  
en un perpetuel desreglement? et transport de luy-mesme,  
s'il n'a aucune moderation?

Les fortunes hautes et releuées ne sont deues qu'aux  
grands courages.



Rien n'est si indigne a un monarque que de s'attacher aux iniures et offenses particulieres, lesquelles s'euanouissent d'autant plus aysement qu'elles sont mesprisées et paroissent d'autant plus qu'on s'en formalise.

De les dissimuler et attendre couuertement le temps d'en prendre reuanche, c'est chose tres indigne, car qui y peut porter le Prince sinon la foiblesse de son courage, un mauuais naturel et une inclination a mal faire ?

Il faut que le Souuerain, si le ressentiment des affaires le picque de trop pres, se descouure et qu'il en tire vengeance a voies ouuertes.

Ainsy faisant connoistre la iustice et ses pretentions et la force de son courage, il sera estimé vrayment digne de commander !

Et de vray il est moins messeant a celuy qui est esleué en dignité de pardonner que de hayr, car l'un tient de la magnanimité et de la franchise, l'autre de la couardise et de la seruitude ; l'un c'est d'ou naist la vaillance, c'est a dire le courage, la prudence et la suffisance aux affaires de la guerre, si necessaire au Prince que sans cela il ne scauroit estre ny conseruer son Estat ; l'espée, disoient nos deuan- ciers, est la loy des Princes, qui leur fait accorder ce que l'iniuste tyrannie d'autruy leur feroit bien souuent refuser ; et de vray les Princes ne trouuent iamais personne qui entreprend de leur faire la loy, s'ils ne sont les plus faibles, ny point de iuges pour donner des bornes a leur ambition, en ce qui leur est necessaire et iuste.

Ce n'est pas qu'il soit iuste de suivre cette voye, pour bien regner, car iamais le Royaulme ne sera possible, ny le Prince en repos qui portera son ambition sur les Couronnes de ses voisins ou de ses amis et alliés.

Et de fait ie l'ay practiqué tout autrement, depuis que i'ai esté paisible, car les disputes et querelles que i'ay eues pour les bornes de mon Estat et droits de ma Couronne, ie les ay touiours voulu terminer par la voye de la iustice et n'ay iamais pris les armes pour auoir ce qui m'appartient ou conseruer ce que i'ay acquis, qu'apres que la iustice m'a esté desniée; aussy ce grand Dieu a tellement fauorisé mes entreprises que ie les ay touiours vaincus et par mer et par terre; ie leur ay emporté leur Estat, quand bon m'a semblé, et ie les ay touiours reduits et forcés a la necessité de me demander la paix, laquelle ie leur ay aussitost accordée, leur remettant en mesme temps la possession de leur bien, quoyqu'acquis par le droict des armes.

Or les armes sont tellement necessaires au Prince qu'autrement il ne sçauroit subsister ny son Estat aussy, car, soit que ses suiets se reuolent ou bien ses ennemys le veuillent enuahir, que fera-t-il sans armes? Comment est-ce qu'il se maintiendra? Comment pourra-t-il conseruer sa religion? Comment exercer la iustice?

Les armes seront donc les dernieres colonnes, mais non pas les plus foibles qui soustiendront les sceptres et qui, ioinctes avec les trois precedentes, rendront la Souueraineté et le Prince inesbranlables, un rocher d'airain qui resistera, qui brisera toutes difficultés, tous obstacles.

Les Roys et les Royaumes seront remplis d'honneur et de felicité; mais pour y paruenir, voyons quel doit estre un Prince, car ce n'est pas assez d'establir un Estat et le bien regler, si la personne qui le conduit et manie n'est pas digne de le posseder!

C'est pourquoy ie desire au Prince les manieres telle-

ment composées qu'il puisse estre pris pour un chef d'œuvre de nature.

Et n'est-il pas iuste que celuy-la excelle sur tous , qui a pouuoir et est par-dessus tous ?

Ouy, certes, car, s'il n'auoit aucune preeminence sur le commun, qui l'en distinguast, il ne meriteroit d'estre appellé Prince, n'estant personne au monde auquel ne se trouue quelque recommandable qualité en soy.

Tous les hommes naturellement parlent, tous se portent aux exercices, tant du corps que de l'esprit; mais leurs desportemens sont neantmoins bien esloignés et differens de ceux des Princes.

Tout bon Prince doit auoir une ame droicte, car la sagesse ne peut loger ailleurs, et c'est la chose dont il a le plus de besoing.

La maiesté c'est a dire grauité venerable, non forcée ny affectée, mais toute libre et naturelle, accompagnée d'une douceur, autorité graue, retenant du lieu de sa naissance.

L'autorité surtout, y est necessaire pour acquerir reputation et estime; l'adiouste qu'il doit estre sans arrogance, sans chagrin, de mesme toüiours egal, une face ouuerte, obligeante, qui puisse acquerir et attirer les hommes dignes d'honneur et de respect.

La liberalité luy est en outre tres necessaire; mais non la prodigalité, car, autant que l'une luy est necessaire et glorieuse, l'autre luy est miserable, ruineuse et pleine de honte; et certes, il n'y a rien tant indigne d'un grand Prince que de se faire seulement valoir par la superficie excessiue et inutile despense, d'autant plus que c'est humer le sang des suiects et tesmoigner une bassesse de courage, ce qui tourne le plus souuent a sa ruine, car de

là le peuple prend suiet de rebellion et de reuolte ; mais la liberalité qui se fait moderement par dons et bienfaits, ou pour recompenser des seruices, est toute louable et fait cherir celuy qui l'exerce, encore qu'il eust quelque qualité vicieuse.

Surtout ie desire que l'exces s'y soit iamais appelé ; autrement tout tourne en ruine ; le grand bastiment de l'Etat crousle ; cette ferme assurance du Prince s'esbrante et s'euanoit, car donner a tout propos c'est vouloir tout perdre d'autant que les cours des grands ne sont iamais sans demandeurs et sans nombre de sangsues qui ordinairement saoulent leur faim. et estanchent leur soif aux despens du pauvre peuple ; c'est pourquoy, en cecy, il est necessaire estre prudent et se rencontrent beaucoup plus d'hommes qui scauent et veulent prendre que donner, plus qui font les Tyrans que les Princes, car cette qualité se trouue ordinairement en la tyrannie.

Un prince prodigue ou liberal sans discretion est plus à craindre que l'auaire ; l'immoderée sagesse rebutte plus de gens qu'elle n'en acquiert.

C'est pourquoy ie conseilerois a ceux qui se meslent d'instruire les ieunes Princes de ne leur point imprimer tant cette liberalité en l'ame, qu'ils en demeurent prodigues par apres.

Les accoustumer a des largesses honnestes comme a des aumosnes aux pauvres et autres œuvres de charité. le le tiens tres bon et louable, tres necessaire, estant diuines, luy pouuant acquerir le ciel et la terre.

La chasteté luy est aussy non seulement louable mais tres necessaire et la paillardise estant plus dangereuse, plus insupportable aux suiets que la cruauté, que la

tyrannie , il se trouuera plus de Princes ruinés par ce vice que par tout autre dont ils ayent esté tachés , d'autant que la tyrannie et la cruauté retiennent les timides par la crainte ; mais la paillardise tire apres soy et la haine et le mespris.

Grande honte non seulement a un Souuerain , mais bien a tout l'Estat de veoir les femmes tenir le gouuernail du Royaume ou ceux qui gouuernent conduits et gouuernés par des femmes !

Ne te laisse iamais posséder a la cholere ni a la haine ; c'est un transport d'esprit qui transforme les hommes en bestes et sera touiours plus excusable a un Prince d'estre offensé que de haïr.

Meprise les iniures , comme indignes de l'ire et couroux d'un grand personnage ; mais sois curieux de la conseruation de ton honneur , car la grandeur du Souuerain despend de la reputation . n'estant vertueux qu'autant que l'opinion en demeure au peuple et te souuieunes que la louange ou le mauuais nom du Prince est transmis a la posterité.

Ayme la vertu et sa doctrine , cheris les gens doctes et de sens et les aduance ; approche-les de ta personne et fais que , sous ton regne , il prennent l'esprit a envie et qu'on puisse dire que tu as eu de grands hommes , car par ce moyen tu seras immortel et la posterité honorera tes cendres !

Or une des choses qui est requise au Prince est de prendre garde ou il fait son seiour et sa demeure , car , estant l'œil de son Estat , il se doit tenir en lieu dont il puisse promptement et commodement voir et scauoir ce qui se passe en son Royaume , et , pour ce faire ie te conseille de loger touiours au milieu , afin que de ce ciel la tu esclaires tous les coengs de tes terres.

Regarde a qui tu te communiqueras , a qui tu donneras acces pres de ta personne ; que ce soit, ie te prie , a des hommes de vertu et de merite.

Et a l'esgard du peuple , sois y un peu plus retenu , car se communiquer trop librement aux suiects est raualer la Maiesté Souueraine !

Ie remercie les dieux du contentement qu'ils me donnent de t'auoir fait tel que tu es , car en toy ie remarque , sans aucune vanité . toutes les belles qualités du corps et de l'ame qu'un Prince doit auoir , car , la grace de ton parler , la douceur de ta personne , la ciuilité de tes mœurs , la disposition de ton corps , la beauté de ta taille , ton adresse et ta force , l'industrie de ton esprit , la bonté de ton naturel ; bref , tout ce qu'il y a de souhaitable est tellement empraint en toy qu'il est impossible qu'un Prince qui aura ces perfections ne soit cheri de ses suiects.

Ne t'en glorifie point , Cyrus , car ce n'est l'œuure d'aucune main d'homme mais bien du tout puissant qui t'a ainsy rendu si accomply et pour sa gloire et pour le salut de ses peuples et pour le contentement de tes parens.

Que si tu viens a le mespriser , tiens pour chose certaine qu'aussitost cet Esprit Eternel t'abandonnera et te rendra le plus miserable et le plus abiect de toute la terre.

C'est pourquoy ie t'ay voulu repeter toutes ces qualités , afin que tu les tiennes comme nées avec toy et acquises par art et par estude et en remercies les Dieux et leur en rendes grace immortelle , car c'est de la haut d'ou toutes prosperités et toutes felicités decoullent sur les hommes , d'ou le secours descend , car qui peut icy bas , en terre , resister a la force du ciel ? nos Estats , nos thresors , nos hommes , nos forteresses , nos bras et toute l'industrie qu'on

y scauroit apporter sont armes trop faibles ; nostre recours doncques soit à luy, qui dispose de nos cœurs, a luy nostre retraite !

Mais a cela il faut ioindre la prudence humaine et s'instruire de la connoissance des peuples qui nous sont sujets et, bien que cette science soit plus necessaire a celuy qui usurpe un Estat ou qui y entre par election qu'a celuy que la nature appelle par la succession de ses ancestres, elle ne laisse toutes fois d'estre utile au vray et naturel Prince.

Car le peuple est de son naturel inconstant et leger, mutin, menteur, infidele, fier, insupportable, insolent en prosperité, abattu et lasche en l'affliction, amateur de toute vanité et nouveauté, bref un monstre a plusieurs testes : mais ce n'est pas assez, il le faut connoistre en particulier, car il s'en trouue de choleres, audacieux et guerriers, d'autres timides abandonnés aux ris et suiets aux femmes.

C'est ce que le Prince doit particulièrement connoistre pour les gouverner tous heureusement et de la il faut passer a la cognoissance de son Estat, scauoir sa forme, son etablissement et sa portée ; s'il est ancien ou nouvellement établi, s'il est eschu par succession ou par election ; s'il est acquis par loix ou par armes ; comment il est regi ; si c'est par coustume ou par autorité ; son estendue ; quels voisins il a ; quels moyens ; et ses formes et celles de ses voisins ; car, selon ces circonstances il faut manier les sceptres, serrer ou lascher les resnes de la domination.

De la naist la vertu et la reputation du Souuerain ; c'est d'ou vient son estime et d'ou il se rend redoutable et mesprisé ; mais, comme elle s'accroist et diminue par les actions qu'il fait durant son regne, et qu'il est impossible

qu'il agisse tout seul, il doit, sur toute chose, établir pres de sa personne, un conseil d'hommes vertueux et pour la guerre, car c'est l'ame de l'Etat, le cœur du Prince, le ressort mouuant de la souueraineté et d'ou se tire la reputation de sage aduisé et de bon Prince.

Oh ! qu'il seroit bien a desirer que le Prince eust une telle prudence qu'il n'eust affaire de celle de ses suiets ! ou qu'il fust tel qu'il ne pust estre vaincu de faueur ou passion quelconque ; on n'aurait que faire de loix ?... mais, d'autant que, quelque vertueux que soyent les Princes, il leur est neantmoins impossible de tout faire et que cette occasion necessite un certain nombre d'hommes pour estre leur conseil, ie desirerois qu'ils ehoisissent des seruiteurs si fideles et des amis si entiers, pour les assister, que les peuples fussent obligés a benir leur conduite et les estrangers a les admirer, car c'est une chose vrayement sacrée et diuine que donner bon conseil.

Il est donc a desirer que tout homme qui voudra entrer au cabinet du Prince soit fidele c'est a dire homme de bien, fort bien entendu en affaires d'Etat, tel recogneu et esprouué, d'autant que les afflictions sont les plus belles instructions et les plus assurees que les hommes puissent apprendre ; qu'il soit, outre cela, agé et meur pour descouuir, preuenir et preuoir les inconueniens et y remedier ; que ses conseils soient salutaires ; qu'il s'y porte librement et courageusement, sans dissimulation et flatterie ; et que ses discours et resolutions sont plus tost fondées sur l'estat des affaires que sur la fortune des Princes ; qu'il ne s'enquiere de l'ame ny des mouuements de son maistre ; qu'il se contente seulement de scauoir ce qui luy sera communiqué et le garde secretement, car, en fait d'Etat, le secret des resolutions est une piece de grande importance.



De tels conseillers se doit servir le Prince et les mettre en ieu , pour preuenir les occasions sans attendre que les affaires l'accablent.

Et de ce conseil despend ordinairement la seureté et la force de l'Estat, car c'est ou les guerres se deliberent, d'ou le fond pour les soutenir se tire , c'est a dire qu'en ce conseil on pourroit aux finances et aux necessités du royaume ; comment elles doiuent estre employées ; et quelle reserue peut estre faite pour subuenir a une necessité , sans recourir a son peuple !

L'ay touiours veu, Cyrus, et l'ai recogneu par experience qu'un bon Prince a des moyens assez pour maintenir et soutenir sa grandeur et son autorité avec honneur, sans charger ses suiets.

Le Domaine de la couronne et le patrimoine du souuerain aydent a cela , car c'est la premiere source de toute finance et . si ce reuenu seul pouuoit suffire , ie serois d'aduis que le Prince s'en contentast ; mais , au defect de cela , on peut legitiment establir des impositions sur toutes choses entrant et sortant hors l'Estat ; moyen ancien, general, iuste et legitime , puisque cette imposition soulage les suiets et augmente les tresors du Prince.

Les conquestes faites sur les ennemys, bien mesnagées par les loix , donnent un grand secours aux souuerains et soulagent merueilleusement leurs peuples.

Les dons , pensions , octroys et tributs des alliés , amys ou ennemys reconciliés et les aduantages acquis par les traités de paix ou de treues ou de contributions pendant la guerre sont encore de grande consideration.

Aucuns ont estimé estre indigne d'un Prince d'augmenter son domaine par le trafic, cela n'estant propre à ce

qu'ils disent, qu'aux banquiers ; mais ie ne le trouue point si ridicule , puisqu'il est pour la commodité et soulagement des suiets et que le Souuerain ne paroist , ni ne s'en mesle en façon quelconque , principalement ou les Estats sont marchands , car le Prince , sous ce pretexte . le peut fortifier merueilleusement par des armées qu'il dressera sur la mer , dont la solde se payera du profit de ce trafic et du coust de ceux qui y sont employés .

Outre que les suiets qui traficquent et traueillent sous le Prince s'enrichissent , et augmentent leur zele a l'endroit du Souuerain , seul moyen de la seureté et richesse des Grands ; et dauantage l'on en recoit cette commodité que tous les plus vicieux qui l'incommodent changent l'air de la nation , courent risque et s'en reuiennent meilleurs ou y perissent tout à fait .

L'autre et dernier moyen est le secours et ayde des suiets , c'est à dire les empruns et subsides qu'on leue sur eux et a celuy cy te conseille de n'y venir iamais qu'a regret , lorsque tous autres moyens manqueront et que la necessité pressera merueilleusement l'Etat .

C'est aux tyrans a ne scauoir poser aucunes bornes a leur conuoitise , car ils ne peuuent estre retenus par le moyen ny de la loy , ny de la crainte : le Prince legitime au contraire iuge en la moderation ; aussy ses commandemens rendent les siens prompts a l'assistance et il leur apprend que c'est crime de penser seulement a diminuer les tributs du Souuerain ou contraindre ses intentions .

Mais de quoy sert il de faire de grands amas de finances et les employer par apres mal apropos ? que deuiendra la maison du Prince , si les sangsues du peuple volent tous les deniers ? quoy la gendarmerie , si elle n'est payée ? qui

voudra secourir le public, si la recompense en est ostée ou desniée ? qui, les Princes, si les pensions et les gages ne sont acquittés ? et que deniendront en un mot les Estats, si les forteresses sont sans defense, les fortifications ruinées, et particuliers opprimés ?

Tous ces accidents arriuent aux royaumes ou les finances sont mal mesnagées et ou le Prince ne pouruoit a ses affaires, auantage dont les voisins se seruent et bien souuent les suiets aussy pour renuerser la souueraineté et par des reuoltes et par des entreprises secouer le joug de la Royauté et se rendre populaires.

Pour y remedier, Cyrus, rends toy capable de tes affaires ; ne t'en remets a personne ; fais iustice sans relasche ; vois (et responds) les requestes qui te seront presentées ; tiens le registre des finances ; fais une liste de tous les hommes vertueux et vaillants de toutes tes terres ; scache l'estat de tes armées : bref, que tout se passe par tes mains, et que, si la chose le merite, n'espargne point ta main a escrire et responds a ceux qui t'ecriront : car, par ce moyen, tu t'empescheras des trahisons, obligeant les nobles et le peuple et feras en sorte que tes Conseillers et tes Secretaires ne te scauroient tromper ny nuire.

Ainsy ont vescu, ont regné tous les grands Princes.

Ainsy ont conserué leurs Estats.

Mais voyons un peu ce qu'il faut faire aux armées, c'est a dire comment le Prince doit pouruoir a la seureté de sa personne.

---

V.

DE LA VAILLANCE.

Bien que la plus forte et la plus grande seureté du Prince consiste en l'affection de ses suiets, il est toutes fois necessaire, et pour l'autorité et pour la seureté du monarque et pour la maiesté de la monarchie, d'auoir des gens de guerre, tant pour la garde du Souuerain, que pour la conseruation du païs, car il n'y a iamais seureté entre les plus foibles et les plus forts et ne se void que trop de personnes qui remuent et brouillent dedans et dehors les grandes monarchies !

C'est pourquoy i'ay touiours trouué necessaire d'auoir un certain nombre assureé de gens de guerre, dont partie seroit ordinairement pres de ma personne (et ceux-la i'appelle mes gardes), l'autre qui fut logée en garnison es villes et lieux plus propres de mon Royaume, afin de composer promptement une armée, si la necessité m'y obligeroit, sans attendre le choc de mes ennemys, sans aussy toucher aux garnisons des frontieres ; car c'est une imprudence aux Princes de desarmer les frontieres et d'attendre a composer une armée, lorsqu'il la faudroit

auoir preste pour marcher contre l'ennemy, principalement pour chastier ou etouffer une soudaine rebellion ou un souleuement populaire ou resister a une entreprise et inuasion estrangeres ;

Et pour ce, il faut faire prouision de toutes choses necessaires a la guerre, munir les arsenaux et pouruoir aux forteresses et places frontieres ; cela est cause qu'on est iamais trop hasté d'attaquer un Estat qui est bien gardé et prest a toutes occurences.

La prudence vaut mieux que le repentir et il ne faut iamais s'opiniastres contre les resserts et mouuements secrets qui prouiennent de plus haut que nos sens.

Pour les Gardes, outre qu'elles seruent ordinairement, elles apportent encore de la terreur a ceux qui, possédés de quelque mauuais demon, voudroient entreprendre sur la personne du Prince : d'où naist la seureté.

Un ancien monarque a fort bien dit que le Prince pourra viure asseuré sans armées, s'il commande a ses suiets comme un bon pere commande a ses enfans, et ie le veux croire ; mais il y a trop de danger a l'essayer et d'imprudence de s'y fier, car la volonté du peuple est trop legere pour y asseoir une entiere assurance.

Le scay a la verité que les Potentats souuerains n'ont point de fondemens si asseurés pour establir leur repos, leur autorité et l'assurance de leur personne que l'amitié des peuples ; et les choses qui obligent le plus le suiet au Souuerain sont la douceur et la moderation. la descharge des subsides, la largesse des dons et de la liberalité ; mais qui te pourra asseurer de cette beste furieuse, puisqu'il s'en rencontre assez pamy cette multitude a qui la gratification et la recompense est le suiet de rebellion et qui,

au lieu d'amitié et reconnoissance, portent de mauuais desseins dans l'ame contre leur bienfacteur?

Tu me peux dire que tu y apporteras l'autorité qui est l'appuy des Estats et la forteresse uniuerselle du Prince et qui leur fait auoir raison de ceux qui l'osent mespriser ; ie le veux bien et te le conseille, car l'autorité d'un front assuré et la fermeté d'un courage viril et la resolution conuenable a la Maiesté royalle doiuent estre les foudres et terreurs qui dissipent cette gigantomachie et ecrasent les legions mutines ; mais fais-le avec telle grace qu'elle puisse produire l'amour, le respect et la crainte qui rendront un Prince redoutable et la monarchie hors de peril, car la bienueillance et l'autorité sont les principales colonnes qui soustiennent un Prince, car si la haine prend pied en tes suiets, tu courras une grande risque !

Pour acquerir cette autorité, il est necessaire d'apporter en la forme du commandement la seuerité, au lieu de la trop grande douceur et facilité qui t'est naturelle, affin d'eüter le mespris auquel le peuple n'est que par trop enclin, et par le chastiment des vices tu fairs perdre l'esperance d'impunité, tout cela par le moyen de la iustice, si faire se peut.

Et apres, la coustume y est acquise, car ce qui fait estimer le Prince est qu'il se maintient touiours en assiette ferme et assurée, et void, sans craindre, l'observation des loix et des coutumes anciennes, sans se ieter sur la mutation si dangereuse aux Republicques.

Et pour finir, le Souuerain doit touiours tenir en main le timon de l'Estat et les resnes du gouuernement, c'est a dire estre absolu sans communiquer son pouuoir a personne ; car celuy qui quitte tant soit peu de son autorité

se ruine sans espoir de restablissement ; occasion pour quoy il se doit bien empescher d'agrandir par trop aucun de ses suiets , ne continuer ou perpetuer iamais les charges et offices.

Que si par hazard il y auoit quelqu'un d'entre ses peuples qui fust si asseuré qu'il se voulust rendre esgal a luy ou du moins trancher du puissant dans ses Terres , il ne sera point iniuste ny hors de propos de le raualer et luy apprendre doucement la connoissance de soy-mesime ; par ce moyen , l'Etat sera paisible et le Souuerain en repos.

Encore beaucoup s'il se peut abstenir des vices qui portent ordinairement les monarchies par-terre scauoir le mespris et la haine ; or ces deux procedent de la cruauté et du pouuoir absolu que le Prince s'attribue , se donnant la liberté de tout faire ; ce que ie te deffends sur toutes choses , car n'estant que tuteur et gardien de la respublique , regarde quel compte tu dois un iour rendre au peuple en apres.

Des exactions et charges que le peuple porte vient le sang et la vie des pauures suiets et en cela il te faut conduire de telle sorte que les domaines te suffisent pour ton entretien , si faire se peut . sans establir nouvelles charges qu'a ton extreme necessité.

Dauantage de la rigueur des supplices a profit des confiscations : fuis cela , comme chose indigne d'un grand courage ; n'establis iamais ton profit sur la perte des hommes ; que si la necessité t'oblige au chatiment des crimes , porte-t-y toüiours a regret : donne le a l'exemple et non a l'auarice ; et remets le bien aux heritiers.

C'est d'ou procede ordinairement le mespris qu'on fait des Princes, qui n'est autre chose qu'une sinistre et vile opinion du monarque et de la monarchie, qui est mort des Estats comme l'autorité en est la vie.

Il est vray que les legitimes Princes tombent fort rarement en ces inconueniens, si leur mauuais deportemens, leur prostitution et leur faineantise ne les y portent, aussy est-ce a quoy il faut bien prendre garde, car si ton gouuernement est lasche, effeminé et sans tenue, ou les mœurs tellement corrompues que tu sois en abomination au monde, tu dois tenir pour chose toute certaine qu'il y aura de la reuolte en ton Estat, d'autant que les suiets se rendent insolents, lorsque les Princes n'ont soing de leurs affaires, principalement si leurs entreprises ne sont heureuses, ou s'ils n'ont point d'enfans, grand appuy des monarchies.

Tu as de grands et beaux pretextes a suiure et un grand exemple en moi pour te former, car te prescrire tout ce qui est du deuoir et de la conduite du Souuerain, c'est chose impossible, et cela consiste autant a faire qu'a faire point.

Voila pour te conduire en paix; voyons ce que tu dois faire en guerre.

Les guerres, Cyrus, sont ou estrangeres ou domestiques, naissent pour diuerses causes; les unes sont necessaires parce qu'elles conseruent et augmentent l'Estat; les autres sont a fuir d'autant qu'elles conduisent les monarchies a une eternelle, entiere et assuree desolation.

Les necessaires sont les premieres, ainsy appelées parce qu'il s'y agit de la foy et du salut du peuple ou de la purgation des mauuais humeurs de l'Estat, estant necessaire



de jecter les plus vicieux d'entre les suiets sur l'estranger, pour maintenir le reste en santé et bonne temperature; et l'expérience nous montre que les armes produisent de plus heureux et puissants effets sur les terres de nos ennemis que sur les nostres mesmes; et n'y a si beau triomphe que celuy que l'on va chercher au loing.

En celles-cy plusieurs choses sont a desirer : la premiere est le pretexte d'entreprendre, qui doit toujours estre fondé en iustice, afin que les peuples et les Princes voisins et les alliés ne se bandent contre l'entrepreneur et que le Dieu des armées ne l'abandonne au milieu de sa course.

C'est pourquoy garde-toy bien d'estimer que le bon droit soit aux armes, que le plus fort doit faire la loy au plus foible. car, si tu as pour pretexte et pour but ton ambition et non la iustice, toutes choses te succederont a contre-pied.

La deuxieme est la necessité certes si puissante qu'il n'y a aucune loy qui luy puisse resister; et elle consiste en la defense de l'honneur et de la vie et de la liberté des suiets et de la patric.

Et la derniere, que la guerre soit entreprise pour une bonne fin.

Les maledictions qui accompagnent souvent les guerres, les oppressions et les violences qui se commettent sont telles que la seule pensée en est lamentable, outre la honte, le blâme et la perte bien souvent que leurs auteurs recoivent. C'est pourquoy tout bon et iuste Prince se contraindra en moderation, sans en entreprendre aucune, si faire se peut; car, quelque iuste qu'elle soit, elle est toujours detestable.

Mais il ne faut pas pourtant que les Princes souffrent

une iniure, s'ils ne veulent bien tost recevoir la loy d'auteur et estre reduit en seruitude.

Or, en cette necessité, la premiere chose dont on se doit munir sont des deniers qui sont les nerfs et la vie de la guerre. Et proprement sont ainsi appelés, parce que leur office est de mesme qu'au corps humain qui ne peut subsister, si le sang en est osté.

Et pour ce ie te conseille de faire prouision, en temps de paix, de toutes les choses qui te sont necessaires a la guerre et faire une si bonne espargne que tu ne sois iamais contraint d'opprimer tes suiets ny courir aux emprunts sur tes voisins. Non que ie desire que tu fasses amas de si grands thresors que la maiesté de ta Maison et de ton Estat en soit auilie; mais seulement qu'en conseruant l'honneur qui est dû aux Princes, tu mettes a part quelque chose pour ta necessité.

La deuxieme est d'auoir des munitions et des armes, car il ne faut pas entreprendre une guerre pour en demeurer a my chemin et y perir sans defence faute d'armes, sans combattre a cause du manque des choses necessaires a la vie : les Royaumes perissent auxquels les gens d'armes sont sans viures.

Et la derniere : des hommes, c'est a dire de bons capitaines et des bons soldats.

Et cette maniere estant bien obseruée, il est sans doute que tout Prince qui entreprendra la guerre, fauorisé de la iustice de sa cause, vaincra ses ennemys, viendra a bout de toutes ses entreprises et conduira ses desseins a l'honneur.

Aux choix des hommes il faut que la prudence y ioue son tout; que le Prince prenne toüjours ses suiets pour

composer ses armées plustost que des estrangers, car, outre qu'on est mieux serui il les pousse et les rend capable a la defence et les oblige par ces moyens.

Le sçay qu'il y en a qui tiennent que les armées doiuent estre composées d'estrangers, afin d'espargner le sang des suiets; mon opinion est toute au contraire : i'ay assez de raison pour la soustenir, si i'auois a la disputer, mais ce pretexte est fondé sur l'experience; nous n'allons point a la boucherie, pour y faire egorger les soldats; nous allons a la guerre pour battre nos ennemis, les vaincre et auoir raison de l'offense qui nous a esté faite.

L'adiouste que les plus grandes armées ne sont pas les meilleures. La multitude apporte souuent plus de dommage qu'elle n'apporte de profit et la force gist au cœur et a la volonté des hommes, non au nombre. Ayez donc de bons soldats, c'est assez.

Bons soldats i'appelle ceux qui sçauent bien obeir a leur chef et qui ont fait preuue de leur valeur, car de quoy seruira a un bon capitaine d'auoir nombre de braues hommes et courageux s'ils ne veulent faire ce qu'il leur commandera? s'ils ne veulent faire ce qu'ils doiuent?

Les vieux soldats, c'est a dire ceux qui ont veu d'autres guerres feront touiours mieux que les nouveaux venus, soit pour les exercices, soit pour la discipline.

Quant aux chefs ie desire aux armées la presence du Prince sur toutes choses, car, outre que, par ce moyen, les ialousies des grands cessent, les soldats s'exposent plus librement et courageusement aux hazards, lorsqu'ils voyent que leurs faits d'armes sont veus et estimés de leur Souuerain; et bien souuent la honte a retenu l'armée fuiarde, voyant la presence de leur Prince et la crainte qu'il ne tombast en danger.

Aucuns ont creu que le Prince ne deuoit bouger de son cabinet et commander seulement, sans s'exposer au fait des armes. Ie le trouue bon a un vieillard qui ne peut monter a cheual, a un Prince qui est malade ou a celuy qui a diuerses armées sur pied, parce que son age, sa disposition et ses ans ne le peuuent plus permettre; mais celuy qui est en son orient et qui tient toüiours une puissante armée pour fondre la ou il voudra, il faut par necessité qu'il la conduise et qu'il la commande, sans la commettre a un lieutenant qui, a la moindre occasion, se pourroit faire maistre du Prince et de la monarchie par l'autorité qu'il s'en sera acquise sur les soldats, estant tres veritable que celuy est maistre de l'Estat qui est maistre des armées.

Il faut tenir pour bon aux Grands et pour maxime militaire que le general ne doit iamais combattre s'il n'y est forcé, puisqu'en la perte de sa personne consiste l'entiere ruine de l'Estat, que la mort d'un chef valeureux et de grande reputation est la perte de l'armée; la teste bas, les membres tremblent et la vie s'enuole.

Aussy ie t'y apporte la necessité qui consiste a desesperer du succes ou a faire cesser les ialousies, diuisions et partialités ordinaires entre ceux qui s'estiment de meême autorité, de reputation egale et aussy capables l'un que l'autre; lesquelles choses traident ordinairement une perilleuse conséquence; et la presumption d'egalité engendre coustumierement une dangereuse ialousie entre les Grands, d'ou vient que l'opinion qu'on conçoit de ses forces et de sa propre valeur, iointe a une obstination de ne rien ceder a son compaignon, est la ruine des armées.

Ie trouue fort bon un Conseil pres du Prince; mais il doit estre composé d'hommes sages, car en guerre l'on ne

pense jamais qu'une fois. La faute en guerre, disoient nos peres, est pire que la mort, parce qu'elle nous rault l'honneur qui doit estre plus cher que la vie. C'est pourquoy il faut considerer l'euenement, sur toutes choses.

La vigilance et le bouheur y seruent merueilleusement.

On ne doit jamais perdre une seule occasion de bien faire.

Il ne faut mespriser les bruits ou les aduertissements soient vrays, soient faux, car ils seruent touiours et l'ay touiours recogneu que la pluspart des Princes se perdent pour mespriser les aduis qui leur sont donnés.

Moins faut-il se lasser, quand on est entrain; et surtout n'entrer point au mespris de l'ennemy, car c'est se trahir soy-mesme; au contraire il est necessaire de l'estimer, afin de grossir le courage des soldats et les resoudre au combat pour la gloire de la victoire.

Il faut fuir la bataille, tant que faire se peut, et ne subir jamais le hazard, si l'on n'y recognoist un grand aduantage et s'il n'y a plus de profit apparent pour nous dans la victoire que de perte en la desroute aux ennemys et touiours le plus tard qu'on pourra, c'est a dire si l'on n'y est pas forcé d'une necessité presente ou par l'ennemy ou par une propre necessité des deniers, des viures, et si vos hommes ne vous abandonnent; et pour cela l'on doit consulter le lieu du combat: avec qui on a a combattre; la façon la plus aduantageuse pour emporter la victoire; et a cette fin mettre tout en ieu et ne reseruer aucune chose derriere la dexterité, l'industrie, la ruse, la surprise; seauoir l'estat des affaires des ennemys et leurs forces, leurs desseins, leurs mœurs et façon de vie, bref l'ordre de leur combat; estant aux mains, demeurer touiours fermes,

ne s'ébranler ny de la perte des siens, ny de la desroutte de ses ennemys; suivre le train de la victoire chaudement sans s'amuser a la pillerie; ne donner aucune relasche a l'ennemy de peur que, venant a se rallier, il deuienne apres maistre de la place, comme il arriue parfois; mais use sagement de la victoire; l'ennemy hors du champ est-il en fuite? fais luy un pont d'argent pour passer, sans le harceler plus outre, car il fait tres dangereux combattre un parti qui n'a pour conseil que le desespoir et pour richesses que leurs armes, leurs cheuaux et ordinairement, pour ne tomber aux mains de ceux qu'on craint, on vient mesme a ne point craindre la mort; la perte ne doit iamais estre estimée legere, et ce que tout bon Prince a affaire la dessus c'est de la restablir; assembler promptement nouvelles forces et nouveaux secours; et ne se rendre iamais qu'aucc l'espée a la main et aucc la gloire, si la paix ne tire les armes de la main de ceux qui les ont.

Je conseille a tout Prince, auant que de hazarder une bataille, d'estre assureé d'un autre corps d'armée qui puisse estre pret a se mettre incontinent aux champs, si la necessité le requiert et demande. Et tout Souuerain le peut et le doit faire, soit des forces de son Estat, soit de celles de ses suiets; et pour ce, ie tiens les alliances tres necessaires, principalement si elles sont offensiuës et defensiuës comme nous les faisons a present.

Je t'en laisse de toutes faites, assez fortes pour te maintenir; conserues les; c'est un thresor inestimable et un heritage bien assureé, car ordinairement, lorsque les affaires sont les plus desesperées, ce sont les instruments de la paix qui doit estre la fin de tout bon et iuste Prince; les alliés sont arbitres des differends et font la iustice par la

voje de douceur et d'amitié que les Grands ont accoustumé d'aller chercher a la pointe de leur espée.

Mais la guerre domestique, c'est a dire la civile est beaucoup plus a craindre.

Car ce sont renuersements qui portent les monarchies par terre ; elles detournent l'affection des peuples de l'obeissance du Souuerain , ruinent ses prouinces, epuisent ses finances et consomment ses forces ; on ne voit que souleuement de tous endroits, que rebellions ; que seditions, qu'entreprises, impietés, cruautés et meurtres avec impunité ; le souuerain mesprisé, les loix sont forcées ; bref une confusion et en un mot une pire maladie d'Estat et le pis est que l'euenement ne peut estre que funeste et la victoire tres lamentable ; car si elle penche du costé du Prince, quelle licence ne prendra t il pas de se vanger de ses suiets ? si du costé du peuple et de ceux qui le conduisent, quelle sera leur insofence ? quelle leur audace ?

C'est bien que toutes choses a la fin se terminent a une entiere amnistie ; si est ce que la playe n'est pas si bien guarie que la cicatrice n'en paroisse encore ; et le Prince ne manquera iamais de se seruir de l'occasion pour chastier les autheurs de telles entreprises, comme certes ils sont punissables, sur tout, ayant donné suiet et entrée a un si cruel desordre.

Consideres, ie te prie, que la coniuration est contre la personne du Prince, punissable d'autant plus qu'il est l'oint de l'Eternel, sa viue image et son lieutenant en terre et le pere du peuple ; tout homme qui coniurera contre luy doit mourir ; chose si dangereuse et si deplorable qu'on n'y scauroit remedier, parce que ce ne sont que menées secretes dont la descouuerture est tres difficile ; touiours

entreprises sont masquées d'amitié et bon office par ceux auxquelles bien souuent nous nous confions le plus, et quelques remedes que l'on y apporte, ou quelque exacte rescherche qu'on en fasse, i'estime bien malaizé d'y pourvoir, car tout homme qui mesprise sa vie est maistre de celle d'autruy.

Si le Prince en fait rescherche couuerte, il ne la descouure iamais ; s'il interpose soubs main des personnes, pour observer les discours et les actions d'un chacun et luy redire, il sera trompé, ne sera iamais en repos et tombera dans le malheur d'une perpetuelle crainte, tellement preiudiciable qu'il estimera pour sa seureté luy estre necessaire de faire de son Estat un cimetiere des corps executés dont la pluspart seront peut estre innocens.

Le vray et seul moyen est de demeurer ferme, prendre garde a soy, chastier le chef, s'il se peut descouurrir, user de clemence au reste et surtout vivre en sorte que les suiets ne puissent prendre de la aucun pretexte pour autoriser le crime, ou en commettre un aultre, prenant encore les armes.

Quant aux trahisons, elle regardent directement l'Estat ; car c'est une entreprise secrete sur une place et il arriue parfois que celuy qui la veut executer ou qui la dresse est des premiers au Conseil des affaires : ce qui tombe ordinairement dans les ames lasches, souillées d'auarice et de perfidie, car il n'y a homme de bien qui en voulust user.

Pour y remedier, il faut apporter le glaiue de la iustice, sans remission, et faire continuellement veiller à la garde des fortresses, mesmes des frontieres, car dans le corps de l'Estat tout Prince bien aduisé n'en gardera iamais, ne seruant que de retraicte aux voleurs, merueilleusement a



craindre aux guerres civiles, inutiles aux estrangeres, d'autant qu'il se faut resondre a battre l'ennemy sur la frontiere, et luy empescher l'entrée de l'État tant qu'on pourra.

Mais, aux emotions et seditions populaires, il y faut proceder tout d'une autre sorte : la presence et la parole d'un homme d'autorité sert merueilleusement pour ramener le peuple a son deuoir ; et, en telle matiere, le Souuerain doit biaiser, se relascher de quelque chose et observer cette reigle civile de laisser aller plusieurs choses legeres pour gratifier le peuple, afin de luy pouuoir resister en choses plus grandes et le garder de faillir ; car, comme les bestes sauvages ne s'appriuoisent qu'en les flattant, ainsy le peuple ne se rallie que par douceur.

Le ne te puis assez dire combien il est dangereux de faire preuve de ses forces contre ses suiets, car si le suiet est vaincœur, il ne faut point faire de doute qu'il ne donne la loy au vaincu et si le Prince a l'aduantage, sans toutes fois qu'il vienne a bout de son entreprise, il se rend contemptible, donne occasion aux autres de se renolter et aux estrangers de l'affoiblir et a tous de le mespriser.

Je scay certes que d'obeir au plaisir de la multitude est un precipice tres glissant et que faire entrer un Prince en association et compagnie enuers ses suiets c'est, par une pernicieuse consequence, escorner l'autorité royale et renuerser ce qui doit seruir de loy fondamentale au repos du Royaume ; mais il est beaucoup plus dangereux de luy resister ouuertement, et, pour le gagner, il est mesme necessaire de luy accorder par force choses iniustes ; car tout ainsy que le Soleil se va couchant et leuant avec les astres et planetes, courant la mesme carriere, d'un mou-

uement rapide, et toutes fois ne laisse pas de faire son cours en arriere, reculant un peu apres, et biaisant entre les estoiles, et d'autant qu'il est monté plus haut se monstre plus petit, ainsy doit faire le sage Prince, a suiure en partie les volontés du peuple pour atteindre a ses desseins ; et comme le maistre du nauire ne se roidit iamais contre l'orage, mais gauchit tant qu'il peut ; ainsy tout Prince qui voudra resister a ses mouuements fatals, il se perdra (1).

Il les faut composer et apaiser avec prudence et industrie ; a cela la presence et la parole du Prince y sont fort requises apres toutefois que la sedition est apaisée, de crainte qu'a la fureur de l'acces il ne luy en prit mal.

Mais l'emotion passée, il se faut estudier a desunir les mutins ; les uns par promesse, les autres par gratification : les uns par crainte, les autres par chastiment ; et a tout cela y proceder par les voyes de la prudence, remuer le peuple insensiblement et tourner les plus puissants de vostre costé.

A cette occasion le Prince doit empescher de tout son pouuoir qu'il ne se dresse aucune faction, ni ligue en son Estat, car s'il admet en partie les diuisions entre les particuliers, sa ruine est incuitable ; il les doit assoupir en leur naissance, appaiser les querelles des Grands, remettre aux iuges les differends des mediocres, entretenir par la force les petits en deuoir ; que ce soit toutes fois sans affection et partialité, car si le Prince ne demeure ferme dans les loix de la iustice, au lieu d'eteindre le feu, il en allumera un plus grand.

(1) Ces deux splendides images homériques se retrouvent presque textuellement dans les *modèles d'écriture* du Grand Dauphin, tome I, Juvénal, fin de la préface, et *Maximes* de Montausier (Roux).

Il y en a qui te conseilleront d'entretenir des diuisions entre tes suiects , tout de mesme que les riottes entre les domestiques, te persuadant que par là , tu en seras mieux et plus fidelement serui. C'est une erreur qu'il ne faut point suiure, car le gouuernement d'une republique est tout autre que l'œconomie d'une famille priuée : en celle-cy tu peux licentier un seruiteur, luy baillant des gages, sans esbranler ta maison; en l'autre tu ne scaurois chasser un homme d'autorité sans esmouoir ton Estat et parfois sans le perdre.

Scaches que c'est une chose de perilleuse consequence à un souuerain de jetter au desespoir un Prince (1) ou Grand de son Estat, qui a moyen de se reuolter, si, sans aucun respect de son grade et de sa qualité, on le veut du tout opprimer.

Les Grands doiuent supporter beaucoup d'un roide seruiteur quand il est utile et ne faut point attendre à le regagner quand on l'a chassé ou perdu; une cicatrice trop violemment grattée se rouure aisement; un cœur magnanime ulcéré se ressent de mesme facilité d'un outrage ou desdain : c'est ce que l'experience fait connoistre : donne t'en donc bien de garde.

Le plus seur et salutaire conseil que ie te puisse donner en ces troubles domestiques et ciuiles est de retrancher le sujet de les esmouoir; s'ils procedent de ton gouuernement, compose toy par les vertus que ie t'ay desia ordonnées, en sorte que toute matiere soit ostée d'en venir a ces malheurs; s'ils viennent de la malice de tes suiects, coupe le pied de l'arbre, point le chef, pour rendre les membres inutiles.

(1) Allusion à la rebellion du Grand Condé.

Il n'y a que deux moyens pour venir a bout des guerres ciuiles : fleschir ou rompre, c'est a dire l'accord ou la victoire.

Je te conseille la douceur ; mais si celle la est inutile , aportes y la rigueur des armes et pour cela n'use point de remise ni de dilation , car toute esperance de bonne issue consiste en la celerité ; et qui ne prend au poil l'occasion se rend suiet a reproches et a mocqueries ; une temeraire entreprise se ruine d'elle mesme quand il vient du contraire ; mais si les entrepreneurs s'apercoient qu'on les craint , leur impunité passe en assurance.

S'il y a quelque ville qui se rende rebelle , apres auoir sommé les habitants de t'obeir, recognoistre leur deuoir et se contenter de ta clemence ou de ta misericorde , foudroie les murailles et ne pardonne a aucun de ceux qui auront fait les mutins contre ton autorité ; mais surtout aye le salut du peuple en recommandation singuliere et n'embrasse iamais le general dans ces executions.

Bref, montre toy Prince, te seruant partout de la iustice enuers tes suiets et de la force contre les ennemis ; or, pour ce faire , il faut chasser les flatteurs comme la plus cruelle peste des Grands , car il n'y a rien qui perde plus tost le Prince que de s'arrester aux discours et a la persuasion de ces monstres domestiques qui, desireux de se mettre en credit , donnent esperance a leurs affaires pour les troubler, pour les ietter aussy tost en la tyrannie, soit en les flattant de leur autorité souueraine , soit sur la liberté de leurs actions et de la les portent dans une ruine ineuitable , car c'est d'ou toutes sortes de maux et malheurs prennent leur origine ; les Royaumes sont ruinés, les peuples se souleuent ; on ne voit qu'oppressions et charges, bref qu'inuentions pernicieuses et dangereuses.

Pour y remedier, il faut que tu te donnes de garde de ceux qui t'approchent et que tu fasses connoistre a tous que la verité est plus agreable que la flatterie et partout que tu detestes tous ceux qui en useront en ton endroit.

En tes affaires, prends conseil des sages; mais surtout fais les resolutions en toy mesme, apres les auoir bien digerées sur les diuers aduis qui te seront proposés, car le meilleur conseil vient de la prudence du Prince; mais, comme cette prudence ne se peut acquerir que par l'experience et par la lecture des bons liures, ta ieunesse empeschant l'un, il est necessaire que tu t'occupes a l'autre, car nous sommes faits sages par les euenements d'autruy qui nous seruent du moins pour former nostre conduite sur les vertus de nos deuanciers; les liures sont des conseillers muets, mais tout fideles, desquels la plus grande partie des Grands se seruent ou se doiuent seruir pour apprendre a bien regner, uses en et ils te rendront digne pour scauoir bien commander.

Et pour ce qu'au cours de ton regne, il se pourra rencontrer que tes voisins auront de grandes querelles, et qu'en ces matieres il est tres difficile de se conseruer, estant tres necessaire de se ioinde ou assister un party ou l'autre ou bien de se rendre neutre, ie te diray encore ce mot sur ce suiet.

Tout Prince souuerain doit mesurer ses forces et regarder l'euenement des affaires.

S'il est le plus puissant de tous ses voisins et qu'il n'apprehende point le succes des armes, il se doit rendre neutre et s'entre mettre de composer ces differends, par ambassadeurs vers tous les deux, et se faire eslire arbitre de leurs differends et contentions, principalement s'il a

ligue avec eux et, en ce cas, la neutralité est louable et nécessaire, d'autant que le Prince conservera son Estat entier et outre cela ou s'acquiert la bonne volonté de ceux pour qui il s'employe, aussy que par mesme moyen il demeure possible et toujours sur pied ferme pour se defendre contre qui que ce soit qui le voudroit assaillir.

Que si les forces des autres Princes sont egales aux siennes, il faut sortir de la neutralité et se ioindre a l'une des deux parties et, en ce cas, considerer s'il y a alliance avec quelqu'un ou si tous les deux luy sont indifferents; car, au premier cas, il ne faut point consulter a qui est a faire, soit qu'il soit le plus fort ou qu'il soit le plus foible.

Que si l'indifference y est, on doit ceder a la iustice, se ranger du costé de celuy qui en a le plus et luy faire auoir raison de l'iniure qu'il croira luy auoir esté faite.

Mais s'il est plus foible de tous et que se ranger d'un costé ou d'autre soit perilleux, il doit considerer lequel des deux parties luy est le plus utile et nécessaire, car aucuns tiennent qu'il faut se ioindre au plus foible pour empescher que la fin de la guerre ne soit le commencement d'une autre, c'est a dire qu'apres que le plus victorieux aura subiugué l'un, il se fasse maistre de l'autre et cela semble iuste, car la seureté des Princes et des Republicques c'est un contrepoids esgal de puissance des uns et des autres; mais en matiere d'Estats, il faut estre le plus fort, autrement on seruira de proye au vainqueur; et, de fait, la grandeur d'un Prince n'est autre chose, a parler politiquement, que la ruine ou la diminution des voisins, sa force despendant de la foiblesse des autres.

Si donc tu es tel que tu ne puisses estre neutre, regarde

le bien de ton État; fais toy de la partie, le plus tard toutesfois qu'il te sera possible, c'est a dire apres la premiere necessité, afin que ton secours de quelque costé qu'il tourne soit utile a celuy a qui tu presteras tes armes, sans attendre la fin de la guerre; mais n'attends point a faire tes forces que tes voisins soient armés; au contraire, aussi tost qu'ils feront les leurs, fais aussy que la tienne soit preste et sur pied.

L'auois à te dire beaucoup de choses necessaires a la conduite, tant pour se defendre que pour attaquer, tant pour conseruer que pour acquerir, et usurper; combien il y a d'espece de souuerainetés; par quels moyens elles s'acquierent; comment on doit se conduire à l'endroit des cités regies par coustumes auant qu'elles ayent esté subiu-guées; des Estats qui s'acquierent par les armes et par la vertu; de ceux qu'on assubietit par la force ou par la fortune; comment les Principautés se doiuent mesurer et le Prince acquerir reputation; bref, comment il se doit conseruer; mais ie passerois les termes d'une simple *instruction* et i'ouurirai peut estre la voye à la tyrannie de laquelle ie te veux destourner tant qu'il me sera possible.

Dieu t'a fait la grace d'estre né Prince, d'entrer en mes Estats comme mon heritier: cette forme qui est la plus legitime et de plus de durée ne demande qu'une bonne douceur et un bon naturel; ie t'y vois porté et ie t'ai donné d'assez bonnes regles pour les suiure et t'y rendre excellent; mets les en pratique et tu verras le profict qui t'en reussira.

Outre cela, ie te laisse des gens doctes et gens de bien qui m'ont touiours serui et assisté fideles, a l'experience desquels i'ay commis mes affaires; ils ne t'abandonneront iamais, ie m'en assure; crois les et suis leurs conseils; ils

ne te seront point preiudiciables, car ces hommes sont toujours portés a ton bien : ne croy point que l'avarice les brouille ou que l'ambition les detourne de te bien conseiller, ils sont riches et les plus esleués en dignité ; puis leurs premieres ardeurs sont passées; ils ont le pied dans la fosse et ne pensent a autre chose qu'a bien mourir, c'est a dire, en bien seruant, emporter une reputation glorieuse.

La jeunesse desdaigne le poil blanc. Je l'ay fait aussy parfois; mais ça esté lorsque je ne connoissois point les hommes, que je voulois estre Souuerain et que toutes choses me faisoient ombrage : n'en fais pas de mesme : je te donne ceux-cy de ma main, prens-les et les cheris comme les plus cheres couronnes et les plus glorieux thresors que tu puisses auoir de ton pere.

Vis et regne, c'est mon vœu.

FIN

DES DEUX VOLUMES SPÉCIMENS DU *COURS ROYAL*

FAIT ORALEMENT PAR BOSSUET, MONTAUSIER ET HUET,

SUR LES MATERIAUX FOURNIS

PAR LES TRENTE INSTITUTEURS DAUPHINS

---



## TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
INTRODUCTION . . . . .	XI
Satire X de Juvénal en vers français . . . . .	LXI
PERSE EN PROSE. — Prologue, texte latin . . . . .	1
Remarques . . . . .	3
— Satire I, texte latin . . . . .	7
— Remarques . . . . .	11
— Satire II, texte latin . . . . .	15
— Remarques . . . . .	49
— Satire III, texte latin . . . . .	65
— Remarques . . . . .	69
— Satire IV, texte latin . . . . .	91
— Remarques . . . . .	93
— Satire V, texte latin . . . . .	115
— Remarques . . . . .	121
— Satire VI, texte latin . . . . .	171
— Remarques . . . . .	175
APPLICATIONS DES SATIRES. — Satire I . . . . .	189
— Satire II . . . . .	193
— Satire III . . . . .	195
— Satire IV . . . . .	197

	Pages.
MOTS DIFFICILES. — Satire I.....	199
— Satire II.....	201
— Satire III.....	202
— Satire IV.....	204
— Satire V.....	205
— Satire VI.....	207
SATIRES DE PERSE EN VERS FRANÇAIS. — Satire I.....	211
— Satire II.....	217
— Satire III.....	221
— Satire IV.....	227
— Satire V.....	231
— Satire VI.....	239
FRAGMENTS INÉDITS. — AVERTISSEMENT.....	243
— Platon.....	245
— Xenophon, Cyrus.....	246
— Lucrèce : liv. I.....	257
— — II.....	266
— — III.....	273
— — IV.....	280
— — V.....	287
— — VI.....	296
— Terence.....	299
INSTRUCTION AU PRINCE POUR BIEN RÉGNER. — INTRODUCTION.	303
— Cambyse à son fils Cyrus.....	305
— I De la piété.....	310
— II De la justice.....	317
— III De la clémence.....	332
— IV De la magnanimité et de la vaillance.....	338
— V De la vaillance.....	350

## NOTE DES IMPRIMEURS

---

*Nous répèterons ici, en ce qui concerne le Perse en prose, ce que nous avons dit à la fin du premier volume qui contenait les seize satires de Juvénal.*

*Les six satires de Perse (pages 1 à 209) ont été reproduites directement, avec les mêmes soins minutieux, sur les manuscrits originaux qui nous ont été confiés.*

*Le texte latin a été pris sur l'édition dite Variorum : Juvenalis et Persius (Lugd.-Batax., C. Schrevel, 1671).*

*A part quelques incorrections ou divergences orthographiques dont la responsabilité incombe uniquement aux scribes du Louvre et que nous avons corrigées, le texte français des manuscrits a été reproduit diplomatiquement, avec son orthographe.*

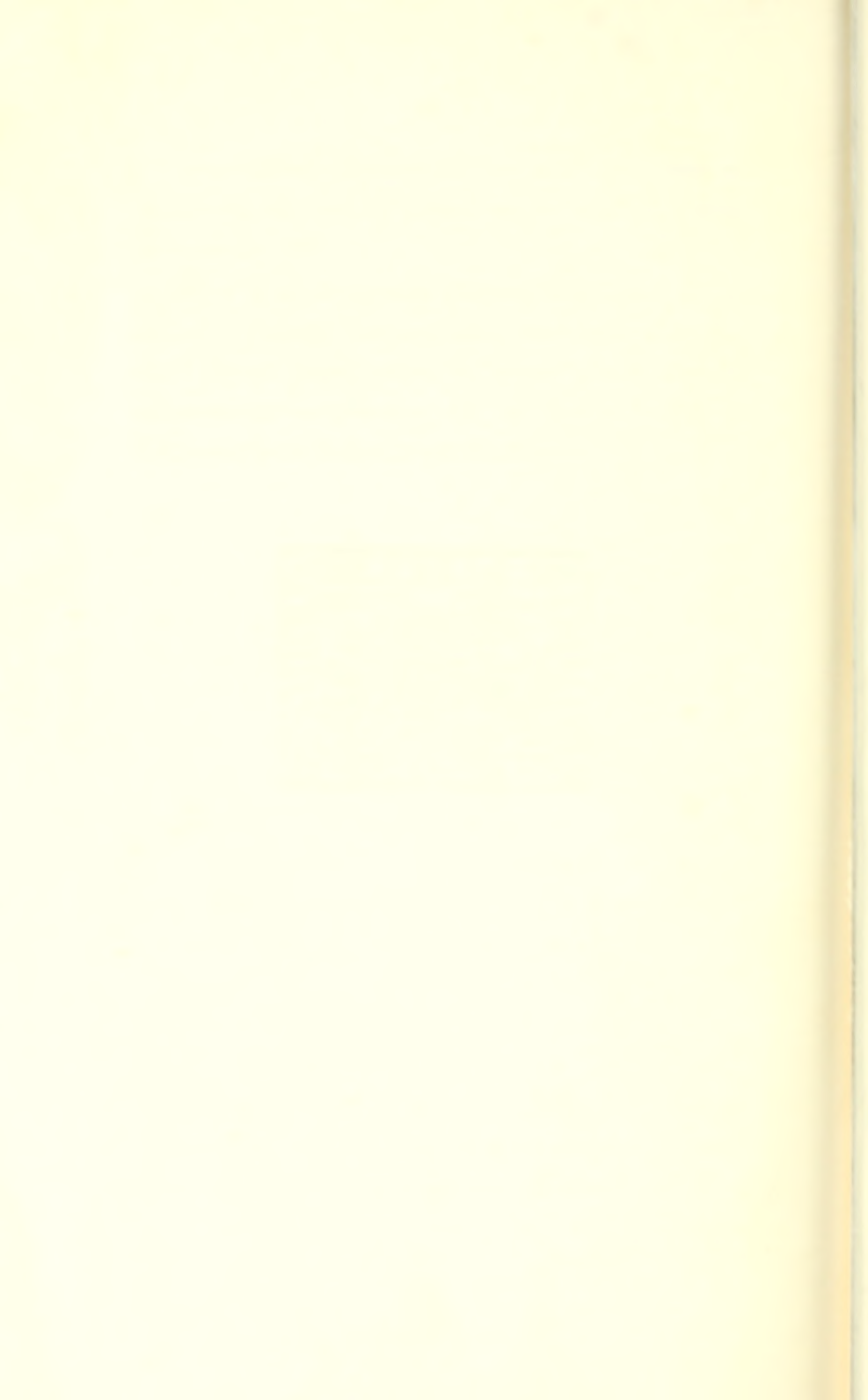
*Les citations latines des Applications, pour la même raison, ont été mises en concordance avec le texte de 1671.*

*Quant à la deuxième partie du volume, Perse en vers, Platon, Térence, etc., nous avons reproduit lettre pour lettre la copie faite sur les manuscrits originaux de la bibliothèque de l' Arsenal par les soins de M. Ménard.*

PROTAT FRÈRES.

---



















PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

PQ  
1726  
M46  
1381  
t.2

Bossuet, Jacques Bénigne  
Oeuvres inédites

